



Auteure de best-sellers du *New York Times*

Penelope Douglas

Un amour brûlant

ÉVANESCENCE

Un amour
brûlant

Penelope Douglas

Traduit de l'anglais par
Michel Saint-Germain

ADA
éditions

Copyright © 2013 Penelope Douglas
Titre original anglais : Until You
Copyright © 2015 Éditions AdA Inc. pour la traduction française
Cette publication est publiée en accord avec Penguin Group (USA) LLC.
Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Éditeur : François Doucet
Traduction : Michel Saint-Germain
Révision linguistique : Féminin pluriel
Correction d'épreuves : Nancy Coulombe, Catherine Vallée-Dumas
Conception de la couverture : Matthieu Fortin
Photo de la couverture : © Thinkstock
Mise en pages : Sébastien Michaud
ISBN papier 978-2-89752-831-7
ISBN PDF numérique 978-2-89752-832-4
ISBN ePub 978-2-89752-833-1
Première impression : 2015
Dépôt légal : 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque Nationale du Canada

Éditions AdA Inc.
1385, boul. Lionel-Boulet
Varenes, Québec, Canada, J3X 1P7
Téléphone : 450-929-0296
Télécopieur : 450-929-0220
www.ada-inc.com
info@ada-inc.com

Diffusion

Canada : Éditions AdA Inc.
France : D.G. Diffusion
Z.I. des Bogues

31750 Escalquens — France
Téléphone : 05.61.00.09.99

Suisse : Transat — 23.42.77.40

Belgique : D.G. Diffusion — 05.61.00.09.99

Imprimé au Canada
Québec 
Crédit d'impôt livres  Gestion SODEC

Participation de la SODEC.
Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.
Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Douglas, Penelope, 1977-

[Until you. Français]
Un amour brûlant
(Évanescence ; tome 2)
Traduction de : Until you.
ISBN 978-2-89752-831-7
I. Saint-Germain, Michel, 1951- . II. Titre. III. Titre : Until you. Français.

Conversion au format ePub par:

LAB ||| URBAIN
Plus qu'une agence

www.laburbain.com

Note de l'auteure

Je n'avais pas l'intention d'écrire ce livre.

Après avoir publié *Une haine brutale*, je me suis aperçue que la version de Jared était tout aussi importante que celle de Tate, et à vrai dire, des lectrices ont sérieusement plaidé en faveur de sa version. Elles voulaient connaître son point de vue.

Je leur en suis éternellement reconnaissante. J'ai adoré écrire ce livre et observer l'évolution de Jared.

On peut lire ce roman sans l'autre, mais je ne vous le recommande pas. Le fait de connaître le point de vue de Tate en lisant *Une haine brutale* augmentera votre plaisir et vous donnera envie de connaître celui de Jared.

Cela étant dit, si vous avez lu *Une haine brutale*, je veux vous rassurer. Les romans basés sur des points de vue différents sont des affaires délicates, et personne ne veut se faire flouer en achetant deux fois la même histoire.

Je me suis efforcée de vous offrir quelque chose de différent.

Ceci n'est PAS une nouvelle mouture du roman *Une haine brutale*.

Voici donc l'histoire de Jared.

La musique inspire le développement de mes personnages. Jared est coléreux, dangereux, et vous aurez envie qu'il soit très loin de vous ou très intime. Les chansons de cette liste d'écoute sont celles de Jared.

Criticize — Adelita's Way

Coming Down — Five Finger Death Punch

Adrenalize — In This Moment

Cold — Crossfade

Love-Hate-Sex-Pain — Godsmack

Heaven Nor Hell — Volbeat

I Don't Care — Apocalyptica

Wicked Game — Chris Isaak

Tears Don't Fall — Bullet for My Valentine

Bottom of a Bottle — Smile Empty Soul

Crazy Bitch — Buckcherry

Girl from the North Country — Lions

Pain — Three Days Grace

I Stand Alone — Godsmack

Fight For Your Right — Beastie Boys

Dearest Helpless — Silverchair

Raise the Dead — Rachel Rabin

Ce roman est uniquement dédié aux lectrices. Merci de croire en Jared et de m'avoir demandé ce livre.

Prologue

Je m'appelle Jared.

Je m'appelle Jared.

Je m'appelle Jared.

Je me le répétais sans arrêt, et j'essayais d'empêcher mon cœur de battre à tout rompre. Je voulais aller rencontrer nos nouveaux voisins, mais j'étais anxieux.

Dans la maison d'à côté, il y avait maintenant une fille — elle avait probablement 10 ans, comme moi — et j'avais souri en voyant qu'elle portait des casquettes de baseball et des chaussures Converse. Les autres filles du voisinage ne s'habillaient pas comme ça, et en plus, elle était jolie.

J'étais appuyé sur le bord de ma fenêtre, à regarder sa maison, vibrante de musique et de lumière. Personne n'avait habité là depuis longtemps ; même avant, c'étaient des vieux.

Nos maisons étaient séparées par un grand arbre, mais je voyais tout de même entre ses feuilles vertes.

— Hé, mon gars.

J'ai tourné la tête en voyant ma mère appuyée à la porte de ma chambre. Elle souriait, mais elle avait les yeux larmoyants et des vêtements froissés.

Elle avait encore la nausée. Comme chaque fois qu'elle buvait.

— J'ai vu qu'on a de nouveaux voisins. Les as-tu rencontrés ? m'a-t-elle demandé.

J'ai secoué la tête et je me suis remis à la fenêtre en espérant qu'elle s'en aille.

— Non. Ils ont une fille. Aucun gars.

— Et tu ne peux pas devenir l'ami d'une fille ?

Sa voix s'est cassée, et je l'ai entendue déglutir. Je savais ce qui s'en venait, et mon estomac s'est serré.

— Non, je ne peux pas.

Je n'aimais pas parler à ma mère. En fait, je ne savais pas comment. Je me sentais très seul, et elle me faisait chier.

— Jared...

Elle n'a pas fini sa phrase.

Après un moment, je l'ai entendue s'éloigner et claquer une porte dans le corridor. Elle était probablement allée vomir à la salle de bain.

Ma mère buvait beaucoup, surtout les fins de semaine, et soudain, je ne voulais pas rencontrer la blonde d'à côté.

Tant pis si elle paraissait *cool* et qu'elle aimait rouler à vélo.

Ou si j'entendais Alice in Chains venant de la fenêtre de sa chambre. Du moins, je me disais

que c'était sa chambre. Les rideaux étaient fermés.

Je me suis redressé, prêt à oublier et à aller me faire de quoi manger. Ce soir, ma mère ne cuisinerait probablement pas. Mais là, j'ai vu les rideaux de la fille ouverts, et je me suis arrêté.

Elle était là.

« C'est sa chambre ! »

Pour une raison quelconque, j'ai souri. J'aimais que nos chambres soient face à face.

Lorsqu'elle a ouvert la porte-fenêtre, j'ai plissé les yeux pour mieux la voir, mais je les ai écarquillés en voyant ce qu'elle faisait.

« Quoi ? Elle est folle ? »

J'ai brusquement ouvert ma fenêtre et regardé dans l'air du soir.

— Eh ! Qu'est-ce que tu fais là ? ai-je crié.

Elle a aussitôt levé la tête, et j'ai arrêté de respirer quand je l'ai vue vaciller en essayant de trouver son équilibre sur la branche. Elle battait des bras, et je suis tout de suite sorti de ma fenêtre pour grimper avec elle dans l'arbre.

— Attention !

C'est ce que je lui ai hurlé quand elle s'est penchée et qu'elle a agrippé la grosse branche.

J'ai rampé sur l'arbre en m'accrochant à une branche proche de ma tête, pour ne pas tomber.

« Elle est folle ! Qu'est-ce qu'elle fait ? »

Je voyais ses grands yeux bleus alors qu'elle restait immobile à quatre pattes, en s'accrochant à l'arbre qui tremblait sous elle.

— On ne grimpe pas seul aux arbres, ai-je dit d'un ton brusque. Tu as failli tomber. Viens ici.

Je me suis penché pour lui prendre la main.

J'ai tout de suite senti des picotements dans mes doigts, comme quand une partie de ton corps s'engourdit.

Elle s'est levée, les jambes tremblantes, et je me suis accroché à une branche au-dessus de ma tête pour l'emmener vers le tronc.

— Pourquoi t'as fait ça ? m'a-t-elle dit en geignant derrière moi. Je sais grimper aux arbres. Tu m'as fait peur, et j'ai failli tomber à cause de ça.

J'ai tourné la tête vers elle et me suis posé sur une branche plus épaisse, près du tronc.

— Bien sûr, t'as failli.

Puis, je me suis essuyé les mains sur mes longs shorts kaki.

J'ai regardé notre rue, Fall Away Lane, sans pouvoir m'enlever la sensation de la main. La vibration s'est étendue à mon bras, puis à tout mon corps. On aurait dit que j'avais la chair de poule et l'envie de rire, parce que ça me chatouillait.

Elle est restée là debout, probablement à faire la moue, mais après un moment, elle est venue s'asseoir à côté de moi sur la branche. On avait les jambes ballantes.

— Eh bien, a-t-elle dit en montrant ma maison, c'est là que tu habites ?

— Ouais. Avec ma mère, ai-je répondu en la regardant juste à temps pour la voir baisser les yeux et commencer à jouer avec ses doigts.

Pendant quelques secondes, elle a paru triste, puis elle a froncé les sourcils, et on aurait dit qu'elle essayait de ne pas pleurer.

« Qu'est-ce que j'ai dit là ? »

Elle portait encore la salopette dans laquelle je l'avais vue plus tôt dans la journée, alors qu'elle déchargeait le camion de déménagement avec son père. Ses cheveux étaient dénoués, et à part un peu de poussière sur ses vêtements, elle avait l'air propre.

On est restés assis là un moment, à regarder la rue en écoutant autour de nous le bruissement des feuilles au vent.

Elle paraissait vraiment petite à côté de moi, comme si à tout moment elle allait glisser de la branche sans pouvoir s'agripper.

Elle avait les commissures des lèvres tournées vers le bas, et je ne savais pas pourquoi elle était si triste. Mais je ne voulais pas m'en aller avant qu'elle aille mieux.

— J'ai vu ton père, ai-je dit. Où est ta mère ?

Sa lèvre inférieure a tremblé, et elle a levé les yeux vers moi.

— Ma mère est morte au printemps.

Elle avait les larmes aux yeux, mais elle prenait de grandes respirations, comme si elle essayait d'être coriace.

Je n'avais jamais rencontré d'enfant qui avait perdu sa mère ou son père, et je m'en suis voulu de ne pas aimer ma mère. Pour la consoler, j'ai dit :

— Je n'ai pas de père. Il est parti quand j'étais bébé, et ma mère dit qu'il n'est pas gentil. Au moins, ta mère ne voulait pas t'abandonner, hein ?

Je déconnais, je le savais bien. Je ne voulais pas qu'elle s'imagine qu'elle avait une meilleure vie que la mienne. J'avais envie de lui dire n'importe quoi pour la reconforter. Même la serrer dans mes bras ; c'était vraiment ce que je voulais, tout de suite.

Mais je ne l'ai pas fait. J'ai changé de sujet.

— J'ai vu que ton père avait une vieille auto.

Elle ne m'a pas regardé, mais elle a roulé des yeux.

— C'est une Chevy Nova. Ce n'est pas juste une vieille auto.

Je le savais bien. Je voulais savoir si elle savait, elle aussi.

— J'aime les voitures.

J'ai secoué mes chaussures DC et les ai laissées tomber au sol, et elle a fait pareil avec ses chaussures Converse rouges. Nos pieds nus se balançaient dans l'air.

— Un jour, je vais courir au Circuit, lui ai-je dit.

Ses yeux se sont ouverts tout grand, et elle s'est tournée vers moi.

— Au Circuit ? Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une piste de course où vont les grands. On peut y aller quand on est au secondaire, mais il faut avoir une auto. Tu pourras venir m'encourager.

— Pourquoi est-ce que je ne peux pas courir ?

Elle paraissait furieuse.

« Elle est sérieuse ? »

— Je ne pense pas qu'ils laissent courir les filles.

Je lui ai dit ça en essayant de ne pas lui rire au nez. Elle a plissé les yeux et tourné la tête vers la rue.

— Tu leur diras de me laisser courir.

J'ai souri, mais je me suis retenu de rire.

— Peut-être.

« Franchement. »

Elle a tendu la main pour que je la lui serre.

— Je m'appelle Tatum, mais tout le monde m'appelle Tate. Je n'aime pas me faire appeler Tatum. Compris ?

J'ai fait oui de la tête, j'ai pris sa main dans la mienne et j'ai senti de nouveau un courant de chaleur me monter dans le bras.

— Je m'appelle Jared.

Chapitre 1

Six ans plus tard

Le sang dégouline de ma lèvre inférieure et tombe au plancher comme une longue traînée de peinture rouge. Je le laisse s'accumuler dans ma bouche jusqu'à ce qu'il s'écoule goutte à goutte, puisque j'ai trop mal partout pour cracher.

— Papa, s'il te plaît.

Je le supplie, la voix chevrotante et le corps tremblant de peur.

Ma mère avait raison. C'est un salaud, et je n'aurais jamais dû la convaincre de me laisser passer l'été avec lui.

Je m'agenouille en tremblant sur le plancher de sa cuisine, les mains attachées dans le dos. La corde piquante me brûle la peau.

— Tu demandes grâce, petit pédé ? grogne-t-il avant de me donner un autre coup de courroie dans le dos.

Je ferme les yeux bien fort en grimaçant, et le feu se répand à travers mes omoplates. En fermant la bouche, j'essaie de ne pas faire de bruit et je respire par le nez jusqu'à ce que la brûlure s'estompe. La peau de mes lèvres paraît étirée et gonflée, et le goût métallique et liquide du sang me remplit la bouche.

Tate.

En un éclair, son visage me traverse l'esprit, et je me recroqueville dans ma tête, où elle se trouve. Où on est ensemble. Ses cheveux couleur de soleil flottent au vent et on grimpe sur les rochers autour de l'étang à poissons. Je la suis toujours au cas où elle trébucherait. Ses yeux d'un bleu tumultueux me sourient.

Mais mon père crève l'image.

— Ne supplie pas ! Ne t'excuse pas ! Pendant toutes ces années, j'ai laissé cette connasse t'élever. Tu n'es qu'un lâche, maintenant. Voilà ce que tu es.

Ma tête se renverse en un soubresaut et la peau du crâne me pique. Il me tire par les cheveux pour que je le regarde. Son haleine de bière et de cigarettes me retourne l'estomac.

— Jax, lui, au moins, il écoute, dit-il en serrant les dents, et mon estomac est secoué par la nausée. C'est vrai, non, Jax ? crie-t-il par-dessus son épaule.

Mon père me relâche, se dirige vers le congélateur situé dans le coin de la cuisine, et cogne deux fois sur le couvercle.

— Es-tu encore en vie là-dedans ?

Chaque nerf de mon visage me brûle et j'essaie de retenir mes larmes. Je ne veux ni pleurer ni crier, mais Jax, l'autre fils de mon père, se trouve dans le congélateur depuis presque 10 minutes. Dix longues minutes et il n'a pas émis un son !

Pourquoi il fait ça, mon père ? Pourquoi est-ce qu'il punit Jax quand il est furieux contre moi ?

Mais je reste tranquille, parce que c'est comme ça qu'il aime ses enfants. S'il obtient ce qu'il veut, il va peut-être laisser sortir mon frère. Il doit faire froid là-dedans, et je ne sais pas s'il a assez d'air. Combien de temps peut-on survivre dans un congélateur ? Il est peut-être déjà mort.

Mon Dieu, c'est un enfant ! Je réprime les larmes. S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît...

— Alors...

Mon père se dirige vers sa petite amie, Sherilynn, une accro de la cocaïne tout échevelée, et son ami Gordon, un trou du cul qui me regarde bizarrement et me donne la chair de poule.

Les deux sont assis à la table de la cuisine et planent sur la drogue du jour sans trop faire attention aux deux enfants désespérés qui sont dans la pièce.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demande mon père en leur touchant les épaules. Comment est-ce qu'on va enseigner à mon garçon à être un homme ?

Je me suis réveillé en sursaut, et mon cœur battait la chamade dans mon cou et ma tête. Une goutte de sueur a glissé sur mon épaule et j'ai cligné des yeux en voyant les murs de ma chambre.

« Ça va. »

J'ai respiré fort.

« Ils ne sont pas là. J'ai rêvé, c'est tout », me suis-je dit.

J'étais chez moi. Mon père n'était pas là. Gordon et Sherilynn étaient partis depuis longtemps.

« Tout va bien. »

Mais il fallait toujours que je m'en assure.

Mes paupières étaient sacrément lourdes, mais je me suis redressé et j'ai vite passé ma chambre en revue. La lumière matinale a éclaté comme une corne de brume, et j'ai levé la main devant mon visage pour protéger mes yeux des pénibles rayons.

Le fouillis sur ma commode avait été poussé sur le plancher, mais ce n'était pas inhabituel : quand je buvais, je mettais la pagaille. À part ce désordre, la pièce était calme et sûre.

J'ai expiré longuement et j'ai inspiré de nouveau en essayant de ralentir mon cœur, tout en regardant à gauche et à droite. C'est seulement après avoir fait le tour que mon regard a fini par descendre sur le tas posé à côté de moi sous les couvertures. Ignorant la douleur que j'avais entre les yeux à cause de ce que j'avais bu la veille, j'ai levé la couverture pour voir qui j'avais invité à passer la nuit chez moi, par bêtise ou par défonce.

« Magnifique. »

Une autre fichue blonde.

« Qu'est-ce que j'ai bien pu penser ? »

Aucun intérêt pour les blondes. Elles ont toujours l'air présentables. Ni exotiques ni même le moins intéressantes. Trop pures.

Des filles ordinaires.

Et qui en veut vraiment ?

Mais les derniers jours — quand les cauchemars avaient recommencé —, tout ce que je voulais, c'étaient des blondes. On aurait dit que j'avais une fichue tendance à m'autodétruire avec la seule blonde que je prenais plaisir à détester.

Mais... je dois l'avouer, la fille était sexy. Sa peau paraissait lisse, et elle avait de beaux nichons. Elle m'avait dit qu'elle venait passer l'été chez elle, en vacances de l'Université Purdue, dans l'Indiana. Je ne pense pas lui avoir dit que j'avais 16 ans et que j'étais encore à l'école secondaire. J'allais peut-être le lui annoncer à son réveil. Pour le plaisir.

J'ai reposé ma tête sur l'oreiller, car j'avais trop mal pour même sourire en pensant à la tête qu'elle ferait.

— Jared ?

Ma mère a frappé à la porte et j'ai secoué la tête avec un mouvement de gêne.

Je ne voulais pas avoir affaire à elle maintenant. J'avais une douleur lancinante à la tête comme si quelqu'un avait passé la nuit à y enfoncer une fourchette. Mais j'ai quand même bondi hors du lit et je suis allé à la porte avant que la fille à côté de moi se mette à bouger. En ouvrant juste un peu, j'ai regardé ma mère avec autant de patience que possible.

Elle portait un pantalon de jogging rose et un haut à manches longues ajusté — très joli pour un dimanche, vraiment —, mais au-dessus des épaules, c'était la pagaille habituelle. Elle avait les cheveux serrés en chignon, et son maquillage de la veille était étalé sous ses yeux.

Sa gueule de bois avait probablement autant d'intensité que la mienne. Si elle était déjà capable de bouger, c'était seulement parce que son corps y était plus habitué que le mien.

Mais quand elle se démaquillait, on voyait qu'elle était vraiment jeune. Quand ils la voyaient, la plupart de mes amis la prenaient pour ma sœur.

— Qu'est-ce que tu veux ? lui ai-je demandé.

Elle s'attendait sûrement à ce que je la laisse entrer, mais il n'en était pas question.

— Tate s'en va, a-t-elle répondu d'une voix douce.

Mon cœur a commencé à cogner dans ma poitrine.

« Aujourd'hui ? »

Soudain, on aurait dit qu'une main invisible m'ouvrait tout grand l'estomac, et j'ai tressailli à cause de la douleur. Je ne savais pas si c'était la gueule de bois ou le rappel de son départ, mais j'ai serré les dents pour retenir la bile. En prenant une pose théâtrale et exagérée, j'ai murmuré :

— Alors ?

Elle m'a regardé en roulant des yeux.

— Alors, je me suis dit que tu pourrais te remuer le derrière et lui dire au revoir. Elle part pour un an, Jared. Vous étiez amis.

« Ouais, jusqu'à il y a deux ans... », ai-je pensé.

L'été avant la première année du secondaire, j'étais allé en visite chez mon père et, à mon retour, je m'étais retrouvé seul. Ma mère était instable, mon père était un salaud, et Tate n'était pas une amie, après tout.

J'ai juste fait signe que non à ma mère avant de lui fermer la porte au nez.

Ouais, comme si j'allais me jeter dehors pour faire une dernière accolade à Tate. Je m'en fichais, et j'étais content d'être débarrassé d'elle.

Mais j'avais une boule dans la gorge, et je ne pouvais pas avaler.

Je me suis affalé contre la porte, et j'ai senti le poids d'un millier de briques me tomber sur les épaules. J'avais oublié qu'elle partait aujourd'hui. J'étais resté pas mal bourré depuis la fête chez les Beckman, deux jours plus tôt.

« Merde. »

J'ai entendu claquer des portières, et j'ai décidé de rester où j'étais. Je n'avais pas besoin de la voir.

Qu'elle aille étudier en France. Son départ était la meilleure chose qui pouvait arriver.

— Jared !

Je me suis tendu quand ma mère m'a appelé d'en bas.

— Le chien est sorti. Tu ferais mieux de le rattraper.

« Magnifique. »

Vous voulez parier qu'elle l'a laissé sortir, le maudit chien ? Et par la porte *avant*, en plus ? J'ai sourcillé tellement fort que ça m'a fait mal.

En mettant le jeans de la veille, j'ai ouvert d'un coup la porte de la chambre sans me demander si la fille allait se réveiller, et j'ai descendu les escaliers à pas lourds.

Ma mère attendait près de la porte d'entrée, qu'elle avait ouverte, et tenait la laisse en faisant un sourire malin. Je la lui ai arrachée, je suis sorti et je suis allé dans la cour chez Tate.

Madman, c'était son chien, à elle aussi, et il n'allait jamais nulle part ailleurs.

— Es-tu venu me dire au revoir ?

Tate était agenouillée sur la pelouse avant, près du Bronco de son père, et je me suis arrêté net en entendant son rire ravi et irrésistible. Elle souriait comme si c'était le matin de Noël, les yeux bien fermés, alors que Madman lui léchait le cou.

Sa peau couleur d'ivoire luisait dans le soleil du matin, et ses lèvres roses et charnues étaient ouvertes sur une magnifique rangée de dents blanches.

Le chien était nettement heureux, lui aussi, et secouait la queue avec ivresse. J'ai eu l'impression de m'imposer.

Ils formaient la paire et ils s'aimaient, et mon estomac s'est rempli de papillons.

« Merde. »

J'ai grincé des dents.

Comment faisait-elle ? Comment arrivait-elle toujours à me rendre heureux de la voir heureuse

?

J'ai cligné des yeux pendant un bon moment.

Tate continuait à papoter avec le chien.

— Eh bien, je t'aime, moi aussi !

On aurait dit qu'elle parlait à un enfant, suave et tout, alors que Madman continuait de la pousser légèrement en lui léchant le visage.

Ce n'était pas normal qu'il l'aime autant. Qu'est-ce qu'elle lui avait fait au cours des deux dernières années ? Sans être vraiment en colère contre le chien, j'ai gueulé :

— Madman, viens-t'en.

Tate m'a regardé et s'est levée. Avec un air mauvais, elle a dit :

— Tu houspilles aussi le chien, maintenant ?

C'est alors que j'ai remarqué ce qu'elle portait : le t-shirt de Nine Inch Nails que je lui avais donné quand on avait 14 ans, et pour une raison idiote, j'ai bombé le torse.

J'avais oublié qu'elle l'avait.

Bon... pas vraiment. Je ne m'étais pas aperçu qu'elle l'avait *encore*, j'imagine.

Elle ne se rappelait probablement même pas que je le lui avais donné.

En m'agenouillant pour accrocher la laisse de Madman à son collier, je lui ai dit, en déformant légèrement les lèvres :

— Tu me parles encore, Tatum.

Je ne l'ai pas appelée « Tate ». Je savais qu'elle détestait se faire appeler « Tatum ».

Je me suis donné un air d'ennui et de supériorité.

« Je serais plus heureux, si elle n'était pas là », ai-je pensé.

Elle n'était rien.

Et pourtant, j'entendais la petite voix à l'arrière de ma tête.

« Elle est tout. »

Elle a secoué la tête, et la douleur était évidente dans ses yeux lorsqu'elle s'est levée pour partir.

Elle ne voulait pas répliquer, j'imagine. Pas aujourd'hui. La fête de vendredi soir — où je l'avais humiliée, où elle avait frappé mon ami Madoc au visage — avait dû être un incident isolé.

— C'est ce que tu vas porter dans l'avion ?

Je lui ai posé la question d'un ton sarcastique. J'aurais dû tout simplement m'éloigner, mais je ne pouvais pas m'empêcher d'engager le combat. J'y étais accro.

Elle s'est retournée vers moi en serrant les poings.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Tu as juste l'air un peu débraillée, c'est tout.

Mais c'était un mensonge pur et simple.

Le t-shirt noir était usé, mais il lui allait comme s'il était fait sur mesure, et son jeans noir lui

serrait le derrière et me disait exactement de quoi elle aurait l'air, toute nue. Avec de longs cheveux luisants et une peau immaculée, elle était craquante, et j'avais l'eau à la bouche.

Tatum était sexy, mais elle ne le savait pas.

Et blonde ou pas, c'était mon genre.

— Mais pas de souci, ai-je continué. Je pige.

Elle a plissé les yeux.

— Tu piges quoi ?

Je me suis appuyé et lui ai fait un sourire railleur et méprisant.

— Tu as toujours aimé porter mes vêtements.

Elle a écarquillé les yeux et, à la voir rougir, il ne faisait aucun doute qu'elle était piquée au vif. Son petit visage dur était furieux.

J'ai souri intérieurement, parce que j'aimais foutrement ça.

Mais elle ne s'est pas enfuie.

— Attends.

Elle a brandi l'index et s'est retournée pour aller vers le camion.

En fouillant sous le siège avant, dans le colis d'urgence que son père gardait là, elle a trouvé quelque chose et claqué la portière. Lorsqu'elle est revenue en haletant, elle tenait un briquet.

Elle a aussitôt enlevé son t-shirt et exposé sa poitrine idéale galbée dans un sexy soutien-gorge sport.

Mon cœur a failli sortir de ma poitrine à force de battre dans mon torse.

« Bordel de merde. »

J'ai arrêté de respirer. Elle a brandi le t-shirt et y a mis le feu. Peu à peu, il s'est réduit en cendres.

« Merde ! »

Qu'est-ce qui se passait, tout à coup ?

J'ai vu ses yeux, et le temps s'est arrêté. On s'est regardés en oubliant le tissu qui flambait entre nous. Ses cheveux dansaient autour de son corps, et les yeux d'orage ont crevé ma peau, ma cervelle, et ma capacité de bouger ou de parler.

Ses bras tremblaient un peu, et sa respiration était régulière mais profonde. Elle était visiblement nerveuse.

« Bon, ce n'était pas un hasard si elle a cassé le nez de Madoc, l'autre soir. »

Elle avait décidé de riposter.

J'avais passé les deux dernières années de l'école secondaire à lui rendre la vie difficile. Répandre des faussetés, lui gâcher quelques rendez-vous, tout ça pour mon plaisir. Défier Tate — en faisant d'elle une exclue de l'école — me comblait d'aise, mais elle ne ripostait jamais. Jusqu'à maintenant. Elle se disait peut-être que, vu son départ, elle pouvait négliger la prudence.

J'ai serré les poings avec une énergie renouvelée, et je me suis soudain arrêté en me disant à

quel point ça allait me manquer. Non, pas le fait de la détester ni de l'accabler.

Elle allait me manquer...

Quand je m'en suis rendu compte, j'ai serré les mâchoires tellement fort que ça m'a fait mal.

« La garce. »

Encore une fois, elle m'avait eu.

— Tatum Nicole ! a hurlé son père du balcon.

On est tous les deux revenus brutalement à la réalité. Il est arrivé en courant, lui a arraché des mains le t-shirt et l'a piétiné au sol.

Mes yeux n'avaient pas quitté les siens, mais la transe était rompue et j'étais enfin capable d'expirer. D'un ton mordant qui se voulait menaçant, je lui ai dit :

— On se revoit dans un an, Tatum.

Elle a relevé le menton et m'a juste lancé un regard furieux tandis que son père lui ordonnait de rentrer pour mettre un autre t-shirt.

Je suis rentré chez moi avec Madman, et j'ai essuyé la sueur froide sur mon front.

« Merde. »

J'ai inspiré goulûment, comme si l'air allait bientôt disparaître.

Pourquoi ne pouvais-je me détacher de cette fille ? Son petit spectacle pyrotechnique n'allait pas m'aider à l'évacuer, non plus.

Cette image allait à jamais rester gravée dans ma tête.

J'ai vraiment pris peur en m'apercevant qu'elle s'en allait vraiment. Je n'aurais plus d'emprise sur elle. Elle allait vivre chaque journée sans penser à moi. Elle allait sortir avec n'importe quel imbécile qui lui montrerait de l'intérêt. Pire encore, je n'allais ni la voir ni avoir de ses nouvelles. Elle allait mener une vie sans moi, et j'avais peur.

Soudainement, tout paraissait étrange et inconfortable. Ma maison, mon quartier, l'idée de retourner à l'école dans une semaine.

— Merde, ai-je grogné tout bas.

J'avais besoin d'une distraction. D'un tas de distractions.

Une fois rentré, j'ai libéré le chien et suis monté à l'étage vers ma chambre tout en tirant mon téléphone cellulaire de ma poche.

Si quelqu'un d'autre l'appelait à une heure pareille, Madoc ne répondrait pas. Mais pour son meilleur ami, il suffisait de deux sonneries.

— Je... dors... encore..., a-t-il marmonné.

— Tu veux encore faire une fête à la piscine avant le début de l'école ?

En lui demandant ça, j'ai cliqué sur *Crazy Bitch*, de Buckcherry, sur l'iPod posé sur ma commode.

— Pourquoi parler de ça maintenant ? L'école, c'est seulement dans une semaine.

On aurait dit qu'il avait le visage à moitié enfoui dans un oreiller, mais c'était comme ça qu'il

parlait, ces jours-ci. Depuis que Tate lui avait cassé le nez l'autre soir, il avait de la difficulté à respirer par une de ses narines.

— Aujourd'hui. Cet après-midi, ai-je dit en me dirigeant vers ma fenêtre.

— Eh, *man* ! Je suis encore crevé de la soirée d'hier.

En vérité, je l'étais aussi. Ma tête tournait encore à cause de l'alcool que j'avais essayé d'engloutir la veille, mais il n'était pas question que je passe toute la journée sans rien d'autre que mes pensées pour me tenir compagnie.

Tate s'en allait en France pour un an.

Debout sur le parterre, en soutien-gorge, elle allumait des feux.

J'ai secoué ma tête pour chasser les images.

— Alors, va au gym et passe ton mal de bloc en suant, ai-je ordonné. J'ai besoin d'une distraction.

« Pourquoi j'ai dit ça ? »

Maintenant, il allait savoir que quelque chose ne tournait pas rond, et je n'aimais pas que les gens soient au courant de mes affaires.

— Est-ce que Tate est partie ? m'a-t-il demandé, presque timidement.

Mes épaules étaient tendues, mais j'ai gardé un ton calme en la voyant sortir de chez elle dans un nouveau t-shirt.

— Qu'est-ce que ça vient faire ? Tu organises une fête ou non ?

Il est resté silencieux pendant quelques secondes, puis il a marmonné :

— Hon-hon.

On aurait dit qu'il avait quelque chose à ajouter, mais qu'il avait décidé de fermer sa foutue gueule.

— Ça va. Mais je ne veux pas voir les mêmes gens qu'hier soir. On invite qui ?

En regardant le Bronco sortir de l'entrée de garage sans que sa foutue conductrice blonde se retourne une seule fois pour me regarder, j'ai serré le téléphone cellulaire sur mon oreille.

— Des blondes. Des tas de blondes.

Madoc a poussé un rire discret.

— Tu détestes les blondes.

« Pas toutes. Juste une. »

— Maintenant, je veux me noyer en elles, ai-je dit en soupirant.

Je me fichais bien de savoir si Madoc faisait le rapport ou non. Il n'était pas du genre à insister, et c'est pour ça qu'il était mon meilleur ami.

— Envoie les textos et va trouver de quoi boire. Je vais aller chercher de quoi manger et j'arrive dans quelques heures.

Je me suis retourné quand j'ai entendu le plus pur petit gémissement venant du lit. La fille de l'Université Purdue — j'ai oublié son nom — se réveillait.

— Pourquoi tu ne viens pas maintenant ? On peut aller au gym et ensuite ramasser des provisions, a suggéré Madoc.

Mais j'avais les yeux rivés sur le dos nu de la fille couchée dans mon lit. En se tortillant, elle avait fait descendre la couverture, qui lui arrivait juste en haut de son cul, et son visage était détourné. Tout ce que je voyais, c'était la peau et les cheveux couleur soleil.

J'ai raccroché au nez de Madoc, parce que mon lit était le seul endroit où je voulais me trouver, pour l'instant.

Chapitre 2

Au fil des quelques semaines suivantes, j'avais l'impression de faire de la plongée dans une caverne sous-marine avec un parachute en parfait état que je refusais d'utiliser. L'école, ma mère, Jax, mes amis — tout le monde était là pour moi, mais tout ce qui me faisait sortir chaque matin de la maison, c'était la promesse de foutre la merde.

Irritable et contrarié, je me suis traîné jusqu'au cours d'anglais avancé, en essayant de me figurer pourquoi je venais encore à l'école. C'était le dernier endroit où je voulais me trouver. Les couloirs étaient toujours bondés, mais paraissaient toujours vides.

J'avais l'air minable, aussi. Mon œil gauche était pourpre, et mon nez portait une entaille à cause d'une bagarre dont je ne me souvenais même pas. De plus, ce matin, j'avais déchiré les manches de mon t-shirt, parce que je ne pouvais pas respirer.

Je ne savais pas trop ce que je faisais, mais sur le coup, ça semblait avoir un sens.

— M. Trent, ne vous assoyez pas, a ordonné Mme Penley alors que je me traînais au cours, en retard.

Tout le monde était déjà assis, et je me suis arrêté en la regardant.

J'aimais Penley à peu près autant que tous les autres, mais je ne pouvais pas cacher l'ennui imprimé sur mon visage.

— Excusez-moi ?

Je lui ai posé la question pendant qu'elle griffonnait sur un bout de papier rose. J'ai soupiré, car je savais exactement ce que voulait dire cette couleur.

Elle m'a donné le papier.

— Vous m'avez entendue. Allez voir le doyen, a-t-elle ordonné en fourrant son stylo dans son chignon serré.

L'entendre crier m'a requinqué.

Le retard ou l'absence étaient devenus des habitudes, et Penley était en furie. Mais elle avait attendu un bon moment. La plupart des autres enseignants m'avaient déjà renvoyé la première semaine.

J'ai souri, et l'idée de provoquer du grabuge m'a rendu euphorique. En lui arrachant le papier des mains, je lui ai dit d'un ton railleur :

— Vous ne dites pas « s'il vous plaît » ?

Des rires et des grognements étouffés ont éclaté dans la salle, et Penley m'a regardé en plissant ses yeux brun foncé.

Elle n'a pas faibli, il faut lui donner ça.

En me retournant, j'ai lancé le bout de papier rose dans la corbeille à papier et j'ai ouvert brusquement la porte de bois, sans vérifier si elle se refermait derrière moi après ma sortie.

L'air s'est rempli de quelques halètements et murmures, mais ce n'était pas nouveau. La plupart des gens se détournaient de moi, ces temps-ci, mais mon air de défi commençait à faire vieux jeu. Du moins, pour moi. Quand je faisais l'idiot, mon cœur ne battait plus la chamade. J'avais envie de repousser les limites.

— M. Caruthers !

C'est ce que Penley a crié, et en me retournant, j'ai vu Madoc sortir de sa classe, lui aussi.

— C'est une période spéciale du mois, Mme Penley, a-t-il dit sur un ton sérieux. Je reviens tout de suite.

Cette fois, un rire franc a manifestement éclaté dans la salle de cours de Penley.

Madoc n'était pas comme moi. Il était du genre à aimer les gens. Il était capable de te servir un tas de merde, et tu demandais du ketchup pour l'assaisonner.

— Tu sais ?

Il a couru vers moi et a secoué le pouce dans la direction opposée.

— Le bureau du doyen, c'est par là.

J'ai levé les sourcils dans sa direction.

— Bon, d'accord.

Il a secoué la tête comme pour expulser l'imbécillité qu'il était en train de se dire : que j'allais vraiment me faire suer Dieu sait combien de temps dans le bureau du doyen.

— Alors, où est-ce qu'on s'en va ?

J'ai sorti mes clés de ma poche de jeans et j'ai mis mes verres fumés.

— Quelle importance ?

* * *

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire avec l'argent ? a demandé Madoc en examinant son nouveau tatouage.

On avait laissé tomber l'école et on avait trouvé des tatoueurs qui ne demandaient pas de carte d'identité. On a trouvé un endroit appelé *The Black Debs* — « debs » pour « débutantes » —, un nom que je ne comprenais pas jusqu'à ce que je remarque que tout le personnel était composé de filles.

Comme on n'avait pas 18 ans, on ne pouvait pas se faire tatouer sans le consentement d'un parent, mais ça semblait leur être égal.

Une fille nommée Mary venait de finir d'écrire « Fallen » en travers du dos de Madoc, mais le « e » ressemblait à des flammes. C'était peut-être un « o », mais je n'ai rien dit. Comme il ne posait pas de questions sur le sens de mon tatouage, je n'allais pas ouvrir une boîte de Pandore avec le sien.

— Je n'ai pas tellement d'argent maintenant, ai-je répondu en grognant alors que l'aiguille me tranchait la peau par-dessus une côte. Ma mère a presque tout mis dans un compte bancaire

spécial. Je vais l'avoir en recevant mon diplôme. Mais j'ai réussi à en prendre tout de suite. Je pense m'acheter une nouvelle auto et donner la GT à Jax.

Mon grand-père maternel, décédé l'année précédente, m'avait légué un terrain et un chalet au lac Geneva, au Wisconsin. La cabane était délabrée, et comme elle n'avait aucune valeur sentimentale pour la famille, ma mère avait accepté de la vendre à des promoteurs intéressés. Elle avait mis sous clé la majeure partie de l'argent à la banque.

En fait, j'étais fier d'elle parce qu'elle avait insisté. Elle ne prenait pas souvent de décisions aussi responsables et adultes.

Mais je ne souhaitais pas du tout aller à l'université.

Je ne voulais pas penser aux changements qui allaient survenir à la fin de mon secondaire.

Mon téléphone cellulaire a sonné, et j'ai coupé le son.

J'ai fermé les yeux alors que *Cold*, de Crossfade, jouait en musique de fond, et je me suis délecté de la piqûre de l'aiguille. Depuis mon entrée dans la boutique, je n'étais pas du tout tendu et je n'avais pas pensé à grand-chose. Mes bras et mes jambes me semblaient ultralégers, et la tonne d'ennuis qui m'avait alourdi les épaules s'était désagrégée.

Je pourrais devenir accro à ça.

J'ai souri en m'imaginant dans 10 ans, couvert de tatouages uniquement parce que j'aimais la douleur.

— Tu veux jeter un coup d'œil ? m'a demandé Aura, ma tatoueuse aux rastas, quand elle a fini.

Je me suis levé et j'ai marché jusqu'à la glace en regardant les mots gravés sur mon flanc.

Hier dure à jamais. Demain ne vient jamais.

Les mots m'étaient venus de nulle part, mais me paraissaient justes. L'écriture n'était pas facilement lisible, mais c'était ce que je voulais.

Ce tatouage était à moi et à personne d'autre.

J'ai lorgné les gouttelettes de sang à la fin de « jamais ». En regardant Aura d'un air renfrogné dans la glace, j'ai précisé :

— J'n'ai pas demandé ça.

Elle a mis des verres fumés et allumé une cigarette qu'elle avait déjà à la bouche.

— J'explique pas mon œuvre artistique, mon gars.

Et elle est sortie par la porte arrière. Pour fumer, j'imagine.

Et pour la première fois depuis des semaines, j'ai ri.

Ah, j'aime bien ça, moi, une fille qui t'envoie promener.

On a payé et on a acheté de la bouffe pour la maison. Ma mère m'avait texté pour dire qu'elle sortait avec des amis après le travail. Je savais donc que je pouvais profiter tout seul de la maison. Quand elle buvait, elle ne rentrait pas avant d'être défoncée.

Et puis — pour me refroidir l'humeur un peu plus —, il y avait un colis de la France à

l'intérieur de la porte avant.

Il était adressé au père de Tate et avait dû atterrir ici par erreur. Ma mère l'avait ouvert au déjeuner sans s'en rendre compte, en pensant qu'il nous était destiné. Elle m'avait laissé une note pour me dire de l'apporter à la maison d'à côté en rentrant.

Mais ma foutue curiosité s'est emparée de moi.

Quand Madoc est allé dans le garage, pour qu'on puisse manger en travaillant, j'ai soulevé les rabats de la boîte de carton et je les ai tout de suite refermés. Un grand feu de rage a échauffé mon sang, et j'ai ressenti une faim de loup. Je ne savais pas ce qu'il y avait dans cette boîte, mais l'odeur de Tate était partout, et elle me tuait.

Ma brève euphorie du tatouage s'est lentement dissipée, aussitôt remplacée par une énergie agressive.

J'ai déposé le colis devant la porte d'entrée chez son père avant de foncer dans mon garage pour me noyer dans le travail sur l'auto.

— Tiens la lampe de poche, ai-je ordonné à Madoc.

Il s'est penché sous le capot alors que j'essayais de desserrer les bougies de ma voiture.

— Arrête de te battre avec, a-t-il gémi. Ça casse facilement si on ne fait pas attention.

Je me suis arrêté et j'ai resserré ma prise sur la clé anglaise, en plissant les yeux dans sa direction.

— Tu penses que je ne le sais pas ?

Il s'est raclé la gorge et a détourné les yeux, et je pouvais sentir qu'il me jugeait.

« Pourquoi est-ce que je lui crie après ? »

En baissant les yeux, j'ai secoué la tête et mis davantage de pression sur la bougie. Ma main a immédiatement cédé, et mon corps a vacillé vers l'avant lorsque je l'ai entendue se casser.

— Merde, ai-je grogné avant de lancer la clé anglaise sous le capot, où elle a disparu, quelque part dans le fouillis.

« C'est pas vrai. »

J'ai serré le bord de la carrosserie.

— Sors-moi l'extracteur.

De nouveau, Madoc s'est retourné vers l'établi.

— Tu ne dis pas « s'il te plaît » ?

Il a répété mes paroles en s'emparant de l'accessoire qui me permettrait d'arracher la bougie.

C'était rageant à utiliser, et il se félicitait probablement de m'avoir prévenu. En poussant un soupir, il a avancé :

— Tu sais... Je me suis fermé la gueule, mais...

— Alors, garde-la fermée.

Madoc a balancé la lampe de poche qui se trouvait sous le capot, et j'ai reculé tout à coup pour l'éviter lorsqu'il l'a lancée sur l'autre mur, où elle a éclaté.

« Bordel ! »

Son comportement habituellement calme avait fait place à de la rage. Il avait le regard perçant et le souffle rapide.

Madoc était furieux, et je savais que j'étais allé trop loin.

J'ai serré les dents et je me suis encore penché, les mains collées à la carrosserie, car je m'attendais à ce qu'il pique une crise. Elles étaient rares, et ça les rendait plus spectaculaires.

— T'es en train de t'enfoncer, *man*, a-t-il crié. Tu ne vas pas aux cours, tu fais chier tout le monde, on est toujours en train de se bagarrer avec des idiots, et j'ai des entailles et des contusions pour le prouver. Qu'est-ce qui se passe, merde ?

Chaque mot remplissait la pièce. Tout ce qu'il disait était plein de bon sens, mais je ne voulais pas discuter avec lui.

Tout paraissait aller de travers.

J'avais faim, mais pas seulement de bouffe. Je voulais rire, mais il n'y avait rien de drôle. Tout ce qui m'excitait normalement ne me faisait plus rien. Même mon quartier, que je trouvais habituellement apaisant et familier, avec ses pelouses fraîchement tondues, paraissait désert et sans vie.

J'étais emmuré, en train de suffoquer. J'avais tout ce que je voulais, sauf de l'air.

— Elle va revenir dans huit mois.

La voix calme de Madoc s'est insinuée dans mes pensées, et j'ai cligné des yeux. Il m'a fallu un moment pour m'apercevoir qu'il parlait de Tate.

J'ai secoué la tête.

« Non. Pourquoi il dit ça ? »

Elle n'avait rien à voir avec tout ça. Je... n'avais... pas... besoin... d'elle...

J'ai serré le poing sur la clé à molette et redressé le dos, car je voulais lui faire ravalier ses paroles.

Il a baissé le regard vers ma main droite, celle qui tenait l'outil, et m'a de nouveau regardé en face. D'un air de défi, il m'a dit :

— Quoi ? Qu'est-ce que tu vas faire, là ?

Je voulais frapper. N'importe quoi. Même mon meilleur ami.

Mon téléphone cellulaire a rompu l'impasse en vibrant dans ma poche. Je l'ai sorti en gardant les yeux rivés sur mon ami.

— Quoi ? ai-je lancé brusquement.

— Eh, *man*, j'ai essayé de te joindre toute la journée, a dit mon frère, Jax, la voix un peu étouffée.

Ma respiration n'allait pas ralentir, et ça n'allait pas aider mon frère.

— Je ne peux pas te parler tout de suite.

— D'accord, a-t-il rétorqué. Va donc te faire foutre.

Et il a raccroché.

« Espèce d'imbécile. »

J'ai serré le téléphone cellulaire, je voulais le casser.

Mon regard est soudainement retourné vers Madoc, qui a secoué la tête, a lancé le torchon de l'atelier sur l'établi, et est sorti du garage. En composant le numéro de Jax, j'ai murmuré :

— Merde.

Si j'avais à me réconcilier avec quelqu'un, c'était mon frère. Il avait besoin de moi. Après m'être évadé de chez mon père, deux étés plus tôt, j'avais signalé les agressions. Envers mon frère, pas envers moi. Comme on ne trouvait pas sa mère, il a été retiré de la maison et placé en famille d'accueil.

C'était tout ce qu'il avait.

Sans même attendre qu'il dise « allô » en décrochant, j'ai bafouillé :

— Je suis désolé. Je suis là. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Viens me chercher, veux-tu ?

Ouais, sûrement pas dans une auto sans bougies. Mais Madoc était probablement encore là avec la sienne.

— T'es où ? lui ai-je demandé.

— À l'hôpital.

Chapitre 3

— Excusez-moi, je peux vous aider ? a crié une infirmière derrière moi alors que je fonçais dans les doubles portes battantes.

J'étais censé m'enregistrer auprès d'elle, mais elle pouvait bien se mettre l'écritoire dans le derrière. Il fallait que je trouve mon frère.

J'avais les paumes moites, et je ne savais pas du tout ce qui s'était passé. Il avait raccroché après m'avoir dit où le trouver.

Une fois, je l'avais déjà laissé seul — et blessé. Plus jamais.

— Ralenti, *man*, a chantonné Madoc derrière moi. Ça ira bien plus vite si on demande son numéro de chambre à quelqu'un.

Je n'avais même pas remarqué qu'il m'avait suivi à l'intérieur.

Mes chaussures grinçaient sur le linoléum. J'ai filé dans les corridors en écartant un rideau à la fois jusqu'à ce que je finisse par trouver mon frère.

Il était assis sur un côté du lit, ses longues jambes ballantes et la main au front. J'ai saisi sa queue de cheval et lui ai renversé la tête pour regarder son visage.

— Aïe, merde ! a-t-il grogné.

J'aurais pu y aller plus doucement, j'imagine.

Il a lorgné l'éclairage fluorescent pendant que j'examinais les points de suture qu'il avait à l'arcade sourcilière.

— M. Trent ! a crié une voix de femme derrière moi.

Je ne savais pas trop si c'était pour Jax ou pour moi, puisque nous avons le même père.

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

Je n'ai pas posé la question à Jax. D'autres étaient à blâmer.

Mon frère n'était qu'un enfant, et même s'il était plus jeune que moi d'un peu plus d'un an seulement, il était tout de même jeune.

Et il avait eu une vie de merde.

Sa mère était une Amérindienne, à peine majeure lorsqu'elle était tombée enceinte de lui. Même s'il avait les yeux bleu azur de notre père, le reste de son apparence lui venait d'elle.

Ses cheveux étaient probablement noirs, mais paraissaient un peu plus pâles et tombaient au milieu de son dos. Ses tresses étaient placées vers l'arrière, en queue de cheval au milieu du crâne. Sa peau était de quelques tons plus foncée que la mienne, et tout était dominé par son éclatant sourire.

Derrière moi, une femme s'est raclée la gorge.

— On ne sait pas ce qui lui est arrivé, a-t-elle déclaré. Il ne veut pas nous le dire.

Je ne m'étais pas détourné de Jax pour voir à qui je parlais. C'était peut-être un médecin ou

une travailleuse sociale. Ou la police. Peu importe. À mes yeux, ils se ressemblaient tous. Comme si je méritais une fessée, quelque chose comme ça.

— Je t'ai appelé pendant des heures, a murmuré Jax.

J'ai inspiré soudainement quand j'ai remarqué que sa lèvre aussi était gonflée. Son regard était suppliant.

— J'ai pensé que tu serais ici avant que les médecins l'appellent, *elle*.

Et alors, j'ai su que c'était une travailleuse sociale, et je me suis senti idiot. Il avait eu besoin de moi aujourd'hui, et j'avais encore gaffé.

Je suis resté entre lui et la femme, ou peut-être qu'il se cachait d'elle, je ne savais pas.

Mais je savais que Jax ne voulait pas la suivre. Ma gorge s'est serrée, et la boule a tellement gonflé que je voulais casser la gueule à quelqu'un.

« Tate. »

Elle était toujours ma victime de choix, mais elle était aussi dans chacun de mes bons souvenirs.

Dans mon cerveau est passée l'image du seul endroit dépourvu de haine et de désespoir.

Notre arbre. Notre arbre à Tate et à moi.

Je me suis demandé si Jax avait un endroit où il se sentait en sécurité, bien au chaud et innocent.

J'en doutais. Est-ce qu'il avait déjà connu un endroit pareil ? Est-ce que ça lui arriverait, un jour ?

Je ne savais absolument pas ce qu'avait été la vie de mon frère. Bien sûr, j'en avais eu un aperçu durant mon été avec mon père, à 14 ans, mais Jax avait passé toute sa vie avec cette merde. Sans parler des familles d'accueil au cours des années. Il s'adressait à moi comme si j'avais le monde entier entre les mains, et je n'avais pas de réponse. Je n'avais aucun pouvoir. Aucune façon de le protéger.

— Est-ce M. Donovan qui t'a fait ça ? lui a demandé la travailleuse sociale à propos de son père adoptif, Vince.

Il m'a regardé avant de répondre, car il savait que je savais quand il mentait.

— Non, a-t-il répondu.

Tous les muscles de mes bras et de mes jambes étaient brûlants.

« Il ment », me suis-je dit.

Jax ne mentait pas pour protéger Vince. Il savait que je voyais bien à quels moments il n'était pas honnête. Il avait une façon d'hésiter et de me zieuter avant de mentir. Je le savais toujours.

Non, il ne me trompait pas, moi. C'était elle qu'il trompait.

Jax et moi, on réglait nous-mêmes nos comptes.

— D'accord, a sèchement lancé la dame à l'écritoire — que j'avais fini par regarder dans les yeux en me retournant —, laisse-moi t'expliquer simplement. On va supposer qu'il t'a fait ça et

ce soir, on va te faire passer dans une maison de groupe jusqu'à ce qu'on te trouve une autre famille.

« Non. »

J'ai fermé les yeux. La voix étranglée et le ventre creusé parce que j'essayais de juguler mes émotions envers Jax, j'ai dit :

— Bande de salauds.

Toute sa vie, mon frère avait dormi dans des lits anonymes et vécu avec des gens qui ne voulaient pas vraiment de lui. Notre père l'avait promené de merdier en merdier, et l'avait abandonné dans des endroits dégoûtants pendant toute son enfance.

C'était assez. Jax et moi, il fallait que l'on soit réunis. Ensemble, on était plus forts. Un jour, bientôt, le peu d'innocence qu'il lui restait allait se désintégrer et son cœur allait devenir trop dur pour qu'il y pousse quoi que ce soit de bon.

Il allait me ressembler, et je voulais hurler à ces imbéciles que je l'aimais plus que n'importe qui d'autre. Les enfants n'ont pas seulement besoin de manger et de dormir. Ils ont besoin de se sentir aimés et en sécurité. De se sentir en confiance.

Vince n'avait pas enlevé ça à mon frère, ce soir, parce que Jax n'avait pas compté sur lui au départ. Mais Vince avait obligé Jax à retourner dans une maison de groupe, et encore une fois, je devais rappeler à mon frère que je ne pouvais pas l'aider. Je ne pouvais pas le protéger.

Et bordel de merde, je détestais ce sentiment.

J'ai sorti de ma poche une liasse de billets, j'ai brusquement attiré mon frère pour le serrer dans mes bras et je lui ai fourré l'argent dans la main. Sans même le regarder, j'ai tourné les talons et je suis sorti de la chambre à toutes jambes.

Je ne méritais pas de le regarder en face.

Mais je connaissais une chose : riposter.

— Est-ce qu'on va où je pense ? a demandé Madoc en marchant nonchalamment à côté de moi, sans que ça m'étonne.

C'était un bon ami, et je ne le traitais pas aussi bien qu'il le méritait.

— Tu n'as pas à venir, l'ai-je averti.

— Tu ne le ferais pas pour moi ?

Je l'ai regardé comme s'il était idiot.

— Ouais.

Il a hoché la tête.

— C'est bien ce que je pensais, moi aussi.

* * *

Une demi-heure plus tard, Madoc m'a conduit jusque chez Donovan, et je suis sorti avant même qu'il s'arrête. Il était tard, la maison était plongée dans l'obscurité et le quartier paraissait sans

vie. Le seul bruit qu'on entendait, c'était le grondement grave de la GTO de Madoc.

Je me suis tourné vers lui et je lui ai parlé par-dessus le toit.

— Il faut que tu partes.

Il a cligné des yeux et se demandait sûrement s'il m'avait bien entendu.

Le dernier mois, je lui avais causé trop de problèmes. Bien sûr, se bagarrer, c'était amusant. Se perdre d'une fille à l'autre, c'était modérément divertissant, aussi, mais Madoc ne franchirait jamais le précipice sans moi pour l'y mener.

Est-ce qu'il allait marcher jusqu'au bord ?

Bien sûr.

Regarder par-dessus le bord ?

Carrément.

Mais il ne voulait pas faire le pas. C'était toujours moi qui le poussais ou qui le faisais tomber. Mais une de ces fois, il n'allait pas se relever, et ce serait ma faute.

— Non. Je ne m'en vais pas, a-t-il dit d'un ton résolu.

Je lui ai fait un demi-sourire, car je savais qu'il m'était presque impossible de le faire partir.

— T'es un bon ami, mais je ne t'entraîne pas avec moi.

J'ai sorti mon téléphone cellulaire et j'ai composé le numéro d'urgence.

— Allô ?

Les yeux rivés sur Madoc, j'ai dit à la police :

— Je suis au 1248, Moonstone Lane, à Weston. Quelqu'un est entré par effraction chez nous, et il nous faut la police. Et une ambulance.

J'ai raccroché et j'ai regardé son expression ahurie.

— Ils seront là dans environ huit minutes. Va réveiller ma mère. Fais ça pour moi.

Quelqu'un, probablement un gardien légitime, allait devoir verser ma caution.

Depuis l'allée, j'entendais la télé qui jouait à l'intérieur de la maison à deux niveaux en brique couleur beige et rouge. Avant les marches, j'ai marqué un temps d'arrêt, agacé de ne pas avoir entendu Madoc repartir en auto, mais aussi, de sentir que mon cœur battait encore si lentement.

« Pourquoi est-ce que je ne suis pas anxieux ? Ni excité ? »

C'était comme entrer au restaurant pour commander un lait frappé.

Quand j'étais avec Tate, je prenais mon pied à l'anticiper. C'était bien assez, jour après jour. Je détestais l'avouer, mais je pensais toujours à elle. Je vivais pour ce premier regard sur elle le matin, et pour tous nos liens pendant la journée.

J'ai cligné des yeux devant la lumière vive de l'écran de télévision qui venait de l'intérieur de la maison, et j'ai inspiré à fond.

Ce salaud était encore éveillé.

« Bien. »

Les rares fois où on s'est parlé, Vince Donovan et moi, c'était avec une intolérance mutuelle.

Il me traitait comme un voyou, et il traitait mon frère de la même façon.

En grimpant les marches du balcon, j'ai entendu Madoc repartir derrière moi. Je suis entré par la porte avant, j'ai marché jusqu'au salon et je suis resté planté là, en bloquant le chambranle.

Vince n'a même pas cligné des yeux et a hurlé :

— Qu'est-ce que tu fais là, espèce de débile ?

En serrant la longue tige de bois de la lampe à côté de moi, j'ai tiré d'un coup le fil électrique.

— Tu as maltraité mon frère, ai-je répondu calmement. Je suis venu régler les comptes.

Chapitre 4

— Vous n’aviez pas à me sortir d’affaire.

J’ai fait courir ma langue la douleur un peu cuisante que j’avais au coin de ma bouche.

— Ne me remercie pas, a répondu James, le père de Tate. C’est ta mère qui l’a fait.

Il manœuvrait son véhicule dans les tournants et les virages menant à notre quartier. Le soleil apparaissait à travers les arbres, et enflammait les feuilles d’un rouge doré.

« Ma mère ? Elle était là ? »

Madoc et James avaient passé la nuit au poste en attendant ma libération. J’avais été arrêté et sanctionné, et j’ai fini par dormir dans une cellule.

Un bon conseil si vous devez attendre qu’on vous sorte d’affaire : il ne se passe rien avant le matin.

Mais si ma mère m’avait sorti d’affaire, elle était où ?

— Elle est à la maison ? ai-je demandé.

— Non, a-t-il répondu en tournant un coin en rétrogradant. Elle n’est pas en état de t’aider, Jared. Tu le sais bien, je pense. Ta mère et moi, on a discuté, hier soir au poste de police, et elle a décidé d’aller passer un moment au centre de désintox.

James gardait ses yeux bleus fixés sur la fenêtre, au-dessus d’un océan bouillonnant de choses inavouables.

De ce côté-là, lui et Tate étaient pareils. James parlait rarement pour rien et détestait blablater.

Quand James et Tate étaient excédés, on le savait tout de suite.

— La désintox ? ai-je répété.

— Il est temps, tu ne penses pas ?

J’ai laissé tomber ma tête sur l’appuie-tête et j’ai regardé par la fenêtre. Ouais, j’imagine qu’il était temps.

Mais l’appréhension s’est tout de même faufilée en moi.

J’étais habitué au mode de vie de ma mère. Au mien. James pouvait bien nous juger. Pour les autres, c’était peut-être malheureux. Mais c’était la normalité, pour nous.

Je ne me suis jamais senti trop désolé pour les enfants pauvres ou les gens qui se trouvaient dans de mauvais draps. Comme ils n’avaient connu rien d’autre, ils ne souffraient pas autant que les autres le croyaient. C’était *leur* vie. Pour eux, c’était l’enfer, bien sûr, mais un enfer familial.

— Pour combien de temps ?

J’étais encore mineur. Je ne savais pas trop comment ça fonctionnerait, si elle partait.

— Au moins un mois.

Il a tourné dans son entrée de garage, et la lumière matinale a fait scintiller l’arbre entre la fenêtre de Tate et la mienne, comme un lac au soleil.

— Alors, qu'est-ce que je fais ? ai-je demandé.

Alors qu'on sortait de l'auto, il a soupiré :

— Une chose à la fois. Aujourd'hui, tu es avec moi. Tu vas prendre ta douche, manger, et aller dormir quelques heures. Je te réveillerai pour le déjeuner, puis on discutera.

Avant de monter les marches de la maison, il m'a tendu un sac qu'il avait pris sur le siège arrière.

— Ta mère t'a préparé des vêtements de rechange. Va dans la chambre de Tate, prends une douche, et je vais t'apporter à manger.

Je me suis arrêté.

« La chambre de Tate ? Absolument pas ! » me suis-je dit.

Je me suis renfrogné, et mon cœur battait si fort et si vite que je n'arrivais pas à reprendre mon souffle.

— Je ne vais pas dormir dans sa chambre, ai-je dit. Je vais roupiller sur le canapé, quelque chose comme ça.

Il a marqué un temps d'arrêt avant de déverrouiller la porte avant, et il a tourné la tête pour me fixer avec une expression du genre « Déconne pas ».

— On a trois chambres à coucher, Jared. La mienne, celle de Tate, et l'autre, qui est un bureau. Le seul lit disponible est celui de Tate.

Il a prononcé chaque syllabe en montrant les dents, comme s'il parlait à un enfant.

— C'est là que tu dors. Ce n'est pas difficile. Maintenant, va prendre une douche.

Je l'ai fixé quelques secondes, les lèvres serrées, sans cligner des yeux. Trop occupé à essayer de trouver une réplique.

Mais j'étais embarrassé.

Finalement, j'ai juste poussé un gros soupir, sans rien pouvoir faire d'autre. Il avait passé la nuit au poste de police, et il essayait d'aider ma mère.

Pour la première fois depuis plus de deux ans, j'allais mettre le pied dans la chambre de Tate. Et alors ? Ça m'allait, mais si elle savait que j'étais là, je l'entendrais gémir et grincer des dents depuis la France.

Cette pensée m'a fait sourire, et mon sang s'est mis à bouillir comme de la lave. J'ai fermé les yeux en me délectant de cette chaude sensation qui m'avait tellement manqué. Celle qui me gonflait le cœur et me faisait crier : « T'es encore en vie, taré ! ». James est passé à la cuisine, tandis que je montais à la chambre, les jambes tremblantes.

La porte était ouverte. Elle était toujours ouverte. Tate n'avait jamais rien à cacher comme moi. Je suis entré sur le bout des pieds, comme si j'étais un explorateur en terrain instable, puis j'ai parcouru la chambre et fait l'inventaire des changements.

Il y a une chose que j'ai toujours appréciée chez cette fille : son horreur du rose — sauf avec le noir. Les murs étaient divisés en deux sections : le haut était couvert de papier peint à rayures

noires et blanches, et le bas était peint en rouge, une bordure de bois blanche séparant les deux. Sa literie était gris foncé à motif de feuilles noires, et le reste était sobrement décoré de bougeoirs, de photos et d'affiches.

Très dépouillé, c'était bien Tate.

J'ai également remarqué qu'il n'y avait rien de moi là-dedans. Ni photos, ni souvenirs de l'époque où on était amis. Je savais pourquoi, mais pas pourquoi ça me dérangeait.

J'ai laissé tomber mon sac et me suis dirigé vers son lecteur de CD qu'elle avait depuis toujours. Elle avait une station d'accueil d'iPod, mais sans l'iPod. Elle l'avait probablement apporté en France.

Une curiosité malsaine m'a piqué, alors j'ai commencé à appuyer sur des boutons pour allumer le lecteur de CD. Je savais qu'elle n'écoutait pas la radio, car c'était souvent de la musique nulle.

Dearest Helpless, de Silverchair, a surgi, et je n'ai pu m'empêcher de rire. J'ai reculé vers le lit, et je me suis étendu en me laissant prendre par la musique.

— *Je ne comprends pas que tu puisses écouter cette merde alternative, Tate.*

Je suis assis sur le lit en train de lui parler, l'œil mauvais, sans tout à fait pouvoir réprimer le sourire qui veut monter. Je lui fais la vie dure, mais j'aime plus que tout la voir heureuse.

Et elle est foutrement jolie, à présent.

— *C'est pas de la merde ! dit-elle en me regardant les yeux écarquillés. C'est le seul album dont toutes les chansons m'accrochent.*

Je m'appuie sur les mains et je soupire.

— *C'est pleurnichard, lui souligné-je, et elle plisse les lèvres en faisant semblant de jouer de la guitare.*

En la regardant — comme je le fais à chaque instant de chaque jour —, je me sens complètement rougir. Pour elle, je pourrais assister à un million de concerts de Silverchair.

Les choses sont en train de changer entre nous. Ou peut-être juste en moi, je ne sais pas. Chez elle aussi, j'espère.

Ce qui paraissait autrefois amical et facile est maintenant différent. Chaque fois que je l'ai vue, dernièrement, je voulais juste la prendre dans mes bras et l'embrasser. On dirait qu'il y a quelque chose qui cloche en moi. Mon sang s'échauffe chaque fois qu'elle porte un short, un petit short en jeans, comme maintenant. Même son t-shirt ample de Nine Inch Nails me séduit.

Parce que c'est le mien.

Elle me l'a emprunté un jour et ne me l'a jamais redonné. Ou bien je lui ai peut-être dit qu'elle pouvait le garder. Un soir, alors que j'ai remarqué qu'elle dormait avec, je n'ai plus voulu le ravoire. L'idée que mon t-shirt couvre son corps pendant qu'elle dort me donne l'impression qu'elle est à moi. J'aime être près d'elle même quand je ne suis pas là.

— *Ohhh, j'adore cette partie ! dit-elle en poussant un cri aigu au début du refrain, et en jouant plus fort de son instrument invisible.*

Même un petit mouvement de ses hanches ou un froncement de son nez me donne l'impression d'avoir un pantalon plus serré. Bof ! On a seulement 14 ans. Je ne devrais pas avoir des idées pareilles, mais bon, je ne peux pas m'en empêcher.

Merde, hier, je ne pouvais même pas la regarder faire ses devoirs de maths, parce qu'elle avait une expression pensive si adorable que j'avais envie de la faire monter sur mes genoux. Ne pas la toucher, c'est carrément nul. En sortant du lit pour arrêter la musique, j'ai bafouillé :

— Bon, je n'en peux plus.

N'importe quelle distraction pour empêcher l'érection qui grandit dans mon pantalon.

— Non ! hurle-t-elle, mais je l'entends rire alors qu'elle cherche à saisir mes bras.

Je l'atteins légèrement sous le bras, car je sais à quel point elle est chatouilleuse. Elle remue, mais maintenant que je l'ai touchée, je ne veux pas m'arrêter. On se donne de petites poussées, et chacun de nous essaie d'arriver au lecteur de CD.

— Très bien, je vais l'éteindre ! crie-t-elle dans un accès de rire alors que je glisse mes doigts sur son ventre. Arrête ! dit-elle en ricanant et en s'effondrant sur moi, et je ferme les yeux alors que mes mains s'attardent sur ses hanches et mon nez dans ses cheveux.

Ce que je désire en elle m'effraie. Et j'ai peur que ça l'effraie aussi. Je sais que ça va carrément faire peur à son père.

Mais je vais attendre, parce qu'il n'y a pas d'autre choix. Je ne désire personne d'autre de toute ma vie.

Il est temps d'être un homme et de le lui dire.

— Allons à l'étang ce soir, dis-je d'un ton plus doux que je ne le voulais.

Ma voix s'effrite, et je ne sais pas trop si je suis anxieux ou si j'ai peur. Les deux, sans doute.

Notre étang à poissons, c'est là que ça doit se passer. C'est là que je veux lui dire que je l'aime. On y va souvent. Pour des pique-niques ou juste pour se promener. Il nous arrive souvent de nous tirer en douce et d'y aller à bicyclette, en soirée.

Elle s'appuie et me regarde avec un sourire ordinaire.

— Je ne peux pas. Pas ce soir.

Mes épaules s'affaissent un peu, mais je me rétablis.

— Pourquoi ?

Elle ne me regarde pas, mais pousse ses cheveux derrière ses oreilles et va s'asseoir sur le lit.

Une terreur martèle mon cerveau comme un gros rhinocéros bien gras. Elle va me dire quelque chose que je n'aime pas.

— Je vais voir un film, répond-elle en souriant les lèvres fermées. Avec Will Geary.

Je déglutis, et les coups dans ma poitrine me cassent presque une côte. Will Geary est dans notre classe, et je le déteste. Depuis un an, il tourne autour de Tate. Son père et celui de Tate jouent au golf ensemble, et c'est un aspect de sa vie dans lequel je n'entre pas.

Will Geary n'a rien de plus que moi. Sa famille n'a pas plus d'argent ni de plus belle maison

que la mienne. Mais sa famille connaît celle de Tate, et mes parents... eh bien, ne connaissent rien du tout. Le père de Tate a voulu m'emmener jouer au golf, une ou deux fois, mais ça n'a jamais duré. C'est dans la mécanique automobile qu'on se rejoint.

Je plisse les yeux en essayant de réprimer ma colère.

— *Qu'est-ce qui s'est passé ?*

Elle ne me regarde dans les yeux qu'une seconde à la fois. Je vois qu'elle est mal à l'aise.

— *Il m'a invitée hier pendant une partie de golf entre nos pères.*

— *Oh, dis-je presque en soupirant, le visage rougi par la chaleur. Et tu as dit oui ?*

Elle replie ses lèvres entre ses dents et fait oui de la tête.

Bien sûr qu'elle a dit oui. J'ai pris mon temps, et un autre gars l'a raflée.

Mais ça fait quand même mal.

Si elle voulait être avec moi, j'imagine qu'elle aurait dit non. Mais elle ne l'a pas fait.

Je hoche la tête.

— *C'est cool. Amuse-toi.*

Le ton de ma voix trahit probablement ma volonté de paraître indifférent.

Je commence à marcher vers la porte de sa chambre.

— *Écoute, faut que j'y aille. J'ai oublié que Madman n'a plus de nourriture, je vais au magasin.*

Elle est à moi. Je sais qu'elle m'aime. Pourquoi est-ce que je ne peux pas tout simplement me retourner et le lui avouer ? Tout ce que j'ai à faire, c'est de dire « n'y va pas », et le problème est réglé.

— *Jared ? crie-t-elle, et je m'arrête, car l'air dans la pièce est presque trop dense pour que je respire. Tu es mon meilleur ami, a-t-elle ajouté.*

Elle marque un temps d'arrêt, puis continue :

— *Mais est-ce qu'il y a une raison pour laquelle tu ne veux pas que je sorte avec Will ce soir ?*

Sa voix tremblante hésite comme si elle craignait de parler, et cet instant remplit la chambre comme une promesse rompue. C'est le moment où on sait qu'on peut avoir ce qu'on veut, si on est assez brave pour le dire. C'est dans cette fraction de seconde que tout peut changer, mais où on se dégonfle parce qu'on a trop peur du rejet.

— *Bien sûr que non.*

Je me retourne et lui souris.

— *Vas-y. Amuse-toi. Je te verrai demain.*

Ce soir-là, j'ai vu Will l'embrasser, et le lendemain, mon père m'a appelé pour me demander si je voulais lui rendre visite pour l'été.

J'ai dit oui.

Chapitre 5

— Mange.

Dès que je me suis assis sur le tabouret, James a poussé devant moi une assiette de pain de viande et de pommes de terre.

Je m'étais endormi sur le lit de Tate à écouter Silverchair, et je ne m'étais pas réveillé avant 14 h. Son père a frappé à la porte pour me réveiller.

Après avoir pris une douche et m'être changé, je suis descendu, attiré par une odeur encore meilleure que celle du shampoing de Tate.

Je suis resté à l'îlot central de la cuisine et j'ai engouffré la nourriture comme si je n'avais pas pris de repas fait maison depuis des années. Bon, j'imagine que c'était le cas. Avant l'été que j'avais passé avec mon père, ma mère alcoolique n'était pas très présente. Et après, je ne l'aurais pas laissée faire, même si elle avait essayé.

— Vous ne travaillez pas ? ai-je demandé avant d'avaler une gorgée avec la nourriture.

C'était vendredi, et je séchais les cours aussi. J'avais aussi séché la veille quand Madoc et moi étions allés nous faire tatouer.

Ça semblait si loin, maintenant.

— J'ai pris une journée de congé, a-t-il répondu en croisant les bras sur sa poitrine.

« Pour s'occuper de moi. »

— Désolé.

Et j'étais sincère. M. Brandt était un bon gars, et il ne méritait pas d'avoir des ennuis.

Appuyé sur le comptoir, de l'autre côté de l'îlot central, James a croisé les bras sur sa poitrine, et je savais qu'il allait me faire un sermon. Le regard fixé sur mon assiette de nourriture, je me suis arcbuté, car avec M. Brandt, mieux valait me taire et écouter.

— Jared, ta mère sera absente pendant au moins quatre semaines. Tu vas rester ici.

— Je serai bien chez moi.

Autant essayer.

— Tu as 16 ans. C'est illégal.

— Plutôt 17, ai-je corrigé.

— Quoi ?

— J'ai 17 ans aujourd'hui.

On était le 2 octobre. Je ne m'en étais pas aperçu avant qu'ils mettent une date sur ma paperasse ce matin, à la prison.

Ce détail n'a pas calmé James.

— J'ai parlé à un juge que je connais bien. J'ai trouvé une façon de traiter le gâchis d'hier soir pour qu'il n'apparaisse pas dans ton dossier permanent.

Quel gâchis d'hier soir ? C'était une étrange façon de le décrire.

— J'ai failli battre un gars à mort, ai-je craché, sarcastique.

Merde, comment allaient-ils faire pour effacer ça de mon dossier ?

Il a froncé ses sourcils blond foncé.

— Si c'est vrai, alors pourquoi n'as-tu pas demandé comment il allait ?

J'avais presque battu un gars à mort. Ouais, même le dire, ça ne me faisait rien. Il pouvait bien crever, je m'en fichais.

— Au cas où tu t'en ferais, il va bien, a poursuivi James. Pas très bien, mais il va survivre. Des côtes cassées, une hémorragie interne pour laquelle il a été opéré hier soir, mais il va s'en tirer.

Il allait rester un moment à l'hôpital, mais j'étais content de ne pas lui avoir fait si mal. Franchement, la veille tourbillonnait dans ma tête comme de l'eau dans une bonde. Plus ça bougeait, plus j'en perdais. Je me rappelais à peine la plus grande partie de l'attaque. Je me rappelais l'avoir frappé avec la lampe et lui avoir donné plusieurs coups de pied dans le ventre. Il m'avait flanqué des coups, mais à la fin, il s'était retrouvé au plancher.

Jusqu'à ce que cet imbécile de flic se présente et qu'il me coince son genou dans le dos, me tire par les cheveux et me traite tous les noms au monde en me passant les menottes.

Pourquoi est-ce que j'avais appelé les flics, encore ? Je ne le savais pas trop.

— Alors, le juge aimerait que tu ailles en thérapie.

Je n'ai pas eu à lever les yeux pour savoir que James me lançait un regard d'avertissement.

— En échange, tu n'auras pas ce dernier épisode à ton dossier.

— Absolument pas.

J'ai secoué la tête et j'ai ri de sa blague.

Une thérapie ? La plupart des gens me faisaient chier. Et les gens qui fouillaient ma merde me faisaient vraiment chier.

— Je l'ai prévenu que c'est ce que tu dirais, a lancé James en penchant la tête et en soupirant. Jared, tu vas devoir commencer à prendre tes responsabilités. Tu as mal agi, et le monde ne te doit rien. Je ne vais pas nettoyer ta merde parce que tu viens d'un foyer brisé et que tu crois que ça te donne la permission de cafouiller. J'appelle ça la politique « Tu fous la merde, tu assumes et tu te relèves ». Tu commets une erreur, tu l'avoues et tu passes à autre chose. On a tous fait des gaffes, mais un homme doit résoudre ses problèmes. Il ne les aggrave pas.

J'aurais dû me contenter de manger et me la fermer.

— As-tu foutu la merde ? m'a-t-il demandé en me lançant un défi à chaque syllabe.

J'ai hoché la tête.

« Est-ce que je le referais ? Oui. »

Mais il ne me l'a pas demandé. En donnant une grande claque sur le comptoir, il a dit :

— Bon. Maintenant, il est temps de te relever. Ta présence aux cours et tes résultats scolaires sont minables. Tu n'as aucun but réel au-delà de l'école secondaire, d'après ce que j'en sais, de

toute façon, et tu n'arrives pas à prendre des décisions responsables. Il y a un endroit vraiment bien pour les gens qui ont une forte envie de discipline et qui n'ont pas besoin de trop de liberté.

— La prison ? ai-je bafouillé d'un ton sarcastique.

Et à ma surprise, il a souri comme s'il venait de prendre le dessus sur moi.

« Merde. »

— West Point, a-t-il répondu. L'académie militaire.

J'ai sourcillé.

— Ouais, c'est ça, ai-je dit en hochant la tête. Les enfants de sénateurs et les scouts ? C'est pas moi.

Qu'est-ce qu'il pensait ? West Point était une académie militaire fréquentée par la crème de la crème. Les gens passaient des années à élaborer leurs CV d'école secondaire pour être acceptés. Même si j'étais intéressé, je n'irais jamais à West Point.

— C'est pas toi ? a-t-il demandé. Vraiment ? Je ne pensais pas que tu te souciais de t'intégrer. Tout le monde doit s'adapter à toi, c'est ça ?

« Le sal... »

J'ai inspiré et détourné le regard. Ce gars-là savait comment me faire taire.

— Tu as besoin d'un but et d'un plan, Jared.

Il s'est penché sur l'îlot, en plein dans mon espace, et je n'avais pas d'autre choix que d'écouter.

— Si tu n'as ni espoir d'avenir ni passion pour ton destin, ce n'est pas une chose que je peux t'inculquer. Le mieux que je puisse faire pour toi, c'est de te pousser dans une direction et de te tenir occupé. Tu vas travailler à améliorer tes résultats scolaires, assister à tous les cours, trouver un emploi, et...

Il a hésité.

— ... aller voir ton père une fois par semaine.

— Quoi ?

« Qu'est-ce que ça vient faire ? »

— Eh bien, j'ai dit au juge Keiser que tu ne voudrais pas aller en thérapie, et par conséquent, c'était ton seul autre choix. Tu dois faire une visite par semaine pendant toute une année...

Les muscles tendus, en sueur, je l'ai interrompu :

— C'est une blague ou quoi ? Pas question, merde ! Absolument pas...

— C'est la partie « se relever », Jared ! m'a-t-il interrompu à son tour en hurlant. Comme tu n'acceptes pas l'une de tes options, c'est le centre de détention pour mineurs... ou la prison. Ce n'est pas la première fois que tu te retrouves dans de beaux draps. Le juge veut t'envoyer un message. Va t'asseoir dans une prison, tous les samedis, et vois, non pas ce qui y a amené ton père, mais ce que le fait d'être là lui a sans doute fait.

Il a secoué la tête dans ma direction.

— La prison fait deux choses, Jared. Elle t'affaiblit ou te tue, et ce n'est pas bon.
J'avais les yeux brûlants.

— Mais...

— Si on t'y envoie, tu ne pourras pas aider ton frère.

Comme il avait terminé, il est sorti de la cuisine, puis par la porte avant.

« Qu'est-ce qui vient de se passer, merde ? »

J'ai serré le bord du comptoir de marbre gris, et je voulais l'arracher du mur et démolir le monde entier.

« Merde. »

Je me suis efforcé d'inspirer ; les côtes me faisaient mal à chaque instant.

Je ne pouvais pas aller voir ce salaud chaque semaine ! Pas question !

Peut-être que je devrais tout raconter à M. Brandt. Tout.

Il devait y avoir une autre solution.

Je me suis éloigné du comptoir et je me suis levé, puis je suis monté en courant dans la chambre de Tate, et je suis sorti par la porte-fenêtre en rampant sur l'arbre pour aller rejoindre ma chambre à moi.

« Qu'il aille chier. Qu'ils aillent tous chier. »

J'ai allumé mon iPod pour écouter *I Don't Care*, d'Apocalyptica, et je me suis écrasé sur mon lit en inspirant profondément jusqu'à ce que le trou dans mon ventre cesse de brûler.

Mon Dieu, qu'elle me manquait !

Ça me révoltait, mais c'était la vérité. Quand je détestais Tate, mon monde rapetissait. Je ne voyais pas toute la merde extérieure : ma mère, mon père, ou mon frère en famille d'accueil. Si seulement je l'avais de nouveau avec moi, je ne serais pas un foutoir d'éclats et de crises de suffocation.

C'était sacrément débile, je sais. Comme si elle devait être là juste pour que je l'enfonce comme je le voulais.

Mais j'avais besoin d'elle. J'avais besoin de la voir.

J'ai tendu le bras vers le tiroir de ma table de nuit dans lequel je gardais les images de nous, enfants, mais je me suis retenu. Non. Je n'allais pas les regarder. Il suffisait bien que je les garde. Je n'avais pas pu les jeter ni les détruire. Son emprise sur moi était absolue.

Et j'étais foutrement crevé.

« D'accord. »

Je leur laisserais croire que je jouais leur jeu. Mon frère, c'était ce qui comptait le plus, et M. Brandt avait raison. Je n'allais pas lui rendre service en prison.

Mais pas question d'aller voir un maudit thérapeute.

J'ai expiré et je me suis redressé.

Mon salaud de père.

J'ai enfilé un jeans foncé et un t-shirt blanc, et pour la première fois depuis probablement une semaine, j'ai mis un gel coiffant.

J'ai descendu l'escalier et, en sortant par la porte principale, j'ai trouvé le père de Tate dans son garage, en train d'enlever des objets de sa vieille Chevy Nova. Des années auparavant, Tate et moi, on l'avait aidé à faire de petits travaux sur la voiture, mais elle était toujours en bon état.

On aurait dit qu'il vidait le coffre arrière de tous ses effets personnels.

— Il faut que je remplace les bougies de mon auto, ai-je dit. Ensuite, je vais au garage de Fairfax pour un travail. Je vais prendre des vêtements en revenant, et je serai rentré à temps pour le dîner.

— Avant 18 h, a-t-il précisé avec un demi-sourire.

J'ai mis mes verres fumés et j'ai fait demi-tour pour partir, mais je me suis arrêté et me suis retourné vers lui.

— Vous ne direz rien de tout ça à Tate, d'accord ? ai-je dit, pour être bien sûr. Mon arrestation, ma famille, mon séjour ici ?

Il m'a regardé comme si je venais de lui dire que le brocoli était violet.

— Pourquoi est-ce que je ferais ça ?

C'était bon.

Chapitre 6

Moins de 24 heures plus tard, j'étais devant un autre flic en train de me faire fouiller, mais cette fois, je n'avais pas de problème.

Selon le juge ami de M. Brandt, je pouvais attendre quelques semaines avant de commencer les visites. Ils voulaient d'abord l'approbation de ma mère, mais je n'avais aucun intérêt à attendre. Plus je commençais tôt, plus tôt j'aurais fini.

— Derrière ces portes, tu trouveras des casiers pour tes clés et ton téléphone cellulaire. Laisse aussi ta chaînette de portefeuille, mon gars.

J'ai regardé l'officier de la maison de correction, une espèce de nazi, comme pour lui dire qu'il pouvait se mettre ses ordres dans le derrière. Il était chauve et pâle comme s'il n'avait jamais vu le soleil, et tellement gros qu'il mangeait probablement une douzaine de pâtisseries par jour. Je voulais garder mes affaires sur moi, parce que je m'attendais vraiment à faire demi-tour et à sortir dès que j'allais poser le regard sur le salaud de malade qui était mon père.

« Mon père. »

J'avais l'estomac retourné en pensant à ces mots. Avec réticence, j'ai demandé :

— Comment ça fonctionne ? Est-ce qu'il est dans une cage, et est-ce qu'on parle par une sorte de trou d'aération, ou par téléphone ?

Je n'étais pas du genre à poser des questions. Ou bien je me débrouillais tout seul, ou bien je me la fermais et j'y allais à tâtons. Mais l'idée de voir ce pauvre débile me rendait nerveux. Je voulais savoir exactement dans quoi je m'engageais. Avoir l'air d'un jeune désespéré aux yeux de ce flic, ce n'était rien si je pouvais me présenter comme un homme devant mon père. Le nazi à insigne s'est mis à railler :

— Des cages avec des trous d'aération ? T'as pas un peu regardé *Prison Break*, dernièrement ?

« Le salaud. »

Il m'a regardé comme s'il essayait de retenir un sourire en me faisant franchir les doubles portes.

— Thomas Trent n'est pas là pour meurtre ni viol. Il n'est pas en sécurité maximale, mon gars. Non, bien sûr. Il n'était sûrement pas dangereux. Mais pas du tout !

En relevant le menton, j'ai calmement franchi les portes.

— Je m'appelle Jared. Pas « mon gars », ai-je répliqué d'une voix égale.

La salle des visites — si c'était son nom — avait une zone commune semblable à celle d'une école secondaire. Des bancs, des tables et des machines distributrices en occupaient la plus grande partie, et des fenêtres le long du mur sud laissaient entrer suffisamment de lumière, mais pas trop.

On était samedi, et la pièce était bondée. Des femmes tenaient des enfants dans leurs bras,

tandis que les maris, les petits amis et les conjoints souriaient et bavardaient. Des mères étreignaient leurs fils, et des enfants se détournaient des pères qu'ils ne connaissaient pas.

Tout ça était d'un bonheur horrible.

En parcourant la salle des yeux, je ne savais pas trop si mon père était déjà là, ou si j'étais censé m'asseoir et attendre qu'on l'annonce. Je voulais regarder partout à la fois. Je n'aimais pas qu'il sache où j'étais alors que je ne savais pas où il se trouvait. J'avais la bouche sèche et mon cœur battait fort dans mes oreilles, mais je me suis obligé à ralentir et à faire ce que je fais toujours.

J'ai passé l'endroit en revue et j'ai essayé de paraître calme et à l'aise, en conquérant.

— Jared, a dit une voix, et je me suis immobilisé.

C'était la voix bourrue qui m'avait toujours hanté, même en rêve. Toujours la même.

Patiente.

Comme le serpent qui s'approche discrètement de sa proie.

Lentement, j'ai suivi le son jusqu'à ce que mes yeux se posent sur un quadragénaire aux cheveux blonds ondulés par-dessus les oreilles et aux yeux bleu azur.

Il s'est assis là, les avant-bras posés sur la table et les doigts entrelacés, vêtu d'une chemise kaki par-dessus un t-shirt blanc. Il portait probablement un pantalon assorti, mais je ne me suis pas donné la peine de vérifier.

Je ne pouvais pas détourner les yeux de son visage. Rien n'avait changé. À part le fait d'être rasé de près et d'avoir une peau plus tonifiée — parce qu'il ne prenait plus de drogue, je suppose —, il ne semblait pas avoir changé. Il avait encore les cheveux un peu grisonnants, et sa carrure jadis moyenne était maintenant plus frêle. Je doutais que des détenus aient la chance d'engraisser en prison.

Mais ce qui m'a fait suer, c'est sa façon de me regarder. Malheureusement, ça n'avait pas changé, ça non plus. Ses yeux étaient froids et distants, avec un soupçon d'autre chose. De l'amusement, peut-être ?

On aurait dit qu'il savait quelque chose qu'il n'était pas censé savoir.

« Il sait tout », me suis-je rappelé.

Soudain, j'étais revenu dans sa cuisine, les poignets brûlés par la corde, et paralysé par le désespoir.

J'ai mis la main dans ma poche et j'en ai tiré la seule chose dont j'avais besoin. Le collier avec les empreintes de Tate.

Je l'ai ramassé dans mon poing, et je me sentais déjà un peu plus fort.

En théorie, c'était celui de sa mère, mais je l'avais emporté, un jour, lorsque Tate l'avait laissé sur sa tombe. Au départ, je m'étais dit que je le gardais en sûreté. Que j'assurais sa longévité. Ensuite, c'était devenu un autre morceau d'elle que je pouvais m'approprier.

Maintenant, c'était comme un talisman. Et ce n'était pas moi qui le gardais en sûreté, mais lui

qui me protégeait.

Plissant les yeux pour faire bonne mesure, j'ai marché d'un pas lourd vers lui, pas assez lentement pour paraître timide, pas assez vite pour paraître obéissant. À mon rythme, car il ne menait plus la barque. Avant que je m'assoie, il a demandé :

— Alors, qu'est-ce que tu as fait ?

J'ai hésité un moment avant de poser mon derrière sur la chaise.

« Ah ouais. Il va me parler. »

J'avais oublié.

Mais ça ne voulait pas dire que je devais lui répondre.

Je n'avais pas décidé comment j'allais traiter ces visites, mais il pouvait aller au diable. Cinquante-deux petites rencontres au cours de la prochaine année, et je pourrais décider de lui parler à un moment donné, mais je n'allais pas commencer avant d'être foutrement prêt.

— Approche, m'a-t-il dit d'un ton moqueur. Autant passer le temps.

Une petite partie de moi se disait que, sans drogue ni alcool, mon père allait — oh, je ne sais pas — se conduire comme s'il avait un cœur. Mais c'était toujours un salaud.

— As-tu volé ? m'a-t-il demandé, mais ensuite, il a continué comme s'il se parlait à lui-même, en tapotant la table d'acier. Non, tu n'es pas un rapace. Tu as attaqué quelqu'un, peut-être ? a-t-il ajouté en secouant la tête. Mais tu n'as jamais aimé t'engager dans des batailles que tu pouvais perdre. Avec quelqu'un de plus faible, peut-être. Tu as toujours été un petit lâche.

J'ai serré l'autre poing et me suis concentré sur ma respiration.

Assis là, obligé d'écouter ses réflexions intérieures qu'il avait la si grande amabilité de me laisser entendre, je me demandais s'il venait de tirer ces imbécillités de nulle part, ou s'il était vraiment perspicace.

Est-ce que j'étais rapace ? Non, je ne croyais pas. Est-ce que je choisissais des adversaires plus faibles ? J'ai pris le temps d'y réfléchir, mais oui, c'était vrai.

Mais seulement parce que *tout le monde* était plus faible que moi.

Tout le monde.

— Alors, ça doit être la drogue.

Il a claqué la table avec sa main, ce qui m'a fait sursauter, et par réflexe, j'ai baissé les yeux pour ne pas voir les siens.

— Je crois bien. Tu as ça dans le sang, à cause de ta mère et moi.

« Tout le monde », me suis-je rappelé.

— Tu ne me connais pas, ai-je dit à voix basse.

— Ouais, mon œil.

Non. Il m'avait abandonné — Dieu merci — quand j'avais deux ans. Un été, il a passé quelques semaines avec moi.

Il ne me connaissait pas.

Tout en serrant le collier de Tate, j'ai examiné l'homme de près. Il était temps de le faire taire. Je lui ai demandé :

— Tu es ici pour combien de temps ? Encore six ans ? Qu'est-ce que ça te fait de savoir que tu vas avoir les cheveux gris avant de baiser encore ? Ou de conduire une auto ? Ou de rester debout après 23 h, un soir d'école ?

J'ai levé les sourcils, espérant que mes questions condescendantes allaient lui rabattre le caquet.

— Tu ne me connais pas, tu ne m'as jamais connu.

Il a cligné des yeux, et j'ai soutenu son regard, le mettant au défi de s'en prendre à moi de nouveau. On aurait dit qu'il m'examinait, et j'avais l'impression d'être cerné sous la lunette d'approche d'un tireur d'élite.

— Qu'est-ce que c'est ? a-t-il dit en montrant le collier que j'avais dans la main.

J'ai baissé les yeux, sans m'apercevoir que j'avais enfilé le ruban vert pâle entre mes doigts. Il était évident que j'avais quelque chose au poing et soudain, mon cœur a commencé à cogner.

Je voulais m'en aller.

J'étais dégoûté de penser à Tate et à mon père en même temps, et du fait que mon père voie quelque chose d'elle.

Vous avez déjà vu un magicien sortir des fleurs de sa main ? À ce moment, j'aurais voulu être les fleurs quand elles retournent se cacher. Je voulais juste m'enfoncer dans la chaise pour fuir son regard de vieux cochon, en rapportant le collier pour le mettre en sûreté.

— Elle s'appelle comment ?

Sa voix était basse, presque un murmure, et je me suis hérissé malgré moi.

En levant de nouveau les yeux, je l'ai vu sourire comme s'il savait tout.

Comme s'il me menait encore par le bout du nez.

— Dans six ans, hein ? a-t-il dit en se léchant les lèvres. Elle sera dans la vingtaine, à ce moment-là.

Il a secoué la tête, et j'ai vu des flammes, car je voyais très bien ce qu'il voulait dire.

« Espèce d'enfoiré. »

J'ai claqué la table du plat de la main et entendu des halètements de surprise de la part de ceux qui nous entouraient, puis j'ai reculé ma chaise et me suis redressé pour le regarder avec mépris.

Je ne sais pas ce qui me sortait des yeux, mais ça me brûlait.

Je voulais le voir mourir. D'une façon pénible.

L'air était chaud dans mes narines, et mon souffle résonnait comme une cascade distante.

— C'est quoi ton maudit problème ? ai-je lancé. Es-tu détraqué, mort, ou juste engourdi ?

Mon père m'a regardé, sans avoir peur — après tout, je n'étais pas menaçant —, et a répondu avec la plus grande sincérité que j'avais jamais vue de sa part :

— Tu ne sais pas, Jared ? Tu l'as aussi. Et tes enfants débiles vont l'avoir aussi. Personne ne

veut de nous. Je savais que je ne voulais pas de toi.

Mon visage ne s'est pas détendu. Il est juste tombé, et je ne savais pas pourquoi.

* * *

— J'ai un cadeau d'anniversaire pour toi.

Le père de Tate est apparu dans mon entrée de garage, les mains dans les poches, alors que je sortais de ma voiture.

J'ai secoué la tête, et j'avais l'impression d'avoir un poids qui m'écrasait tout le corps depuis la visite auprès de mon père. Je venais de rentrer à toute vitesse de la prison, et j'avais besoin d'une distraction.

— Pas maintenant, ai-je dit d'un ton mordant.

— Oui, maintenant, a-t-il aussitôt répliqué en retournant chez lui, sûr que je le suivrais.

C'est ce que j'ai fait. Ne serait-ce que pour qu'il arrête de me casser les couilles.

Entrant derrière lui d'un pas traînant dans son garage à deux places, je me suis immédiatement arrêté devant le désastre. Devant l'horreur, j'ai éclaté :

— Merde, qu'est-ce qui s'est passé ?

La Chevy Nova, restée dans le garage, complètement rénovée, depuis l'arrivée de Tate et de son père, avait été complètement démolie. Euh, pas complètement. Mais c'était une sacrée épave. On aurait dit qu'elle avait servi de balle de baseball dans un match entre King Kong et Godzilla. Les fenêtres étaient cassées, les pneus crevés, pour ne mentionner que la partie facile. Des bosses de la taille de ballons de basketball couvraient les portières et le capot, et les sièges de cuir avaient été tailladés.

— Bon anniversaire.

J'ai secoué la tête dans sa direction et j'ai froncé les sourcils, dérouté.

— Bon anniversaire ? Vous êtes fou ? Cette auto était en bon état hier. Maintenant, vous en avez fait une épave, et je peux l'avoir ?

Pas que j'aie besoin d'une auto. Jax allait recevoir la mienne dès qu'il aurait 16 ans et son permis, et j'allais en acheter une autre à tout moment avec l'argent de la maison de mon grand-père.

— Non, tu ne peux pas l'avoir. Tu peux la réparer.

« Ah ben, merci, hein ! »

— Je me suis dit que tu aurais peut-être besoin, à partir de maintenant, d'un peu de thérapie automobile, et j'ai décidé de sortir le marteau et de t'inventer un projet.

Est-ce que tous les adultes de mon entourage fumaient du crack ?

James s'est approché de moi, jusqu'à l'avant de l'auto.

— Toute cette merde que tu ressens, Jared... la frustration, la colère, la perte, peu importe...

Le ton de sa voix a diminué, puis il a continué.

Un jour, ça va sortir et tu devras l'affronter. Mais maintenant, reste occupé. Ça ne guérira rien, mais ça t'aidera à te calmer.

Faisant lentement le tour de l'auto pour examiner les dommages et dresser dans ma tête une liste des matériaux dont j'allais avoir besoin, je me suis dit que ça avait du sens. Je ne me sentais pas mieux qu'un mois plus tôt, et je ne savais pas du tout quoi penser des choses que mon père avait dites aujourd'hui. Je me sentais même plus mal à présent, mais je ne voulais tout simplement plus y penser.

Mais Jax avait besoin de moi, et je ne pouvais pas le lâcher.

« Reste occupé. »

— Ça va me demander des mois.

Je l'ai regardé en me penchant sur le capot.

Il a souri, puis s'est tourné pour entrer dans la maison.

— J'y compte bien.

* * *

Alors, j'ai plongé.

À fond.

Jour après jour. Mois après mois, j'ai tiré parti de la routine. Je me suis englouti dans l'activité et le bruit, et je n'avais plus le temps de penser. Alors, je n'avais pas le temps de m'en faire.

Je suis resté dans la chambre de Tate. Je dormais sur le plancher.

Ma mère a arrêté de boire. Puis, elle s'est trouvé un petit ami.

J'ai eu un autre tatouage. Madoc s'est fait faire un perçage... quelque part.

Je suis allé aux cours, et mes résultats se sont améliorés.

James et moi avons fait la tournée de West Point. Ce n'était pas pour moi.

Mon père a continué de m'énerver. Parfois, je partais. Parfois, non. Parfois, on jouait aux cartes et je n'avais pas à entendre parler cet idiot.

Des rêves me tenaient éveillés la nuit, mais les pilules m'aidaient à dormir.

J'ai acheté une Pontiac Boss 302. Ça m'a tenu occupé.

J'ai tripoté quelques filles. Aucune blonde.

Madoc et moi avons commencé à courir au Circuit. Ça aussi, ça me tenait occupé.

Jax s'est trouvé un foyer décent. Je le voyais tous les dimanches.

J'ai organisé des fêtes chez moi. Sans bruit.

M. Brandt a été envoyé en Allemagne pour le travail. Tate ne revenait pas.

La chaîne Denny's a laissé tomber de son menu le Heartland Scramble, son plat œufs-bacon-fromage-patates. Super. Merde. Bof.

Rien ne me dérangeait plus, parce que rien ne comptait plus.

Jusqu'à 11 mois plus tard, par une chaude soirée d'août, lorsqu'une fille aux yeux orageux et

aux cheveux ensoleillés m'a redonné vie, une fois de plus.

Chapitre 7

— Piper, allons-nous-en ! ai-je crié en direction du lac. L'orage s'en vient. Foutons le camp d'ici.

— Reste, a dit Madoc derrière moi. Viens chez moi. On déplace la fête là.

Il était étendu sur une couverture de pique-nique sur la plage rocailleuse, pelotonné contre une fille dont il ignorait probablement le nom, tandis qu'au loin, *Love-Hate-Sex-Pain*, de Godsmack, jouait sur mon autoradio.

Cet après-midi-là, on était allés nager et traîner, tous les 6, au lac Swansea, mais avec la fête, on était au moins 25 à la tombée du jour. J'avais du travail à faire au garage le matin, et ça m'a servi d'excuse pour partir.

En vérité, je m'emmerdais. Je ne buvais plus en public. Je n'allais plus aux fêtes. Je ne m'évanouissais plus dans des maisons inconnues. Rien de ça ne m'attirait quand je ne me défonçais pas, et je ne pensais plus à ce qui m'attirait. Je ne pensais qu'à ce qui passait le temps.

— Oh, bébé, a gémi Madoc à la fille. Les barres chocolatées Snickers ne sont pas les seules choses qui arrivent en format géant.

J'ai souri intérieurement, souhaitant me trouver dans sa peau. Pour lui, chaque jour était une fête, et il était comme un gamin de cinq ans qui saute dans la piscine de balles en plastique d'un resto de repas rapide. Je n'avais même pas à me retourner pour savoir que sa réplique avait fait son œuvre. La fille ricanait, et moi-même, j'étais prêt à passer à l'action.

— Tu ne vas pas me raccompagner tout de suite, hein ?

Piper, mon joujou du jour, est sortie du lac en pataugeant, projetant de l'eau de toutes les façons possibles en essorant ses cheveux longs et foncés.

Ouais, je suis idiot. Elle n'était pas un jouet, c'est vrai. Pas plus que les autres. Mais comme j'avais une meilleure relation avec ma voiture qu'avec elles, c'étaient elles, le divertissement passager.

Piper allait être en dernière année comme nous, et je l'avais vue à l'école pendant des années, mais elle ne m'avait jamais intéressé. Elle était collante et beaucoup trop voyante. Elle savait qu'elle était belle, et elle croyait que ça avait de l'importance.

Ouais, j'avais zéro tolérance envers elle. Jusqu'à ce que... je découvre lors de la fête nationale que son père était le salaud qui m'avait arrêté l'an dernier. Ce maudit flic qui m'avait mis son pied dans la colonne et avait essuyé le plancher avec ma gueule en me passant les menottes.

Ouais, c'est ensuite qu'elle est devenue un jouet. Sans vraiment demander, je lui ai demandé :

— Qu'est-ce que t'en penses ?

Elle avait un corps formidable, et j'adorais qu'elle aime à peu près tout. Pourvu qu'elle ne parle pas trop, on continuait de sortir ensemble.

— Eh, tu sais quel jour on est ? a dit Madoc d'une voix traînante tout en riant, me tirant ainsi de mes pensées. Il y a un an aujourd'hui, cette fille-là, Tate, m'a cassé le nez dans une fête. Oh, qu'elle était en rogne !

Je me suis tendu, mais j'ai continué à enlever mon t-shirt sans regarder personne.

— Jared, est-ce qu'elle n'est pas censée être revenue ? a demandé Madoc. En fait, est-ce qu'elle n'était pas censée être partie un an ? Ça fait un an.

Il insistait, comme si j'étais débile.

— La ferme, crétin.

En roulant des yeux, j'ai tendu le bras vers mes vêtements mouillés. J'étais déjà allé dans le bois pour mettre mon jeans avant que Piper sorte de l'eau.

— De quoi il parle ? a demandé Piper, qui restait là sans bouger, mais je ne l'ai pas regardée.

— De Tate. La voisine de Jared, a répondu Madoc. Elle va à notre école, mais elle est partie pour un an, a dit Madoc avant de se tourner vers moi. Alors, elle est où ? Elle me manque, cette fille.

Il s'est redressé, et même si j'avais le nez sur mon téléphone cellulaire, je savais qu'il m'observait.

« Idiot. Imbécile. Sale ami débile. »

J'ai secoué la tête.

— Son père travaille en Allemagne, d'accord ? Il a été envoyé en mission pour sept mois, et il ne revient pas avant décembre. Il a dit qu'elle allait commencer l'année scolaire là-bas. T'es content, espèce de fouine ?

Comme la compagnie de M. Brandt l'avait envoyé en Allemagne le printemps précédent, j'avais surveillé la maison et ramassé le courrier depuis mai.

Madoc me regardait comme si je venais de lui dire qu'il serait privé de crème glacée pour dessert.

— Tant pis, *man*. Mais elle est probablement aux anges. Elle nous détestait.

Un frisson d'amusement s'est glissé dans ma poitrine.

« Ouais, ça, c'est vrai », me suis-je dit.

Quand M. Brandt m'avait parlé de son voyage, j'avais fait une autre fête chez moi, ce soir-là. Au lieu de me saouler ailleurs, je préférais me défoncer à la maison. Et ça m'avait aidé.

Je m'étais attendu à voir Tate revenir de France en juin dernier, à la fin de l'année scolaire, mais quand j'avais découvert qu'elle ne reviendrait pas avant décembre, j'avais voulu écraser quelqu'un contre un mur.

J'adorais la détester, et je voulais qu'elle revienne, merde !

Mais je ne me contentais pas de ravalier la douleur comme je le faisais depuis l'automne. Je m'étais habitué à faire semblant que ça n'avait pas d'importance.

Il était temps de replonger au fond.

— Allons-nous-en.

J'ai pris la main de Piper tout en marchant vers ma voiture.

— Mais je suis encore mouillée, a-t-elle gémi. Il faut que je me change.

— Ouais, je vais t'aider, ai-je dit en souriant.

* * *

Les chemins étaient foutrement glissants. Il n'avait pas beaucoup plu cet été, et toute l'huile accumulée dans la rue me faisait constamment zigzaguer.

Mais je n'avais pas non plus le bon sens de ralentir.

J'ai foncé vers mon entrée, puis dans le garage, même si je savais que je ne devais pas me presser. Rien ne m'attendait à part le calme de la maison, et je n'aimais pas le calme.

J'ai fermé la porte du garage et suis entré par la porte de la cuisine, j'ai enlevé mon t-shirt noir et je l'ai jeté dans le panier de la buanderie. Il sentait Piper à plein nez.

Quand Madman a descendu l'escalier en courant, je lui ai dit :

— Eh, *man*. Viens-t'en.

J'ai ouvert la porte arrière pour qu'il fasse ses besoins, je l'ai laissée ouverte et je suis monté en courant pour brancher mon téléphone cellulaire dont la batterie était à plat.

Dès que je l'ai allumé, j'ai vu que j'avais un message vocal du père de Tate.

« Pourquoi il appelle ? » me suis-je demandé.

Seulement quelques jours avant, on s'était textés. Il avait vérifié si la maison était en bon état.

Je ne savais pas trop ce qu'il voulait maintenant, mais d'une façon ou d'une autre, je n'allais pas le rappeler tout de suite.

J'ai secoué la tête quand un bruit strident de grattement sur la vitre m'a fait sursauter.

— Maudit arbre !

J'ai lancé mon téléphone cellulaire sur le lit et je suis parti d'un pas raide tirer les rideaux. Cet arbre entre ma fenêtre et celle de Tate était un fléau. Il fallait constamment l'élaguer, parce qu'il menaçait de faire des trous dans la maison. Ce printemps, j'avais dit à ma mère de le faire abattre, mais théoriquement, il se trouvait sur la propriété des Brandt, et j'imagine qu'ils voulaient le garder.

Normalement, M. Brandt le taillait bien, mais jamais beaucoup. Même après, je pouvais encore atteindre les branches.

En ouvrant la fenêtre et en me penchant, j'ai observé les branches qui glissaient contre les vitres au-dessus de moi. Puisqu'il était parti, j'allais m'en occuper demain.

La pluie tombait à verse et tout luisait sous la vive lueur des lampadaires. J'ai laissé errer mon regard à travers le labyrinthe des branches, en écartant de mes souvenirs celles sur lesquelles je m'étais éraflé la jambe ou celles sur lesquelles je m'étais assis avec Tate.

J'adorais ce maudit arbre, et je voulais le faire abattre.

Ensuite... je n'ai plus vu l'arbre.

Mes yeux ont vu la lumière du soleil dans le ciel de minuit, et je suis resté planté là.

« Tate ? »

À bout de souffle et sans cligner des yeux, j'ai murmuré :

— Merde, qu'est-ce qui se passe ?

Elle était debout dans sa chambre, appuyée contre le bord de sa porte-fenêtre. Et elle me fixait.

« Qu'est-ce que je vois là, bordel ? »

Elle était censée être en Allemagne avec son père, du moins jusqu'à Noël.

Appuyé sur le bord de la fenêtre, j'avais tous les muscles tendus, mais je ne pouvais pas détacher mes yeux d'elle. On aurait dit que j'étais dans un univers parallèle, affamé, et qu'elle était un foutu buffet.

« Elle est rentrée. »

J'ai fermé les yeux un moment et j'ai ravalé la pulsation qui me montait à la gorge. J'étais malade, excité et reconnaissant à la fois.

« Bordel, elle est revenue. »

Elle portait un petit short de pyjama et un débardeur blanc. Pas très différent de ce qu'elle portait au lit un an plus tôt, mais pour une raison quelconque, le fait de la voir a déclenché un incendie dans ma poitrine. Je voulais bondir à travers le maudit arbre et lui enlever tous ses vêtements, et l'aimer comme si les trois dernières années n'avaient jamais vraiment eu lieu.

Ses cheveux volaient autour d'elle, et je sentais ses yeux rivés sur moi dans l'ombre.

J'avais la bouche sèche, et l'élan du souffle et du sang dans mon corps me faisait du bien.

Jusqu'à ce qu'elle recule et ferme la porte-fenêtre.

« Vas-y. Cherche la bagarre », me suis-je dit, mais j'ai secoué la tête. « Non. Laisse-la tranquille, tout simplement. »

Elle n'avait pas pensé à moi, et je devais m'y faire.

Dans ma tête, je me sentais tout à l'envers, et je savais bien qu'il fallait que j'évolue et que je la laisse tranquille. La laisser suivre ses cours, sans rumeurs ni farces suspendues au-dessus d'elle. La laisser être heureuse. On était presque devenus adultes, et ces insignifiances devaient cesser.

Mais...

Je me sentais plus vivant depuis 10 secondes que depuis 1 an.

En voyant ce visage, j'ai su que je m'éveillerais au son de sa musique stridente et que je la verrais partir de la maison pour aller courir le matin...

Mon téléphone cellulaire a vibré pour annoncer un texto, et je suis allé voir.

C'était de la part du père de Tate.

Changement au programme. Tate est rentrée. Seule jusqu'à Noël. Remets-lui la clé de la maison, et sois gentil. Sinon...

J'ai plissé les yeux, et j'ai relu le texto encore et encore.

Je ne pense même pas avoir respiré.

« Elle était seule ? Jusqu'à Noël ? »

J'ai fermé les yeux et j'ai poussé un rire.

Soudain, j'étais emballé de me réveiller le lendemain.

Chapitre 8

— Est-ce que je devrais avoir peur ? a demandé ma mère alors que je revenais du garage avec une petite hache.

En la croisant au comptoir de la cuisine et en me dirigeant vers l'escalier, j'ai murmuré :

— Toujours.

J'avais décidé de prendre les choses en main, au lieu d'embaucher quelqu'un, et d'élaguer les petites branches qui s'avançaient vers la maison. La hache allait faire l'affaire.

— Ne te fais pas mal, au moins ! a-t-elle crié derrière moi. J'ai eu de la difficulté à te mettre au monde !

J'ai roulé des yeux en montant l'échelle du grenier.

Elle était à moitié fréquentable depuis qu'elle avait cessé de boire. De temps à autre, elle essayait de faire des blagues. Je riais parfois, mais pas devant elle. Il y avait encore pas mal de malaise entre nous, une fissure que je ne songeais même plus à réparer.

Mais on avait développé une routine. Elle restait calme, et moi aussi.

En rampant par la petite fenêtre de notre troisième étage sombre, je suis monté en manœuvrant dans l'arbre et je me suis rapproché peu à peu du tronc, où les branches étaient assez grosses pour supporter mon poids. Je me suis dit que j'allais rester assis à l'intérieur et couper les branches supplémentaires, puis descendre au sol à la fin. J'avais besoin de travailler de haut en bas, et de finir par les branches à ma fenêtre — qui étaient la raison pour laquelle j'avais commencé ce boulot.

Mais en levant la hache, j'ai failli la laisser tomber. J'ai entendu Tate crier, d'un ton exaspéré :

— Tu penses que sa façon de me traiter, c'est des préliminaires ?

Je me suis arrêté net.

« Quoi ? Des préliminaires ? »

J'ai arrêté mon travail pour l'écouter. Elle a continué :

— Ah oui ! Tu crois que sa façon de me traiter, c'étaient des préliminaires quand il a raconté à toute l'école que j'avais le syndrome du côlon irritable et que tout le monde a fait des bruits de pets alors que je marchais dans le couloir, la première année.

J'avais les yeux écarquillés et mon poulx cognait dans mon cou. De quoi elle parlait ? Elle a continué, en parlant à quelqu'un que je ne voyais pas.

— Ah, oui. C'était tout à fait érotique quand il a demandé au gars du supermarché de livrer une caisse de crème pour la candidose au cours de maths, en deuxième année. Mais ce qui m'a donné envie d'écartier les jambes, c'est quand il a tapissé la porte de mon casier de dépliants sur le traitement des condylomes, une chose complètement extravagante : avoir une IST sans relations sexuelles !

« Oh, merde. »

Elle parlait de moi, c'était clair.

J'ai saisi une branche au-dessus de moi, je me suis poussé sur mes pieds et j'ai grimpé jusqu'à l'autre côté en prenant soin de rester invisible aux yeux de Tate.

Une autre fille a parlé, probablement son amie K.C., et j'ai saisi ceci : ... ripostes, non ?

Je me suis glissé jusqu'à une autre branche, et je me sentais comme un pervers sexuel en épiant leur conversation. Mais bon, comme elles parlaient de moi, ça me regardait.

— Je te l'ai dit cent fois, on a été amis pendant des années, a dit Tate. Il est parti pendant quelques semaines l'été avant la première année, et à son retour, il était différent. Il ne voulait plus rien savoir de moi.

J'ai serré les poings.

K.C. n'avait pas à être au courant. Tate n'avait pas le droit de révéler nos affaires comme ça.

L'énergie agressive familière a tourné dans mon ventre, et j'avais chaud.

— On va passer une année fantastique, a repris Tate d'une voix plus basse et plus forte qu'avant. J'espère que Jared m'a complètement oubliée. Si c'est le cas, on peut tous les deux s'ignorer en paix jusqu'à la remise des diplômes. Sinon, je ferai de mon mieux. De toute façon, j'ai des choses plus importantes en vue. Lui et cet imbécile de Madoc peuvent me pousser et me brimer autant qu'ils veulent. Je ne fais plus attention à eux. Ils ne vont pas me voler ma dernière année du secondaire.

« J'espère que Jared m'a complètement oubliée. »

Moi qui avais failli bousiller mon avenir parce que j'avais besoin d'elle !

« Je ne fais plus attention à eux. »

Elle me détestait. Elle m'en voulait à jamais, et j'avais été idiot à mourir quand je la désirais à 14 ans.

« Personne ne veut de nous. Je savais que je ne voulais pas de toi. »

La voix de mon père s'est glissée dans ma tête.

Je suis retourné à ma fenêtre en grimpant sur l'arbre et je suis rentré en rampant sans me demander si elles m'avaient vu. J'ai jeté la hache sur le plancher, je suis allé allumer mon iPod sur sa station d'accueil, j'ai fait jouer *Coming Down*, de Five Finger Death Punch, puis j'ai pris mon téléphone cellulaire pour texter Madoc.

Une fête ce soir ? Maman part vers 16 h.

Tous les vendredis soirs, ma mère s'enfuyait chez son petit ami à Chicago. Je n'avais pas encore rencontré ce type, mais elle restait presque toujours toute la fin de semaine.

Ouais, c'est sûr, a-t-il texté, moins d'une minute plus tard.

T'as des bouteilles ?

Le père de Madoc avait un magasin de spiritueux — ou presque — dans son sous-sol, et même une cave à vin. Comme ce type n'était presque jamais à la maison, on prenait ce qu'on voulait, et

je fournissais la nourriture.

Oui. On se voit à 19 h.

J'ai jeté mon téléphone cellulaire sur le lit, et il a encore vibré.

En le reprenant, j'ai ouvert un texto de Jax.

Papa a encore appelé.

« Le salaud. »

Mon père trouvait des façons d'obtenir le numéro de Jax, et il savait qu'il n'était pas censé l'appeler. Après tout, l'agression était l'une des raisons pour lesquelles mon père était en prison.

Je m'en occupe, ai-je répondu.

En regardant l'horloge, j'ai vu qu'il n'était que 10 h du matin.

« Vas-y aujourd'hui », me suis-je dit. Une façon de m'en débarrasser pour la semaine, et de ne pas devoir y aller demain.

Ces visites à mon père me dévoraient les entrailles, et je les redoutais. D'une semaine à l'autre, je ne savais pas ce qu'il allait me dire. La dernière fois, il m'avait décrit en détails horribles comment il avait un jour emmené ma mère à une clinique d'avortement pour se débarrasser de moi. Et puis, comment il s'était déchaîné sur elle lorsqu'elle n'avait pas subi l'opération. Je ne savais pas si l'histoire était vraie, mais j'essayais de ne pas me laisser affecter par les insultes, les racontars et les railleries. La plupart du temps, j'y arrivais. Parfois, non.

« Merde. »

J'ai troqué un t-shirt noir et plein de sueur pour un autre, noir et propre, à encolure en V. J'ai pris mes clés sur la table de nuit et j'ai descendu les marches en sautant. En croisant ma mère dans la cuisine, je lui ai dit :

— Je m'en vais pour un moment. À lundi.

* * *

Mes mains tremblaient, même si je venais depuis presque un an. Je détestais regarder cet idiot en pleine face, surtout étant donné qu'il avait rendu ces visites aussi affreuses que possible. Je savais qu'il avait des privilèges particuliers pour sa coopération, mais je savais très bien qu'il adorait aussi dire des insanités. En s'assoiant à la table, dans la salle des visites, il a grogné :

— C'est vendredi. Je ne suis pas obligé de te revoir avant demain.

Je me suis obligé à le regarder dans les yeux et même à changer de ton.

— Tu as encore appelé Jax. Il faut que ça arrête.

Il m'a ri au nez.

— C'est ce que tu as dit la dernière fois, mais ce n'est pas toi qui décides, Jared.

« Oui... c'est... moi. »

— Tu n'es même pas censé faire des appels.

La dernière fois que je l'avais dénoncé au gardien, il avait perdu le privilège de se rendre au

téléphone sans supervision.

Il a haussé les épaules en levant les paumes, et a répondu :

— Et pourtant, j'ai trouvé le moyen.

Ça n'a duré qu'un moment. Mais dans le temps qu'il m'a fallu pour dégonfler le thorax et pour cesser de le regarder dans les yeux, il savait. Il savait qu'il avait raison, et que j'étais impuissant. C'étaient peut-être les gardiens qui le laissaient faire les appels en échange de faveurs, ou peut-être qu'il avait trouvé un codétenu qui l'aidait, mais on savait tous les deux que je ne pouvais rien faire pour l'arrêter.

Je ne pourrais jamais l'arrêter.

— Laisse-le tranquille.

Mes lèvres bougeaient, mais j'entendais à peine ma propre voix. Il s'est penché, a plissé ses yeux bleus et m'a demandé :

— Qu'est-ce qui t'agace le plus ? Que je l'appelle lui et pas toi, ou que tu ne puisses pas m'en empêcher ? Je n'arrête pas de te dire, Jared, que tu n'as aucun pouvoir. Pas vraiment. Tu peux bien te croire aux commandes, parce que tu es dehors et que je suis dedans, mais c'est moi qui te hante. Et non l'inverse.

Je me suis levé et j'ai fourré la main dans ma poche, serrant si fort le collier de Tate que j'ai cru qu'il allait se casser.

— Va te faire foutre, ai-je grogné, avant de m'en aller.

Chapitre 9

— Oh, Jared.

Piper a dit mon nom en haletant alors que je lui dévorais le cou. J'ai agrippé ses cheveux et tiré sa tête en arrière, et j'ai essayé de me perdre dans son parfum et dans son corps.

— Je t'ai dit de ne pas parler. Fais ce que je t'ai dit, ai-je murmuré contre sa peau.

En bas, *Hats off to the Bull* martelait la maison, et j'entendais des voix de tous côtés, à l'intérieur comme à l'extérieur.

Piper était venue à ma fête, sans invitation, et j'ai pris ce qu'on m'offrait. Du bruit, de l'activité, de la distraction.

Ça me distrayait de ce qui m'attirait dans la maison d'à côté.

Ça me distrayait de mon père.

Ce salaud avait raison, après tout. Les cauchemars qui me gardaient éveillé, ceux que je devais noyer avec des somnifères afin de pouvoir finir la nuit, tout ça, c'étaient des signes de ma faiblesse.

— Je suis désolée. C'est tellement bon, a-t-elle dit en gloussant.

J'avais une main enfouie dans sa tignasse foncée, et l'autre, dans sa petite culotte, et mes doigts s'enfonçaient en elle alors qu'elle se tortillait contre le mur de ma chambre.

J'ai saisi Piper en cherchant la partie du corps magique qui me ferait entrer en transe. J'ai baissé le haut de sa robe, j'ai pris ses seins dans mes mains, je l'ai embrassée sur les lèvres, mais rien de cela ne m'apportait la paix que je voulais.

« J'espère que Jared m'a complètement oubliée. »

J'ai empoigné Piper et l'ai prise dans mes bras en la portant jusqu'au lit. La paix allait venir quand je serais à l'intérieur d'elle. Alors, j'allais me perdre avec bonheur.

— Jared !

J'ai secoué la tête vers les coups frappés à la porte. Alors que Piper défaisait ma ceinture, j'ai crié :

— Va-t'en !

— C'est la fille ! Tate ! a lancé mon ami Sam. Elle est en bas, *man*. Tu ferais mieux de descendre.

J'ai arrêté ce que j'étais en train de faire et je me suis redressé.

— Qu'est-ce qu'il y a, merde ? ai-je marmonné.

Qu'est-ce qu'elle venait faire chez moi ? J'ai regardé l'horloge qui disait qu'il était passé minuit.

— Tate ? a dit Piper encore étendue sur les oreillers. Je pensais que tu avais dit qu'elle était encore là-bas.

J'ai sauté hors du lit.

— Habille-toi, Piper, lui ai-je dit entre les dents.

— Quoi ? a-t-elle hurlé.

Je l'ai regardée. Elle avait les lèvres et le nez retroussés, et sa poitrine se soulevait et descendait, tellement elle respirait fort.

Avec Piper, il n'y avait ni attachement ni complications. C'était ce que j'appréciais en elle.

Mais elle était furieuse, et je ne me suis pas arrêté pour expliquer. Je ne faisais jamais ça. Elle n'en avait pas besoin.

Je n'avais jamais dit que je voulais plus qu'une relation occasionnelle, et elle devait s'y faire ou s'en aller.

J'ai ouvert la porte d'un coup, et mon ami Sam attendait dans le couloir, les mains dans les poches et l'air incertain. En levant les mains, il a dit :

— Désolé, *man*. Madoc est en train de la tripoter. Je me suis dit qu'il valait mieux venir te chercher.

« Espèce d'idiot. »

J'ai foncé devant Sam et dans le couloir, prêt à fourrer la tête de mon meilleur ami dans la cuve des toilettes pour le réveiller, bordel. J'étais certain qu'il avait le béguin pour Tate, mais je lui avais dit, des années auparavant, qu'elle était interdite d'accès.

Et qu'est-ce qu'elle venait faire ici, de toute façon ?

En descendant l'escalier, j'ai contourné le coin et je me suis immédiatement arrêté, le ventre écrasé par le manque d'air.

« Bordel. »

Elle était tellement belle, j'en avais mal au ventre.

Elle était perdue dans ses pensées, sinon elle m'aurait vu aussi.

J'ai appuyé mes mains au-dessus de ma tête, sur les deux côtés du chambranle de la porte. C'était ma façon d'essayer d'avoir l'air désinvolte, comme si je m'en fichais. Mais en fait, j'avais besoin de m'appuyer pour empêcher mes jambes de céder.

Mon cœur tonnait dans ma poitrine, et j'aurais tellement voulu appuyer sur « pause » pour figer l'instant, et juste la regarder jusqu'à la fin des temps.

Ses cheveux étaient plus pâles et sa peau plus foncée, probablement parce qu'elle avait passé l'été au soleil, et son corps était beaucoup plus ferme. Plus mûr. La forme de l'arrière de ses cuisses m'a mis l'eau à la bouche. Son nez encore petit, sa peau encore immaculée et ses lèvres charnues, tout ça lui donnait l'allure de la poupée parfaite. Et je n'avais jamais joué avec des poupées, mais je voulais absolument jouer avec celle-ci.

Juste à ce moment, je la désirais totalement. Toute. Sa colère et sa passion, sa haine et son désir, son corps et son âme.

Je voulais maîtriser tout ça.

« C'est moi qui te hante. Et non l'inverse. »

Mon père m'a encore une fois envahi la tête. Lui et Tate étaient encore là-dedans.

Aucun des deux ne me désirait, et les deux me possédaient.

Mais j'avais du pouvoir sur l'un des deux.

— Qu'est-ce qu'elle fait ici ?

J'ai parlé d'un ton brusque, en fixant Madoc, mais tout à fait conscient du fait que Tate me regardait tout à coup.

Madoc est resté silencieux, mais je voyais aux coins de sa bouche qu'il tentait de réprimer un sourire.

— *Elle* voulait te dire un mot.

La voix de Tate était calme, mais avec un soupçon de hargne. J'ai souri intérieurement, car je sentais l'adrénaline perdue de vue depuis longtemps me réchauffer les veines.

— Fais vite. J'ai des invités.

J'ai laissé tomber les mains, j'ai croisé les bras sur ma poitrine et j'ai essayé de paraître ennuyé.

Sam et Madoc ont bifurqué dans la cuisine, et Tate gardait la tête haute, le menton redressé. Elle avait les lèvres serrées, et ses yeux auraient pu allumer un feu.

Je ne savais pas trop ce qui était arrivé avec Madoc pour qu'elle soit dans une telle colère, ou peut-être était-elle déjà fâchée contre moi, mais je me sentais enfin dans mon élément après avoir été zombie pendant un an. Comme elle ne parlait pas tout de suite, j'ai répété :

— J'ai... des... invités.

— Oui, je vois.

Elle a regardé derrière moi, et je savais que Piper était encore là.

— Tu pourras retourner leur offrir tes services dans un moment.

J'ai plissé les yeux, pour la coincer.

Bon, bon, bon... Tate avait une mauvaise opinion de moi. Va donc comprendre.

Piper s'est avancée et m'a embrassé la joue. Pour me dire au revoir ? Pour me rappeler qu'elle était là ? Aucune idée, mais elle faisait toujours de petites choses comme ça à des moments inattendus, et ça me rendait mal à l'aise. Comme si elle en voulait plus, et que j'étais obligé de lui en donner.

Je suis resté là, et je voulais qu'elle arrête d'attendre quelque chose et qu'elle rentre chez elle. La présence de Tate me faisait plus de bien que la sienne, de toute façon.

Piper a compris le message et est partie, et Tate s'est mise à parler.

— Il faut que je sois debout dans environ cinq heures, pour une réunion à Weston. Je te demande poliment de baisser le volume de la musique, s'il te plaît.

« Elle était sérieuse ? » me suis-je dit.

— Non.

— Jared, je suis venue ici en bonne voisine. Il est passé minuit. Je te le demande gentiment. C'était joli de la voir me supplier.

— Il est passé minuit un *vendredi* soir, ai-je expliqué en tentant de paraître aussi condescendant que possible.

— Tu n'es pas raisonnable. Si je voulais faire baisser le volume de la musique, je pourrais déposer une plainte pour bruit ou appeler ta mère. Je viens te voir par respect.

Elle a regardé dans la pièce.

— Où est ta mère, en passant ? Je ne l'ai pas vue depuis mon retour.

« Oh, Tate. Pas ça. »

Ne fais pas comme si tu me connaissais ou si tu connaissais ma famille.

— Elle n'est plus souvent là, ai-je répondu en gardant une voix monotone et dépourvue d'émotion. Et elle ne se traînera pas ici au milieu de la nuit pour arrêter ma fête.

Elle a soupiré, l'air agacé.

— Je ne te demande pas de l'« arrêter ». Je te demande de baisser le volume. J'ai fait le tour de la table de billard, dans la salle de séjour, et je lui ai suggéré :

— Va dormir chez K.C., les fins de semaine.

— Il est passé minuit ! a-t-elle bafouillé. Je ne vais *pas* la déranger à une heure pareille !

— Mais tu viens *me* déranger à une heure pareille.

Je reprenais le dessus, et ma mâchoire a eu un petit mouvement convulsif en souriant.

Je me sentais calme. Et j'étais très sûr de qui j'étais. C'étaient la force, l'assurance et la confiance en moi qui me revenaient.

— Quel crétin ! a-t-elle murmuré.

Je me suis arrêté et je l'ai fixée en faisant semblant d'être en colère.

— Attention, Tatum. Comme tu es partie pendant un moment, je vais te donner une chance et te rappeler que je n'ai pas tellement de bonne volonté, en ce qui te concerne.

— Oh, s'il te plaît. Ne fais pas comme si c'était pénible de tolérer ma présence. J'ai déjà supporté pas mal de choses de ta part au fil des années. Qu'est-ce que tu pourrais bien me faire que tu n'as pas déjà fait ?

Et j'étais tellement ravi du défi que j'ai failli rire.

— J'aime mes fêtes, Tatum. J'ai besoin de divertissement. Si tu m'enlèves ma fête, tu devras me divertir.

Je m'étonnais d'entendre ma voix aussi basse et inmanquablement remplie de désir. Dans ma tête, je voyais bien des façons pour elle de me divertir.

Mais Tate ne ferait jamais ça. C'était une bonne fille. Elle se brossait les dents, utilisait le fil dentaire. Elle repassait ses vêtements.

Et elle n'allait pas faire de mauvaises choses au lit avec de mauvais garçons.

Elle a placé ses longs cheveux ondulés derrière son oreille et m'a cloué de son dédain.

— Et quelle tâche dégoûtante, veux-tu bien me dire, aimerais-tu que je fasse ?

Elle a agité la main d'une façon dramatique, et à voir à quel point elle paraissait différente, mon sang n'a fait qu'un tour.

Elle avait déjà été maligne. Et avant la France, elle avait pris des risques.

Mais chaque fois, elle avait paru nerveuse et au bord des larmes. À présent, elle avait l'air parfaitement à l'aise, comme si tout ça était pour elle une perte de temps.

« Bien. »

Ce serait amusant de jouer d'audace. Et j'avais besoin d'une distraction.

Je me suis approché d'elle, bien en face, et j'ai senti une chaleur et une douce douleur dans mon pantalon.

« Merde. Pas une érection, maintenant ? »

Ma queue palpitait dans mon pantalon, mais j'ai essayé de ne pas en faire de cas.

Ouais, mon corps était attiré vers le sien. Et alors ? J'étais attiré vers à peu près tout ce qui portait une jupe. Ou un short de pyjama avec une veste à capuchon et des chaussures Converse.

Avec Tate, mes émotions se déchaînaient, mais je savais que je ne pouvais pas la baiser. Les poules allaient avoir des dents avant que je lui donne ce genre de pouvoir sur moi.

Mais ça ne voulait pas dire que je ne pouvais pas goûter le spectacle, non plus. En saisissant le bord de son petit sweat-shirt noir, j'ai dit :

— Enlève ça, et fais-moi une danse contact.

Ses yeux se sont écarquillés.

— Pardon ?

J'ai remarqué que sa voix se brisait, devenait plus nerveuse et moins assurée, et c'était doux à mon oreille.

Mon regard s'est raffermi à mesure que je la mettais au défi.

— Je vais faire jouer *Remedy*. C'est encore ta chanson préférée ? Tu me fais rapidement une danse contact, et la fête est finie.

« Est-ce que j'allais vraiment arrêter la fête ? Non. »

En aucun cas, je ne lui donnerais vraiment ce qu'elle voulait.

Et je voulais vraiment lui enseigner ce fait. Mais j'espérais qu'elle n'accepte pas mon offre. Comprenez-moi bien. Je ne serais pas fâché de sentir son corps se frotter contre le mien, mais je ne serais pas capable de juste la baiser, point final. Avec Tate, c'était délicat, et je savais que j'en voudrais encore.

Elle m'a regardé un moment, et plusieurs émotions ont parcouru son visage adorablement cruel. De la considération, alors qu'elle semblait y réfléchir. Puis, de la colère, lorsqu'elle s'est aperçue qu'elle n'en tirerait que de l'humiliation. La défaite, lorsqu'elle a accepté qu'elle n'avait aucun moyen de gagner. Et la perte, lorsque la tristesse a parcouru ses yeux vitreux. Pas sûr de savoir pourquoi. Puis, quelque chose de différent.

Son front s'est détendu, et elle a baissé le menton en levant les yeux vers moi.

« Merde. »

Je connaissais ce regard. Je l'avais tout le temps.

Le défi.

Elle s'est retournée, les cheveux volant sur ses épaules, et mon cœur s'est arrêté un moment lorsqu'elle s'est mise à hurler à pleins poumons dans toute ma maison.

— Les flics ! Les flics ! Tout le monde dehors ! Sortez d'ici, tout le monde ! Les flics arrivent à l'arrière ! Courez !

« La salope ! »

J'ai regardé, impuissant, tous ces idiots de fainéants ivres et sous l'effet de la drogue se précipiter vers la sortie.

Merde ! Ils la croyaient vraiment !

La chaleur a flambé dans mon cou, et j'ai croisé les bras sur ma poitrine pour empêcher mon cœur de bondir de mon corps.

Des gens se sont éparpillés pour sortir de la maison, et ont décampé de la cuisine et du salon vers la porte principale, comme s'il y avait un incendie, bordel. Comme c'étaient, pour la plupart, des mineurs, ils avaient une bonne raison d'être en alerte, mais quoi ? Ces débiles-là auraient pu regarder autour d'eux pour commencer.

Mais non, ils se sont sauvés, c'est tout.

Et en deux temps, trois mouvements, ma maison était presque vide. À part ceux qui étaient déjà évanouis et tous les autres qui s'étaient cachés en haut, dans les chambres.

Le sang coulait à flots dans mes veines comme un sirop bien chaud, la douleur était presque insupportable, mais si appétissante que j'en voulais davantage. Quelque chose avait changé en elle, et maintenant, elle me défiait.

« Ah, tu parles. »

En m'approchant de ma cible, j'ai souri en poussant un soupir condescendant.

— Tu seras bientôt en larmes, lui ai-je promis.

Elle m'a fixé, presque amusée.

— Tu m'as déjà fait pleurer d'innombrables fois.

Puis, elle m'a fait un doigt d'honneur.

— Sais-tu ce que c'est, ça ? a-t-elle demandé en s'en servant pour tapoter le coin de son œil. C'est moi, en train d'essuyer la dernière larme que tu m'auras arrachée.

Puis, elle a tourné les talons et est sortie.

J'étais bouche bée et je ne pouvais pas m'empêcher de fixer l'entrée vide.

« Bordel de merde ! »

Ma gorge a commencé à piquer, j'ai perdu le souffle et je me suis mis à rire.

« Merde, je suis en train de sourire, moi aussi. »

Je ne pouvais pas croire qu'elle venait de me parler comme ça. C'était tout un défi.

« Oh, bébé. C'est parti. »

— Eh bien, elle est différente.

Madoc était derrière moi, et, d'un battement de paupières, j'ai refoulé mon sourire.

Je me suis retourné vers lui.

— Tu l'as tripotée ?

Mon ton était menaçant. En me regardant comme s'il s'était déjà fait dire 10 fois de ne pas la toucher, il a répondu :

— Désolé, *man*, j'ai oublié. Ça n'arrivera plus.

Il a haussé les épaules et est retourné dans la cuisine.

« Ouais, ça vaut mieux », ai-je pensé.

Je ne savais pas s'il avait vraiment flirté avec elle. Sam avait dit qu'il était en train de la tripoter, mais Madoc était un bon ami qui connaissait les limites.

Je ne connaissais pas trop ses intentions.

J'ai regardé une fois de plus vers la porte d'entrée, en me rappelant comment Tate venait de sortir la tête haute, la voix ferme, et plus assurée que jamais.

« La partie commence », me suis-je dit.

Mes épaules se sont détendues, et j'ai grimpé les marches pour aller au lit. Cette fois, sans somnifère et sans penser à mon père.

Chapitre 10

— Ouf, je pense que j'ai la queue cassée, a gémi Madoc en s'ajustant en plein milieu du couloir de l'école.

J'ai secoué la tête dans sa direction avant de saluer quelques amis qui passaient.

— Alors, tiens-t'en aux filles, crétin, lui ai-je dit, à la blague. Elles sont probablement plus douces que les gars que tu baisses.

En flânant dans le couloir, le jour de la rentrée, j'ai senti une brise me frôler que personne d'autre n'avait sentie. Madoc se plaignait de ses conquêtes, j'avais les cours que je voulais, et j'avais presque fini ma série de visites en prison.

Depuis le retour de Tate, et une semaine depuis son escapade à ma fête, j'avais dormi paisiblement, aussi. Je me sentais presque heureux.

— Alors, a dit Madoc. Tate a déjà un petit cercle d'admirateurs. Je suppose que tu en as entendu parler.

En effet. Je détestais les quelques commentaires que j'avais entendus de la part d'autres gars, mais ils n'étaient pas nécessairement mauvais. Comme aucun d'entre eux n'avait mentionné ses nichons ni son derrière, je n'allais pas les enfoncer dans le trottoir.

Non, ils ne parlaient que de sa beauté. De son maintien actuel. De la confiance qu'elle avait acquise à l'étranger, j'en étais sûr.

Et j'adorais l'attention qu'elle recevait. Après tout, plus elle s'élevait, plus dure serait sa chute.

— Tatum ne fait même pas partie de son propre cercle d'admirateurs, ai-je marmonné.

On a pris de la nourriture et on s'est assis à notre table habituelle dans la cafétéria. Madoc mangeait comme l'athlète de *Breakfast Club*. Il avait presque besoin de deux plateaux pour les sandwiches, la pizza, les croustilles, les boissons énergétiques et les carrés au chocolat qu'il achetait, tandis que je détestais prendre de gros repas au cours de la journée. Un sandwich ou un burrito avec quelques boissons rafraîchissantes, c'était mon repas habituel.

Résultat : Madoc s'endormait pendant ses cours en après-midi, et je pouvais aller travailler avec plus d'énergie qu'il ne m'en fallait.

— Alors, comment on fait ?

Il m'a adressé sa question alors que Sam et son ami Gunnar s'installaient à la table et attaquaient leurs plats.

J'ai replacé le bouchon noir de ma bouteille d'eau, je me suis essuyé les lèvres du dos de la main, et je l'ai regardé, sans trop savoir quel bout de conversation j'avais manqué.

— Comment on fait quoi ?

— Tate, a-t-il dit comme si je devais savoir. Est-ce qu'on la laisse tranquille ou non, cette année ?

Je me suis adossé sur ma chaise.

— Je fais ce que je veux. Je te ferai savoir si j'ai besoin de ton aide.

— Chut, a chuchoté Madoc. Elle arrive.

Il a secoué son menton devant lui, vers les portes, et mon regard a suivi.

Elle s'est dirigée jusqu'à la file et a pris son plateau, et j'ai fait l'inventaire de tout. Pour mon plan de bataille, bien sûr.

Son corps bougeait lentement, presque méthodiquement. Il y avait quelque chose de rigide dans son dos.

Elle n'était pas détendue.

J'espérais que ce soit à cause de moi. J'espérais qu'elle me sente ici, en train de l'observer.

J'aimais la regarder bouger, mais je me tendais lorsque je m'apercevais qu'un gars sur deux était probablement en train d'apprécier la même vue.

C'était une bonne vue, et je ne pouvais pas ne pas regarder.

Avant, ses cheveux tombaient tout droit, mais d'après les quelques fois où je l'avais vue au cours de la dernière semaine, elle paraissait favoriser un style plus ondulé, à présent. Les lumières au-dessus d'elle faisaient scintiller les mèches jusqu'à leurs extrémités. Sa longue chemise fine couvrait son derrière d'un côté, mais s'était accrochée, de l'autre, dans la taille de son jeans, laissant son derrière visible dans son jeans serré.

— Eh bien, a dit Madoc, trouve quelque chose de mieux, cette fois. Le sabotage de rendez-vous, c'est puéril.

« Quoi ? »

Puis, je me suis aperçu qu'il poursuivait une discussion que je ne me rappelais pas avoir commencée.

— Forme un tandem avec elle pour un projet, quelque chose comme ça, a-t-il poursuivi. Il y a tellement de choses que tu peux faire avec autant de temps ensemble.

« Du temps ensemble ? Ah, ouais. »

On parlait du « plan d'attaque de Tate ».

— Ce ne sont pas des préliminaires, Madoc.

Je corrigeais Madoc tout comme Tate avait corrigé K.C.

— Je ne suis pas en train de chercher à sortir avec elle.

Je l'ai regardée marcher jusqu'à une table éloignée et s'asseoir... le dos tourné.

Mes lèvres se sont retroussées.

Elle ne voulait pas risquer de me regarder dans les yeux, et c'était une victoire.

Madoc a commencé à rire, s'étouffant presque en essayant d'avaler sa nourriture.

— Tu as raison, a-t-il craché, les yeux mouillés. Presque tous ceux qui voient comment tu la regardes savent que tu ne veux pas sortir avec elle.

Il a secoué la tête.

— Non, maintenant, tu la regardes comme si tu voulais la ligoter et lui donner une grosse fessée.

« Quel crétin ! »

Ce n'était pas mon genre de truc, ou... je ne croyais pas, en tout cas. Je n'ai jamais essayé. Je pourrais bien. Il faut tout essayer au moins une fois.

Sauf la méthamphétamine en cristaux.

Comme je ne répondais pas, il a dit en me regardant d'un air de défi :

— Non ? Bon, j'imagine que ça ne te rendra pas jaloux, alors.

Il a repoussé la chaise en arrière, faisant crisser ses pattes sur la plancher, contourné la table, et il a marché vers l'autre côté de la salle à manger. Vers Tate.

« Salaud. »

J'allais lui couper sa queue cassée et la donner à Madman.

Mes manches courtes noires étaient étirées sur mes biceps, et je me rendais compte que j'avais tendu presque chaque muscle de mon corps.

J'ai regardé, en rageant, Madoc s'approcher de Tate et se pencher vers son oreille pour lui parler. Je n'entendais pas ce qu'il disait, bien sûr, mais j'ai vu le dos de Tate se redresser et je savais qu'elle était mal à l'aise.

« Bien. »

Mais je ne me sentais pas bien. On aurait dit que je devenais sous l'effet de la drogue à force de la provoquer, mais je n'aimais pas que d'autres se chargent de suivre mon exemple. Quand Madoc avait fait un commentaire sur ses seins, l'année précédente à la fête — juste avant qu'elle lui casse le nez —, j'avais failli lui couper les couilles.

M'aider à la torturer de temps en temps, c'était une chose, mais parler de son corps — en public, en plus — m'énervait à fond. Même moi, je ne le faisais pas. Si elle ne l'avait pas frappé, je l'aurais fait.

Il a glissé sa main le long de son dos à elle, et j'ai serré mon poing.

« Bon Dieu de merde ! »

Est-ce qu'on ne venait pas d'en parler ?

L'air entrainait et sortait par mon nez, et je regardais sans sourciller sa main tomber d'une façon intime sur son corps et descendre vers son derrière.

J'ai bondi de ma chaise, mais je me suis arrêté tout de suite quand Tate s'est levée tout à coup et a pris Madoc par les épaules en lui donnant un coup de genou dans les couilles.

« Bordel de merde ! »

J'ai inspiré soudainement, à petits coups, en essayant de ne pas rire en voyant mon meilleur ami tomber à genoux en grognant comme un animal blessé.

Tate a fait le tour de lui, et je me suis assis pour la regarder.

— Ne me touche pas et ne me parle pas, a-t-elle dit avec un sourire méprisant. Croyais-tu

vraiment que j'allais sortir avec toi ?

« Il lui a demandé de sortir avec lui ? »

— J'entends parler les filles, et contrairement à ce qu'on croit, ce n'est *pas* dans les petits pots qu'on trouve les meilleurs onguents, a-t-elle continué.

Sa voix était forte, comme si elle était parfaitement bien dans sa peau. Tout le monde a saisi la blague lorsqu'elle a courbé le petit doigt aux yeux de la foule amusée, en insinuant que Madoc avait un petit zizi. Elle a chantonné suavement :

— En tout cas, merci pour l'offre, Madoc.

Elle a repris son plateau et s'est frayé un chemin à travers la foule, a jeté son repas et s'est dirigée vers les portes, suivie du regard par tout le monde dans la salle. Même par moi.

Je me suis appuyé de nouveau, en me rappelant à quel point elle pleurait ou partait chaque fois que Madoc ou moi faisons quelque chose. Maintenant, c'était de nouveau la Tate de 10 ans qui chamboulait mon foutu monde.

Elle s'est arrêtée aux doubles portes, et je l'ai regardée en plissant les yeux lorsqu'elle s'est retournée en regardant droit vers moi. Ses yeux se sont fixés sur moi, abolissant la distance entre nous et m'attirant en plein dans son visage, à tel point que je pouvais sentir l'odeur de sa peau.

« Elle est tout. »

Elle connaissait mon jeu, on était de force égale, et j'allais prendre plaisir à la démolir. J'allais alors démontrer que je n'avais pas besoin d'elle ni de personne.

* * *

M. Sweeny, l'un des doyens, a traversé la cafétéria en demandant ce qui s'était passé, et je me suis approché pour lui expliquer que Madoc avait trébuché sur une chaise. Un mensonge débile, je sais, mais les enseignants n'ont pas beaucoup de pouvoir. Si un jeune affirme quelque chose et que les autres l'appuient, ça doit être vrai. Je ne voulais pas que Tate ait des problèmes.

En tout cas, pas d'un autre que moi.

Avant le début du premier cours de l'après-midi, j'ai rencontré Madoc à son casier et je l'ai pris par le bras, et je l'ai traîné dans une salle de cours au coin. Probablement surpris par mon apparition soudaine, il a hurlé :

— Ho ! T'énerve pas !

Dès qu'on a été loin des yeux indiscrets, je me suis retourné et je lui ai planté mon poing dans le ventre. La peau de mes jointures s'est étirée, mais Madoc s'est effondré et je savais qu'il souffrait bien plus que moi.

Toussant, voûté, il s'est effondré contre le mur alors que j'étais penché sur lui. Étrangement, je n'étais ni nerveux ni furieux. J'étais un peu dégoûté, mais autrement, je maîtrisais parfaitement mes gestes et mes émotions.

Il savait pourquoi je l'avais frappé, et maintenant, il savait que je ne bluffais pas quand je lui

avais dit de ne pas toucher à Tate.

— Tu m’entends, cette fois, hein ? lui ai-je demandé.

Et il a fait signe que oui. Les sourcils froncés, il semblait avoir la nausée et se tenait le ventre.

Je me suis rendu à mon cours suivant, j’ai pris mon téléphone cellulaire et j’ai texté mon patron pour lui dire que je ne serais pas au travail cet après-midi-là. C’était un ami et il me fichait la paix les rares fois où j’avais besoin d’une journée de congé inattendue.

Le travail, c’était du bruit et de la distraction. Maintenant, j’avais Tate, et elle me tenait la tête plutôt occupée récemment.

J’ai passé le reste de l’après-midi impatient de voir ce qui s’en venait.

Chapitre 11

L'ego de Madoc était sérieusement amoché après qu'il se fut fait cogner deux fois le même jour. On a déguerpi après l'école pour qu'il puisse soigner ses blessures en prenant un déjeuner tard, ou un dîner tôt, au Sonic. Personnellement, je trouve que les nanas sur patins à roulettes l'ont réjoui davantage que la nourriture.

Vers 16 h 30, il est rentré chez lui et je suis retourné à l'école. Cet après-midi-là, Tate avait une séance d'entraînement à la course de fond. Plus tôt dans la journée, j'avais vérifié avec Jess Cullen, la capitaine, et Tate était censée mettre à l'essai sa nouvelle place dans l'équipe de course de fond.

Je me suis rendu au vestiaire des filles, je suis resté à l'extérieur et j'ai attendu. Glissant mes mains dans mes poches et appuyant ma tête contre le mur, j'appréciais le calme avant la tempête.

« Mon Dieu, que ça m'a manqué. »

Mon père est brièvement apparu dans mon esprit, mais il semblait presque sans importance, à présent. Franchement, pourquoi donc est-ce que je lui avais donné autant d'importance au départ ?

Quand une fille est sortie, les cheveux humides, portant un sac de gym, je savais que le moment était venu. Les filles étaient peut-être en train de se changer, mais elles devaient avoir terminé leurs douches, au moins.

Pas qu'elles aient quelque chose que je n'avais jamais vu, de près pour certaines d'entre elles, mais la distinction est fine entre faire une farce et me faire arrêter.

J'ai franchi la porte, bifurqué à gauche et contourné le coin. Il y avait plusieurs rangées, tout comme dans le vestiaire des hommes. J'ai parcouru l'allée d'un air digne, en épiant chaque rangée de casiers et en cherchant la blonde couleur de soleil.

J'ai entendu des sèche-cheveux et des paroles venant de l'arrière, et je me suis dit qu'il ne restait pas trop de filles en train de s'habiller.

Mais il y a eu certainement des halètements et des mouvements rapides de filles en train de se couvrir.

Une des filles a secoué sa chemise pour couvrir son soutien-gorge, mais ensuite, l'a rabaissée quand elle a vu qui j'étais. Ses lèvres se sont tordues alors qu'elle me regardait de haut en bas. Comme elle avait l'air de me connaître, je l'ai regardée de nouveau. Je veux dire, elle avait l'air de me connaître de façon *intime*, mais je ne pouvais pas me rappeler sur le coup. La dernière année avait été un fouillis, et j'étais rarement revenu à la même fille. J'avais peut-être tiré un coup avec elle. Elle était sexy. Je l'avais probablement baisée, mais je ne pouvais pas dire si c'était un mois ou un an plus tôt.

En arrivant à l'allée suivante, je me suis arrêté, l'estomac retourné.

Tate était à son casier, nue à part sa serviette.

Pendant une seconde, je me suis dit que je n'aurais pas pu planifier de meilleur moment. Puis, je me suis rappelé que le moment n'aurait pas pu être plus mal choisi. Ma queue était comme une foutue boussole braquée vers elle.

Durcissant mon regard et fronçant mes sourcils, j'ai parlé, prêt à la remettre à sa foutue place.

— Sortez, ai-je ordonné à toute la salle. Tatum, reste.

Elles ont toutes poussé de petits cris ou inspiré soudainement, et la tête de Tate s'est redressée d'un coup, les yeux écarquillés. Elle a serré sa serviette comme si j'avais le pouvoir de la lui arracher par la pensée.

« Si seulement... »

Elles ont toutes détalé, et j'étais content qu'elles aient dégagé le terrain sans faire d'histoires. Elles étaient peut-être allées à l'extérieur ou à quelques rangées de là pour nous donner un peu d'intimité, mais tout ce que je voulais, c'était qu'elles partent, et que Tate n'ait aucune planche de salut.

Elle était isolée. Alors que je m'approchais lentement, elle a hurlé, le visage tordu par une colère magnifique.

— Vraiment ?

— Tatum ?

La chaleur déchaînée descendait à toute vitesse dans mes bras et mes jambes.

— Je voulais m'assurer d'avoir ton attention. Est-ce que je l'ai ?

Elle s'est léchée les lèvres en inspirant entre ses dents. Même sa bouche, tendue par la frustration, paraissait prête à se battre.

— Dis-moi ce que tu as à me dire. Je suis nue ici, et je vais hurler. Ça va trop loin, même d'après tes critères !

« Jamais trop loin. »

Il n'y avait aucune limite au plaisir que je tirais d'abuser d'elle.

Elle a arrêté de battre en retraite, et je me suis un peu demandé pourquoi. Mais au lieu de m'arrêter, je n'ai pas pu m'empêcher de m'approcher un peu.

On est restés là un moment, et ni l'un ni l'autre ne voulait reculer, et elle dégageait de la chaleur chaque fois que sa poitrine montait et descendait.

Et alors, je l'ai vu.

Ses paupières ont papillonné légèrement, son souffle s'est arrêté, et elle ne voulait pas me regarder. Pas par peur, mais par gêne. Elle avait honte de quelque chose.

« Bordel. »

Cet éclair de désir dans son visage. C'était ça.

Et merde, je voulais avoir cet instant, moi aussi.

En fouillant son corps du regard, j'ai contemplé la couleur caramel de sa peau bronzée, et je

n'ai pas pu m'empêcher de me demander à quoi elle ressemblerait, couverte de sueur. La courbe de son cou à l'endroit où il rencontrait son épaule, les gouttelettes d'eau au creux de sa clavicule, ses nichons gonflés qui jaillissaient presque de la serviette... tout me faisait bander.

« Merde. »

Ressaisis-toi.

J'ai ramené mon regard vers le sien, et je me suis obligé à la considérer comme l'ennemie qu'elle était.

« J'ai fini de leur accorder mon attention. »

En m'approchant de son visage sans qu'elle bronche pour autant, j'ai dit :

— Tu as saboté la fête que j'ai donnée, la semaine dernière. Et tu as agressé mon ami. Deux fois. Est-ce que tu essaies vraiment d'imposer une force dans cette école, Tatum ?

Dans ma tête, elle était « Tate ». Toujours. Mais je ne pouvais pas l'appeler ainsi, maintenant. C'était un surnom pour les parents et les amis, mais on n'était ni l'un ni l'autre.

Ses yeux, le parfait mélange de feu et de glace, sont devenus plus perçants.

— Il en est à peu près temps, tu ne penses pas ?

— Au contraire.

J'ai appuyé mon épaule contre les casiers à côté d'elle.

— J'ai maintenant des passe-temps plus intéressants que de te jouer des tours, crois-le ou non. Ça a été une année très paisible dans les corridors de l'école, parce qu'on ne trouvait plus ta foutue face pleine de suffisance, ton air de supériorité.

Et c'était vrai. Ça avait été paisible. Dans le genre « Repose en paix ».

— Comment, Jared... toi le gros méchant Jared... tu te sentirais menacé ?

« Eh, comment ça, bordel ? »

Ça, ça me faisait chier.

J'ai rebondi sur les casiers et je l'ai emprisonnée entre mes bras.

— Ne me touche pas, a-t-elle bafouillé, et je lui ai rétorqué par un sourire.

Encore une fois, elle ne me regardait pas.

J'ai bougé la tête à la manière d'un serpent, en essayant de saisir son regard.

Des mèches humides de ses cheveux étaient collées à son visage, et je l'ai lentement humée comme un morceau de viande, et j'étais affamé.

— Si jamais je pose les mains sur toi, tu vas le vouloir, lui ai-je dit d'une voix grave.

Cette maudite odeur. On aurait dit une sorte de fleur et des kiwis.

— Est-ce que tu veux ? ai-je ajouté d'un ton railleur.

Elle a marqué un temps d'arrêt, l'air un peu surprise, un peu déroutée, puis très emmerdée.

— Je m'ennuie.

Son ton était incertain, mais ses yeux étaient décidés.

— Vas-tu me dire ce que tu veux ou non ?

— Tu sais ? Cette nouvelle attitude que tu as depuis ton retour ? Ça m’a surpris. Tu étais une cible plutôt morne. Tout ce que tu faisais, c’était de t’enfuir ou de pleurer. Maintenant, tu montres les dents. J’étais prêt à te laisser tranquille cette année. Mais maintenant...

Je n’ai pas fini ma phrase.

Elle a fait un sourire narquois.

— C’est quoi, tes intentions ? Me faire trébucher en classe ? Verser du jus d’orange sur mes vêtements ? Répandre des rumeurs sur moi, pour que je ne puisse plus avoir de rendez-vous ? Ou peut-être moderniser ton jeu et te livrer à la cyberintimidation ? Crois-tu vraiment que ça me dérange encore ? Tu ne peux pas me faire peur.

« Bébé, je te tiens déjà. »

C’était du moins ce que je croyais. Elle était vachement sérieuse. Bien sûr, elle avait commencé à changer avant d’aller en France, mais je me disais que tout ça faisait partie de son éloignement du pays. Elle s’était sentie en sécurité. Ouais, elle l’avait été, j’imagine. D’où j’étais, je ne pouvais pas faire grand-chose.

Mais maintenant, elle était revenue.

J’ai posé une main au-dessus de sa tête, contre les casiers, et je me suis penché vers elle. Partagé entre le désir quelle relève le défi et entre l’espoir qu’elle reste défaite, j’ai ajouté :

— Crois-tu être assez forte pour m’affronter ?

— La partie est commencée.

Sa promesse a flotté en l’air comme lorsque quelqu’un dit : « Vous avez gagné à la loterie. »

« Ouais, sûr. »

— Tatum Brandt !

On a tous les deux sursauté en sortant de notre petit monde, et on a regardé vers le bout de la rangée, où l’entraîneuse Syndowski et presque la moitié de l’équipe de course de fond nous fixaient du regard.

« Ah, merde. »

J’ai failli rire du pur hasard.

Tate dans sa serviette. Moi penché tout près. Je n’aurais pas pu mieux le planifier, et j’avais un peu honte de ne pas avoir prédit ce rebondissement.

Ce n’était pas un bon départ pour son plan basé sur sa déclaration : « Ils ne vont pas me voler ma dernière année du secondaire ».

— Coach ! a bafouillé Tate en s’accrochant à sa serviette, donnant l’impression qu’on s’était rendus coupables d’avoir fait autre chose que parler.

« Tout doux, Tate. »

Mais mon amusement n’a pas duré quand j’ai vu des filles en train de prendre des photos avec leurs téléphones cellulaires. Mon ventre s’est tout de suite creusé.

Non, non, non... bordel.

Tate, elle était déjà à moi, et je pouvais faire ce que je voulais avec. Et je ne voulais pas qu'on prenne des photos d'elle pour les texter à toute la foutue école !

— Il y a d'autres endroits où vous pouvez faire ça.

L'entraîneuse parlait comme si elle avait été en train d'agiter le doigt dans notre direction et de nous envoyer au lit sans dîner.

— M. Trent ? a-t-elle lancé en me faisant des yeux grondeurs. Partez !

Et j'ai ravalé ma colère à propos des photos et je suis sorti tout comme j'étais entré. En conquérant.

Chapitre 12

Quelques jours plus tard, je vivais plus de hauts et de bas que sur de foutues montagnes russes. Tate était complètement consciente de ma présence et fulminait chaque fois qu'elle me voyait — tant mieux ! Des imbéciles essayaient de me donner une bourrade pour l'avoir baisée comme si elle était une pute minable qui se jetait à terre n'importe où — tant pis !

Fichus téléphones cellulaires, Internet, technologie, bordel de merde !

Le pire, c'est que je me sentais vraiment coupable.

J'aurais dû être ravi. Surtout qu'elle était arrivée dans un de mes cours hier, et que je pouvais l'emmerder n'importe quand.

Mais les choses étaient différentes, cette année, et cette photo n'avait pas aidé. Les gars avaient envie d'elle. Ils voulaient la baiser même si je déconnais en disant qu'elle mangeait ses crottes de nez, qu'elle avait des poux, ou même qu'elle faisait la dissection de cadavres chez elle.

« Tant pis. »

Je ne pouvais pas faire grand-chose, et pourquoi donc ? Est-ce que j'accordais vraiment de l'importance au fait qu'elle sorte avec des gars ou non ? Pas du tout.

Seulement, ça m'emmerdait profondément qu'il y ait dans tout le cyberspace une photo d'elle presque nue.

Tate tenait sans doute pour acquis que j'avais tout planifié, et elle savait que je serais enchanté qu'elle soit humiliée. Qu'elle le pense, alors. C'était à mon avantage.

Mais ça ne voulait pas dire que j'étais heureux ou content.

— Toni, ma jolie. Viens avec moi.

J'ai pris par les épaules Toni Vincent, la capitaine des meneuses de claques, et je l'ai emmenée de l'autre côté des doubles portes du gymnase.

— Oh, regarde donc qui vient me parler après des semaines et des semaines.

Son ton sarcastique était enjoué mais agacé.

Elle et moi, on était sortis ensemble quelques fois, l'année précédente, et même si elle était sûre d'elle et qu'elle était drôle, je ne voulais pas de relation avec elle. Elle essayait de m'y forcer.

Mais elle était effrontée, et elle savait se tirer d'affaire. Je l'admirais pour ça. En l'acculant au mur, j'ai murmuré :

— On s'entend mieux quand on ne parle pas.

Elle ne voulait pas céder d'un poil, mais j'ai vu monter le petit sourire avant qu'elle baisse ses yeux verts. Quand elle les a remontés, son regard était ferme.

— Alors, qu'est-ce que tu veux ?

— Le blogue des meneuses de claques. L'image de Tatum avec moi ? Enlève-la.

— Pourquoi donc ? Elle attire pas mal de clics.

Elle avait un ton railleur. Sans flirter ni faire semblant le moins du monde, je lui ai ordonné :

— Parce que je te dis de le faire. Aujourd'hui.

Et je l'ai laissée là, sachant qu'elle allait le faire.

* * *

Plus tard ce jour-là, je suis allé à mon dernier cours, celui sur les thématiques au cinéma et en littérature. Je m'étais inscrit aux cours de Penley que je pouvais suivre ce semestre-ci. Elle était charmante, et je me sentais plus mal à propos de mon comportement envers elle qu'avec n'importe quel autre professeur de l'an dernier. Je respectais les enseignants qui se fendaient en quatre avec moi, et après mon comportement crétin envers elle l'automne dernier, j'avais décidé de saisir n'importe quelle occasion de lui montrer que j'étais un bon élève. En tout cas, un bon gars.

Mais ses cours, même si elle y mettait beaucoup d'efforts, étaient ceux que j'aimais le moins. Je détestais la littérature et l'écriture, et je haïssais nettement le fait de m'exprimer en public si ça ne concernait pas la tequila ou un bolide.

Mais maintenant, j'avais surtout hâte de suivre ce cours. Tate était assise deux rangées devant moi, et pendant toute la période, je pouvais lui forer un trou à l'arrière de sa tête.

— J'essaie d'entrer à Columbia, en année préparatoire aux études de médecine. Et toi ? a demandé Tate à Ben Jamison, assis à côté d'elle, et je n'ai pas pu m'empêcher d'écouter la conversation derrière elle.

— J'ai posé ma candidature à quelques endroits, a répondu Ben. Mais je n'ai aucun talent pour les maths ni les sciences. J'irai plutôt aux études commerciales.

« Et les études commerciales, c'est quoi, exactement ? De la littérature grecque ? » ai-je pensé.

— Eh bien, j'espère que tu aimes un peu les maths. Les affaires vont avec l'économie, tu sais ?

Tate faisait écho à mes pensées, et j'ai renâclé quand Ben l'a regardée, les yeux écarquillés, nettement dérouté.

J'ai mâchouillé mon stylo pour m'empêcher de rire de ce crétin.

Le dos de Tate s'est raidi, et je savais qu'elle savait que j'écoutais. Tout en m'ignorant, elle a poursuivi :

— Alors... tu fais partie du comité de la fête annuelle, non ?

— Ouais. Tu viens ? a demandé Ben, et j'ai arrêté de respirer en attendant sa réponse.

Ben allait peut-être essayer de l'inviter. Il tentait peut-être de voir si elle s'intéressait ou non à quelqu'un d'autre. Je me suis rappelé qu'il s'intéressait à elle en première année, mais qu'il s'était laissé démotiver assez facilement. Lorsqu'il avait entendu la rumeur à propos de Stevie Stoddard, celle que j'avais lancée sur le fait que Tate avait perdu sa virginité aux mains du garçon le plus sale de l'école, il ne l'avait plus mentionnée. Il était faible, et il était mouton.

Mais... les filles l'adoraient. Pourquoi ? Je n'en avais aucune idée. Il paraissait aussi ennuyeux qu'une projection de film à l'église. Mais il était gentil. C'était le gars que chaque fille voulait présenter à sa mère.

— On verra, a répondu Tate. Avez-vous réservé un groupe, ou est-ce qu'il y a un D.J. ?

— Un groupe, ce serait bien, mais ils ont tendance à ne jouer qu'un seul genre de musique, et il est difficile de plaire à tout le monde. On va avoir un D.J. Je pense que c'est ce que tout le monde a décidé. Il va faire rouler la fête avec un bon mélange : musique pop, country...

D'accord, une leçon sur Tate et la musique. Si des admirateurs ne se font pas tatouer le nom du groupe sur la peau, il ne vaut pas la peine d'être entendu. Pour elle, si tu n'as pas envie de sautiller et de te secouer, c'est que c'est une musique aussi excitante que du Kenny G.

Euh... pour moi aussi. C'est un domaine dans lequel on pourrait s'accorder.

— Oh... de la musique pop et du country ? De bons choix.

Elle essayait de paraître sincère, et pour une andouille comme Ben Jamison, elle y arrivait probablement, mais je voyais bien la feinte.

Incapable de retenir un petit rire, je me suis enfoui le visage dans mon téléphone cellulaire lorsqu'elle s'est retournée pour me lancer un regard furieux.

Mais quand elle a vu que je ne la regardais pas, elle a fait demi-tour.

— Alors, tu aimes la musique pop et le country ? a-t-elle demandé de nouveau à Ben, et je me suis surpris à tapoter mon pupitre avec mon stylo, agacé.

« Où est Penley, merde ? »

— Surtout le country, a répondu Ben.

Elle s'est contentée de hocher la tête, et j'espérais qu'elle s'aperçoive qu'ils n'avaient rien en commun. Elle a poursuivi :

— Tu sais, j'ai entendu dire qu'on va visionner *Le Sixième sens*, ce semestre-ci. L'as-tu vu ?

— Ah, ouais. Mais ça fait longtemps. Je n'ai rien pigé. Je ne suis pas un grand admirateur de ces films à sensations. J'aime les comédies. Elle va peut-être nous laisser regarder *Borat*.

J'en avais vraiment assez de voir Tate draguer ce type, et je l'ai interrompu :

— Eh, Jamison ! Si tu aimes Bruce Willis, *L'Indestructible* est un bon choix. Tu devrais l'essayer... tu sais, au cas où tu changerais d'idée à propos des films à sensations.

« Voilà. »

Maintenant, Tate pouvait faire mieux. Comme la fermer.

Tate adorait Bruce Willis. Elle aimait les films d'action et les films à sensations.

Et je voulais lui rappeler que je savais ça d'elle.

— Bon, ça va, a tonné Mme Penley, qui entraînait enfin. En plus du dossier que je vous distribue, Trevor va vous donner un gabarit de boussole. Veuillez écrire votre nom en haut, puis laisser en blanc les zones entourant le nord, l'est, le sud et l'ouest.

Le froissement des feuilles a rempli la salle : la chaîne de montage de l'éducation à l'œuvre.

Des feuilles et des paquets se déversaient dans les rangées alors que chaque élève en raflait un comme si c'était leur billet pour ficher le camp, ils avaient tous un endroit où aller.

— Bon, a lancé Mme Penley en claquant des mains. Les feuilles que je vous ai données sont des listes de films dans lesquels se déroulent d'importants monologues. Comme nous avons déjà commencé à discuter des monologues et de leur importance au cinéma et en littérature...

Mon esprit s'est embrouillé, et j'ai entendu le son de la voix de Penley, mais pas ses mots. Mes yeux étaient vissés sur le dos de Tate, et j'ai bientôt perdu le fil.

Elle avait saisi tous ses cheveux et les avait remontés en une longue queue de cheval, dont les ondulations tombaient en cascade le long de son dos comme... une laisse.

J'ai serré les poings.

« Bordel. »

Je ne voyais pas ma queue, mais je jure qu'elle s'est gonflée à deux fois la taille qu'elle avait normalement quand j'étais excité.

Son t-shirt vert militaire de Five Finger Death Punch n'était pas trop moulant, mais il mettait en relief la sveltesse de son dos élancé et fournissait un complément à sa peau baignée de soleil. Je mourais d'envie d'embrasser la peau de son épaule, la courbe de son cou, où frottait son col.

« Ce serait un bon endroit pour un petit tatouage », me suis-je dit.

Les cheveux, les vêtements, c'était la parfaite combinaison de bonne fille et de mauvaise fille, de salut et de danger.

Il ne me servait à rien de me mentir. Autant je la détestais, autant je voulais la goûter.

La baise et la colère font bon ménage, d'après ce que j'ai entendu.

— Allez-y ! a crié la prof, et j'ai brusquement relevé la tête en écartant d'un battement de paupières le fantasme dans lequel je m'étais laissé prendre.

« Oh, merde. »

Tout le monde s'est levé de son siège et a commencé à circuler dans la salle en apportant leurs feuilles et leurs stylos.

« Est-ce que j'étais censé me lever ? » me suis-je demandé.

La mort dans l'âme, j'ai regardé mon jeans, puis j'ai fermé les yeux.

« Non, c'est pas vrai. »

Et — merde ! — je ne pouvais pas arrêter les maudites images de Tate — dans mon auto, dans le placard du concierge, dans mon lit...

Comme il n'était pas question que je me lève maintenant, j'ai inspiré à fond en essayant de penser à des imbécillités ennuyeuses, comme les chinoiserries britanniques et les grandes roues.

Heureusement, Ivy Donner est arrivée et a écrit son nom sur ma feuille, sous « est », puis mon nom sur sa feuille. Tant mieux, car je n'avais aucune idée de ce qu'on était censés faire et que mon sang coulait à flot comme de la lave. J'en avais ras-le-bol.

Tate me distrayait joliment de mon père, mais je n'avais pas besoin qu'elle me fasse bander

tellement dur et vite que je n'aurais même pas pu sortir de la salle au cours d'un exercice d'évacuation sans me couvrir de ridicule.

En m'efforçant de garder un air renfrogné et une respiration régulière, j'ai laissé deux autres filles remplir des espaces vides sur ma feuille tout en essayant de me calmer. J'imagine qu'on était censés trouver des partenaires sur une boussole et échanger des noms pour chacun des points cardinaux, quelque chose comme ça. Bof.

— Mme Penley, a dit Tate de l'avant de la salle, il me manque un nord. Est-ce que ça va si je forme un trio avec deux autres ?

Des gens ont gémi, tandis que d'autres ont ri. Moi pas. J'ai juste essayé de ne pas la regarder ni de l'imaginer dans un plan à trois, car je voulais perdre cette foutue érection.

— Eh, Tate, a crié Nate Dietrich d'une voix rauque. Je vais faire un plan à trois avec toi. Ma boussole est toujours braquée vers le nord.

— Merci, mais je crois que ta main droite serait jalouse, a-t-elle répliqué, et cette fois, toute la classe a ri avec elle, et non d'elle.

— Quelqu'un a-t-il besoin d'un nord ? a demandé Mme Penley en interrompant les blagues.

J'ai baissé les yeux vers ma feuille de papier et vu que cet espace était vide aussi. Mais je n'ai rien dit. Je ne voulais surtout pas la tirer d'affaire.

Mais alors, j'ai vu Ben, deux rangées devant moi sur la gauche, en train d'effacer son nord, et j'ai secoué la tête, déterminé à faire l'idiot, j'imagine.

— Elle peut être mon nord, ai-je dit, le plus calmement possible.

Il n'y a pas à dire, Ben avait bien fait. Il avait fait un geste idiot, mais il avait envie de Tate, et il y allait.

Pourquoi est-ce que je ne pouvais pas lâcher prise ?

— Alors, Tate. Vas-y.

Mme Penley a tendu la main en faisant signe à Tate de s'asseoir.

Elle ne m'a pas regardé, elle s'est contentée de s'écraser sur son siège et s'est penchée sur sa feuille, de toute évidence en train de comploter mon assassinat. J'ai souri, heureux de sa haine et certain d'avoir repris les commandes.

Maintenant... j'étais prêt pour le deuxième round.

Chapitre 13

— Oh, regarde. C'est le Chien... avec Madman.

J'ai brusquement relevé la tête de la pelouse pour épier K.C., qui marchait vers l'allée de chez Tate, à côté. Madman et moi revenions d'une promenade, puis on s'était écrasés sur ma pelouse après un combat singulier impliquant ses dents et ma main gantée.

— Tu sais, je ne sais pas trop lequel de vous deux a les meilleures manières.

Elle portait des sacs de plastique remplis de ce qui ressemblait à de la nourriture, mais s'est arrêtée avant d'avoir atteint l'escalier de chez Tate. En pointant Madman de son menton, elle a dit :

— Au moins, il ne chie pas sur les gens.

K.C. me rappelait cette blonde de *Journal d'un vampire* qui court en faisant comme si tous les problèmes de l'univers la concernaient.

Ouais, ne me jugez pas. Madoc aime la série, moi pas.

L'idée, c'est que certaines personnes croient avoir le rôle principal quand, en fait, elles n'ont que de seconds rôles.

— K.C. ?

Je me suis appuyé sur mes coudes et je lui ai lancé un sourire nonchalant et plein d'assurance.

— Tu sais ce qu'il y a de pire que de voir à quel point je suis méchant ?

Elle a soupiré et a fait saillir sa hanche comme si je lui faisais perdre son temps.

— Quoi ?

— C'est de voir à quel point je peux être gentil.

Ma voix a traversé la pelouse en flottant comme de la soie jusque dans son entrejambe.

Elle a perdu son expression insolente, et elle paraissait un peu perdue. Elle essayait probablement de se figurer si je flirtais, ou peut-être qu'elle tentait seulement de se rappeler comment elle s'appelait.

J'ai ri dans ma barbe.

Ouais, ça lui a cloué le bec.

Je n'avais pas beaucoup de tolérance pour... bon, la plupart des gens, mais je détestais vraiment la méchanceté. Si une fille doit froncer le nez et les sourcils en même temps uniquement pour parler, c'est qu'elle est parfaite pour le genre d'activités qui ne lui demandent pas de parler.

K.C. a monté en vitesse les marches de chez Tate et a sonné à la porte comme si elle était poursuivie par une légion de zombies.

Ma poitrine était secouée par l'image mentale alors que je m'écrasais de nouveau au sol, et j'ai fermé les yeux.

Le soleil de l'après-midi baissait, et c'était le début de la paisible accalmie entre le retour à la maison des travailleurs et le dîner. J'adorais ce moment de la journée.

La lumière de l'ouest créait un kaléidoscope d'oranges et de verts derrière mes paupières, et j'absorbais l'illusion de ce voisinage autour duquel j'existais, sans en faire partie.

Madman m'a léché la main, et je lui ai rendu la pareille en le grattant derrière les oreilles. Tate a ouvert sa porte avant, et j'ai entendu des voix étouffées. Une tondeuse a retenti chez un voisin. Des autos ont passé. On a appelé des enfants pour le dîner.

Et je me suis permis d'en faire partie quelques instants.

J'adorais notre rue, et je l'aimerais toujours. Chaque petite maison avait ses secrets et c'était ce qui la rendait si parfaite. Je pouvais rire de M. Vanderloo, qui habitait en face, parce qu'il se rendait en catimini tous les soirs pour fumer de l'herbe après avoir mis sa famille au lit. Mme Watson, à trois maisons d'ici, aimait que son mari se déguise en livreur UPS et livre des objets à sa porte. Puis, il la livrait à la chambre à coucher.

Même le père de Tate avait un secret.

Pendant tout le temps qu'on avait passé ensemble, alors qu'elle était en France, j'avais découvert qu'il mangeait encore seul au resto Chez Mario tous les jeudis soirs. Tate m'avait dit que ses parents avaient eu leur premier rendez-vous au restaurant italien. Je ne savais pas si elle savait qu'il faisait encore ça.

Ma jambe s'est mise à vibrer, ce qui a interrompu mes rêveries, et j'ai mis la main dans ma poche pour prendre mon téléphone cellulaire.

Agacé, j'ai plissé les yeux, j'ai touché l'écran et j'ai répondu.

— Oui ?

Pas besoin d'être poli. Je savais qui c'était.

— Bonjour. J'ai un appel à frais virés pour vous de la part d'un détenu de la prison de Stateville. Acceptez-vous les frais ?

« Non. »

— Oui, ai-je répondu.

J'ai attendu que la téléphoniste fasse le transfert, et je me sentais comme si j'avais été tiré du royaume magique et que j'étais maintenant cerné à bout portant par une douzaine de soldats.

Je savais pourquoi mon père m'appelait. Il n'avait appelé qu'une seule fois auparavant, et cette fois-ci, c'était pour la même foutue raison.

— Quand tu viendras demain... mets de l'argent dans mon compte, a-t-il ordonné, au lieu de le demander.

J'ai inspiré à fond.

— Pourquoi donc ?

— Tu sais pourquoi, a-t-il grogné. Ne fais pas comme si tu avais le choix.

Je n'avais pas d'argent à lui donner. Je n'avais peut-être pas le choix, mais j'avais un

problème.

— Alors, je vais devoir en gagner, et je ne peux pas le faire avant demain soir.

Il était trop tard pour m'engager dans une course le soir même.

— J'irai plutôt dimanche.

Il a raccroché.

J'ai fermé les yeux et serré le téléphone cellulaire, souhaitant que ce soit son visage, son cœur et son pouvoir.

Je lui avais donné de l'argent pour qu'il arrête d'appeler Jax, exceptionnellement. Mais ça n'avait pas été le cas.

Il avait fiché la paix à Jax, mais il me rappelait toujours.

« Ne fais pas comme si tu avais le choix. »

Ses paroles m'avaient percé les oreilles comme si je pouvais encore sentir la douleur de cette journée. C'étaient les paroles qu'il m'avait dites avant de me pousser dans l'escalier du sous-sol.

Juste avant que je trouve Jax avec eux.

En me redressant, j'ai regardé dans la rue.

« Le salaud. »

J'ai essayé de retrouver le calme et je me suis de nouveau concentré sur le voisinage. Les pelouses vertes paraissaient avoir des bords irréguliers, à présent, et le vert était moins vif. Toutes les maisons paraissaient mortes, et ma respiration a commencé à m'effrayer.

Puis, j'ai levé les yeux.

Les pieds de Tate, appuyés sur la balustrade à l'extérieur de sa porte-fenêtre, étaient posés en diagonale, et je me suis concentré sur elle. Le reste de son corps était caché, mais je la regardais, de toute façon. Sachant qu'elle était là. Sentant l'énergie qu'elle dégageait toujours. Appelez ça de la haine. Appelez ça du désir. Mais ce n'était pas de l'amour.

Mais c'était suffisant, et j'en avais besoin.

Le souffle qui quittait mon corps est devenu de plus en plus calme. Il a commencé à entrer et à sortir en se déversant comme de l'eau plutôt que comme du sirop, et j'ai fini par me redresser et par retourner dans la maison.

En composant le numéro de Zack Hager, qui organisait les courses au Circuit, j'ai serré et desserré mon poing comme pour en arracher des aiguilles.

— Hé, je peux courir demain soir ?

— Euh, a-t-il dit en marquant un temps d'arrêt, j'ai déjà trois courses. Mais Jones vient de se désister, alors Diaz a besoin d'un adversaire.

— Mets-moi sur la liste, alors.

J'avais besoin d'argent. Après avoir acheté l'auto avec le fric de la maison de mon grand-père, ma mère avait tenu sa promesse de déposer la différence dans un fonds d'études. Le seul comptant que j'avais, c'était ce que je retirais de mon boulot, et ce n'était pas suffisant pour

permettre à Thomas Trent de continuer à fumer et à se taper des gâteaux.

Après ma conversation avec Zack, j'ai texté Madoc pour qu'il organise une fête chez moi ce soir-là, et j'ai sorti mon auto du garage pour revérifier le niveau d'huile.

Puisque je n'avais rien d'autre pour me distraire jusqu'au début de la fête, j'ai conduit jusqu'à Weston pour aller chercher mon frère. Comme sa nouvelle famille d'accueil, pas mal sympa, voulait bien le laisser passer la nuit chez moi, je l'emmenais parfois à des fêtes et à des courses.

— Regarde, bébé Jared ! a crié Madoc alors qu'on sortait de l'auto.

Madoc était arrivé tôt chez moi pour mettre les choses en place, et à première vue, la fête avait déjà commencé.

Jax a donné un coup d'épaule dans le thorax de Madoc en riant.

— Ouais, j'ai entendu dire que t'aimais les jeunes garçons.

— Seulement s'ils sont jolis comme toi, princesse.

J'ai roulé des yeux lorsque Madoc a pris mon frère dans ses bras en faisant semblant de l'enculer.

Je ne savais pas du tout pourquoi Madoc appelait Jax « bébé Jared ». Ça n'avait rien à voir avec notre apparence. Nos yeux étaient différents, nos coiffures étaient différentes, et on avait tous les deux des personnalités différentes. Jax était extravagant, et n'avait jamais peur de sourire et de savourer l'instant présent.

Mais on était presque de la même taille. Il était un peu plus mince, mais il n'avait encore que 16 ans.

Mieux valait pour moi apprécier l'attention des filles pendant que je le pouvais, parce qu'à côté de lui, les femmes n'allaient même pas me remarquer dans quelques années.

Je m'en fichais. Je voulais que Jax ait tout, parce qu'il le méritait.

En traversant l'entrée de garage, j'ai observé le quartier et j'ai apprécié l'éclat de la vie et du bruit qui m'entouraient. Quand mon père avait appelé, plus tôt, le pouls de la rue s'était désintégré sous mes yeux. Tout paraissait malade.

Mais maintenant, en levant les yeux vers la fenêtre de Tate, en voyant sa lumière allumée, le battement dans ma poitrine me soulevait.

— Hé, tu crois qu'on va avoir de l'action ce soir ?

Madoc m'a pris par le cou et a secoué son menton en direction de la maison de Tate.

Il faisait référence à la dernière fois qu'elle avait interrompu ma fête.

J'ai souri, et j'ai levé les yeux vers sa fenêtre.

— Je pense qu'elle n'a plus de tours dans son sac.

Puis, on est entrés à grands pas dans la furieuse frénésie de désordre de comportement entre mineurs, autrement dit : chez moi.

* * *

— Oh, *man*, tu sais comment embrasser, a-t-elle dit en haletant alors que je quittais sa bouche et que je laissais une traînée sur son cou.

Cette fille — elle avait dit qu'elle s'appelait Sarah — semblait gentille, mais très facile à corrompre. Heureusement, personne n'avait invité Piper, et j'étais seul ce soir pour jouir de tout ce que la fête avait à offrir.

Je l'ai appuyée contre l'arrière de la porte de la salle de bain, et je me nourrissais comme si je n'allais jamais être satisfait.

Je ne la connaissais pas. Elle s'était présentée comme une amie d'une amie et disait qu'elle allait à l'école à quelques villes d'ici. Elle avait les cheveux soyeux, les lèvres douces, et elle paraissait avoir une cervelle.

J'avais passé environ une heure à me saouler et à l'apercevoir en train de bouger sur la musique dans sa robe noire sexy sans bretelles, quand j'avais finalement décidé de passer à l'action. Il ne m'avait pas fallu beaucoup de temps pour l'emmener ici, et je n'étais pas pressé d'en sortir, non plus.

Mes lèvres caressaient son cou, lisse et agréablement parfumé, et ma main glissait le long de son corps mince. Son mamelon s'est durci quand je l'ai légèrement frôlé en allant toucher son ventre plat.

Je suis vite passé à sa hanche et à son derrière pour lui prendre une fesse, la tirant vers le haut pour qu'elle rejoigne ma queue alors que je l'embrassais lentement et profondément. Elle avait si bon goût. Elle n'était pas ivre et ne fumait pas.

— Je ne suis pas une pute, a-t-elle dit doucement, et j'ai relevé la tête pour la regarder.

« Ouais, je suis habitué à ça. »

Les filles se sentaient habituellement coupables d'être « trop faciles », comme s'il y avait deux poids, deux mesures : comme si aimer la baise, c'était une affaire de gars, mais pas de filles.

Le pire, c'est que c'étaient les filles qui perpétuaient cette idée. Les gars n'utilisaient pas le mot « pute ». On ne jugeait pas. Elle n'avait pas à me rassurer sur quoi que ce soit.

Elle a levé les yeux vers moi, l'air pensive.

— Je veux juste... me perdre un moment.

Puis, elle a baissé les yeux, comme si une histoire quelconque qu'elle ne voulait pas que je voie allait lui sortir par les yeux. Je savais comment elle se sentait. Je ne voulais pas que quelqu'un connaisse la mienne non plus.

— Je sais comment me perdre, lui ai-je dit. Viens ici.

Nos lèvres se sont jointes à nouveau, et ma main a lentement plongé entre ses jambes, et je me suis perdu dans l'instant que je voulais. L'histoire que j'avais derrière les yeux et que je ne voulais montrer à personne.

— *Jared ?*

J'entends son murmure à mon oreille, et je veux me glisser dans sa voix.

— Jared ?

Elle prend ma main et la guide le long de ses cuisses, jusqu'à sa chaleur.

— Tu me sens ?

Mon Dieu, son murmure est désespéré. Elle est haletante et à bout de souffle, comme si elle perdait toute maîtrise et qu'elle allait se répandre. Comme si le fil le plus ténu retenait son désir et ses larmes à distance, parce qu'à tout moment elle va se briser et me supplier de lui donner ce qu'elle veut. L'envie est une torture.

J'ouvre les yeux et je vois les yeux bleus que j'espérais et qui me désirent. Sa lèvre tremble et un léger lustre de transpiration fait luire son visage. Elle est feu et besoin sous forme de la fille la plus belle que j'aie jamais vue.

— Tate ?

Ma voix se casse, car je ne crois pas qu'elle me laissera la toucher ainsi.

— Sens-tu à quel point j'ai envie de toi ? De toi. Toujours toi, bébé, supplie-t-elle en posant son front sur mon menton, et je ferme les yeux, mon sang bouillant violemment, car j'ai besoin de vivre à jamais en cet instant.

Ma peau se sent électrisée sous sa main posée sur mon jeans, sur ma queue que je n'arrive pas à calmer lorsqu'elle est là. Elle gémit :

— Tu me désires aussi, gémit-elle, et le bout de sa langue laisse une trace humide et chaude sur ma mâchoire. Je le sens. Ne nous mets pas de bâtons dans les roues. Je t'aime.

Mes yeux s'ouvrent d'un coup, et je passe mes doigts dans ses cheveux et je lui lève la tête vers moi.

— Tu m'aimes ? demandé-je avec frénésie.

Elle ne m'aime pas. C'est impossible.

— Toujours toi. Toujours à toi. Maintenant, prends-le, ordonne-t-elle.

Je ne peux plus supporter la faim, et je prends ce qui est à moi. Je dévore ses douces lèvres, et on se fond dans la sueur et la chaleur, et on ne veut qu'une chose : plonger dans ce dangereux besoin irrépressible l'un pour l'autre.

Je veux tout. Je la veux toute.

— Ça va ? a dit une voix forte et claire.

J'ai cligné des yeux et me suis retrouvé encore dans la salle de bain, le front posé sur l'épaule d'une autre fille. Mes cils paraissaient épais, et il y avait un flou.

« Merde, qu'est-ce que c'est ? »

Est-ce que j'étais en train de pleurer ?

« Sacré bordel. Catastrophe ! »

— Ça va ? a-t-elle demandé à nouveau.

Je me suis redressé et j'ai baissé les yeux vers la fille avec qui j'étais sur le point de coucher. Des yeux bruns m'ont regardé fixement.

La nausée s'est méchamment emparée de mon estomac, l'alcool a fait passer mon corps d'un agréable brouillard à la souffrance atroce.

— Non, ça ne va pas, ai-je murmuré avant de m'agripper au bord du lavabo. Sors, c'est tout. J'ai envie de vomir.

— Veux-tu que j'aïlle chercher quelqu'un ?

— Va-t'en, c'est tout ! ai-je crié.

Et elle s'est rapidement glissée par la porte, tandis que je fermais les yeux et que je durcissais chaque muscle de mon corps en adjurant la nausée de disparaître.

Mais après quelques secondes, j'avais fini, merde. J'étais là, enfermé dans la salle de bain, presque en larmes, bordel. Pourquoi ?

Déchaîné. Voilà ce que j'étais. Toujours déchaîné.

J'ai sorti ma brosse à dents du support, je me la suis enfoncée dans la gorge et j'ai vidé dans la cuvette tout ce que j'avais mangé dans la journée. C'était surtout l'alcool des quatre dernières heures, et ça me brûlait vachement quand j'ai serré le bord du lavabo et que je me suis penché en me tordant.

— Jared, ça va ? a dit quelqu'un, soudainement.

— Merde ! Est-ce qu'on ne peut pas me laisser seul, bordel ? ai-je hurlé.

J'ai craché le reste de ce qui montait de mon estomac et j'ai jeté un coup d'œil à la personne qui se trouvait à la porte.

« Merde. »

— Jax, ai-je commencé sans pouvoir finir.

Il rétrécissait.

Il n'a plus parlé. Il s'est contenté de détourner les yeux et est sorti de la salle de bain, en refermant la porte.

À ce moment-là, je n'étais pas mieux que notre foutu père.

Je connaissais l'expression de son visage. Je l'avais déjà vue. Merde, je l'avais même arborée. Trop craintif pour me regarder dans les yeux. Parti aussi discrètement qu'il était venu. À essayer de disparaître du radar du saoul lunatique.

Je me suis gargarisé avec un rince-bouche, j'ai arraché mon t-shirt et je me suis effondré contre le mur de la salle de bain pour me reposer. J'avais besoin de me calmer avant de m'excuser auprès de lui. Il ne pouvait plus me revoir ainsi.

Je suis resté là une ou deux minutes, à essayer de reprendre le dessus et de calmer mon estomac.

Mais dès que je me suis levé pour quitter la pièce, toute la maison s'est arrêtée. Les lumières se sont éteintes, la musique s'est arrêtée, et je n'entendais que les aboiements féroces des fêtards furieux.

— C'est quoi ce bordel ?

Je suis sorti de la salle de bain à tâtons et me suis rendu à ma chambre.

En trébuchant sur les saloperies qui traînaient sur mon plancher, j'ai trouvé une lampe de poche dans la table de nuit et je l'ai allumée.

Il n'y avait pas d'orage dehors, et on payait nos factures à temps. Pourquoi une panne de courant ?

En me rendant à la fenêtre, j'ai vu le porche allumé chez les Brandt, et j'ai su que ce n'était pas le secteur.

Puis, j'ai vu Tate.

Non. Je me suis dirigé vers elle comme une balle.

Sa silhouette était derrière son rideau, et je le savais. Je savais carrément ce qu'elle avait fait.

J'ai descendu les marches en vitesse, j'ai franchi les crétins saouls qui tombaient et riaient dans ma maison et dans ma cour, j'ai foncé par la porte arrière, et j'ai bondi par-dessus le climatiseur et par-dessus la clôture.

La clé que son père m'avait laissée pour surveiller la maison était encore accrochée à mon porte-clés. Je l'ai donc sortie de mon pantalon et j'ai foncé par la porte arrière, sans me demander si elle m'entendait.

De toute façon, elle allait bientôt découvrir que j'étais dans la maison.

Bordel ! Je ne pouvais pas croire qu'elle avait coupé le foutu courant chez moi.

Mon sang tourbillonnait comme un cyclone à l'intérieur de moi, mais croyez-le ou non, ça me soulageait. C'est là que j'étais fort.

Est-ce que j'étais censé être là ? Non. Qu'est-ce que j'allais faire ou dire en la voyant ? Je n'en avais aucune idée. Mais je voulais me battre.

J'ai pivoté en vitesse autour de la rampe, j'ai monté les marches à toute pompe et j'ai aperçu Tate qui rentrait à toute vitesse dans sa chambre.

« C'est un bâton de baseball qu'elle tient ? »

Ouais, comme si ça pouvait servir. Elle n'était pas à l'abri de moi, et maintenant, elle le savait.

J'ai ouvert sa porte d'un coup, juste à temps pour la voir essayer de s'enfuir par la porte-fenêtre.

— Ah non, pas question !

Elle s'est retournée pour me faire face, a essayé d'élever le bâton, mais j'étais sur elle avant même qu'elle s'apprête à le brandir. Je le lui ai arraché des mains, j'ai foncé dans son espace et j'ai plané sans la toucher. Une série d'ondes de chaleur m'ont balayé entre les deux centimètres d'air qui nous séparaient.

Elle était furieuse, elle aussi, d'après son regard. Mais sa respiration n'était pas dure et profonde. Elle était rapide et superficielle. Elle avait peur.

— Sors d'ici ! Es-tu cinglé ?

— Tu as coupé le courant chez moi.

J'ai gardé ma voix basse et égale. Je ne voulais pas qu'elle ait peur de moi. Je n'allais pas lui faire de mal. Mais elle devait savoir qu'une connerie ne se fait pas sans conséquences.

— Prouve-le, a-t-elle lancé.

« Oh, bébé. »

Mon visage s'est détendu, et j'ai orchestré un sourire très faux, à donner la chair de poule. Elle ne voulait pas jouer ainsi avec moi.

— Comment es-tu entré ici ? a-t-elle lancé. J'appelle la police !

— J'ai une clé, ai-je répondu en goûtant son air déconfit.

— Comment peux-tu avoir une clé de chez *moi* ?

— Toi et ton père avez passé l'été en Europe, ai-je répondu en plissant les yeux. Comment avez-vous reçu votre courrier, d'après toi ? Ton père me fait confiance. Il n'aurait pas dû.

James Brandt, j'en étais sûr, ne connaissait presque rien de ma relation avec sa fille. Tate ne s'était pas plainte de l'état des choses entre nous, car si elle l'avait fait, il me manquerait certainement une ou deux côtes.

— Va-t'en, a-t-elle ordonné, le visage rempli de dégoût et de colère, et j'ai serré les poings.

Avançant vers elle jusqu'à ce qu'elle soit adossée à la porte-fenêtre, je me suis penché et je lui ai fait savoir qui était vraiment aux commandes, ici.

« Leçon numéro un, Tate. Je ne fais pas ce qu'on me dit. »

— T'es une salope qui met son nez partout, Tatum. Garde ta foutue carcasse de ton côté de la clôture.

Elle m'a regardé dans les yeux sans cligner des yeux.

— Tenir le quartier éveillé, ça rend les gens irritables.

J'ai presque ri de son cran. Elle essayait de prouver qu'elle savait se battre, et je lui ai plaqué mes deux mains de chaque côté de sa tête, en lui faisant savoir qu'elle n'était même pas dans ma catégorie de poids.

Pourquoi elle ne se tortillait pas pour s'échapper de sous mon bras, je n'en ai aucune idée. Je m'attendais un peu à ce qu'elle le fasse. Elle gardait son aplomb et, hélas, c'était difficile pour nous deux, je crois. Les yeux dans les yeux, nez à nez, je goûtais son souffle, la chambre bondée de tension ou de haine. Peut-être des deux, peut-être d'autre chose.

Dieu merci, Elle a détourné le regard en premier. Elle a baissé les yeux et, un moment, j'ai cru la tenir.

Jusqu'à ce que... ses yeux commencent à me parcourir, et je me suis foutrement raidi.

De partout.

J'observais son regard chaud tracer une ligne de feu entre la lanterne tatouée sur le haut de mon bras, et l'écriture sur mon ventre et mon torse nus.

Merde, ses yeux me faisaient du bien.

« Qu'est-ce que tu fais là, Tate ? »

Des images de ma rêverie dans la salle de bain sont arrivées de toute part, et mon propre regard a commencé à la parcourir de façon frénétique.

J'ai profité d'une vue magnifique sur son débardeur noir et le haut de ses seins parfaits. J'aimais pouvoir voir une étroite bande de son ventre là où la ceinture de son petit short de nuit était retournée. J'adorais penser à la voix qu'elle aurait en gémissant mon nom.

Mais je détestais le fait que la regarder dans les yeux était le meilleur angle.

Elle me voyait, elle me voyait vraiment, et c'était la seule fois que je me sentais vraiment exister.

Mais elle voyait aussi toute la laideur et la confusion.

Elle voyait tout ce qui faisait de moi un raté.

Et c'est là que j'ai su ce qu'elle faisait. Elle jouait un jeu avec moi. Elle me regardait en m'amenant à presque disjoncter.

En inspirant à fond, je me suis retourné pour sortir.

— Personne d'autre ne se plaint. Pourquoi est-ce que tu ne décides pas de la fermer et de nous laisser en paix ?

— Laisse-moi la clé, a-t-elle répliqué, et je me suis arrêté.

J'ai poussé un rire amer.

— Tu sais, je t'ai sous-estimée. Tu n'as pas encore pleuré, hein ?

— À cause de la rumeur que tu as lancée cette semaine ? Pas question.

« Ouais, elle croit que ces photos, c'était une idée à moi. »

— Allons, comme si j'avais à recourir à des rumeurs. Tes copines de course de fond l'ont fait. Avec leurs photos. Chaque personne a tiré ses propres conclusions.

Je me suis retourné vers elle et je me suis approché de son visage.

— Mais je t'ennuie. J'imagine que je dois jouer à fond.

La menace est restée dans l'air entre nous.

Elle a plissé les lèvres, et elle devait avoir les yeux brûlants : ils lançaient des flammes.

Elle était prête à disjoncter. Dans 3, 2, 1...

— Qu'est-ce que je t'ai fait ? a-t-elle hurlé.

J'ai haussé les épaules, car je ne voulais pas lui dire la vérité.

— Je ne sais pas pourquoi tu as cru m'avoir fait quelque chose. Tu étais envahissante, et j'en ai eu assez de supporter tout ça.

Elle n'était pas envahissante. Elle était malhonnête et peu fiable.

— Ce n'est pas vrai. Je n'étais pas envahissante.

Elle s'est étouffée en respirant.

— Tu venais me voir chez moi autant que j'allais te voir chez toi. On était amis.

Elle m'a regardé avec une telle tristesse. Son visage était serré, et des larmes se sont amassées dans ses yeux.

« Tout ça est un foutu mensonge. »

J'ai souri, mais je brûlais de colère plutôt que d'amusement.

— Ouais, tu peux rêver.

— Je te déteste !

« Et voilà. »

— Bien ! ai-je crié en m'appuyant sur elle, le cœur battant la chamade. Enfin. Parce que ça fait longtemps que je ne peux pas supporter de te voir !

Et du plat de la main, j'ai donné une claque sur le mur près de sa tête.

Elle a tressailli, et mon cœur est descendu en piqué vers mon estomac.

« Merde. »

Je l'avais effrayée.

Pourquoi est-ce que je venais de faire ça, bordel ?

J'ai reculé d'un pouce.

J'aurais voulu frapper quelque chose, mais pas elle. Et je ne voulais pas qu'elle pense que je ferais ça le moins du monde. Jamais. Je n'avais jamais une fille et je ne le ferais jamais.

« Merde. »

Elle ne me regardait plus.

Les choses n'avaient jamais été aussi minables entre nous.

Elle avait l'habitude de prendre les jambes à son cou. Avant la France. Ou avant qu'elle sache qu'elle partait pour la France, en tout cas.

Et quand elle se tirait, j'arrêtais.

J'étais satisfait.

Mais maintenant... maintenant, je n'étais plus le plus fort. Elle m'affrontait directement et acceptait le défi.

Nous sommes restés là tous les deux, et elle a fini par lever les yeux pour regarder les miens. Quelque chose est passé dans l'océan bleu des siens. Le désespoir ? Le regret ?

Finalement, la résolution.

Mes yeux étaient encore fixés sur elle, j'attendais qu'elle dise quelque chose, lorsqu'elle s'est retournée pour regarder par la fenêtre.

— Oh, regarde. C'est la police. Je me demande bien ce qu'ils font ici.

En regardant par-dessus son épaule, j'ai vu deux voitures noires et blanches, gyrophares allumés, arrêtées devant chez moi. Quelques policiers ont grimpé la pente qui mène à ma cour arrière, en examinant le chaos.

« Sacré bordel. »

Elle n'avait pas pu les appeler quand j'étais entré chez elle. Elle avait dû porter plainte plus tôt.

« Maintenant, tu la regardes comme si tu voulais la ligoter et lui donner une grosse fessée. »

La stupide évaluation de Madoc était vraie. Elle méritait nettement une grosse fessée.

— Je te le promets : tu vas être en larmes d’ici la semaine prochaine.

J’allais faire ce que j’avais à faire. Mon ton de voix était calme, décisif et définitif, et en sortant de la chambre, j’étais déjà en train de faire des plans.

— Laisse-moi la clé, a-t-elle crié, derrière moi.

Mais je ne fais jamais ce qu’on me dit.

Chapitre 14

J'ai fait sortir tout le monde, puis les flics m'ont collé une contravention monstrueuse et ont appelé ma mère.

Mais tout ça m'a touché presque autant que la guerre au Moyen-Orient.

Des problèmes avec les flics ? Rien de nouveau.

Me faire essorer pour du fric que je n'avais pas ? Bof.

Jax et Madoc m'ont aidé à nettoyer la maison avant le retour de ma mère, puis j'ai pris une douche et je me suis mis au lit en laissant à Jax la chambre d'amis.

J'avais l'esprit bouffé par Tate. Et surtout, je n'ai pas vu que je m'apprêtais à aller trop loin. Est-ce qu'elle voulait vraiment me faire du mal ? Non. Est-ce que je voulais lui faire du mal ? Carrément.

Mais tout ça, c'était un jeu.

Elle s'est fichait, et tout ce qu'on avait partagé, des années auparavant, ce n'était plus rien pour elle. Quand je l'intimidais, ce n'était pas pour qu'elle se sente mal. C'était pour me prouver que ma tête et mon cœur n'étaient pas entre ses mains.

Et pour prouver ma force, je devais me l'arracher de la tête et du cœur, extirper tous mes bons sentiments envers elle.

— Eh, K.C. ! Comment ça va ?

J'ai marché jusqu'au comptoir à bonbons où travaillait la meilleure amie de Tate, au cinéma Spotlight.

Elle a levé le nez de son livre et plissé les yeux.

— Ne me parle pas, cerveau malade.

— Ouf. Bravo ! ai-je répliqué, en lui souriant de façon condescendante.

En réalité, K.C. était la seule amie de Tate. Si je la gagnais à ma cause, si je la séduisais, même, j'arriverais peut-être à faire craquer Tate, et j'ignorais la voix dans ma tête qui me hurlait d'arrêter.

Ça allait trop loin.

J'étais sur le point d'utiliser quelqu'un pour blesser une fille que j'aimais autrefois ! Mais qui m'avait appris la méchanceté ?

Le retour de Tate m'apportait des hauts et des bas. Mes hauts étaient meilleurs que depuis un an, mais mes bas me mettaient dans tous mes états. K.C. faisait partie des dommages collatéraux.

« Je peux. »

— Je vais prendre un grand maïs soufflé et un Coca-Cola.

K.C. a roulé des yeux et s'est dirigée vers la nourriture.

J'ai lentement longé le kiosque vers l'endroit où elle remplissait un seau de maïs soufflé.

« Allons-y. »

— Alors, tu vas au Circuit ce soir, avec Liam ?

Je lui parlais de son copain. Sans lever les yeux de sa tâche, elle a secoué la tête et m'a demandé avec agacement :

— Combien de fois est-ce que tu m'as vue là, Jared ? Vous êtes un tas de petits garçons qui gémissent et grognent à propos de la taille de leurs zizis, oh, excuse-moi je veux dire, de la taille de leurs moteurs, et je suis censée trouver ça amusant ?

— Mollo, ai-je dit en levant les mains. Je me disais seulement que comme Liam courait, tu serais là pour l'appuyer.

Maintenant, elle m'a regardé.

— Il court ?

— Ouais, ai-je répondu en essayant de garder un ton nonchalant. Il court contre Nate Dietrich. Il ne te l'a pas dit ?

Elle a levé le menton, pas très ravie, a claqué le maïs soufflé sur le comptoir et s'est retournée pour prendre la boisson gazeuse.

Son copain était un bon gars, mais plutôt minable. Le genre de type qui révélerait de l'information ultrasecrète au cours des cinq premières minutes de torture. Je n'avais aucun respect envers lui.

Et malgré toutes ses faiblesses, j'en avais trouvé une de plus. Quelques semaines plus tôt, au Circuit, je l'avais vu avec une autre fille.

Et ça me permettait d'aborder K.C, briser sa relation, l'emmener de mon bord et faire chier Tate.

— Dommage, lui ai-je dit. Il sait probablement que ce n'est pas ton genre de milieu. C'est pas mal débile, là-bas. Il y a des filles qui aiment ça. D'autres qui détestent.

Je marmonnais en essayant de faire comme si la conversation m'ennuyait. Mais je riais dans ma barbe. Je n'aurais pas pu mieux prédire la réaction de K.C.

Elle m'a tendu ma commande en refusant de parler, je lui ai donné un billet de 20 dollars et j'ai pris la monnaie.

En prenant la bouffe que je n'avais pas l'intention de manger et en me dirigeant vers un film que je n'avais pas l'intention de voir, je me suis retourné et j'ai levé les sourcils de manière innocente.

— K.C. ?

Elle a levé les yeux quand j'ai dit son nom.

— Tu habites rue Evans, non ?

— Ouais.

— C'est sur ma route. Je serais content de t'offrir un transport si tu veux lui faire une surprise ce soir.

J'avais les mains moites, peut-être à cause de la condensation sur le verre, mais j'étais vraiment nerveux. Si elle refusait — ou si elle appelait Liam pour confirmer que la course avait bien lieu —, j'étais dans de beaux draps.

— Je ne pense pas, non.

Mon estomac s'est enfoncé, mais j'ai haussé les épaules et lui ai quand même offert un petit sourire.

— C'est seulement pour t'amener là-bas, K.C. Tate et moi, on a une relation spéciale. Je ne suis pas comme ça avec tout le monde, et tu le sais.

J'ai soutenu le regard de ses yeux verts, et je voyais qu'elle réfléchissait. Est-ce qu'elle devait ou non ? Elle y pensait, et c'était bon signe. Je suis revenu sur ma décision :

— Mais ça va. On se revoit à l'école.

En m'éloignant, j'entendais presque K.C. changer d'idée.

— Tu pars à quelle heure ? a-t-elle crié.

Je me suis arrêté net, comme si je ne m'étais pas attendu à ce qu'elle change d'idée, et je me suis retourné.

— Je pars vers 19 h 30.

— D'accord.

Elle a hoché la tête, et d'un ton un peu plus gentil, elle a précisé :

— À 19 h30. C'est au 1128, rue Evans.

— Tu pourrais dire merci, l'ai-je taquinée.

— Ouais, c'est vrai.

Et elle est retournée à ses tâches.

Une fois à l'intérieur de la salle, j'ai donné ma nourriture à des préados et je me suis dirigé vers la sortie du fond.

* * *

— Quoi ?

Le cri de K.C. a été probablement perçu par un sonar russe, et Madoc et moi on n'a eu qu'à reculer pour regarder le spectacle.

— K.C. !

Son copain — ou peut-être son ex, à présent — s'est extirpé des bras de la rousse et s'est jeté vers sa petite amie.

On était arrivés à l'heure au Circuit. J'avais même demandé à Madoc d'arriver avant moi pour me confirmer par texto que Liam était aux courses avec sa deuxième copine.

— Tu me fais marcher, ou quoi ? a hurlé K.C.

— S'il te plaît..., a commencé Liam, mais Madoc lui a coupé la parole pour compléter sa phrase en riant :

— C'est pas ce que tu penses ?

— La ferme, imbécile ! a lancé Liam en direction de Madoc pendant que ce dernier riait encore plus fort.

Liam a tendu la main vers K.C., qui s'est retirée.

— Ne me touche pas. Moi qui te faisais confiance !

— Bas les pattes, *man*, suis-je intervenu.

Liam ne voulait pas me regarder, mais s'est arrêté en bafouillant à K.C. :

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Mais K.C. a ignoré la question. En regardant la rousse appuyée sur la Camaro de Liam, elle a dit :

— C'est qui, elle ?

Pas du tout décontenancée, la rousse a dit d'un ton sarcastique :

— On se voit depuis deux mois. T'es pas très futée.

Comme K.C. était sur le point de péter les plombs, je l'ai prise doucement par le creux du bras et l'ai éloignée de la pagaille.

— Veux-tu me raccompagner chez moi, s'il te plaît ?

Sa respiration était haletante, et elle paraissait gênée et chagrinée.

« Je suis un salaud. »

Je me sentais soudain comme un moins que rien, et j'ai soupiré :

— Ouais. J'ai une course, mais Madoc va te laisser t'asseoir dans son auto pendant que tu m'attends, d'accord ? Donne-moi 10 minutes.

J'ai fait un signe de tête à Madoc, qui a roulé des yeux en se demandant probablement ce que j'avais derrière la tête.

Après la course, j'ai raccompagné K.C. chez elle, et je ne me sentais nettement pas bien, quoique probablement pas aussi mal qu'elle.

Je ne faisais rien de bon, mais pauvre moi, c'était le seul plan que j'avais pour ébranler le monde de Tate.

— K.C., je suis vraiment désolé.

— Étais-tu au courant ?

Avec ses doigts, elle a essuyé les larmes et les traces de mascara.

J'avais presque envie de vomir. J'ai menti en disant :

— Absolument pas. Si je l'avais su, je ne te l'aurais même pas dit. Désolé, c'est un code entre gars.

Et c'était en partie vrai. À moins que la copine d'un ami soit aussi ton amie, tu n'interfères pas. Plus furieuse que triste, elle a grogné :

— Pouah !

En arrêtant ma voiture devant chez elle, j'ai dit :

— Écoute. Crois-le ou non, je suis vraiment désolé que tu sois blessée. Va manger du chocolat ou fais des achats en ligne. Tout ce que font les filles pour aller mieux. Et je te promets de le battre à plate couture dans une course, la fin de semaine prochaine. Tu peux même venir regarder, si tu t'en sens capable.

Mais ma blague n'a pas allégé l'ambiance.

— Tu te crois vraiment meilleur que lui ?

Même si je savais qu'elle mettait le doigt sur une question valable, je me croyais vraiment meilleur que Liam. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que je considérais Liam comme un mou. Si je mentais, c'était pour une bonne raison, et pas seulement parce que j'étais trop faible pour abandonner ce qui ne me tentait plus.

Mais je l'étais, non ? Je ne pouvais pas larguer Tate.

— Oui, ai-je finalement répondu. Je ne trompe pas mes copines, parce que je ne leur fais pas croire que je veux d'une relation. Écoute — j'ai enlevé ma ceinture de sécurité —, je change parfois de fille plus vite que de chemise, mais ce n'est pas parce que je les trouve insignifiantes ou jetables, hein ? C'est moi, tout simplement. Je sais que c'est pas mon genre, pourquoi rester intimes ?

Et pour une fois, je ne jouais pas de rôle avec K.C. Je lui disais la vérité.

Je n'essayais pas de coucher avec elle, et je me fichais bien d'elle et de ce qu'elle pouvait penser de moi. Pour la première fois depuis longtemps, j'étais complètement à l'aise en étant honnête avec quelqu'un.

Elle regardait fixement par la fenêtre. Elle a presque murmuré, comme à elle-même :

— J'imagine que tu ne sauras jamais.

« Non, je sais. »

C'est ce que je me suis dit intérieurement. Je sais très bien ce qui se passe quand on est intime. Je me suis raclé la gorge et je lui ai suggéré :

— Tu devrais essayer de décrocher. Il n'y a aucune raison de pleurer pour quelqu'un qui t'a oubliée dans les bras d'une autre. Tu mérites mieux.

Elle est restée là un moment et a fini par m'offrir un petit sourire.

— T'es tout de même idiot.

C'est ce qu'elle a concédé en sortant de l'auto, mais son petit sourire me disait qu'elle blaguait.

* * *

Au cours des deux jours suivants, je me suis lentement insinué dans la vie de K.C., en lui envoyant des textos inquiets, et en tentant de paraître sincère. Je ne savais pas trop si elle révélait nos communications à Tate, mais ce n'était qu'une question de temps : Tate allait le découvrir, de toute façon.

Chapitre 15

— Merci de m’avoir raccompagnée.

K.C. a détaché le casque et m’a souri.

On était lundi soir, et je venais de la prendre à son travail après qu’elle eut texté en me demandant de venir la chercher.

Mais quand je suis arrivé, elle s’est mise à me montrer une affection forcée. En me passant la main dans les cheveux, en me touchant le bras. On n’était pourtant pas encore intimes.

Avant qu’elle grimpe sur ma moto, j’ai regardé derrière elle : son ex et ses amis nous observaient de l’intérieur de l’entrée du cinéma.

Et là, je me suis rendu compte de ce qu’elle faisait.

J’ai souri, plutôt fier du fait qu’elle m’utilise, en fait.

Et j’étais intéressé.

Aujourd’hui, Tate m’avait regardé d’un mauvais œil, et tant mieux si je pouvais continuer de lui taper sur les nerfs tout en aidant K.C. à rendre son copain jaloux sans vraiment devoir aller si loin avec elle.

Je lui ai repris le casque et lui ai fait une bise rapide.

— À demain.

Elle a lâché un tout petit soupir en souriant.

K.C. était une petite fille sage, et les nœuds se sont ancrés dans mon estomac.

En démarrant ma moto, j’ai mis mon casque et je me suis éloigné en vitesse, sans trop savoir où aller.

Je ne voulais plus être chez moi.

Ou peut-être que je voulais toujours l’être.

Tate était seule, dans la maison d’à côté, et je ne pouvais pas maîtriser mes pensées. On était tous les deux un peu livrés à nos propres moyens — son père vivait à l’étranger, et ma mère me laissait tout seul la plupart du temps —, et mon esprit vicieux entretenait en pensée des trucs que je ne pouvais pas faire avec Tate. Chaque soir, on s’endormait à une quinzaine de mètres l’un de l’autre, et j’étais tenaillé par une sensation qui me donnait envie de hurler.

« Tout ce temps gaspillé », ai-je pensé.

Après avoir passé quelques heures au garage où je travaillais, à blablater avec Madoc en faisant de l’entretien sur ma moto, j’étais enfin content du fait que Tate était probablement endormie. Je n’allais pas avoir à regarder dans sa chambre, que la lumière rendait chaleureuse, à me demander ce qu’elle faisait.

Ou ce qu’elle portait.

En m’arrêtant à un feu rouge, j’ai regardé dans mon rétroviseur, puis j’ai regardé encore.

« Est-ce que... ? »

Une Honda S2K se trouvait derrière moi.

« Une Honda S2K 2005, blanche. Merde. »

Le cœur m'est remonté dans la gorge.

Je connaissais ces gars-là. J'ai serré les poignées en essayant de me calmer les nerfs.

Des crétins de Weston qui jouaient les Vin Diesel, de mauvais perdants. La semaine précédente, j'avais couru contre le propriétaire de cette auto-là au Circuit et j'avais gagné. Il avait fait toute une scène en disant que c'était une course injuste, et à le voir, il ne m'avait pas pardonné.

C'était la seule auto qui me suivait, mais elle se trouvait à bonne distance.

Le feu est passé au vert, et dès que j'ai appuyé sur le champignon, la Honda a fait pareil.

« Merde. »

J'ai secoué la tête, et ma peur s'est concrétisée.

« Pas ce soir ! »

J'ai sorti mon téléphone cellulaire de la poche ventrale de ma veste à capuchon et j'ai composé le numéro de Madoc.

— Eh, ai-je dit en regardant dans mon rétroviseur. Es-tu chez toi ?

— Non.

En ralentissant devant un signal d'arrêt, j'ai dit rapidement :

— Fais demi-tour et va-t'en chez moi. Quelqu'un me suit, quelqu'un du genre *Rapide et dangereux*. J'aurais peut-être besoin d'aide.

— Je serai là dans cinq minutes.

Il a raccroché.

J'ai gauchement remis le téléphone cellulaire dans ma poche. Dès que j'ai dégagé la pédale d'embrayage, j'ai mis plein gaz et j'ai tourné le coin en accélérant. Un vent froid m'a frappé au visage, et j'ai serré les poignées du guidon pour me coller à la moto.

« Merde. »

Mon cœur était sur le point de sortir de ma poitrine, tellement il battait fort, mais je n'ai pas écarté les yeux de la route, même pour regarder derrière moi.

Je n'étais pas pressé d'y aller sans Madoc pour m'épauler, mais je ne voulais pas non plus risquer de me faire amocher pendant que j'étais à moto.

Ils étaient en auto. J'étais plus vulnérable.

En arrivant à toute vitesse dans mon entrée de garage, j'ai tourné la tête à temps pour voir la Honda accélérer pour s'arrêter dans un crissement devant le trottoir de la maison.

Ryland Banks, le conducteur et propriétaire de l'auto, un type trapu, aux cheveux en brosse, est tout de suite sorti.

« Tate. »

J'ai jeté un coup d'œil rapide à sa maison, les entrailles tenaillées par la peur, et j'ai grincé des dents parce que je m'en voulais.

« Pourquoi est-ce que je les ai emmenés ici ? »

Tate était seule, et maintenant, elle n'était pas en sûreté. Qu'est-ce qu'ils avaient comme armes, ces deux-là ?

J'ai arraché mon casque, j'ai foncé sur la pelouse et je leur ai coupé le chemin.

Tout ce que je voulais protéger était derrière moi, et allait y rester.

Je me suis avancé dans leur espace. En fonçant vers eux, j'ai grogné :

— Je ne sais pas trop ce que vous cherchez, mais c'est pas ici.

— On veut se faire rembourser, a ordonné Rylan comme s'il avait un argument valable.

— Reviens-en, ai-je dit en ricanant. T'as perdu ton pari, et tu paies comme tous les autres.

Ils ont essayé d'entrer dans mon espace, mais je suis resté ferme.

— C'était pas une course équitable !

L'autre, plus grand et plus foncé, a brandi son index comme un mouchard à la récréation.

J'ai renâclé.

Il y a deux genres d'imbéciles : ceux qui débloquent quand ils sont ivres, et ceux qui le font à jeun. Madoc était dans la première catégorie. Ces gars-là, dans l'autre.

— Ouais, t'as raison, ai-je dit en riant. Ton auto n'était pas à la hauteur. La prochaine fois, mets les bons pneus. C'est pas des courses de rue.

— Va te faire foutre ! a hurlé Ryland.

Il m'a frappé en plein torse, et j'ai perdu le souffle en trébuchant vers l'arrière.

Je me suis redressé vers lui et je l'ai regardé d'un air dur.

— Sors de ma propriété.

À ce moment précis, j'ai entendu le grondement de la GTO de Madoc, et tout de suite, j'ai un peu détendu mes épaules en le voyant arriver à toute vitesse dans ma rue.

Avant même d'éteindre le moteur, il était sorti et il courait.

« Dieu merci. »

Je n'avais pas peur de ces gars-là, absolument pas, mais je ne suis pas fou, non plus. Seul contre deux, et tout ce que j'avais comme arme à la main, c'était mon casque.

Un coup brutal m'a presque renversé, et une douleur m'a secoué la tête.

« Merde. Ils m'ont donné un coup. »

Ouais. Un coup bas.

« Salauds, lâches. »

Ils se sont tous les deux jetés sur moi, m'ont martelé le visage, et il s'est passé un million de choses en même temps.

« Des bras volent vers moi... me bousculent... je vais tomber... »

Ma tête bourdonnait encore à cause du coup, et il m'a fallu trop longtemps pour reprendre mes

esprits.

Je me suis jeté en avant en envoyant mon épaule dans le ventre de l'un des deux, ce qui a amené le combat au sol.

Madoc avait dû s'occuper de l'autre, car je n'ai senti personne m'attaquer par-derrière.

La mâchoire serrée, j'ai reniflé plusieurs fois en prenant ce Ryland par le cou, et je l'ai renversé en le frappant dans le dos.

L'air s'est rempli de grognements, et l'herbe, humide de rosée, m'empêchait de bien grimper sur lui. C'était une soirée fraîche, mais la sueur coulait sur mon front comme si on avait été à la mi-août.

J'ai donné des coups sans arrêt, les jointures brûlantes. Il a levé les mains et placé un poing dans l'autre pour me frapper au ventre.

J'ai perdu le souffle, et il a profité de ce court répit pour tirer un couteau à cran d'arrêt de son jeans et me trancher le biceps.

« Merde ! »

Je me suis brusquement redressé en m'écartant.

La chaleur brûlante de la coupure s'est rapidement répandue, et mon bras est devenu froid. Je me suis aperçu que c'était à cause du sang qui entrainait en contact avec l'air du soir et me rafraîchissait la peau.

Mais le reste de mon corps était foutrement chaud, et ça m'avait fouetté le sang. J'ai tendu la main pour prendre le casque à même le sol et j'ai frappé le front du type.

Dur.

Son couteau est tombé au sol et, de ses mains tremblantes, il a couvert son front sanguinolent.

« Sale lâche. »

J'aimais me battre et j'aimais les problèmes, mais un couteau, c'était trop.

Ça m'a donné envie de lui casser plus que sa fenêtre d'auto.

Debout, la main collée sur le bras pour empêcher le sang de couler, j'ai apporté le casque jusqu'à sa fichue Honda et j'ai cassé son pare-brise jusqu'à ce qu'il ait tellement volé en éclats qu'il avait l'air couvert de givre hivernal.

En revenant sur mes pas, j'avais un goût de sang dans la bouche et je me suis penché sur ce tas de merde étendu au sol.

— T'es plus bienvenu au Circuit.

Je voulais que ma voix porte, mais mon souffle était encore haletant.

Et le sang de la satanée entaille dégouttait sur mes doigts. Il me fallait probablement des points de suture.

Madoc avait déjà largué le premier gars, en sang et inconscient, à côté de l'auto, et marchait maintenant pour sortir l'autre de ma pelouse. Je l'ai entendu dire, presque en murmurant :

— Jared.

J'ai tourné les yeux vers lui, mais j'ai vu qu'il était concentré sur autre chose. En suivant son regard vers la cour des Brandt, j'ai arrêté de respirer.

« Bordel... »

Tate était là, debout, dans l'allée qui menait à son porche.

Elle se tenait là et nous regardait fixement. À la fois effrayée et déroutée, et en sous-vêtements, merde !

« Tu parles ! »

Madoc était là. Deux autres types — même s'ils étaient inconscients — étaient là.

Mon sang bouillait et la chaleur s'est immédiatement précipitée dans mon pantalon.

J'ai durci ma mâchoire et j'ai haleté.

Elle portait le t-shirt d'un groupe, noir et serré, et une culotte garçonne en coton. Rouge. Rouge, merde !

Elle était à peine couverte.

Mais c'était sans importance. On voyait quand même tout, et elle était parfaite. Devant sa tenue affriolante, mon cœur cognait tellement fort et vite que j'ai eu envie de tout lui enlever et de toucher tout son corps, tout de suite.

Est-ce qu'elle voulait ma mort ?

« Rentre chez toi, merde, Tate ! Bordel ! »

Puis, mes yeux ont descendu vers le revolver qu'elle avait à la main droite.

« Un revolver ? Non. »

J'ai plissé les yeux en oubliant ses jambes et sa magnifique chevelure répandue autour d'elle.

« Elle n'est pas en train de nous aider. »

Elle ne ferait pas ça.

Elle attendait sans doute les flics.

Tate s'en fichait complètement, elle venait juste fourrer son nez. Mais j'ai cligné des yeux.

Si elle avait appelé les flics, elle ne serait sûrement pas venue en petite tenue, un revolver au poing.

Dans ce cas-là, pourquoi est-ce qu'elle nous aiderait ?

Elle n'était peut-être pas sortie en petites culottes pour me railler. Elle était peut-être trop pressée.

Mais avant que je puisse faire le tri dans mes pensées, elle a levé un sourcil, comme si elle était agacée, elle est retournée à pas lourds sur son balcon avant et elle est rentrée en me gratifiant d'une vue magnifique de son derrière.

Madoc s'est mis à rire, et je l'ai frappé à l'épaule. Puis, on est rentrés avec raideur.

J'étais bandé et j'avais un bras en sang, et je ne savais pas trop ce qu'il me fallait en premier : des points de suture ou une douche froide.

* * *

Comme Madoc avait menacé d'appeler les flics, Ryland et son ami ont décampé — même avec un pare-brise fracassé — pendant que je réveillais ma mère.

Je détestais la réveiller — je détestais la stresser —, mais théoriquement, j'étais encore un mineur inscrit à sa police d'assurance maladie, et il fallait qu'elle vienne à l'hôpital. Madoc est rentré chez lui pour soigner son nez en sang, et il m'a fallu 10 points de suture et 2 heures de remontrances de ma mère avant de pouvoir aller me coucher, moi aussi. Au moment où je me suis réveillé, trois heures plus tard, j'étais plus tendu qu'avant d'avoir dormi.

« Tate avec un foutu revolver. »

À quoi elle jouait, bordel ?

J'ai pris mon téléphone cellulaire à même mon chargeur, et j'ai fait taire la voix dans ma tête qui me disait de ralentir. J'ai texté K.C.

As-tu besoin de mon aide aujourd'hui ?

Il lui a fallu une seconde pour répondre :

Quelle aide ?

Liam. Rendons-le jaloux.

Je me suis penché en avant en posant mes coudes sur mes genoux en attendant sa réponse.

J'ai entendu démarrer le Bronco de Tate à la porte à côté, et j'ai regardé l'heure : il était encore tôt.

« Le labo. »

J'avais vu Tate sortir du labo de chimie le matin et l'après-midi. Elle se préparait probablement à l'exposition scientifique du printemps, en faisant de la recherche. Ça lui permettait d'étoffer ses demandes d'inscription aux collègues.

Elle voulait probablement entrer à Columbia, l'année prochaine. New York, c'était là qu'elle avait toujours voulu aller.

Comme K.C. ne répondait pas à mon texto, j'ai déposé le téléphone cellulaire sur le lit et je suis allé me doucher.

Mon bras était bien emballé, mais j'avais tout de même besoin de me nettoyer.

Après ma douche, j'ai mis une serviette autour de ma taille et je me suis arrêté devant la glace de la salle de bain en apercevant mes tatouages. Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire en me rappelant à quel point ma mère avait hurlé la veille.

« Te battre ! Te faire arrêter ! En plus, te faire tatouer sans ma permission ! » avait-elle dit comme si c'était la pire chose qui pouvait m'arriver.

J'avais ri dans ma barbe et appuyé ma tête dans l'auto en essayant de dormir alors qu'elle nous ramenait de l'hôpital à la maison.

J'adorais les tatouages, et j'allais en avoir d'autres. Je voulais que les cicatrices dans mon dos — celles que mon père m'avait faites — soient couvertes.

En retournant dans ma chambre, j'ai séché mes cheveux et remarqué que j'avais un autre texto.

Pourquoi tu veux faire ça ? m'a demandé K.C.

Bon, je ne pouvais pas lui avouer la vérité.

Pour le plaisir.

Je ne sais pas, a-t-elle texté. Tate est déjà furieuse contre moi.

Tate ne saura rien.

Je mentais, et j'ai lancé le téléphone cellulaire sur le lit pour aller m'habiller.

Chapitre 16

— Veux-tu venir ce soir ?

J'ai posé mon avant-bras sur le mur au-dessus de la tête de K.C., et je me suis penché vers elle, presque en la touchant.

Son souffle s'est arrêté un moment quand j'ai laissé traîner mon doigt sur la bande de peau qui séparait son short et son t-shirt.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? a-t-elle dit entrant dans le jeu.

Elle avait l'air complètement excitée et sans défense.

Son idiot d'ex-copain était dans la cafétéria, et on était très proches l'un de l'autre, devant les doubles portes.

Elle avait le dos au mur, mais il pouvait la voir, et il me voyait carrément.

J'aurais seulement voulu que Tate voie ça, elle aussi.

Mes lèvres ont frôlé celles de K.C., et j'ai posé la main dans son dos, prêt à me jeter sur ma proie.

— On pourrait jouer au Monopoly, ai-je suggéré en appuyant mon corps sur le sien. Ou avec la Wii.

Elle a écarquillé les yeux et serré les lèvres en essayant de se retenir de rire. Même si on donnait l'impression d'être sur le point de baiser, la conversation était ailleurs.

— Je ne sais pas, a-t-elle gémi. Je ne suis pas très bonne à la Wii.

— Ce n'est pas si difficile. Regarde.

Mon murmure lui a caressé les lèvres.

Je l'ai attirée vers moi et je l'ai embrassée longuement et lentement.

Son corps mince s'est accordé au mien, et lorsqu'elle a penché la tête de côté, j'ai tracé une ligne vers son oreille.

Elle était à l'aise entre mes mains. Petite, douce, flexible... elle savait quoi faire.

K.C. n'était sûrement pas innocente. Je le sentais.

Mais elle était devenue une cible facile, et ce n'était pas mon but.

Et... je sentais nettement que mon cœur avait cessé de battre quelque part en plein pelotage.

« Bordel. »

Mes lèvres et mes mains bougeaient machinalement.

« Embrasse, embrasse, mords, serre... »

Mais il n'arrivait foutrement rien.

Merde !

Je savais que je n'étais pas intéressé, mais bordel ! Il fallait bien que je ressente une espèce d'émotion. Une réaction quelconque.

Après tout, elle avait des nichons.

Mais non. Rien. J'étais à plat. J'étais en train de faire mon devoir de littérature. J'étais en train de jouer au golf.

Je déteste le golf.

Et c'est là que j'ai froncé les sourcils, toujours en train de l'embrasser, en m'apercevant que je n'avais pas couru les filles depuis des semaines.

La deuxième cloche a sonné. K.C. a sursauté, et je me suis reculé, encore coincé par une évidence : la dernière fois que j'avais bandé, c'était devant Tate.

« Merde. »

Je me suis détaché de K.C. et je l'ai pointée du menton.

— Envoie-moi un texto si tu veux venir plus tard. Liam va en entendre parler.

« Et Tate va le voir », me suis-je dit en moi-même.

— Tu ne veux pas qu'il te croie seule chez toi toute la soirée, non ?

Je savais que ça allait lui en donner envie.

Mais avant qu'elle puisse répondre, je lui ai donné une claque sur le derrière, sachant que Liam la verrait.

K.C. s'est contentée de sourire, les yeux écarquillés, sous le choc, avant de se retourner et de courir vers le cours.

J'ai poussé un soupir en la regardant disparaître dans le couloir.

Je n'allais pas au cours. Ce matin-là, j'avais une rencontre avec la foutue conseillère en orientation. Pour discuter de l'université.

Non, en fait, c'était l'année précédente. Maintenant, puisque je n'avais fait aucun projet, c'était le genre de conversation où il fallait que je me décide : va à l'université, ou assumes-en les conséquences.

— Hé, *man*.

Avant même que je bouge, Madoc est sorti par les portes de la cafétéria.

— C'était K.C. qui se sauvait ? Tu l'as pas encore baisée ?

Il a serré le bouchon de sa boisson énergétique.

Je me suis retourné, car je savais qu'il allait marcher avec moi.

— Qui dit que je ne l'ai pas fait ?

— Euh, parce qu'on te voit jamais avec une fille après que tu l'as baisée. J'ai l'impression que tu oublies son nom avant même d'avoir enlevé le condom.

Je me suis arrêté devant l'escalier que je devais monter. Est-ce qu'il était sérieux ? Un ton de jugement, de *sa* part ? En fourrant mes mains dans les poches de mon jeans, je lui ai demandé :

— C'est ce que tu fais, toi ?

Madoc avait probablement niqué plus souvent que moi. Il a haussé les épaules.

— Ouais, ouais, je sais. Tout ce que je dis, c'est que *tu* n'as jamais eu à travailler autant pour

coucher avec une fille.

Madoc m'a regardé avec l'air d'attendre quelque chose derrière ses paupières meurtries.

— Je ne suis pas pressé. Je vais peut-être m'amuser avec elle un moment.

Je ne savais pas dire la vérité à Madoc.

Je ne disais jamais rien à personne. Il a fait remarquer, comme si je n'y avais pas pensé :

— Tate va grimper dans les rideaux.

— Justement !

Madoc a hoché la tête.

— Ah... alors, si c'est ça to plan...

Eh bien, qu'est-ce qu'il pensait ? Que je fréquentais vraiment K.C. ?

Bon, assez.

— Merci encore de m'avoir aidé hier soir.

J'ai changé de sujet et je me suis retourné pour monter l'escalier.

Mais Madoc s'est remis à parler.

— Cette histoire... avec Tate...

Je me suis arrêté aussitôt.

— Pourquoi on fait ça ? Je te l'ai déjà demandé, je sais, mais tu ne veux rien me dire. Je ne comprends pas, c'est tout.

« Bordel, c'est pas possible. »

Je me suis tourné vers lui. Je ne voulais plus en parler.

Il avait déjà posé bien des questions, et chaque fois que j'avais pris cette fille pour cible, c'était pour une raison différente.

« J'aime m'amuser avec elle. J'aime avoir le dessus. Je la protège. »

Je n'avais jamais eu de réponse satisfaisante, encore moins de réponse valide. Dans ma tête, ça m'avait toujours paru raisonnable, mais tout haut, ça paraissait débile.

Mais même si Madoc était curieux, il était prêt à jouer le jeu. Au cours des années, chaque fois que j'avais besoin d'aide pour répandre une rumeur ou embêter Tate, il était toujours là. À ma demande et volontairement.

L'année précédente, la fête pendant laquelle il avait lancé les clés dans la piscine, et où elle lui avait cassé le nez.

C'était son idée à lui.

Ma première fête, cette année, où elle avait crié « Les flics ! » ? Est-ce que je lui avais dit de poser les mains sur elle ?

J'ai plissé les yeux dans sa direction.

— Je pense que tu en fais trop. Si tu lui touches sans que je te le dise, pourquoi est-ce que tu te poses des questions ?

Il a souri et poussé un rire nerveux en écartant ma question.

— J’y suis pour rien. Je n’ai jamais voulu me faire une ennemie de cette fille-là. Hier soir, elle est sortie comme si elle avait été prête à nous aider. Elle est sexy, bien faite, solide, et elle sait se servir d’un revolver. Qu’est-ce que tu veux de plus ?

Chaque muscle de mes épaules et de mes bras s’est tendu. Je n’aimais pas que Madoc la voie d’une façon différente de celle à quoi je m’attendais, et je détestais qu’il s’extasie devant elle.

J’ai redescendu les marches ; mes bottes claquaient sur le carrelage presque autant que le sang qui battait dans mes veines, et j’ai regardé mon meilleur ami d’un air furieux en disant :

— Pas touche.

Il a levé les mains en souriant, comme s’il essayait de me calmer.

— Eh, *man*, t’en fais pas. Elle m’a cassé le nez et m’a donné un coup de genou dans les couilles. Je pense que j’ai perdu ma chance.

Il a plissé les yeux, l’air dérouté, puis a continué :

— Mais si tu ne veux pas d’elle, pourquoi interdire aux autres d’essayer ?

Pourquoi, en fait ?

La merde que j’avais donnée à Tate au fil des ans, on pouvait l’attribuer à la haine, à la colère, au besoin de pouvoir.

Mais ne pas laisser d’autres gars s’approcher d’elle ? Ce n’était pas un jeu.

C’était le fait que je n’étais pas à l’aise avec le fait que quelqu’un d’autre pose la bouche ou les mains sur elle.

Et j’avais besoin de lâcher le morceau.

— Je ne lui barre plus la route, lui ai-je dit d’un ton calme. Si elle veut sortir et baiser avec tous les gars de l’école, elle peut bien festoyer. En ce qui me concerne, c’est fini.

— Tant mieux, alors, a dit Madoc, dont la grande gueule a formé un large sourire. Parce qu’il paraît qu’elle est sortie avec Ben Jamison hier soir.

Les murs se sont rapprochés. Madoc est devenu de plus en plus petit.

« Ben et Tate ? Non, non, non... »

Ma chemise noire me suffoquait, et pour la première fois depuis l’automne dernier, j’ai vraiment senti le besoin d’arracher les foutues manches, uniquement pour respirer. J’ai à peine desserré les mâchoires pour lancer :

— Ça va. Je m’en fiche complètement. Ils peuvent tous la prendre.

Mais je n’en croyais rien.

* * *

Tate et K.C. en ont reparlé au repas du midi. Je les voyais manger aux tables à pique-nique à l’extérieur, en discussion intense. Tate détournait les yeux, secouait la tête, et K.C. paraissait contrite.

Même si je me disais que ça en vaudrait la peine, je me sentais encore minable. K.C. n’avait

pas dit à Tate qu'elle se servait de moi pour se venger de son copain. Si elle l'avait fait, elles ne seraient probablement pas en train de se disputer. Pas que ça conviendrait à Tate, mais elle ne serait probablement pas en train de manger avec une mine aussi renfrognée.

Non, Tate croyait que K.C. et moi, on se fréquentait.

Raconter à toute l'école qu'elle avait des verrues génitales ou des poux, c'était méchant, mais tout de même drôle. Essayer de lui voler sa meilleure amie, c'était cruel. Ça allait lui faire vraiment mal.

« C'est exactement ce que je veux. »

C'est ce que je me disais.

Mais jour après jour, je me surprénais à être de plus en plus subjugué par le moindre de ses mouvements. Sa façon méthodique d'aiguiser ses précieux crayons, la façon dont ses cheveux lui tombaient sur les épaules quand elle se penchait pour prendre quelque chose dans son sac à bandoulière, ou regarder son corps se courber lorsqu'elle s'assoyait ou se levait. Chaque détail de sa peau, chaque sourire, chaque fois qu'elle se léchait les lèvres, tout ça me faisait l'effet d'un orage qui descendait de mon ventre à ma queue, et je souhaitais presque qu'elle retourne en France.

Au moins, je pouvais la détester sans vouloir la baiser à tout moment.

Madoc appelait ça la relation de baise-haine. Un jour, il m'avait dit qu'il n'avait jamais aimé personne, mais qu'il avait fait l'amour avec quelqu'un qu'il détestait vraiment, et que pour lui, ça avait été la meilleure fois.

La passion, la punition, la colère — ça semblait être un mélange attirant, mais dangereux.

J'ai expiré et j'ai redressé mes épaules en allant à mon dernier cours de la journée, celui que je partageais avec Tate.

— Va-t'en.

En entrant, j'ai entendu la voix de Tate, et Nate Dietrich était penché sur son bureau et envahissait son espace. L'air à la fois en colère et gênée, elle a poursuivi :

— C'est ton dernier avertissement.

— Jared a raison, a grommelé Nate en se redressant. Tu n'en vaux pas la peine.

Et j'étais juste derrière lui.

— Assieds-toi, Nate.

Il s'est retourné, les sourcils arqués et l'air étonné, et nous étions debout entre les rangées de pupitres qui se remplissaient rapidement d'élèves.

— Eh, *man*, pas de problème. Si t'as pas fini avec elle...

Mes bras se sont tendus. J'avais envie de soulever le gars par les couilles pour le faire sortir.

« Si j'ai pas fini avec elle ? »

Juste alors, j'ai eu envie de me cacher.

Ma gorge s'est serrée.

« Tu parles ! »

Je voulais qu'elle ait mal. Je ne voulais pas qu'elle ait mal.

Je la détestais. Je l'aimais.

Je voulais violer son corps de plusieurs façons différentes. Je voulais la garder en sécurité.

J'étais dans un brouillard infini, mais une chose était certaine.

Elle n'était pas une moins que rien.

Au cours des années, elle avait subi pas mal de harcèlement à cause de moi. Les gens se font facilement manipuler. Ils veulent qu'on les accepte, et les cancans passent pour l'Évangile. Dites aux gens qu'une fille s'est fait faire un perçage du clito ou qu'elle mange du chien, et vous n'avez qu'à vous croiser les bras en regardant jacasser l'école.

Sauf que maintenant, mes rumeurs puérides étaient à peu près aussi efficaces qu'un condom percé. J'avais voulu éloigner les gars de Tate, mais ça ne fonctionnait plus tellement. Ils voyaient qu'elle était belle, et maintenant, après l'incident du vestiaire, ils la considéraient aussi comme une pute.

Et pour la première fois, je n'avais plus envie de tourmenter cette fille-là. Je voulais juste la prendre dans mes bras et la voir sourire.

Mes yeux se sont plissés, et j'aurais voulu lancer des dards sur la queue de ce gars-là.

— Ne lui parle plus. Va-t'en, lui ai-je ordonné.

Et du menton, je lui ai désigné un coin dans lequel il pourrait se cacher.

Est-ce que j'étais meilleur que lui ?

Non. Mais j'allais régler cette fichue question plus tard.

Lorsque Nate a décampé, Tate a poussé un soupir exaspéré, et en tournant les yeux vers elle, je l'ai vue serrer les lèvres. J'ai vu son air renfrogné, je savais que c'était pour moi, et je n'avais même pas encore compris pourquoi quand elle s'est mise à parler d'un air méprisant.

— Ne me rends aucun service. T'es une merde lamentable, Jared. Mais alors, j'imagine que je serais lamentable, moi aussi, si mes parents me détestaient. Ton père t'a abandonné et ta mère t'évite. Mais qui peut leur en vouloir, hein ?

J'ai arrêté de respirer, et la pièce s'est rétrécie autour de moi.

« Qu'est-ce qu'elle vient de dire, merde ? »

Je l'ai fixée en me sentant déchiré et à plat, et je savais qu'il était complètement inhabituel pour Tate de dire quelque chose de pareil, mais je savais aussi qu'elle avait dit la vérité.

Ce n'est pas que j'oubliais de respirer, mais que je ne voulais plus le faire.

J'avais l'impression que toutes les paires d'yeux de la salle étaient rivées sur moi et que les gens murmuraient derrière leurs mains en se moquant. J'étais dénudé, et tout le monde connaissait mes problèmes.

Mais quand j'ai regardé autour, je me suis aperçu que personne ne nous accordait la moindre attention.

Mes yeux se sont focalisés sur elle, et je me suis rappelé exactement pourquoi je la détestais.
Sous ses dehors de petite fille sage, il y avait une salope.

— Bon, tout le monde, a crié Mme Penley en entrant dans la salle.

Je n'ai rien dit et j'ai rejoint mon siège.

— Veuillez sortir vos boussoles et vérifier qui est votre est. Quand je dirai « Partez », veuillez prendre votre matériel et vous asseoir à côté de cette personne pour la discussion d'aujourd'hui. Vous pouvez déplacer des pupitres côte à côte ou face à face. Partez.

Je suis resté assis là, et Ivy Donner était devant moi avant même que j'aie la chance de tirer ma boussole.

Mais je l'ai à peine entendue bavarder.

Tate était en train de se joindre à Ben Jamison, et ils étaient en train de placer leurs pupitres face à face.

Bizarrement, je ne ressentais rien en la regardant. J'étais comme engourdi. Deux minutes plus tôt, j'avais envie de la tenir dans mes bras en m'excusant, et ça avait complètement disparu.

Ce n'est pas tout. Je ne me sentais même pas en colère, non plus.

Tate m'avait échappé. Je m'en fichais.

J'étais une merde. Ça ne me dérangeait pas non plus.

De temps en temps, elle me regardait. Je n'avais pas envie d'elle. Je ne la détestais pas.

Ça... ne... faisait... rien... du... tout.

Chapitre 17

— Arrête ! a dit K.C. en riant. Tu triches !

— Je ne triche pas.

Je suis resté là avec un petit sourire satisfait, penché sur ma queue de billard.

— J'ai réussi mon coup. J'en ai un autre.

K.C. et moi, on était face à face de chaque côté de ma table de billard, dans la salle familiale, et sa frustration m'a vraiment donné envie de rire.

« K.C., le requin du billard. Qui l'aurait cru ? » me suis-je dit.

Après les cours et l'épisode avec Tate, je m'étais calmé au travail et j'étais rentré chez moi.

En arrivant dans l'entrée de garage, j'avais vu une Lincoln noire garée à côté, chez les Brandt, et j'avais tout de suite grogné.

« La grand-mère de Tate. »

Normalement, j'aurais été vexé que Tate soit en compagnie d'un adulte envahissant.

Mais non.

Sa grand-mère se mêlait des affaires de tout le monde et essayait toujours de me parler lorsqu'elle était en visite. Sachant que Tate était seule, à présent, j'aurais dû me douter qu'elle viendrait rester avec elle. J'espérais seulement qu'elle ne resterait pas longtemps.

K.C. était arrivée vers 20 h, et on en était à notre cinquième partie de billard.

— Tu as annoncé la 6, pas la 6 et la 10 ! a-t-elle contesté. Tu ne peux pas envoyer deux boules en même temps dans la poche. Tu dois placer la boule que tu annonces.

— Ça, ça s'appelle être génial, lui ai-je répliqué.

La mine renfrognée, les lèvres tordues, elle était frustrée.

Sa colère avait quelque chose de charmant, et ce soir-là, elle était dans un beau désordre. Ses longs cheveux bruns, un peu plus pâles que les miens, étaient lâchement attachés en queue de cheval, et elle n'était pas maquillée.

C'est le signe évident qu'une fille n'est pas amoureuse. J'ai haussé les épaules et levé les mains en l'air en faisant semblant d'être agacé.

— Bon, d'accord. À toi de jouer.

Son regard s'est allumé, tout comme son éclatant sourire, et elle s'est penchée sur la table pour jouer à son tour.

Même s'il était presque 22 h, je n'étais pas pressé de la voir partir.

Elle a remporté quatre des cinq parties, et j'avais l'impression de devoir me rendre à l'urgence pour me faire recoudre les couilles. Je me demandais comment une fille collet monté, qui ne pouvait rien toucher au premier cours de biologie sans dire « eurk ! », avait appris à jouer au billard d'une façon intraitable.

On est passés au salon, et j'ai posé mon bras autour de son cou, en l'attirant doucement.

— Alors, il faut que je te demande quelque chose.

Elle a poussé un long soupir.

— Ouais, moi aussi.

J'ai baissé les yeux vers elle.

— Toi d'abord.

En s'écrasant sur le sofa, elle a regardé ses mains posées sur ses genoux.

— Je sais que tu m'utilises pour atteindre Tate, Jared. Pour la mettre en colère, ou...

Elle m'a regardé.

— ... la rendre jalouse.

Mes jambes se sont raidies, et je ne me suis pas assis. J'ai croisé les bras et me suis rendu jusqu'à la fenêtre éclaboussée par la pluie et, par habitude, j'ai levé les yeux vers les fenêtres obscurcies de la chambre de Tate.

« Fais pas ça. »

— Jared, je t'utilise, moi aussi, a-t-elle continué. Je ne suis même pas certaine de vouloir revoir Liam, mais je veux qu'il sache que je ne reste pas assise chez moi en train de l'attendre, non plus. C'est pour ça que j'ai accepté ton invitation, ce soir. Tate a dit qu'elle était occupée et je ne voulais pas rester à la maison.

Je me suis retourné en penchant la tête de côté, et je l'ai regardée.

— K.C., tu aurais pu utiliser n'importe qui pour rendre Liam jaloux. Pourquoi moi ? Tu savais que ça ferait du mal à Tate, si elle croyait que tu sortais avec moi.

Je l'ai presque vue fondre dans le sofa. Son visage s'est effondré, elle a lentement ramené ses genoux sur sa poitrine et les a serrés.

— Ma mère est...

Elle murmurait presque.

— ... dominatrice.

Elle a secoué la tête, comme si le mot était trop simpliste.

— Elle choisit mes vêtements, vérifie mon téléphone cellulaire, choisit mes cours, et même...

Mais sa respiration s'est arrêtée, et elle s'est étouffée dans un sanglot sec.

J'avais la bouche sèche, et j'étais immobile.

« Bordel. »

Qu'est-ce qu'elle ne disait pas ?

En utilisant son pouce, elle a attrapé des larmes à mesure qu'elles tombaient.

— De toute façon, après Liam, je suis seulement dégoûtée d'être moi. Dégoûtée d'être faible et de me laisser faire. Je me suis dit que, mieux que personne d'autre, Jared Trent allait porter sur les nerfs de Liam.

Elle a légèrement retroussé les commissures de sa bouche, et j'ai compris ce qu'elle disait.

On cherchait tous les deux à avoir du pouvoir.

— Mais tu savais que ça allait blesser Tate, ai-je répété, continuant à chercher une raison pour laquelle elle voudrait faire mal à sa prétendue meilleure amie.

— Ouais, a-t-elle répondu en soupirant. Ça ne faisait pas partie de mes intentions, mais je me suis dit que ça allait renverser notre jeu à tous les deux. Faire avancer les choses, d'une certaine façon.

J'ai sourcillé et je lui ai demandé :

— Même au risque de perdre ton amie ?

Mais elle m'a poussé en riant.

— Tu n'es pas aussi fort que ça, Jared.

Elle a baissé les yeux, puis a continué d'une voix douce :

— Tate et moi, ça va aller. Mais il ne faut pas qu'elle le sache. Elle sait qui elle est. Elle n'est ni folle ni angoissée. Je ne veux pas qu'elle me juge parce que je joue à ce jeu avec Liam. Je veux que personne ne sache.

Elle a remis ses pieds sur le tapis et s'est redressée en me regardant dans les yeux.

— Jared, je ne sais pas du tout quel est ton problème avec elle, mais je sais que tu n'es pas un mauvais gars. Je croyais qu'à son retour, les choses seraient différentes. Que vous alliez dépasser ce gâchis.

En m'asseyant à côté d'elle, j'ai dit :

— C'est fait.

K.C. a plissé les yeux et remonté le menton. Puis, elle a dit sans rien demander :

— Tu es amoureux d'elle.

J'ai rougi.

— Non, ai-je répondu d'un ton ferme.

— Bien.

Elle a fait claquer ses mains sur ses genoux, et son ton s'est soudainement allégé, ce qui m'a surpris.

— Ben Jamison sera à la course, vendredi soir. Il est censé y aller avec Tate. Peux-tu rentrer tes griffes ?

Mes bras étaient posés sur le dossier du sofa — autrement, elle m'aurait vu serrer les poings.

J'avais beau essayer de ne pas m'en faire, Madoc, K.C. et tous les autres, d'ailleurs, continuaient de me rappeler que Tate poursuivait sa vie.

— Je me fiche de savoir qui fait quoi, K.C., ai-je dit, sans émotion.

Elle m'a regardé pendant quelques secondes, alors que je gardais le regard fixe devant moi. En lissant avec ses mains son jeans délavé, elle m'a demandé :

— Tu veux me rendre service ? Continuons de faire notre numéro pendant la course. Liam affronte Madoc, et je veux juste...

Comme je savais exactement ce qu'elle me demandait, je l'ai interrompue :

— Ouais. Compte sur moi.

Si elle voulait rendre Liam jaloux, je pouvais lui donner un coup de main. Ce n'était pas une cause très honorable, mais c'était amusant.

Pour changer de sujet, j'ai suggéré :

— Un film ?

— Bien sûr. Aimes-tu les films de danse ?

Aussitôt, j'ai failli la jeter à la porte.

* * *

Dehors, il tombait une pluie abondante et l'air était chargé d'énergie. Lorsque K.C. est partie, vers minuit, je lui ai donné un sweat-shirt pour se couvrir la tête, puis j'ai verrouillé les portes et je suis monté dans ma chambre en courant.

Pour la première fois depuis des années, je voulais grimper dans l'arbre.

Tate et moi, on avait l'habitude d'y grimper et de s'y asseoir durant les orages — n'importe quand, en fait. Sauf que je ne l'avais pas vue là depuis des années.

J'ai remonté la vitre, j'ai sorti la tête dans le vent et la pluie, et j'ai tout de suite figé.

« Bordel. »

Tate était dans l'arbre.

Mes doigts se sont serrés sur le bord de la fenêtre.

La première chose qui m'est venue à l'esprit, c'est un ange. Ses cheveux ondulés et brillants. Ses jambes ballantes, longues et douces. C'était parfait ainsi, comme un tableau.

Puis, je me suis rappelé que Satan aussi était un ange.

« T'es une merde lamentable, Jared. »

Aujourd'hui, ses paroles m'avaient ébranlé plus que je ne voulais l'avouer. D'un ton railleur, je lui ai crié :

— T'es assise dans un arbre pendant un orage ? Génial.

Soudain, elle a levé la tête et a tourné la tête vers moi.

Ses yeux — à ce que je voyais, du moins — n'exprimaient pas la colère qu'elle me réservait habituellement. Elle ne me regardait pas tout à fait. Non, son regard était réservé et un peu triste.

— Je crois bien que oui, a-t-elle dit en se détournant.

Son comportement me déroutait. Elle n'était pas timide, mais pas aimable non plus. Est-ce qu'elle se sentait mal à propos de ce qu'elle m'avait dit aujourd'hui ?

Bon, je n'avais pas besoin de sa pitié. J'avais envie de sa foutue colère.

« T'en fais pas pour moi. »

Je voulais qu'elle reste là et qu'elle assume ce qu'elle faisait. Pas qu'elle s'excuse, ni qu'elle se défile.

« Mets-toi en colère contre moi, Tate. »

— Un arbre... La foudre... Ça te dit quelque chose ?

Je continuais à la contrarier. Je savais qu'il était dangereux d'être assis dans un arbre pendant un orage, mais on l'avait fait plusieurs fois, plus jeunes.

— Ça ne t'a jamais dérangé, avant.

Elle parlait haut et fort, et l'émotion avait disparu de sa voix alors qu'elle regardait notre rue luisante.

— Quoi ? Le fait que tu t'assoies dans un arbre pendant un orage ?

— Non, le fait que je me fasse mal.

Sa réplique m'a cloué le bec.

« La salope. »

Chaque muscle de mon corps s'est raidi, et je voulais la secouer en criant : « Ouais, je m'en fous bien qu'il t'arrive quelque chose ! »

Mais je ne pouvais pas.

Je m'en faisais — bordel ! — et à cause de ça, j'avais envie de donner un coup de poing dans un mur. Pourquoi est-ce que je voulais savoir ce qu'elle faisait ? Qui elle fréquentait ? Qui elle baisait ?

« Mais alors, j'imagine que je serais lamentable, moi aussi, si mes parents me détestaient. »

Ses paroles se répandaient dans mon cerveau comme des tentacules et vampirisaient tout le bien que j'avais jamais pensé d'elle. Tous les souvenirs.

Il fallait que je l'extirpe de mon cœur et de ma tête.

— Tatum ?

J'ai failli hésiter, mais je me suis obligé à dire le reste.

— Que tu sois vivante ou morte, je m'en fous.

Je lui ai tourné le dos et j'ai fini par m'en aller.

Chapitre 18

Le lendemain, K.C. est arrivée à bout de souffle à ma table au repas du midi. Elle ne voulait pas en parler, et je ne voulais pas le lui demander, mais je supposais qu'il s'agissait de Tate ou de Liam.

Liam, je m'en fichais complètement. Tate, j'essayais de moins m'en fichier.

— Bon, je viens de recevoir un texto de Zack.

Madoc est arrivé et a fait tourner une chaise pour la chevaucher.

— Derek Roman est de retour pour la fin de semaine. Il veut courir contre toi vendredi soir.

J'ai grogné intérieurement, pas parce que je croyais perdre, mais parce que Roman était incroyablement imbécile.

Ouais, ce que j'avais fait à Tate, ces dernières années, ce gars-là l'avait fait, en 10 fois pire, à la moitié de l'école quand il étudiait ici. Je pouvais gagner ou perdre, mais il serait miraculeux que ma voiture soit intacte à la ligne d'arrivée.

J'ai haussé les épaules.

— C'est bon. Comme ça va être une course serrée, les paris vont être payants.

Et j'avais besoin de cet argent. Mon père me piquait du fric chaque semaine, et ce n'était pas de l'argent de poche. Mais il était futé. Il voulait du fric, mais n'était jamais trop avide. Assez pour que ça me dérange, mais pas assez pour que je ne puisse pas lui en donner.

— Tu cours contre Liam, hein ? a demandé K.C. à Madoc.

Il l'a regardée de l'autre côté de la table et a fait un sourire narquois.

— Je ne sais pas si on doit appeler ça une course. C'est plutôt une castration.

— Sois prudent, hein ?

Elle paraissait inquiète.

Vraiment ?

Madoc a penché son torse en avant, sur le dossier de sa chaise. D'une voix basse et rauque, il a dit :

— K.C ? Je t'imagine complètement nue, maintenant.

Et je n'ai pas pu me retenir. J'ai renâclé et j'ai explosé de rire, en m'enfouissant le front dans la main.

— Eurk ! a gémi K.C., dégoûtée.

Elle s'est levée, a redressé sa jupe en denim coupé, et s'est dirigée d'un air furieux vers les portes de la cafétéria, mais Madoc et moi, on ne pouvait toujours pas se maîtriser.

« Bordel, il est imbattable. »

— K.C., attends ! lui ai-je crié, n'essayant pas vraiment de la faire revenir.

Madoc s'est levé en ricanant encore.

— K.C., allons, c'était une blague.
Mais elle ne s'est pas retournée.
Et on a continué de rigoler.

* * *

Tate et moi, on s'est regardés dans les yeux quelques fois au cours de la journée. L'orage de ses yeux était devenu une fine pluie, mais je n'ai pas pris le temps d'y penser.

Je ne pouvais pas. La crise était passée entre nous. De son côté, elle l'était depuis longtemps, mais pour moi, il fallait qu'elle finisse tout de suite.

Le cours sur la thématique s'est déroulé paisiblement, mais Penley nous a fait disposer nos pupitres en cercles, et j'avais une vue parfaite sur Tate assise en face de moi. De temps à autre, je la surprénais à me regarder, et je ne pouvais pas lire ses pensées dans ses yeux.

On venait de remettre nos pupitres en place, et Mme Penley parlait de monologues qu'on était censés jouer au cours des deux semaines suivantes. J'étais prêt à foutre le camp pour aller au lac avec Madman. Le pauvre chien avait souffert de négligence, dernièrement : j'avais mon boulot, l'école, et j'étais parti les fins de semaine. Parfois, je l'emmenais quand je passais du temps avec Jax, mais c'était habituellement la nuit que je lui tenais compagnie.

Je me suis demandé un moment si Tate voudrait parfois l'emmener, pour lui donner un peu plus d'attention, mais j'ai tout de suite repoussé la pensée.

On n'était pas des amis, et je ne lui demandais rien.

Comme si elle lisait mes pensées, j'ai remarqué qu'elle bougeait sur son siège, et en levant les yeux, j'ai vu qu'elle s'était retournée en me fixant.

Elle a cligné des yeux, les a baissés et les a relevés aussitôt comme si elle se sentait triste, perdue, ou autrement. Quelque chose comme du regret ou du désespoir. Pourquoi était-elle triste ? J'ai plissé les yeux et j'ai essayé de détourner le regard. Je n'avais pas à savoir ce qui se passait de son côté.

— Bon, tout le monde, a dit Penley, son attention encore rivée sur le bout de papier sur lequel elle continuait d'écrire. N'oubliez pas que la rencontre concernant l'intimidation est prévue pour le 29. Au lieu de vous rendre à la première période, allez à...

Tate a brusquement levé la main en l'interrompant.

— Mme Penley ?

L'enseignante a levé les yeux.

— Oui, Tate ?

— Il nous reste cinq minutes de cours, a-t-elle dit d'un ton poli. Est-ce que je peux livrer mon monologue tout de suite ?

« Quoi ? »

Ce projet ne devait pas être remis avant un bon moment, et tout le monde, y compris Penley,

avait les yeux exorbités.

Que pouvait bien faire Tate ?

— Euh, eh bien, je ne m'attendais pas à déjà noter les travaux. As-tu terminé ta rédaction ?

— Non, je vais vous la donner à la date prévue, mais j'aimerais vraiment le réciter maintenant.

S'il vous plaît.

J'ai grincé des dents.

— D'accord.

Malgré elle, Penley a poussé un soupir.

— Si tu es certaine d'être prête...

« Super. »

Je ne voulais certainement pas regarder Tate ni entendre sa voix, maintenant. Surtout parce que je savais qu'il me serait difficile de ne pas la regarder.

« Le bruit. L'espace. La distraction. »

Affalé sur ma chaise, j'ai étiré mes jambes et croisé mes chevilles. J'ai pris mon stylo, je l'ai appuyé sur le papier de mon cahier et j'ai commencé à dessiner des cubes tridimensionnels.

— J'aime les orages.

C'est ce qu'elle a dit pour commencer, mais j'ai gardé les yeux rivés sur les lignes que je dessinais.

— Le tonnerre, la pluie torrentielle, les mares d'eau, les chaussures mouillées. Lorsque les nuages se présentent, je suis remplie de cette attente vertigineuse.

J'ai sourcillé. Tate adorait la pluie.

— Tout est plus beau sous la pluie. Ne me demandez pas pourquoi.

Elle paraissait légère et naturelle, comme si elle parlait à un ami.

— Mais c'est comme un autre champ de possibilités. Avant, je me sentais comme un superhéros, je roulais à vélo sur des chemins dangereusement glissants, ou peut-être comme un athlète olympique qui supporte de rudes épreuves pour se rendre à la ligne d'arrivée.

Elle a marqué un temps d'arrêt, et j'ai soulevé mon stylo en m'apercevant que je continuais de repasser sans cesse sur le même carré.

— Les jours ensoleillés, quand j'étais petite, je pouvais encore avoir ce frisson. Tu me donnais le vertige à force d'attendre, tout comme un orage symphonique. Tu étais une tempête au soleil, le tonnerre dans un ciel morne et sans nuages.

Le soupçon s'est insinué sous ma peau, et ma respiration est devenue superficielle.

Ce n'était pas un monologue. Elle a continué :

— Je me rappelle : j'engouffrais mon petit déjeuner en vitesse pour pouvoir aller frapper à ta porte. On allait jouer toute la journée, et on revenait seulement pour manger et dormir. On jouait à cache-cache, tu me poussais sur la balançoire, on grimpait aux arbres.

Je n'ai pas résisté. Mes yeux se sont jetés sur les siens, et mon cœur, bordel... on aurait dit

qu'elle le prenait et le serrait dans sa main.

« Tate. »

Est-ce qu'elle me parlait ?

— Le fait d'être ton acolyte me redonnait l'impression d'être dans mon élément.

Ses yeux se sont rivés sur les miens.

— Tu vois, quand j'avais 10 ans, ma mère est morte. Elle avait le cancer, et je l'ai perdue avant de vraiment la connaître. Mon monde me paraissait si incertain, et j'avais peur. C'est toi qui as remis les choses en ordre. Avec toi, je suis devenue courageuse et libre. On aurait dit que la partie de moi qui était morte avec ma mère revenait quand je te rencontrais, et je n'avais plus mal. Rien ne me faisait mal si je savais que tu étais là, avec moi.

Je ne pouvais plus reprendre mon souffle, merde. Pourquoi est-ce qu'elle faisait ça ? Je n'étais rien pour elle.

— Puis, un jour, subitement, je t'ai perdu aussi. La blessure est revenue, et je me suis sentie malade quand j'ai vu que tu me détestais. Mon orage a pris fin, et tu es devenu cruel. Il n'y avait pas d'explication. Tu es parti, tout simplement. Et mon cœur s'est déchiré. Tu me manquais. Ma mère me manquait.

Une larme a coulé sur sa joue au même moment où ma gorge s'est serrée.

Elle me regardait comme avant, comme si j'étais tout pour elle.

Des tonnes et des tonnes de merde tournoyaient dans mon esprit alors que je la regardais.

Toute la merde que j'avais faite pour prouver que j'étais fort. Pour prouver que je n'avais pas besoin de quelqu'un qui n'avait pas envie de moi. J'ai dégluti en essayant de calmer le martèlement dans ma poitrine.

Est-ce qu'elle m'avait aimé ?

« Non. »

Elle mentait. Elle mentait sûrement.

— Ce qui était pire que de te perdre, c'est quand tu t'es mis à me blesser. Tes paroles et tes gestes m'enlevaient le goût de venir à l'école. Ils me rendaient mal à l'aise chez moi.

Ses yeux se sont gonflés d'autres larmes, et je voulais casser quelque chose.

Elle était blessée. J'étais carrément malheureux. Mais pourquoi ?

J'ai avalé ma salive, et le nœud s'est desserré dans ma poitrine. Elle a pincé les lèvres et prononcé une phrase difficile :

— Tout ça me fait encore mal, mais je sais que rien n'est de ma faute. Je pourrais utiliser bien des mots pour te décrire, mais le seul qui comprend « triste, en colère, malheureux et pitoyable », c'est « lâche ». Dans un an, je serai partie, et tu seras devenu un moins que rien qui a atteint l'apogée de son existence à l'école secondaire.

Une fois de plus, ses yeux ont dérivé vers moi, et sa voix s'est raffermie.

— Tu étais ma tempête, mon nuage de tonnerre, mon arbre dans l'averse. J'ai aimé toutes ces

choses, et je t'ai aimé. Mais maintenant ? Tu n'es qu'un putain de désert. Je croyais que tous les crétins conduisaient des voitures allemandes, mais il se trouve que des cons en Mustang peuvent tout de même laisser des cicatrices.

Mes poings se sont serrés, et j'avais l'impression d'être tassé dans un espace minuscule en cherchant une sortie.

Je me suis à peine aperçu que la classe l'applaudissait — non, l'acclamait. Tout le monde a trouvé son « interprétation » magnifique. Je ne savais pas quoi penser, merde.

Elle faisait comme si elle se souciait de moi. Ses paroles me disaient qu'elle se rappelait tout ce qui était bon entre nous. Mais la fin... était comme un adieu.

Elle a salué, ses cheveux sont tombés autour d'elle lorsqu'elle s'est penchée, et elle avait un sourire triste. Comme si elle se sentait bien, mais coupable de bien se sentir.

Le cri distant de la cloche de l'école a résonné, et j'ai bougé de ma chaise, j'ai croisé son bureau, où elle s'était rassise et, en sortant de la salle, je me sentais comme dans un maudit tunnel. Des gens m'ont contourné à toute vitesse pour féliciter Tate pour son travail bien fait et ont poursuivi leurs occupations comme si mon monde n'était pas en train de s'écrouler.

Tout était comme un bruit blanc autour de moi. Le seul son qui remplissait mes oreilles, c'était mon propre battement de cœur alors que je marchais, hébété, dans le couloir.

J'ai appuyé mon front sur la céramique fraîche du mur de l'autre côté de la salle de cours de Penley, et j'ai fermé les yeux.

Qu'est-ce qu'elle avait bien pu me faire, bordel ?

Je pouvais à peine respirer. Je me suis efforcé d'aspirer de l'air.

« Non, non... Pas ça, merde. »

Elle mentait. Tout ça, c'était un jeu.

Tout ce que j'avais voulu, à 14 ans, c'était elle. Et elle n'avait pas pensé à moi alors que je hurlais pour qu'elle vienne. Je ne lui avais pas manqué alors que j'étais chez mon père, cet été-là. Elle n'avait pas envie de moi alors, et elle n'avait pas envie de moi maintenant.

Le jour de mon retour, j'avais tellement besoin d'elle, et elle ne m'avait pas accordé une seule fichue pensée.

« Bordel, Tate. Fais pas ça. Ne m'embrouille pas la cervelle. »

Bordel, je ne savais plus ce que je voulais. Je voulais la laisser tranquille. Je voulais l'oublier. Mais je ne le faisais pas.

Je voulais peut-être juste la tenir dans mes bras et l'aspirer jusqu'à ce que je ne me rappelle plus qui j'étais.

Mais je ne pouvais pas. J'avais besoin de haïr Tate. J'avais besoin de la détester parce que si je ne savais pas où couler toute mon énergie, je serais encore en train de tourner. Mon père m'aurait eu, moi, et je ne l'aurais pas eue, elle, pour me perdre en elle.

— À plus, Jared.

Je me suis retourné et j'ai cligné des yeux. Ben m'avait appelé, et elle était avec lui.

Elle me regardait comme si je n'étais rien. Comme si je n'étais pas le point de mire de sa vie, tandis qu'elle était en plein centre de la mienne.

J'ai fourré mes poings dans la poche de ma veste à capuchon pour qu'elle ne me voie pas les serrer. C'était plutôt naturel pour moi quand j'étais en public. Pour noyer ma colère, pour que personne ne remarque ce qui bouillonnait au fond de moi.

J'ai grincé des dents.

« Elle ne peut pas me faire de mal. »

Mais l'air qui sortait de mon nez s'est réchauffé alors que je les regardais disparaître au fond du couloir.

Elle s'en allait avec lui.

Elle venait de me régler mon compte dans cette salle de cours.

Elle survivait à moi.

Et j'ai serré les poings plus fort, jusqu'à ce que les os de mes doigts me fassent mal.

— Tu me raccompagnes ?

Ma mâchoire s'est tout de suite serrée, et la frustration menaçait de devenir de la rage.

Je n'avais même pas à me retourner pour savoir que c'était Piper.

Elle était la dernière chose que j'avais en tête ces temps-ci, et j'aurais préféré qu'elle comprenne et qu'elle s'en aille.

Mais alors, je me suis rappelé qu'elle savait faire une chose.

— Dis rien.

Je me suis retourné et je l'ai prise par la main sans même la regarder, et je l'ai traînée jusqu'à la prochaine salle de bain. J'avais besoin de brûler de la frustration, et Piper savait comment faire. Elle était comme de l'eau. Elle prenait la force de son contenant. Elle ne me défiait pas, n'exigeait rien. Je n'avais qu'à la prendre.

C'était après l'école. La place était vide, alors j'ai foncé dans une cabine, je me suis assis sur un siège et je l'ai posée sur moi. Elle a gloussé, je pense, mais franchement, je me fichais bien de qui elle était, d'où j'étais, ou que quelqu'un puisse nous surprendre. J'avais besoin de plonger profondément. Si loin au fond d'une caverne que je ne pourrais même pas entendre mes propres pensées. Que je ne pourrais même pas voir ses cheveux blonds et ses yeux bleus dans ma tête.

« Tate. »

J'ai arraché le petit cardigan rose de Piper et j'ai attaqué sa bouche. Ce n'était pas bon. Ce n'était pas censé l'être. Pour moi, il ne s'agissait pas de prendre mon pied, mais ma revanche.

J'ai saisi les bretelles de son débardeur et les ai abaissées sur ses bras, puis son soutien-gorge a suivi, jusqu'à ce que tout ça se retrouve à sa taille. Sa poitrine était libérée, à ma disposition, et j'ai plongé alors qu'elle gémissait.

« Rien ne me faisait mal si je savais que tu étais là, avec moi. »

J'essayais de fuir Tate, mais elle me rattrapait. J'ai écrasé Piper contre moi et j'ai humé sa peau, et je voulais qu'elle soit quelqu'un d'autre.

« Je me suis sentie malade quand j'ai vu que tu me haïssais. »

Mon cœur battait encore la chamade comme s'il ne voulait plus habiter dans mon corps, et je ne pouvais pas me calmer. Eh, merde !

Piper s'est penchée en arrière et a commencé à s'affairer sur moi, et je l'ai couverte de mes mains en essayant de trouver l'échappatoire. De reprendre le dessus.

« Et mon cœur s'est déchiré. Tu m'as manqué. »

J'ai agrippé le derrière de Piper et j'ai attaqué son cou. Elle a gémi à nouveau et a dit une imbécillité quelconque, mais je ne l'entendais pas. Il n'y avait qu'une voix dans ma tête, et aucune parole ne pouvait la faire taire, ni de la part de Piper, ni d'une autre fille.

« J'ai aimé toutes ces choses, et je t'ai aimé. »

Puis, je me suis arrêté.

Tout l'air que j'avais en moi a fui.

« Tate m'avait aimé. »

Je ne savais pas si c'était l'aspect de ses yeux en larmes ou le ton de sa voix, ou peut-être le fait que je la connaissais mieux que tout le monde, ou presque. Mais je savais qu'elle disait la vérité.

Elle m'avait aimé.

— Qu'est-ce qui se passe, bébé ?

Piper m'a pris par le cou, mais je n'arrivais pas à la regarder. Je suis juste resté là à respirer comme un fou dans ses seins, en essayant de me faire croire même une seconde que c'était Tate que je tenais dans mes bras.

— Jared. Qu'est-ce que t'as ? T'as l'air bizarre depuis la rentrée.

Sa petite voix pleurnicharde. Elle ne savait donc pas quand se taire ?

J'ai passé mes mains sur mon visage.

— Lève-toi, c'est tout. Je vais te raccompagner, ai-je répondu d'un ton hargneux.

— Je ne veux pas rentrer. Tu m'ignores depuis un mois. Depuis plus longtemps, même !

Elle a remis son débardeur et son chandail, mais elle restait là.

J'ai inspiré à fond en essayant de réprimer la crise en train d'exploser dans mon ventre.

— Tu veux que je te raccompagne ou pas ? ai-je dit en la clouant d'un regard qui disait « c'est à prendre ou à laisser ».

Piper savait qu'il ne fallait pas poser de questions. Je ne disais rien à Madoc, et je n'allais pas commencer avec cette fille-là.

* * *

Dès que je suis arrivé chez moi, mon humeur est allée de mal en pis. Après avoir déposé Piper, je

me suis contenté de rouler. J'avais besoin d'écouter de la musique, de me dégager l'esprit et d'essayer de me débarrasser de cette douleur à la poitrine.

Je voulais faire porter le blâme à Tate. Me boucher les yeux, comme toujours quand elle avait mal.

Mais je ne pouvais pas. Pas cette fois-ci.

Il n'y avait pas moyen de fuir la vérité. Pas question de me plonger dans une fête ou une fille pour me distraire.

En vérité... j'aurais voulu retourner à cette journée dans le parc. Retourner à l'étang aux poissons où j'avais décidé pour la première fois qu'elle devait souffrir. J'aurais fait les choses différemment.

Au lieu de la repousser, j'aurais enfoui mon visage dans ses cheveux et je l'aurais laissée me ramener de l'endroit où j'étais allé. Elle n'aurait pas eu à dire ni à faire quoi que ce soit. Juste à combler mon monde.

Mais ce jour-là, ma colère était plus profonde que mon amour pour elle, et maintenant, je ne pouvais pas faire face à mes gestes du passé. Je ne pouvais pas affronter le fait qu'elle me détestait, que ma mère voulait à peine me voir, et que mon père passait tous les samedis à me rappeler quel raté j'étais.

« Allez chier. Qu'ils aillent tous chier. »

Je suis rentré chez moi, j'ai claqué la porte et j'ai lancé mes clés à travers la pièce. L'endroit était silencieux comme une église, sauf pour le bruit des pattes de Madman qui détalait sur le plancher.

Il a commencé à griffer mon pantalon et à gémir pour attirer mon attention.

— Pas maintenant, mon ami, lui ai-je dit.

Et je suis entré dans la cuisine. Madman ne pouvait pas me calmer, et je voulais frapper quelque chose. En ouvrant brusquement le frigo, j'ai remarqué que ma mère avait collé une note sur la porte.

Partie pour la soirée. Commande une pizza. Je t'aime !

J'ai claqué la porte.

« Toujours partie, merde. »

J'ai serré le réfrigérateur par les côtés et j'ai appuyé ma tête sur l'inox.

« Peu importe », me suis-je dit.

Tout allait bien. J'avais des parents moches, mais qui n'en a pas ? J'avais envoyé promener Tate, mais il y avait d'autres filles. Je ne savais pas du tout ce que j'allais faire de ma vie, mais j'avais seulement 18 ans — ou presque.

Tout... allait... bien.

J'ai serré les côtés plus fort, en m'efforçant de croire le mensonge.

Puis, je me suis vu, seul dans une cuisine, en train de serrer un réfrigérateur dans mes bras. En

train de me dire que ma vie était belle.

« Merde. »

J'ai commencé à frapper sur les portes d'acier. Chaque muscle de mon corps s'est étouffé alors que je donnais des coups de paumes répétés. Madman a aboyé et a détalé.

Toutes les saloperies que ma mère gardait dessus se sont renversées ou brisées au plancher, et je continuais. J'ai frappé encore et encore le mur avec les deux mains.

« Rien ne me ferait mal, si je savais que tu étais là, avec moi. »

Elle me bousillait la tête. Pourquoi est-ce que je ne pouvais pas l'oublier ?

Je me suis arrêté, les épaules voûtées, me suis obligé à respirer, mais ce n'était pas assez. Je me suis retourné pour monter à l'étage. Si ma mère était partie pour la soirée, il n'y avait pas de mal à ouvrir la bouteille de whiskey. Comme elle était alcoolique, je la gardais cachée. Mais ce soir, j'avais besoin de m'évader. Je ne pouvais pas avaler la douleur. Je ne pouvais pas l'affronter, et il fallait que je m'engourdisse.

En montant l'escalier, j'ai remarqué que la porte avant était ouverte.

« Merde. »

Je n'avais pas dû fermer le loquet en la claquant. Et Madman était sorti, sans aucun doute.

J'ai donné un coup de pied à la porte. Fort.

« Génial, mon vieux. »

Même le chien était parti.

Une fois dans ma chambre, je suis allé à la réserve que Madoc et moi on avait fauchée à son père et j'ai tiré une bouteille.

J'ai arraché ma veste à capuchon et ma chemise, j'ai enlevé mes bottes d'un coup de pied, et j'ai dévissé la bouteille, puis j'ai avalé de grandes gorgées pour noyer sa voix dans ma tête.

Mais en allant à ma fenêtre, j'ai tout de suite figé.

Elle était là.

En train de danser.

Les yeux fermés, elle sautait.

Une image d'elle en robe de nuit pourpre m'est venue à l'esprit, mais je ne pouvais pas la replacer.

Elle paraissait ridicule et elle ne dansait pas mieux que moi. J'ai presque ri quand elle a lancé en l'air les oreilles de diable et s'est mise à crier avec la musique. Ma poitrine s'est gonflée : j'avais besoin de la serrer dans mes bras.

Et là, je voulais qu'elle revienne.

Mais qu'est-ce que j'allais lui dire, bordel ? Je ne pouvais pas tout lui avouer.

Pas tout.

J'ai ramené la bouteille à mes lèvres, j'ai fermé les yeux et j'ai refoulé la bile dans ma gorge.

Il n'y avait rien à dire. Le gars qu'elle connaissait quand on avait 14 ans avait disparu. Mes

parents m'avaient abandonné. Elle, elle m'avait quitté.

J'étais seul, comme ce monstre l'avait prédit.

La morsure brûlante de la haine et de l'enfer est remontée le long de mon cou et à ma tête, jusqu'à ce que mes nerfs brûlent tellement que je voulais m'arracher la peau, juste pour respirer.

J'ai lancé la bouteille à travers la pièce. Elle s'est écrasée contre le mur avant de se répandre sur le plancher.

« Ah, merde ! »

En quittant la pièce et en fonçant dans l'escalier, j'ai perdu les pédales. J'ai renversé des chaises, j'ai cassé des photos, et j'ai cogné sur de la poterie et du cristal. J'ai tout cassé, en frappant ici et là avec le tisonnier. J'ai détruit chaque photo que ma mère avait de moi souriant, et chaque foutue figurine qui donnait l'impression qu'on était un foyer heureux. En deux heures, la maison était détruite de fond en comble, et j'étais perdu et épuisé.

Quand tout a été fini, c'était une catastrophe, et j'étais couvert de sueur.

Mais je planais. Personne ne pouvait me blesser si je pouvais les blesser en retour.

D'une stupeur et d'un calme sereins, je me suis assis dehors sur le balcon arrière avec une autre bouteille de ma réserve de whiskey, et j'ai laissé la pluie me rafraîchir. Je ne sais pas combien de temps j'ai passé là, mais j'ai fini par respirer, et ça me faisait du bien. Il faut avouer que se conduire comme un enfant de cinq ans et casser des choses sans valeur, ça fait du bien. J'avais enfin repris le dessus, et j'étais assis là, en train de boire, en appréciant le calme dans ma tête.

— Jared ?

J'ai tourné la tête et j'ai tout de suite perdu mon souffle.

« Tate ? Ouf, bordel. Non, non, non... Elle est là ? En short et en débardeur ? »

Je me suis détourné en espérant qu'elle s'en aille. Je ne voulais pas perdre la face avec elle. Ni faire une bêtise. J'avais fini par me calmer, mais ma tête était loin d'être assez claire pour l'affronter maintenant.

— Jared, le chien aboyait dehors. J'ai sonné. Tu n'as pas entendu ?

Merde, elle était tellement près. Je sentais l'attirance. Je voulais me rapprocher. Me fondre dans ses bras jusqu'à ce que je ne puisse même pas me souvenir de la veille.

Elle est arrivée devant moi, sous la pluie, et mes doigts picotaient. Ils la désiraient.

J'ai levé les yeux, juste un moment, incapable de résister à l'attraction.

« Sacré bordel. »

Elle était trempée. Et j'ai encore baissé les yeux, sachant ce que je ferais, si je continuais à regarder. Son débardeur mouillé collait à son corps, mais elle essayait de le cacher en croisant les bras. Ses jambes luisaient sous l'eau qui dégoulinait, et son short adhérait à ses cuisses humides et tonifiées.

— Jared ? a-t-elle hurlé. Veux-tu bien me répondre ? La maison a été saccagée.

J'ai essayé de la regarder à nouveau. Pourquoi ? Qui sait, merde ? Chaque fois que je la voyais, je voulais enfouir mon cœur et mon corps en elle.

— Le chien s'est sauvé, ai-je dit en m'étranglant.

« Et puis, bordel ? »

— Alors, tu as piqué une crise ? Ta maman sait-elle ce que tu as fait à la maison ?

Et c'est là que mes défenses se sont érigées à nouveau. Ma mère. Tate qui me regardait comme si je ne pouvais pas me maîtriser. Comme si j'étais faible.

Je ne voulais plus lui faire de mal, mais je ne voulais pas la laisser entrer non plus.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Je ne suis rien, hein ? Un *loser*. Mes parents me détestent. C'est pas ce que t'as dit ?

« Oui, c'est plus facile. Suffit de contre-attaquer. »

Elle a fermé les yeux, l'air gênée.

— Jared, je n'aurais jamais dû dire ces choses-là. Peu importe ce que tu...

— T'excuse pas. Ramper à plat ventre te donne un air pitoyable.

Elle m'a hurlé quelque chose, mais j'étais trop ivre et exaspéré pour comprendre et je suis retourné dans la maison.

Elle m'a suivi, et je l'ai écartée en séchant le chien. Mais alors, elle a pris le dessus en se dépêchant de vider ma bouteille dans l'évier.

« Quoi ? »

— Salope !

J'ai couru pour essayer de lui arracher la bouteille de whiskey.

— Ça ne te regarde pas. Va-t'en, c'est tout.

Je ne voulais pas qu'elle me voie ainsi. Elle ne devait pas se soucier de moi. Je n'avais rien fait pour mériter ça. Et je n'avais pas besoin de ça, ni d'elle !

J'ai secoué la bouteille et son corps est arrivé à égalité du mien.

Je n'avais jamais vu une aussi grande beauté. En colère, elle était encore plus sexy. Elle avait du feu dans les yeux, et sa lèvre inférieure, charnue, était luisante de pluie. Pour rien au monde, je n'aurais arrêté ça. Je voulais perdre toute mon énergie en elle.

De bien des façons.

Je l'ai vue lever le bras, ma tête s'est secouée de côté à cause de la brûlure de sa main, et je suis resté là un moment, assommé.

« Elle m'a frappé ! »

J'ai laissé tomber la bouteille. De toute façon, je m'en fichais, et j'ai hissé Tate sur le comptoir. Je ne savais pas ce que je faisais, mais je ne me maîtrisais plus. Et pour une fois, ça ne me faisait rien.

Elle m'a regardé dans les yeux, sans détourner le regard une seconde, et son corps s'est tortillé contre le mien. Je n'aurais pas dû la tenir ainsi. Je n'aurais pas dû franchir cette limite avec elle.

Mais pour la première fois depuis au moins trois ans, j'avais Tate dans mes bras et je n'allais pas la lâcher. Plus je la regardais, plus elle me laissait la toucher, et plus j'étais à elle.

Et je détestais et j'adorais ça en même temps.

— Tu m'as foutu dans la merde, aujourd'hui.

— C'est bien, a-t-elle dit d'un air de défi, et je l'ai serrée plus fort.

Je l'ai encore secouée vers moi.

— Tu voulais me faire mal ? T'as pris ton pied ? Ça t'a fait du bien, non ?

— Non, je n'ai pas pris mon pied, a-t-elle répondu d'un ton calme. Je ne sens rien. Tu n'es rien pour moi.

« Non. »

— Ne dis pas ça.

Je ne l'avais pas repoussée complètement. Elle était encore à moi, non ?

J'ai senti sa douce haleine lorsqu'elle s'est penchée vers moi, les lèvres humides de chaleur et de sexe.

— Rien, a-t-elle répété d'un ton railleur, et j'ai tout de suite bandé, dur comme le roc. Maintenant, pousse-toi...

J'ai pris sa bouche, en dévorant son doux petit gémissement. Elle était à moi, point final. Son odeur, sa peau, tout envahissait mon monde, et je n'y voyais plus clair. J'avais la tête étourdie, comme si j'avais été sous l'eau, en apesanteur, calme. Ce qu'elle avait bon goût !

Je lui ai sucé la lèvre inférieure en goûtant ce que je brûlais de savourer depuis des années. Et je voulais la goûter partout. J'allais trop vite, mais je ne pouvais pas me maîtriser. On aurait dit que j'avais à rattraper tout le temps perdu.

Sa poitrine appuyait contre la mienne, et j'étais entre ses jambes. Entre les baisers, j'essayais de reprendre mon souffle. C'était là que je voulais être, et pourquoi est-ce que je ne l'avais pas vu plus tôt ? Elle ne se débattait pas, et j'ai souri lorsqu'elle a de nouveau étiré le cou vers moi en m'invitant à me rapprocher. J'ai relâché ma prise et j'ai enfoncé mes mains dans son corps en la tirant vers mes hanches, afin qu'elle puisse sentir à quel point je la désirais.

Elle m'a enserré la taille avec ses jambes, et j'ai parcouru ses cuisses avec mes mains, complètement ébahi par sa peau chaude. On n'allait pas bouger avant que mes mains ou ma bouche aient parcouru chaque partie d'elle.

Alors que je lui embrassais le cou, elle a ramené mon visage vers ses lèvres, et je me suis délecté de sa réaction. Elle avait autant de désir que moi.

« Oh, oui. »

Je savais que je ne le méritais pas. Je savais qu'elle méritait mieux. Mais j'allais m'enfouir dans cette fille ou passer ma vie à essayer. Il fallait que je la rapproche tout de suite, que je l'embrasse tout de suite. Je voulais davantage.

J'ai plongé vers l'endroit situé juste sous son oreille, et je la sentais et la désirais. Je me sentais

plus libre enveloppé par son corps que je ne m'étais senti depuis des années.

— Jared, arrête.

Elle a détaché sa tête de moi, mais je continuais.

« Pas question. C'est toi... et moi... dans un lit. Tout de suite. »

J'étais sur le point de l'emporter quand elle a hurlé :

— Jared ! J'ai dit « arrête » !

Et elle m'a repoussé.

Secoué de ma transe, j'ai reculé en trébuchant. Le sang s'est mis à affluer dans ma queue, on aurait dit les chutes du Niagara, tellement mon corps hurlait son désir pour elle. Je suis resté là à essayer de me figurer comment la ramener vers moi, mais elle ne m'en a pas laissé la chance. Elle s'est contentée de sauter du comptoir et s'est enfuie en courant.

« Merde. »

Je n'avais aucune idée de ce que j'allais faire, mais une chose était certaine.

On n'avait pas fini.

Chapitre 19

— T'es sérieux ?

Je me suis penché vers la portière de Madoc qui, assis dans le siège du conducteur, écoutait Pink.

— Ma musique, ça ne te regarde pas.

Là-dessus, il a mis fin à la conversation et continué à fixer la piste de course devant lui.

C'était vendredi soir, deux longs jours après mon baiser avec Tate, et on était au Circuit, en train de nous préparer à la course de Madoc contre Liam. Je trouvais qu'il écoutait de la musique de filles, et j'essayais de ne pas rire.

Pink est sexy, mais personnellement, j'ai besoin de quelque chose de plus fort quand je me concentre.

K.C. était venue avec moi ce soir. J'ai regardé sur le côté, où je savais qu'elle se trouvait, et je me suis tendu quand je l'ai vue parler à Tate.

Mon torse s'est gonflé d'une montée de chaleur.

— *Man*, qu'est-ce que t'as à sourire ? a dit Madoc.

J'ai cligné des yeux et j'ai tout de suite ramené mon regard vers lui. Il restait assis là, à tenir le volant, les yeux plissés vers moi.

— J'étais en train de sourire ?

Mon visage a retrouvé son sérieux.

— Ouais, c'est bizarre. Tu souris seulement quand tu arraches des ailes aux papillons, a-t-il murmuré avant de froncer les sourcils en se retournant vers la lunette arrière. Est-ce qu'elle est là ?

— Qui ?

— Le papillon que tu aimes tourmenter, m'a-t-il dit en me taquinant.

— Va te faire foutre ! ai-je lancé en retournant à ma voiture.

Ma stratégie avec Tate avait changé, et je ne savais pas du tout comment m'expliquer à Madoc.

Alors, je ne l'ai pas fait.

Mais mes lèvres se sont retroussées, quand j'ai pensé à quel point mon idée de tourmenter Tate était différente.

Bordel, je la désirais.

C'était ça. Purement et simplement.

Ce baiser — notre premier — avait été une sacrée torture, et j'en voulais davantage.

Par ce baiser, elle m'avait puni. Elle m'avait montré ce qu'elle pouvait me faire. Ce qu'on pourrait faire ensemble. Et ce n'était qu'un avant-goût.

K.C. est arrivée en flânant vers moi alors que je me penchais sur le capot de mon auto.

— Hé, salut.

Puis, Tate est arrivée avec... cet idiot de Ben Jamison. J'ai poussé un soupir silencieux et détourné les yeux vers K.C.

— Salut toi-même !

J'ai posé mon bras sur son épaule, mais je ne savais pas du tout pourquoi.

K.C. et moi, on faisait encore semblant d'être en relation, mais tandis qu'elle voulait faire chier Liam, je ne savais pas ce que j'en tirais.

— Hé, *man*, a dit Ben en me faisant un signe de tête.

Je voulais le faire saigner des yeux.

— Hé, comment ça va ? lui ai-je demandé.

Puis, j'ai reporté mon attention vers la piste avant qu'il ait une chance de répondre.

Un silence épais remplissait l'air, et ma mâchoire s'est contractée dans un sourire contenu.

On sentait la tension comme une cloque prête à éclater, et je trouvais ça foutrement bon.

Je n'avais aucune envie de mettre K.C. à l'aise, même chose pour Ben ou Tate.

Dans aucun univers possible je pourrais supporter de voir ce gars-là avec elle.

Autant que les autres, probablement.

Mais K.C. a insisté. Sur un ton sarcastique, elle me l'a présentée :

— Et Jared, c'est Tatum Brandt. Dis « bonjour ».

« Ouais, on s'est déjà rencontrés. »

J'ai glissé mon bras autour de la taille de K.C. — parce que je suis un imbécile — et j'ai laissé mes yeux glisser lentement vers Tate, comme si ça m'était égal.

L'air de mes narines était chaud, et je ne pouvais que pointer mon menton vers elle en regardant ailleurs.

Elle était probablement soulagée de me voir poli, mais c'était du bidon. Mes entrailles étaient brûlantes, et je voulais à la fois embrasser quelque chose et tout démolir.

Ben me faisait chier en s'imaginant qu'il avait vraiment une chance avec elle.

Et son costume à elle me faisait chier.

Elle portait une jupe d'écolière, courte et noire, avec un haut blanc et mince — probablement un débardeur — sous une veste grise.

— Et on est prêts ! a crié Zack depuis la piste.

J'ai regardé dans sa direction alors que tout le monde commençait à dégager le chemin de terre où Liam et Madoc allaient courir.

Tate a fait quelques pas vers la piste, et j'ai tout de suite retiré mon bras de K.C. pour plonger la main dans ma poche, où se trouvait son collier. Je ne le portais pas régulièrement sur moi, seulement le dimanche et pour les courses.

— À vos marques ! a crié une fille depuis la piste.

La foule les a furieusement acclamés alors qu'ils emballaient les moteurs. La plupart de ces gens ne savaient probablement pas que cette course ne valait rien.

La GDT de Madoc contre la Camaro de Liam ?

Ça n'avait rien à voir.

Une Camaro, ça va, mais Liam ne savait absolument pas comment modifier son véhicule. Madoc, lui, avait cet avantage.

— Prêts ? a hurlé la fille, mais mes yeux étaient rivés sur Tate, qui s'était tournée pour regarder le décollage.

— Partez !

Des acclamations ont éclaté, et tout le monde m'a empêché de voir la piste alors que je restais derrière, appuyé contre mon auto. Bof. Je savais qui allait gagner, et je voulais observer qu'une personne.

Tate me tournait le dos et, pour une fois, je n'avais pas à détourner les yeux. Je ne me sentais plus coupable de la désirer, et j'allais regarder.

Elle était dressée sur la pointe des pieds et tentait de regarder au-dessus des têtes. Les muscles de ses jambes étaient tendus, et j'avais envie de poser les mains sur elle.

À cause des contours lisses de sa peau et du souvenir de la façon dont, juste deux nuits auparavant, ces jambes m'entouraient la taille, je voulais la retrouver dans la même position sur le capot de ma voiture.

Longtemps auparavant, je m'étais aperçu que Tate n'avait plus 14 ans. Même à cet âge, elle était magnifique, mais on n'était que des enfants.

Les petits désirs et envies qui me passaient en douce dans la tête étaient devenus des fantasmes complets.

Et maintenant, on était arrivés à l'âge de les réaliser.

— Merde ! a dit K.C. à quelques mètres devant moi. J'ai renversé de la bière !

Tate s'est retournée pour voir ce qui s'était passé, et le monde entier s'est arrêté quand nos regards se sont croisés.

C'était pour ça qu'elle était différente des autres filles.

J'aimais qu'elle me regarde.

Elle a enlevé sa veste et l'a donnée à K.C., que je n'avais pas encore regardée. J'imagine qu'elle avait sali son t-shirt et qu'elle avait besoin de le couvrir.

« Oh, tu parles ! »

J'ai dégluti avec difficulté.

Le débardeur blanc de Tate était mince, serré, et j'ai vu durcir ses mamelons dans l'air du soir.

J'ai regardé Ben qui avait regardé à deux fois. Il essayait de ne pas le faire, mais c'était difficile.

« Bordel. »

J'ai serré les dents.

J'étais tenté de bondir jusqu'à elle et de l'emmener de force à la maison.

Et s'il continuait de la regarder comme ça, j'allais lui arracher les dents avec une cuillère.

Ils sont tous les deux revenus regarder la course, et K.C. a mis la veste de Tate.

Madoc et Liam ont fini par prendre le quatrième tournant, mais Madoc avait sérieusement gagné du terrain. Lorsqu'il a franchi la ligne d'arrivée, la foule a applaudi et a brandi les mains, manifestement contente de ses paris et du spectacle.

Souriant, Ben a baissé les yeux vers Tate, qui a ri du courant d'air provoqué par les autos. Comme elle détestait Madoc, je me disais qu'elle était tout simplement fascinée par la scène plutôt que par sa victoire.

Ils ont ri et parlé, l'air complètement à l'aise ensemble.

« Vraiment ? »

Tate ne voulait pas être à l'aise. Elle voulait qu'on insiste. Elle voulait que quelqu'un pose ses mains et sa bouche sur elle pour la rendre folle. Elle voulait qu'on lui fasse l'amour sous la pluie.

Et maintenant, elle essayait d'être quelqu'un qu'elle n'était pas.

En prenant K.C. par la taille, je l'ai attirée vers moi, et elle a écarquillé les yeux de surprise. Comme je ne faisais pas du tout ça pour elle, j'ai murmuré :

— C'est pour Liam, tu te rappelles ?

Il était ridicule de vouloir rendre Tate jalouse, mais je voulais voir si elle allait réagir. Elle s'était vraiment bien débrouillée au cours du dernier mois.

K.C. regardait nerveusement Tate, et j'avais peur qu'elle pense trop. Jouer la comédie devant Liam, c'était très bien, mais elle ne savait probablement pas comment faire devant Tate.

Après quelques moments, elle a cédé et m'a pris par le cou. J'ai saisi l'invitation et je me suis bien penché pour l'embrasser sous la mâchoire.

J'ai enfoui mon visage dans son cou, semant de doux baisers lents jusqu'à son oreille, mon cerveau disant quoi faire à mon corps.

En toute honnêteté, j'aurais préféré embrasser Madman, mais je sentais le regard de Tate dans ma direction.

« Arrête, me suis-je dit en moi-même, si Tate te voit tripoter son amie, elle ne te permettra pas de la toucher. »

— Tout le monde, dégagez la piste ! a crié Zack, et j'ai redressé la tête d'un coup, avec trop d'empressement. Trent et Roman, amenez-vous sur la ligne de départ.

J'ai passé ma main sur mon visage.

« Enfin, merde. »

J'ai contourné mon auto et j'y suis monté, j'ai démarré, et j'ai senti le tonnerre sous mon corps. Je vivais pour deux choses : tourmenter Tate et arracher la piste.

Même si tout l'argent que je gagnais au Circuit était destiné à mon père, j'adorais tout de

même courir. Mon pied a tressauté quand j'ai senti l'accélérateur, et mes mains maîtrisaient à la perfection les mouvements de mon auto. Je pouvais diriger le volant de façon à ce que la machine garde la bonne direction, dérape et tourne exactement comme je le voulais.

Chaque semaine, pendant ces deux minutes, j'aimais ma vie.

Still Swingin', de Papa Roach, a hurlé dans mes haut-parleurs alors que j'avançais ma Boss 302 sur la piste. Ma Mustang noire était chargée à bloc, rapide, et ça me convenait parfaitement. C'était la seule chose que ma mère m'avait laissé acheter avec l'argent de la maison de mon grand-père. Elle était déjà payée, et c'était mon seul exutoire quand j'avais besoin de m'éloigner des gens et de me perdre.

Derek Roman, un étudiant de première année à l'université et ancien camarade de classe, revenait parfois en ville pour courir. Il a avancé sa Trans Am 2002 jusqu'à la mienne, et mes doigts ont serré le volant.

Il avait un certain poids. Ce soir, certaines personnes pariaient contre moi en sa faveur. C'était un peu insultant, mais ça répondait à mes besoins. Plus les chances étaient minces, plus la récompense était grande.

— Très bien ! a crié Zack d'une voix grave et autoritaire. Dégagez la piste pour le principal événement de la soirée.

Chapitre 20

Comme les jeunes universitaires étaient retournés à l'école, on avait moins de courses que durant l'été. Ce soir, celle de Madoc et la mienne étaient les seules.

J'ai plongé la main dans la poche de mon jeans, j'en ai sorti le collier et je l'ai accroché à mon rétroviseur. J'y ai aperçu Tate qui m'observait, et ma gorge s'est épaissie. Je ne savais pas si elle pouvait voir, mais je ne voulais certainement pas. J'aurais de la difficulté à lui expliquer ce que faisait là ce collier qui appartenait à sa mère.

Devon Peterson, l'une des quelques filles sexy que je n'aurais jamais approchées, s'est avancée avec nonchalance devant nos voitures en jupe courte d'écolière avec un haut à fines bretelles. Elle était plus jeune d'une année, et m'avait clairement signifié qu'elle était disponible si j'étais intéressé.

Je ne l'étais pas.

En fait, elle était terre-à-terre et gentille, mais gentille envers tout le monde. C'était ça, le problème. Parfois, il faut savoir à quel moment le jeu n'en vaut pas la chandelle. Les yeux scintillant dans ma direction, elle a crié :

— À vos marques !

« Allons. Allons. »

Mon genou gauche dansait au-dessus de la pédale d'embrayage.

Pas de filles, pas de parents... juste moi, qui les fuyais tous.

— Prêts ?

Roman et moi avons emballé nos moteurs.

— Partez !

Mes jambes sont passées à l'action par secousses, l'une dégageant doucement la pédale d'embrayage, et l'autre appuyant à pleine force sur le champignon. Les pneus ont tourné pendant une seconde avant que Roman et moi on décolle sur la piste. Mon estomac est tombé dans ma poitrine, et cette sensation m'a fait sourire.

J'adorais ça.

J'ai serré le volant, j'ai de nouveau appuyé à fond sur la pédale d'embrayage en passant à la deuxième, puis directement à la troisième. J'oubliais souvent et j'essayais de changer de vitesse comme je le faisais quand je ne courais pas, mais ça ne se fait pas sur une piste. Ma mère s'était inquiétée, l'an dernier, après avoir acheté une nouvelle voiture — une manuelle —, et je lui avais enseigné à la conduire.

« Qu'est-ce que tu veux dire, je peux changer de vitesse ? Jared, ils ne les mettraient pas là, si tu n'étais pas censé les utiliser. »

J'avais juste hoché la tête en voyant que ça ne valait pas la peine.

La Boss s'est à nouveau ébranlée quand je suis passé d'un coup en quatrième, et j'ai laissé la musique et l'auto me déchirer en mille morceaux et m'éparpiller au vent. Je ne pouvais réfléchir ni m'inquiéter de quoi que ce soit, même si j'avais voulu.

C'est là que je vivais. La Boss ne pouvait pas s'opposer à moi. Je la possédais en entier.

Roman et moi, on a foncé, d'égal à égal, et le premier tournant arrivait. J'avais un léger avantage, mais lui ne ralentissait pas.

« Espèce d'idiot. »

Un jour, j'allais devoir donner à ce type la raclée qu'il méritait. On n'allait pas pouvoir prendre le fichu tournant ensemble, il le savait. L'un de nous devrait ralentir, et ce n'était pas lui.

Et il savait que je le savais.

J'ai étranglé le volant et écrasé les freins en me rangeant derrière lui sur la voie intérieure. En le suivant de très près, j'ai inspiré profondément et j'ai secoué la tête tout en essayant d'empêcher mon pied lourd de lui enfoncer sa voiture.

J'ai déporté la voiture vers la gauche et dépassé le premier tournant. J'ai soulevé la poussière et j'ai senti glisser l'arrière de l'auto tandis que mon cœur battait dans ma gorge.

Mais l'auto de Roman a dérapé davantage.

Rétrogradant en deuxième vitesse et accélérant, j'ai monté le son de *I Stand Alone*, de Godsmack, puis j'ai carrément décollé.

Chaque seconde, mon sang vibrait plus fort dans mes veines, et je me fichais bien de gagner ou de perdre. Rien ne pouvait me gêner le moment, et rien ne pouvait l'améliorer.

À chaque tournant, Derek Roman me coupait et m'obligeait à me ranger derrière lui, sous peine de trop dérapé. D'une façon ou d'une autre, ça ne me donnait aucun avantage, parce que cet idiot préférait jouer aux voitures tamponneuses plutôt que de courir.

« Salaud. »

Je respirais mille fois à la minute, pas par nervosité, mais parce que j'étais furieux.

Il préférait voir démolir nos autos plutôt que de me voir gagner.

En appuyant sur le champignon, j'ai serré le volant alors que Roman et moi on fonçait. La foule esquivait l'auto, et mon estomac a virevolté quand on a finalement traversé la ligne d'arrivée.

J'ai poussé un soupir et serré les dents en ralentissant. Je n'étais pas certain d'avoir perdu ni d'avoir gagné non plus.

Et à ce stade-ci, je m'en fichais vraiment.

Je voulais frapper quelque chose, et c'était Roman.

D'un bond, je suis sorti de l'auto, les bras aussi rigides que des barres d'acier, et j'ai contourné la voiture pour le rencontrer à mi-chemin.

— T'es un sale crétin, ai-je dit en serrant les dents.

« Vas-y. Décoche-lui un coup de poing. »

On était presque nez à nez. Roman avait environ la même taille que moi, mais pas tout à fait.

— Tu es entré dans ma voie.

« Débile. »

— Il n’y a pas de couloirs sur la piste, ai-je dit. Il y a quelqu’un ici qui ne sait pas conduire.

Roman, les cheveux noirs et gras ramenés en arrière, m’a pointé du doigt.

— Je vais te dire une chose, princesse. Reviens quand tu auras des couilles et que tu sauras conduire. Alors, tu seras un homme et tu pourras courir contre moi.

Sa voix sonnait comme des poubelles d’acier qui s’entrechoquent, et il fallait qu’il la ferme.

— Un homme ?

J’ai posé la question en m’assurant d’avoir le visage tordu, comme si c’était la chose la plus débile que je n’avais jamais entendue. En me retournant pour m’adresser à la foule qui se rassemblait, j’ai levé les mains.

— Un homme ?

Comme la plupart étaient mes camarades de cours, ils me connaissaient.

Comme si elle obéissait à un signal, Piper est sortie de la foule et s’est dirigée tout droit vers moi. La foule n’a pas retenu son enthousiasme quand elle a collé son corps sur le mien, sa main sur mon derrière, et qu’elle m’a embrassé lentement et à fond.

On aurait dit qu’une paire de bras invisibles me ramenait, essayant de me sortir de sa poigne, et que je devais me souvenir de plonger, plutôt que de nager.

Je l’ai empoignée et j’ai passé les mains sur ses flancs, sentant la chaleur de sa langue qui touchait la mienne.

C’était ce qu’il me fallait.

Piper était une fille facile.

Mais alors que la foule rugissait devant notre étalage, mes lèvres se sont tendues et le baiser est devenu âpre.

Elle avait un goût de cendre.

Tate est apparue en un éclair dans ma tête, tout comme le souvenir de sa bouche.

La foule m’a acclamé davantage quand je me suis élancé pour remettre Roman à sa place, mais ce n’était pas une bonne idée.

— Bon ! a dit Zack en interrompant la foule. Dégagez, dégagez.

Piper m’a fait un sourire narquois et est retournée en trébuchant dans la foule, auprès de ses amis qui l’attendaient en ricanant.

— Écoutez. On a une bonne nouvelle et une mauvaise.

Zack a regardé autour, et s’adressait davantage à la foule qu’à Roman et à moi.

— La mauvaise, c’est qu’on ne déclare ni un vainqueur ni un perdant.

Tout le monde a grogné et quelques-uns ont juré.

« Bordel. »

J'ai exhalé. Mais il s'est empressé d'ajouter :

— Mais la bonne, c'est qu'on a trouvé un moyen pour résoudre l'impasse.

Puis, il a lancé un sourire vraiment affreux qui a fait monter la bile dans ma gorge. Zack savait parfois être sournois.

— Une autre course ?

J'espérais.

— En quelque sorte.

Son sourire s'est élargi.

— Si vous voulez régler ça, vos autos vont courir à nouveau, mais... vous ne serez pas au volant.

Mes yeux brûlaient. Je ne pouvais pas cligner des yeux.

« Quoi, bordel ? »

— Pardon ? a bafouillé Roman en se rapprochant lentement de Zack.

— Vous êtes des conducteurs exceptionnels, on le sait. La course était suffisamment serrée pour le prouver. Voyons lequel des deux a la meilleure voiture.

« Bon, ça suffit. »

— Alors, qui va conduire ? ai-je crié.

Zack a serré les lèvres.

— Vos copines.

« QUOI ? »

— Ah, ouais ! a crié en riant un idiot dans la foule, comme si c'était du grand divertissement.

Personne, absolument personne, n'allait conduire ma voiture !

Les spectateurs se sont rapprochés pour entendre la dispute, et oui, il allait y avoir une dispute. Roman et moi allions nous entendre pour dire que cette idée était nulle, tandis que la plupart des spectateurs allaient joyeusement perdre de l'argent pour voir courir deux filles.

— *Man !* C'est pas vrai ! a dit Roman, l'air renfrogné en cherchant des yeux sa copine.

Elle était mignonne comme tout, mais on aurait dit que la brune menue avait juste assez de muscles pour conduire une mobylette et rien d'autre.

J'ai souri intérieurement, en pensant à la façon dont Tate pourrait se mesurer à elle.

« Non. Ne va pas de ce côté-là. »

— Zack, je n'ai pas de copine, ai-je dit. Je n'en ai *jamais*.

— Même pas la jolie petite qui est arrivée avec toi ?

J'ai tourné la tête pour lancer un regard exaspéré à K.C. Je supposais qu'il parlait d'elle.

Quand elle a compris que c'était d'elle qu'on parlait, ses yeux ont failli sortir de leurs orbites. Elle a levé les mains et a lancé à la blague :

— Je l'ai choisi uniquement pour me remonter le moral après ma rupture.

Les spectateurs se sont couverts la bouche en riant et m'ont raillé comme si ça me dérangeait.

K.C. ne pouvait s'empêcher de sourire de son astuce, et j'ai levé mes sourcils en direction de Zack, en espérant qu'il comprenne.

— Personne ne va conduire mon auto, ai-je annoncé.

— Je suis d'accord avec la princesse, a dit Roman. C'est débile.

— La foule vous a déjà vus courir. Elle veut du divertissement. Comme vous avez intérêt à régler ce pointage pour que les gens puissent être payés, vous allez procéder à ma façon. Soyez à la ligne de départ dans cinq minutes, sinon allez-vous-en.

Il s'est retourné pour s'éloigner, mais s'est arrêté.

— Ah, vous pouvez rouler en tant que passagers, si vous voulez... vous savez, pour le soutien moral.

Les derniers mots se sont cassés en quittant ses lèvres. Cet idiot riait de nous.

— C'est de la merde.

J'ai passé la main dans mes cheveux et je suis retourné vers Madoc et K.C. alors que Roman marchait d'un pas rigide vers sa bande.

Je me suis redressé et j'ai serré les poings plusieurs fois. Si Zack n'avait pas été un ami, je l'aurais certainement taillé en pièces.

Et puis, j'avais besoin d'argent. Je ne pouvais pas en sortir. C'était un défi. Si Roman ne s'inclinait pas, je ne le faisais pas non plus.

— Eh, *man*. Je peux conduire à ta place, a dit Madoc. Il faut leur parler de notre relation secrète.

Il essayait de me remonter le moral, mais il aurait mieux fait de se la fermer.

Je connaissais des filles qui savaient conduire. J'en avais rencontré plusieurs au garage où je travaillais, et quelques-unes dans le milieu, ici et là, mais les seules filles que je connaissais ici ce soir, c'étaient celles avec qui j'avais couché ou suivi des cours.

Et je ne leur faisais aucunement confiance.

— Jared, je ne peux pas courir à ta place, a fait remarquer K.C. comme si je ne le savais pas. Il y a sûrement quelqu'un d'autre.

En effet.

J'avais envie de vomir à l'idée de le lui demander. Non seulement elle allait dire non, mais elle allait probablement me cracher au visage.

« Comme si tu avais le choix ! »

Merde.

J'ai voulu rentrer dans l'auto et m'en aller. Prendre des décisions difficiles et accepter que les besoins des autres passent avant les miens, ça me faisait mal, mais... je n'avais pas le choix.

Et alors, j'ai entendu un autre père — un meilleur père — dans ma tête.

« Un homme sait ce qu'il a à faire et il le fait, merde. »

Mon frère méritait que quelqu'un s'occupe de lui, et j'avais le pouvoir de rendre sa vie

meilleure.

J'ai renversé la tête en arrière et j'ai soupiré.

« Ça va faire mal. »

— Il n'y a qu'une personne que je laisserais conduire mon auto.

Je me suis retourné et j'ai regardé Tate dans les yeux.

Ses yeux se sont écarquillés.

— Moi ? a-t-elle demandé, surprise.

— Elle ? ont aussitôt dit Madoc, K.C. et cet idiot de Ben.

J'ai croisé les bras et j'ai marché vers elle.

— Ouais, toi.

— Moi ?

Elle a baissé la voix, comme si je venais de lui demander quelque chose d'idiot. Elle n'était plus surprise.

— C'est toi que je regarde, non ? ai-je lancé sur un ton un peu hargneux.

Son visage s'est assombri, et ses yeux se sont plissés comme pour me défier alors qu'elle consultait le gars avec lequel elle sortait ce soir, comme si je n'existais pas.

— Ben, est-ce qu'on peut se rendre tout de suite à ce feu de joie ? Je m'emmerde, ici.

Elle n'a pas attendu sa réponse avant de se retourner et de sortir de la foule.

Il n'était pas question pour moi de choisir quelqu'un d'autre ni de perdre aux mains de cet idiot de Derek Roman.

Je l'ai poursuivie et je l'ai accrochée par le coude.

— Je peux te parler ?

Je pouvais à peine la regarder, et j'ai continué à marmonner. Je n'avais jamais autant supplié quelqu'un en plus de trois ans.

— Non, m'a-t-elle craché.

« Méchante petite... »

J'ai redressé les épaules, sachant qu'elle avait tous les droits de ne pas m'aider, mais son attitude me faisait tout de même chier.

— Tu sais à quel point c'est difficile pour moi. J'ai besoin de toi, ai-je murmuré.

Je l'ai vu aspirer un peu d'air, puis elle a baissé les yeux un moment. Eh bien, au moins, je l'avais fait marquer un temps d'arrêt.

— Et demain, quand tu n'auras pas besoin de moi ? Est-ce que je serai encore une merde sous ta botte ?

Mon cœur cognait fort et ma poitrine me faisait mal.

« Tu n'as jamais été une merde. »

— Elle va le faire, a crié K.C. derrière moi.

— K.C. ! a dit Tate en montrant les dents. Ne parle pas en mon nom. Et puis, je ne le ferai pas.

Elle me hurlait directement en pleine face, et sa colère a fait monter la chaleur en moi.

Ça m'a rappelé le comptoir de la cuisine, et j'ai voulu la faire taire à nouveau comme je l'avais fait, ce soir-là.

— Mais si, tu veux, a dit K.C. à Tate.

— Peut-être, a-t-elle répondu d'un ton railleur. Mais j'ai de l'orgueil. Il ne tirera rien de moi.

« Merde ! »

— Merci, ai-je grogné entre les dents.

— De quoi ? a répondu Tate en montrant les dents.

— De me rappeler que tu es une salope décevante et égoïste.

— Ça suffit, vous deux !

Madoc a interrompu notre dispute alors que je regardais les yeux de Tate, agrandis et en colère. Il s'est interposé entre nous, en nous jetant à tous les deux des regards furieux.

— Bon, je me fous bien de ce qui s'est passé entre vous, mais on a besoin de deux personnes dans l'auto. Des gens vont perdre pas mal d'argent.

Il m'a regardé et a poursuivi :

— Jared, tu vas perdre beaucoup d'argent.

Puis, il a regardé Tate, mais elle était encore en train de me tailler en pièces avec sa mine renfrognée.

— Et Tate, tu penses qu'on te maltraitait, avant ? Les deux tiers des gens ici ont parié sur Jared. Quand ils vont entendre dire que sa conductrice de premier choix a refusé, le reste de ton année scolaire va être infernal sans que Jared ni moi on ait à lever le petit doigt. Maintenant, vous deux, montez dans l'auto, merde !

J'ai baissé les yeux vers le sol, et je me sentais un peu puéril et très abasourdi.

Madoc n'avait pas l'habitude de parler avec des points d'exclamation. Les fois où je l'avais vu furieux se comptaient sur les doigts d'une main, et il utilisait très rarement une voix de prof.

J'ai toujours eu l'impression qu'il cachait quelque chose. Autre chose.

Tout le monde était silencieux. Même quelques badauds qui avaient entendu l'emportement.

— Il faut qu'il me le demande gentiment, a ordonné Tate.

— Quoi ?

Mais j'étais *vraiment* gentil. Pour la première fois.

Bon, peut-être pas.

— Il faut qu'il me dise « s'il te plaît », a-t-elle lancé en s'adressant à tout le monde, sauf moi.

J'ai secoué la tête et j'ai souri intérieurement.

Bordel, elle n'était pas de tout repos.

— Tatum.

Je l'ai regardée comme si elle était mon prochain repas.

— Veux-tu conduire avec moi, s'il te plaît ?

Ses yeux se sont plissés de nouveau, mais cette fois, il y avait un éclat d'excitation. Elle ne voulait pas sauter trop vite sur l'occasion, mais elle y allait, et je le savais.

— Les clés ? a-t-elle demandé en tendant la main.

Je les ai déposées dans sa paume, je l'ai suivie sur la piste et elle a couru jusqu'à ma voiture, côté conducteur.

Roman avait remis sa Trans Am en position à mesure que la foule dégageait la piste. Des sifflements ont fusé autour de nous quand Tate s'est installée derrière mon volant.

On s'est tous les deux enfoncés, et l'exaspération a fait fondre mon calme devant mon désespoir. Je ne m'étais jamais assis du côté passager.

Je ne pouvais pas regarder à l'avant, et mon regard glissait vers Tate, qui caressait le volant de ses mains.

L'image d'elle, assise dans mon fichu siège, les mains sur mon fichu volant, c'était trop.

Je ne tenais pas en place, et ma queue était incapable de se calmer.

Comme d'habitude, quand j'étais près d'elle.

Je n'avais aucune idée de ce que c'était que de l'avoir dans mon auto. C'était peut-être la façon dont je me l'étais imaginée, ou l'idée que se rassemblaient les deux choses qui faisaient battre mon cœur, mais mon jeans est devenu plus serré.

J'ai profondément inspiré, et je voulais soudainement voir la pluie s'abattre sur ma foutue voiture, et son corps luire de sueur alors qu'elle me chevaucherait sur mon siège.

Elle était magnifique, et c'était le pire moment de ma vie pour vouloir quelque chose à ce point en sachant que je n'allais pas l'avoir.

Pas encore, en tout cas.

Elle a tourné la clé de contact et elle est passée en marche arrière, et je ne pouvais que la regarder, admiratif, poser son bras sur le dossier de mon siège en regardant par-dessus son épaule pour faire reculer l'auto en position. Elle manœuvrait facilement le volant et les pédales, et fléchissait les jambes chaque fois qu'elle freinait et embrayait.

C'était comme regarder de la porno.

Tate était à l'aise et heureuse, et un sourire lui est monté au coin des lèvres.

Souriante. En ma présence.

Encore une fois, un poids est descendu sur mes épaules, et je me suis senti mal pour tout ce que je lui avais fait. À elle et à moi.

— Tu souris, ai-je dit en souhaitant qu'elle arrête et en espérant qu'elle n'arrête jamais.

Je voulais la faire sourire, et je détestais qu'on me rappelle qu'elle ne le faisait jamais.

— Ne gâche pas mon plaisir en parlant, s'il te plaît.

« Bon, d'accord. »

J'ai raclé ma gorge.

— Alors, ton père nous a tous les deux enseigné la conduite manuelle, et le Bronco a une

transmission manuelle. Je suppose donc que tu n'as pas de questions à me poser là-dessus, hein ?

— Aucune.

Ses yeux sont restés rivés vers l'avant. Elle paraissait à moitié concentrée sur ce que je disais et à moitié hypnotisée par les sensations que lui donnait la voiture. Ses doigts tapotaient et ses yeux se posaient partout autour d'elle.

Je lui ai résumé ce qu'il y avait à faire, quand ralentir, et comment tourner, mais elle n'a réagi que par des hochements de tête.

Zack est arrivé devant les voitures, probablement parce que les conductrices n'étaient pas intéressées à ce que Devon Peterson se secoue l'arrière-train devant elles, et c'est alors que mon cœur m'est tombé dans l'estomac.

« Merde »

Tate a tendu le bras et touché le collier. Son collier, destiné à sa mère, que j'avais volé et gardé pendant toutes ces années.

« Bordel de merde ! »

Mon pouls cognait dans mes oreilles, et il m'a fallu tous mes efforts pour garder une voix tranquille et calme. J'avais oublié qu'il était encore là. En attachant ma ceinture et en détournant les yeux, je lui ai expliqué :

— C'est mon porte-bonheur. Je l'ai pris quelques jours après que tu l'as laissé là. Je pensais qu'il serait volé ou gâché. Je l'ai presque toujours avec moi depuis.

Mais ce qu'il y avait de pire que le fait qu'elle sache que je l'avais gardé pendant toutes ces années, c'était de savoir qu'elle voulait le ravoir. Je n'avais pas le droit de le garder, après tout.

En baissant la main, elle a longuement regardé par la fenêtre du conducteur, en silence.

À quoi pensait-elle ? Je voulais le savoir, mais je ne l'ai pas demandé.

— À... vos... marques !

La voix de Zack m'a fait sursauter et m'a ramené à la réalité, et Tate a soudain projeté sa tête en avant.

J'ai tendu le bras et, sur mon iPod, j'ai trouvé *Waking the Demon*, de Bullet for My Valentine. J'ai monté le volume.

« Du bruit, de l'activité, de la distraction. »

On s'est tous les deux concentrés sur l'avant du pare-brise, en silence.

— À vos marques ! a crié Zack, et j'ai souri alors que Tate emballait le moteur.

— Prêts ?

J'ai monté à nouveau le volume de la musique et je me suis arcbuté.

J'espérais le mieux, mais je n'aurais pas été étonné si Tate avait décidé, pour se venger, d'avoir un accident avec mon bébé.

— Partez !

Elle a écrasé le champignon en respirant fort, avec un sourire fou, plongée dans l'excitation du

moment. C'était peut-être le fait de sentir une voiture différente, ou le frisson de la compétition, mais elle était concentrée. Ses yeux observaient la route comme si c'était sa proie, et ses doigts maniaient rondement le bras de vitesse.

Je regardais son muscle manier mon *muscle car*, et j'ai secoué la tête.

« C'est de la porno. »

En revenant à la partie, je lui ai dit à voix haute :

— Le premier tournant arrive bientôt.

Tate n'a rien dit, mais c'était comme si elle arrêta de respirer alors qu'elle freinait et commençait à contourner le premier tournant.

L'adrénaline s'est accumulée dans ma poitrine, et j'ai serré les dents, prêt à lui crier de ralentir davantage. Elle était en tête — ce n'était pas très étonnant —, mais la Trans Am pouvait facilement la rattraper si elle dérapait.

En jetant un coup d'œil au rétroviseur, j'ai vu l'auto de Roman gagner de la vitesse, et je me suis accroché davantage au tableau de bord. Maudit Roman. Si Tate n'était pas en avance au moment où il longeait le tournant, il allait nous frapper.

— Mets les gaz ! ai-je crié après qu'elle eut redressé l'auto. Et tourne plus doucement. Tu perds du temps à te corriger.

— Qui est en première place ? a-t-elle répondu de façon hautaine.

— Fais pas l'insolente.

Mais elle n'écoutait pas. Elle s'est contentée de monter le volume de la musique et elle est passée brutalement en sixième vitesse. On a filé comme une balle, et je me suis tendu, mais pas par nervosité.

Je ne me sentais pas impuissant, à présent, et c'était bizarre. Normalement, je voulais maîtriser la situation, et voyager comme passager me dérangeait à mort, mais maintenant ? J'aimais l'observer.

— Le prochain tournant s'en vient. Il faut que tu ralentisses, lui ai-je ordonné.

Elle a replié ses lèvres entre ses dents, mais le moteur de l'auto ne ralentissait pas.

« Qu'est-ce qu'elle fait là, bordel ? »

Je l'ai regardée en sourcillant et j'ai pris une voix plus grave.

— Tatum, tu dois ralentir.

Ouais, ça n'a pas marché.

Mon cœur battait plus vite à mesure qu'on s'approchait du tournant, et j'ai désespérément saisi le tableau de bord à deux mains alors que Tate dérivait en tournant et tournait le volant vers la gauche, puis la droite, puis la gauche encore pour se centrer. Elle était rapide et ne faisait qu'un avec l'auto. Ce n'était pas souple et régulier. C'était rapide et dangereux.

— Fais plus ça.

Je voulais qu'elle soit en sécurité.

Elle allait gagner, de toute façon. L'auto de Roman était derrière, et je grinçais des dents en pensant à l'engueulade que devait subir sa copine.

Tate n'avait pas à être imprudente. Pas en auto, du moins.

Je lui ai lancé quelques autres ordres au prochain tournant, qu'elle a foutrement ignorés, et on s'est avancés vers le dernier tournant en gardant une avance importante. Tate a ralenti à environ 55 kilomètres à l'heure, puis a tourné la tête vers moi et m'a fait un sourire suave.

— Ça va, Miss Daisy ?

Ses yeux brillaient d'un air de défi.

Elle essayait de ne pas rire, et je ne pouvais pas détacher mon regard de ses lèvres charnues et de sa moue.

Et j'ai su aussitôt que j'allais effacer ce petit sourire suffisant de son visage.

Je désirais Tate — haletante et sans défense — alors que je m'enfouirais en elle. Sans blague, sans sarcasme, sans mots. Juste moi dans ses yeux. À mon tour, je l'ai regardée d'un air de défi.

— Tatum ? Cesse de jouer avec ton adversaire, il est temps de gagner la maudite course.

— Oui, Miss Daisy.

J'ai serré les poings et les dents.

« Bordel, j'ai tellement hâte de l'avoir encore une fois entre les mains. »

Tate a franchi la ligne d'arrivée d'une façon tellement lente que c'en était hilarant, et la foule a rugi plus qu'à toutes nos courses à Madoc et à moi. Elle a arrêté l'auto et des essaims de spectateurs se sont jetés autour de l'auto.

Elle a laissé la Boss au point mort et tiré le frein manuel, s'est adossée et s'est détendue contre le siège.

— Merci, Jared.

Sa voix était presque un murmure, doux et sincère.

— Merci de m'avoir demandé de le faire.

J'avais la gorge serrée.

Elle a tendu la main, elle a décroché le collier de mon rétroviseur et elle l'a mis autour de son cou élané. Son visage était pensif, mais à l'aise.

L'air est devenu chaud, uniquement à cause de nous.

Tate et Jared.

Je me suis passé la main dans les cheveux pour me débarrasser de ce sentiment de déjà vu, et j'ai ouvert la porte à la foule en délire.

Je me suis arrêté et j'ai baissé les yeux vers le plancher.

— *Waking the demon...*, ai-je murmuré.

Je ne sais pas trop pourquoi j'ai choisi de courir au son de cette chanson, mais je trouvais qu'elle convenait à merveille. En la regardant, j'ai murmuré :

— Merci, Tate.

« Tatum » ne convenait pas. Ça n'a jamais convenu, de toute façon.
Elle était Tate, à jamais.

Chapitre 21

— Alors, êtes-vous redevenus amis ?

Au feu de joie, après la course, Madoc, très ivre, m'a pris par le cou.

Je savais de qui il parlait.

— Je n'irais pas aussi loin que ça.

J'ai pris une gorgée de ma bière tiède tout en continuant de regarder devant moi.

Tate et moi avons échangé des banalités à mon arrivée, mais je savais que je devrais lui reparler ce soir-là.

J'étais destiné et déterminé à ravoir ce collier. Je devais revoir mon père le lendemain.

— Je suis sûr que ça va marcher, a-t-il dit en soupirant avec nonchalance. Maintenant qu'elle a un petit copain, je pense que vous allez tous les deux avoir des passe-temps plus intéressants que le fait de vous détester mutuellement.

Le gobelet a fendu dans ma main.

— Elle n'a pas de copain.

— Elle va en avoir un, a-t-il répliqué, et j'entendais le sourire dans sa voix. Il va essayer de lui mettre la main dessus ce soir.

« Non. »

Tate et Ben n'étaient pas venus ensemble en tant qu'amis, ce soir. Je le savais. Mais que Madoc le dise tout haut, j'avais l'estomac brûlant de rage.

— Tu vois tous ces gars-là ?

Tout en faisant un signe de la main, il a pointé du menton le groupe avec lequel Tate et Ben étaient en train de bavarder.

— Ils veulent tous lui mettre la main sous la jupe. Tu sais ça, non ?

« Continue de respirer, tout simplement. »

— Et tôt ou tard, a poursuivi Madoc, elle va dire oui à l'un d'entre eux.

« Arrête, merde. »

J'ai ravalé ma salive et détendu la main avec laquelle je serrais le gobelet de plastique rouge.

Madoc s'est éloigné, car il avait fait le tort qu'il voulait.

Je savais qu'il essayait seulement de me perturber, mais il avait raison, et mon euphorie de la course s'est lentement échappée de ma tête.

« Elle ne me le pardonnera jamais. Elle a un avenir, et le mien est douteux. »

Mais j'ai regardé Tate, qui m'a immédiatement regardé au-dessus du feu, et c'était comme m'éloigner de l'eau dont j'avais besoin pour vivre.

Je n'avais pas le choix : il fallait boire.

Avant que je me concentre sur ce que j'allais faire ensuite, j'ai senti des bras m'entourer le

cou.

— Bordel, que tu m'as manqué !

Un corps à l'odeur suave s'est appuyé contre le mien et des lèvres douces et humides ont gémé contre mon cou.

« Piper. »

J'ai calmement ouvert ses bras. Je lui ai demandé des explications, mais avec indifférence.

— J'ai entendu dire que tu te tenais occupée avec Nate Dietrich.

Elle s'est placée en face de moi.

— On est sortis ensemble quelques fois. Mais c'est toi qui m'intéresses, a-t-elle dit en se rapprochant. J'ai même une surprise pour toi.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je disais ça pour lui faire plaisir.

— Oh, super ! a-t-elle dit en tapant des mains. Tu es intéressé. Tu vois la fille, là-bas ?

Elle a pointé du doigt une rousse en short noir avec un petit haut assorti, de l'autre côté du feu.

— Et alors ? lui ai-je demandé sans trop savoir où elle voulait en venir.

— Qu'est-ce que tu dirais si toi, moi *et* elle on retournait chez toi ?

« Quoi ? »

J'ai cligné des yeux en me demandant si j'avais bien entendu.

« Est-ce qu'elle vient de me proposer de... »

— J'ai déjà fait un arrangement. Elle est d'accord. On peut tous jouer ensemble, ou...

Elle a baissé la voix.

— ... tu peux regarder.

J'ai fermé les yeux et je me suis passé la main sur le visage.

« Bordel. »

Une fichue partie à trois. Est-ce qu'elle était sérieuse ?

Mon cœur a bondi, et j'ai senti ma mâchoire tressaillir d'un sourire nerveux que je n'ai pas montré.

Un trio, c'était quelque chose que je n'avais pas encore fait, et quel type n'en voudrait pas ?

Une image de moi au lit avec deux filles m'est passée à l'esprit, et mon estomac a fait un bond quand j'ai vu que les deux ressemblaient à Tate.

J'ai regardé Piper, puis la fille de l'autre côté, qui était foutrement sexy et qui me lançait un regard qui voulait dire « Baise-moi », et j'ai voulu donner un coup de poing quelque part.

J'ai regardé le sol, et j'ai cligné des yeux en me rendant compte que je ne voulais pas de ce qu'elles m'offraient.

En fait, à bien y penser, j'avais envie de prendre un bain.

« Bordel. »

J'allais m'en vouloir pour ça un jour.

J'ai de nouveau écarté les mains de Piper en disant « Arrête », et je me suis éloigné.

— Quoi ? a-t-elle bafouillé d'un ton surpris et les yeux furieux.

J'ai secoué la tête.

— Sois prudente en rentrant chez toi, hein ?

Et je me suis éloigné en murmurant :

— Ça suffit, merde.

Et je suis parti à la recherche de Tate.

Je me fichais bien de savoir si elle sortait avec Ben.

Elle allait partir avec moi.

* * *

J'ai pataugé dans la terre et les feuilles humides, en restant à l'affût des moindres sons. Après avoir rencontré un Ben pompette — qui avouait avoir perdu de vue sa copine —, j'avais filé dans les bois, vers le stationnement, à la recherche de Tate.

Elle n'était pas près du feu de joie, et elle ne semblait pas avoir beaucoup d'amis autour de là.

« Ni même ailleurs, idiot. »

Un gémissement fort et guttural s'est réverbéré dans les bois, et j'ai tourné la tête dans cette direction.

« Quoi ? Merde ! »

J'ai commencé à courir, en sautant par-dessus des bûches, le cœur battant tellement fort que respirer me faisait mal.

— Pourquoi les gars de notre école sont-ils des crétins ? a grogné une voix.

Tate.

J'ai tourné à gauche et bondi à travers un amas de branches tombées et de feuillage humide.

— Merde ! a beuglé une voix d'homme. Espèce de salope !

J'ai filé à travers les arbres et je suis arrivé dans une clairière d'arbres tombés et de troncs sciés. Quand j'ai aperçu la scène qui s'étalait devant moi, ma poitrine se soulevait à chaque respiration difficile.

Tate était penchée par-dessus Nate Dietrich, recroquevillé en tas sur le sol et souffrant d'une douleur atroce. Il avait une main collée sur les yeux et de l'autre il se tenait l'entrejambe.

« Salaud. »

Plus par peur que par colère, j'ai crié :

— Tatum !

Si elle l'avait attaqué, c'était parce qu'elle avait été menacée.

« Il est mort. »

Elle s'est retournée, et je me suis efforcé de me contenir. Nate était déjà maîtrisé, mais j'ai aperçu la bretelle déchirée du débardeur de Tate, et chaque muscle de mon corps s'est tendu. Les

dents serrées, je lui ai demandé :

— Est-ce qu’il t’a fait mal ?

Elle a posé une main sur son épaule et son haut déchiré.

— Il a essayé. Ça va.

Elle me regardait à peine. J’ai enlevé ma chemise et la lui ai lancée.

— Mets ça, lui ai-je ordonné. Tout de suite.

Elle ne s’est pas empressée d’obéir. Pas que je m’y sois attendu, mais j’étais en colère et je lui souhaitais bien de la chance si elle ne faisait pas ce que je lui disais.

Seule, dans les bois. Dans l’obscurité.

Je voulais l’étrangler pour avoir été aussi imprudente.

J’ai marché vers Nate, encore étendu au sol.

— Tu as la mémoire foutrement courte, Dietrich. Qu’est-ce que je t’ai dit ?

Je me suis penché et lui ai parlé en face.

Mon avertissement de la journée, en classe, n’avait nettement pas pris effet.

Je l’ai empoigné par la chemise et l’ai soulevé avant de lui écraser mon poing dans l’estomac.

Il s’est affaissé, la tête rentrée dans les épaules, comme si son corps était vidé de tout son air.

Je ne me suis pas arrêté.

J’ai frappé et flanqué des coups, j’ai cogné et tabassé Nate Dietrich, j’ai pilonné son corps et son visage jusqu’à ce qu’il soit trop éreinté pour faire autre chose que de recevoir des coups.

La douleur a vibré dans ma main et mes os, et à travers tout mon bras, alors que la pleine force de ma colère s’abattait sur lui.

« Espèce de voyou ! Minable ! »

Je me répétais : « Il est pourri, mais pas moi. »

Il y avait une différence entre Nate et moi : Nate l’avait touchée.

« Je n’ai jamais fait ça. »

Il l’avait harcelée sexuellement.

« Mon coup dans le vestiaire, c’était juste pour l’embêter. »

Elle lui avait dit d’arrêter, maintes fois.

« Je l’ai vue pleurer, en me suppliant d’arrêter. »

Et plus je frappais Nate, plus je voyais mon visage à la place du sien.

— Arrête, a hurlé Tate derrière moi. Jared, arrête !

Je ne voulais pas m’arrêter avant de le voir arrêter de respirer, mais il fallait sortir Tate d’ici, au plus vite. Maintenant.

J’ai soulevé Nate par le creux du coude et je l’ai lancé au sol.

— C’est pas fini, je te le promets.

Je ne me sentais pas le moins du monde coupable de son œil, de son nez et de sa bouche en sang. Il avait l’intérieur des lèvres rouge, et il haletait et grognait, recroquevillé par terre.

J'ai regardé Tate, qui avait les yeux remplis de peur et haletait.

Une peur qu'elle n'avait pas quand je l'avais trouvée ici.

— Je te raccompagne.

— Non, merci. J'ai quelqu'un qui me raccompagne.

« Quelqu'un ? »

J'ai failli rire et grogner en même temps.

« Bordel, je vais me faire un plaisir de lui fermer la gueule. »

— Ton conducteur, il est saoul. Maintenant, à moins de vouloir réveiller ta pauvre grand-mère pour qu'elle vienne te chercher dans ce coin perdu parce que ton petit ami s'est saoulé, et que tu as failli te faire violer, et je suis sûr que ça va faire grand plaisir à ton père qui fait confiance à ton sens de l'autonomie, en passant, tu vas monter avec moi, merde.

Je me suis retourné et j'ai marché vers mon auto, prêt à la prendre par-dessus mon épaule au besoin.

Chapitre 22

On filait sur la route, en direction de la ville, quand elle a bafouillé :

— T'as un problème, ou quoi ?

J'étais furieux, et elle le savait.

— *Moi*, j'ai un problème ? Tu arrives au feu de joie avec cet idiot de Ben Jamison, qui ne peut pas rester suffisamment sobre pour te reconduire, puis tu t'en vas te balader dans le bois, dans le noir, et tu te fais tripoter par Dietrich. C'est peut-être toi qui as un problème.

« Super, idiot. »

Quand je pensais à ce que Nate aurait pu lui faire — ou lui aurait certainement fait —, je voulais le tuer. Tate était trop têtue. Trop indépendante.

Elle avait mal jugé ses propres capacités et s'était mise en danger.

— Si tu te rappelles bien, je maîtrisais la situation. Peu importe le service que tu croyais me rendre, il n'a satisfait que ta propre colère. J'y suis pour rien.

J'ai aspiré mes joues, inspirant dans l'air étouffant en me concentrant sur la route.

L'auto se soulevait sous moi et nous propulsait de plus en plus vite à mesure que mes mains étranglaient le volant.

— Ralentis, a-t-elle ordonné, mais je n'en ai pas tenu compte.

— Il va y avoir des situations que tu ne pourras pas gérer, Tate.

J'essayais de raisonner avec elle, mais même moi, je ne savais pas où je voulais en venir. Elle ne pouvait pas exister dans les limites que je lui avais créées pour le reste de sa vie, et je ne pouvais pas la protéger de tout. Tôt ou tard, elle allait partir.

— Nate Dietrich n'allait pas prendre à la légère ce que tu lui as fait ce soir, ai-je continué. Croyais-tu que ce serait la fin ? Il t'aurait remis la monnaie de ta pièce, plus tard. Sais-tu à quel point Madoc voulait te faire payer après que tu lui as cassé le nez ? Il ne voulait pas te faire de mal, mais il voulait se venger.

Elle se surestimait. Certains types n'hésitaient pas à maltraiter des femmes.

« De toute évidence. »

— Il faut que tu ralentisses.

— Non, je ne pense pas, Tate, ai-je dit en riant. Tu cherchais l'expérience complète de l'école secondaire, non ? Le copain footballeur, la baise, l'insouciance ?

Avant qu'elle ait une chance de répondre, j'ai éteint mes phares.

La route devant nous est devenue obscure, et Tate a poussé un petit halètement alors qu'elle s'adossait.

L'adrénaline de la peur et de l'excitation a parcouru mes veines. C'était le genre de sentiment que j'avais connu pendant qu'elle était partie. C'est ce qui me permettait de me sentir vivant.

La morne et navrante lumière de la lune se déversait à travers les arbres, mais n'éclairait pas grand-chose.

— Jared, arrête ! Allume les phares !

Sa voix s'est cassée, et elle avait peur. Je ne la regardais pas, mais je pouvais tout de même la voir et, avec une main sur le tableau de bord, elle s'arcboutait en prévision d'une collision.

— Jared, arrête l'auto, tout de suite. S'il te plaît !

Elle me suppliait, et je détestais l'entendre.

— Pourquoi ? Tu ne trouves pas ça amusant ?

Je la taquinais et je connaissais déjà la réponse.

— Sais-tu combien d'idiotes ont hurlé sur ton siège ? *Elles*, elles adoraient ça.

« Et tu es différente. »

— Arrête... l'auto ! a-t-elle hurlé.

— Tu sais pourquoi tu n'aimes pas ça ?

J'ai tourné la tête pour la regarder en jetant des coups d'œil rapides vers la route invisible.

— Parce que tu n'es pas comme elles, Tate. Tu ne l'as jamais été. Pourquoi, d'après toi, est-ce que j'éloignais tout le monde de toi ?

J'ai immédiatement fermé la gueule et j'ai grogné.

« Pourquoi j'ai dit ça, merde ? »

Ses yeux se sont écarquillés, puis se sont rétrécis comme des balles.

« Allons-y. Dans 3, 2, 1... »

— Arrête, merde ! a-t-elle hurlé en donnant de grands coups de poing sur ses cuisses, puis sur mes bras.

J'ai tressailli et j'ai freiné à mort, en grinçant des dents en pensant aux centaines de dollars en caoutchouc que je venais de laisser sur la route.

La Boss s'est arrêtée dans un crissement, en oscillant légèrement alors que je manœuvrais le volant pour nous empêcher de nous envoler dans les buissons.

« Merde. »

J'ai rétrogradé, j'ai tiré le frein manuel et j'ai fermé le contact.

Tate a ouvert la porte et s'est envolée de son siège, et moi aussi, et j'étais prêt à lui courir après si elle décidait de rentrer à pied.

Mais elle ne s'est pas mise à courir.

Elle semblait sur le point de me frapper. Je sentais la chaleur du feu et de la haine qui lui sortait des yeux.

— Remonte dans l'auto, merde !

Je l'ai interrompue avant qu'elle ait une chance de parler.

On était au milieu de la route, et une autre auto pouvait arriver à tout moment.

— Tu aurais pu nous tuer ! a-t-elle crié.

« Je ne t'aurais jamais mise en danger. »

Ma chemise est tombée de son épaule nue, et j'ai vu la bretelle déchirée de son haut qui pendait furtivement.

J'ai claqué le toit de l'auto avec ma paume, alors que la rage et l'amour se livraient bataille dans ma tête.

— Remonte dans l'auto, merde ! ai-je crié.

— Pourquoi ? a-t-elle demandé d'une voix basse et cassée.

« Est-ce qu'elle est sérieuse ? »

— Parce que tu dois rentrer.

« Sans blague. »

— Non.

Elle a secoué la tête en ravalant des larmes et en me brisant le cœur.

— Pourquoi as-tu éloigné tout le monde de moi ?

— Parce que tu n'étais pas à ta place au milieu de tout le monde, ai-je répliqué. Tu ne l'es toujours pas.

« Elle était meilleure. »

Mais elle n'a pas semblé satisfaite de cette réponse.

Avant que je puisse l'arrêter, elle s'est penchée à l'intérieur de l'auto et a arraché mes clés du contact.

Dérouté, je l'ai regardée contourner sa portière ouverte et courir dans la route, près du fossé rocailleux.

« Mes clés. Quoi ? »

Je brûlais de la secouer ou de l'embrasser.

Je me suis lentement approché d'elle, en partie agacé et en partie admiratif de sa combativité.

Elle était magnifique. Des mèches de cheveux tombaient sur ses yeux et étaient balayées par le vent ou sa forte respiration. Voir la passion coléreuse sur son visage, ça m'excitait autant que le fait de l'intimider.

Et quand je me suis dit à quel point j'aurais pu sentir tout ça en étant près d'elle au lieu de la blesser, j'ai été enfoncé — non, paralysé — au sol par le poids du temps perdu.

C'était là comme une grosse pierre dans mon estomac. J'ai tenté d'avoir l'air accablé.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Un pas de plus et tu perds une de tes clés. Je ne suis pas certaine que ce soit celle de l'auto, mais je finirai par y arriver.

« Meeeeerde. »

— Je ne monte pas dans ton auto, a-t-elle dit d'une voix calme et forte. Et je ne te permets pas de partir. On ne bouge pas d'ici avant que tu m'aies dit la vérité.

L'air s'est densifié autour de moi, et j'avais l'impression de me trouver dans une caverne. Il y

avait des murs partout.

Je ne pouvais pas tout lui dire.

Je pouvais m'excuser. Je pouvais essayer d'expliquer.

Mais je ne pouvais pas lui dire...

« Merde ! »

Elle a encore levé le bras pour lancer la première clé, et ma main a jailli en lui faisant signe d'arrêter.

Une clé de remplacement allait me coûter au moins 200 dollars.

Mon cœur battait plus vite et résonnait dans mes oreilles.

— Tate, ne fais pas ça.

— Ce n'est pas la réponse que je cherchais, a-t-elle répliqué en lançant une clé dans les bois qui bordaient la route.

Complètement impuissant, je l'ai vue disparaître dans l'obscurité dense.

— Merde, Tate !

Elle a dégagé une autre clé de l'anneau et l'a placée derrière son dos, elle aussi.

— Parle, maintenant. Pourquoi est-ce que tu me détestes ?

« Bordel. »

La clé avait disparu. C'était peut-être celle de mon auto. Peut-être seulement la clé de la maison. Et si c'était celle de l'école ?

J'ai secoué la tête et failli rire.

— Te détester ? Je ne t'ai jamais détestée.

Perplexe, elle a plissé les yeux, et sa voix a baissé.

— Pourquoi, alors ? Pourquoi as-tu fait tout ça ?

« Pourquoi j'étais si méchant ? Pourquoi je t'ai isolée ? Pourquoi j'ai gâché notre amitié ? »

Quel horrible épisode est-ce qu'elle me demandait de lui expliquer en premier ? J'ai inspiré à fond et j'ai commencé,

— La première année... j'ai entendu Danny Stewart dire qu'il allait t'inviter à la danse d'Halloween. Je me suis assuré qu'il ne le ferait pas, parce qu'il avait dit à ses copains qu'il voulait à tout prix vérifier si tes nichons étaient plus gros que le creux de ses mains.

Je lui avais également cassé le nez, ce jour-là. Il ne sait toujours pas pourquoi.

— Je n'ai même pas réfléchi à mes gestes. J'ai répandu la rumeur à propos de Stevie Stoddard parce que tu n'étais pas faite pour Danny. C'était un crétin. Comme les autres.

Elle n'était pas convaincue.

— Alors, tu croyais me protéger ? a-t-elle bafouillé. Mais pourquoi faire ça ? Tu me détestais déjà, à l'époque. C'était en revenant de ton été avec ton père.

J'ai levé les yeux vers les siens, et j'ai déclaré :

— Je ne te protégeais pas. J'étais jaloux.

Si je l'avais protégée, je ne me serais pas retourné contre elle pour lui nuire avec cette rumeur. Il ne s'agissait pas de la garder en sécurité. Je ne voulais pas qu'un autre la touche.

— On est entrés à l'école secondaire et soudain, tu es devenue populaire auprès de tous ces gars, ai-je poursuivi. J'ai réagi de la seule façon que je connaissais.

— En m'intimidant ? a-t-elle dit d'un air défiant. Ça n'a aucun sens. Pourquoi ne m'as-tu pas parlé ?

— Je ne pouvais pas. Je ne peux pas.

« Je ne pouvais pas te faire confiance. »

— Tu te débrouilles bien jusqu'ici, a-t-elle insisté. Je veux savoir pourquoi tout ça a commencé, au départ. Pourquoi voulais-tu me faire du mal ? Les tours, la liste noire des fêtes ? Ce n'était pas contre les autres gars. Qu'est-ce que tu avais contre *moi* ?

J'ai inspiré à fond, en essayant de me donner du temps. Je ne pouvais pas parler de ça. Pas maintenant. Pas à elle.

J'ai soupiré et j'ai menti.

— Parce que tu étais là. Parce que je ne pouvais pas faire de mal à ceux que je voulais blesser, alors je t'ai blessée.

« S'il te plaît, restons-en là. »

— J'étais ta meilleure amie.

Elle parlait lentement, pour me faire sentir son dégoût.

— Toutes ces années-là...

Ses yeux scintillaient de larmes non versées.

— Tate, j'ai passé un été de merde avec mon père, cette année-là.

Je me suis rapproché d'elle.

— Quand je suis revenu, je n'étais plus le même gars. Loin de là. Je détestais tout le monde. Mais j'avais quand même besoin de toi. J'avais besoin de toi pour ne pas m'oublier.

C'était en partie un désir de pouvoir, et en partie de la colère, mais surtout, c'était parce que je n'étais pas capable de lâcher prise. Il fallait que je sois dans sa vie. Il fallait qu'elle me voie.

— Jared, j'ai repassé tout ça tellement de fois dans ma tête en me demandant ce que j'avais bien pu faire pour te pousser à agir ainsi. Et maintenant, tu me dis que c'était sans aucune raison ?

J'ai continué de me rapprocher.

— Tu n'as jamais été encombrante ou dérangeante, Tate. Le jour où tu es devenue ma voisine, je me suis dit que tu étais la plus belle personne que j'avais jamais vue.

Ma voix est presque devenue un murmure et j'ai baissé les yeux vers le sol.

— J'étais amoureux de toi, merde. Ton père était en train de décharger le camion de déménagement, et j'ai regardé par la fenêtre du salon pour voir d'où venait le bruit. Tu étais là, en train de rouler à vélo dans la rue. Tu portais une salopette avec une casquette rouge. Tes

cheveux étaient séparés dans ton dos.

Même à l'époque, je savais que Tate serait importante pour moi.

Peu après son emménagement, j'avais découvert que sa mère était décédée. Mon père n'était pas dans ma vie, et Tate et moi, on s'est entendus tout de suite. On avait des choses en commun, comme la musique et les films.

Et le reste, on n'y pouvait rien. On s'est trouvés.

— Cette semaine, quand tu as récité ton monologue, j'ai...

J'ai soupiré.

— Je su alors que je t'avais vraiment atteinte, et au lieu de ressentir une satisfaction, je m'en suis voulu. Je voulais te détester, toutes ces années-là, je voulais détester quelqu'un. Mais je ne voulais pas te blesser, et c'est seulement pendant ton monologue que je l'ai vraiment compris.

Debout devant elle, j'avais la chair de poule. La chaleur de son corps — si près — rayonnait vers moi, et il m'a fallu tous mes efforts pour ne pas la prendre dans mes bras. Le souvenir de son corps, l'autre soir, me rappelait toutes ces choses que je désirais.

— Tu ne me dis pas tout.

On aurait dit que sa tête tournait, comme si elle était à moitié là et à moitié absente.

J'ai levé la main et l'ai posée sur son visage pour essuyer une larme chaude.

— Non, c'est vrai.

Ma voix était à peine audible.

Ses yeux étaient couverts, mais elle essayait de continuer.

— Les cicatrices sur ton dos. Tu as dit que tu avais passé un mauvais été, et qu'en revenant, tu en voulais à tout le monde, mais tu n'as traité personne d'autre aussi mal que...

— Tate ?

Je l'ai interrompue et j'ai franchi les deux centimètres qui nous séparaient, alors que notre souffle était synchrone et nos poitrines, collées. Tout ce que je voyais, c'étaient ses lèvres, douces et charnues.

— Je ne veux plus parler ce soir.

Elle est restée là à me regarder me rapprocher et, à cet instant-là, on pouvait se rencontrer ou se séparer.

Elle voulait que je pose mes lèvres sur les siennes, mais elle n'aimait peut-être pas vouloir ça.

« S'il te plaît, ne m'arrête pas. »

Sa peau, c'était comme toucher une soie fraîche, douce comme du beurre, et j'ai serré ses cheveux.

Et elle s'est secouée, comme si elle se réveillait.

— Tu ne veux plus parler ?

Sa voix forte a rompu le charme, et mes jambes se sont tendues, car je m'attendais à ce qu'elle me frappe encore.

— Eh bien, moi, si ! a-t-elle hurlé, et j'ai bondi vers elle quand je l'ai vue se retourner pour lancer une autre clé dans la forêt.

« Merde ! »

La prenant à bras le corps, je l'ai tirée sur ma poitrine alors qu'elle se débattait.

« Merde ! »

Je lui avais expliqué ! Je savais qu'elle n'allait pas me pardonner tout de suite, mais pourquoi est-ce qu'elle était encore tellement furieuse ?

« Qu'est-ce qu'elle veut de plus ? »

Puis, le mantra de mon père m'est soudainement revenu à l'esprit. Celui qu'il m'avait répété sans arrêt, cet été-là.

« Ne t'excuse pas. Ne supplie pas ! »

Je détestais presque tout ce qu'il m'avait enseigné, mais c'était une leçon que j'avais mise en pratique. M'excuser, c'était un signe de faiblesse.

Mais je voulais ravoir Tate.

Mon cœur ne battait que pour elle, et j'aurais préféré passer ma vie à la haïr, à l'aimer, à la baiser et à la respirer plutôt que de la perdre.

« Tu dois t'excuser, idiot. »

— Chut, Tate, ai-je murmuré à son oreille. Je ne vais pas te faire de mal. Je ne te ferai plus jamais mal. Je suis désolé.

J'ai dit ça en fermant les yeux, en avalant la pilule amère.

Elle s'est retournée.

— Je me fous que tu sois désolé ! Je te déteste.

« Non. »

En la serrant encore dans mes bras, j'ai utilisé mes mains pour lui ouvrir les doigts et en arracher mes clés.

Je l'ai relâchée, elle s'est avancée et s'est retournée vers moi.

— Tu ne me détestes pas, lui ai-je dit. Si c'était vrai, tu ne serais pas aussi fâchée.

— Va te faire foutre, a-t-elle craché, puis elle s'est retournée en s'éloignant d'un pas furieux.

« Euh, où elle croit aller, là ? »

Si elle croyait que j'allais la laisser se balader dans le noir jusque chez elle, sur une route déserte, elle avait perdu la carte.

D'un pas assuré, je l'ai poursuivie, je l'ai retournée et je l'ai prise sur mon épaule comme je voulais le faire plus tôt. Elle a accusé le choc, son ventre creusé par mon épaule, et j'avais la forte envie de la garder là et de marcher jusqu'à la maison.

« Tant pis pour l'auto. »

Bon, presque.

— Dépose-moi !

Elle donnait des coups de pied et me matraquait le dos, et j'ai resserré ma prise, car je voulais que mes doigts restent fermes.

Son derrière était près de ma tête, et bordel, je voulais tellement profiter de sa position en jupe courte.

Mais dans son humeur actuelle, elle m'aurait probablement coupé la queue.

— Jared ! Assez ! a-t-elle ordonné d'un ton grave et autoritaire.

En arrivant à l'auto, je l'ai balancée sur le dos et je lui ai posé le cul sur le capot de l'auto. Je me suis tout de suite baissé, j'ai posé mes mains de chaque côté de ses cuisses, et je me suis penché en avant.

Très lentement.

Je savais que j'aurais dû tout simplement reculer.

Lui donner le temps. Regagner sa confiance.

Mais j'avais envie d'elle, et j'aurais préféré cesser de respirer.

J'étais encore en position de force, et on ne perdait plus de temps.

— N'essaie pas de te sauver, l'ai-je avertie. Rappelle-toi, je peux te garder ici.

Ce n'était pas une menace. Je voulais juste qu'elle se rappelle. À la façon dont elle m'avait dévoré sur ce comptoir de cuisine, elle me désirait autant que je la désirais.

Elle a penché le menton et paru hésiter.

— Et je sais comment utiliser le vaporisateur au poivre et casser un nez, a-t-elle répliqué en se penchant vers l'arrière et en gardant une distance prudente, comme si elle ne se faisait pas confiance.

Je voyais son pouls battre dans son cou, mais elle n'essayait pas de se sauver.

Elle me regardait l'observer, et l'instant s'est figé alors que sa poitrine montait et descendait au rythme de ses respirations courtes.

Elle me désirait autant que je la désirais, mais elle n'aimait pas l'idée.

Elle était décontenancée, et j'adorais ça.

« J'ai cet effet sur toi. Personne d'autre ne l'a. »

— Je ne suis ni Nate ni Madoc... ni Ben.

Nos nez se touchaient presque alors que je scrutais son visage. Une coulisse de sueur est tombée dans mon dos, et ma queue a tressailli, et j'avais l'impression d'être en feu.

— Ne fais pas ça, a-t-elle murmuré alors que ma bouche frôlait la sienne.

« Oh, non. C'est toi qui vas le faire. »

— Je te le promets. Sauf si tu le demandes.

Ç'aurait été moche que, le lendemain, elle regrette de m'avoir cédé. Je ne voulais pas en porter le blâme. Elle allait participer autant que moi, et je voulais qu'elle soit affolée et bouleversée à propos de moi. Ensuite, je voulais qu'elle cède.

J'imagine que c'était ce que j'avais cherché tout ce temps.

J'ai bougé les lèvres au-dessus de son visage et de son cou, en la respirant, mais sans jamais l'embrasser.

Je pouvais tout de même la goûter.

Mes lèvres ont frôlé sa douce joue, et j'étais juste sur le point de lui toucher les lèvres lorsqu'elle a poussé un petit gémissement.

« Merde. »

Chaque seconde où ma bouche glissait au-dessus de son visage, de sa mâchoire, de son cou, je me retenais de lui enfoncer mes dents. J'avais faim à ce point.

— Maintenant, est-ce que je peux t'embrasser ? ai-je demandé, presque en suppliant.

Elle n'a pas dit oui, mais elle n'a pas dit non, non plus.

— Je veux te toucher, ai-je murmuré contre ses lèvres. Je veux sentir ce qui est à moi. Ce qui l'a toujours été.

« S'il te plaît. »

Son souffle s'est arrêté, et je voyais qu'elle se débattait intérieurement. Faiblement, elle m'a repoussé et a bondi de l'auto. En se dirigeant vers le côté passager, elle a dit :

— Reste loin de moi.

« Sûrement pas. »

J'ai essayé de ne pas trop rire.

— Toi d'abord, l'ai-je taquinée.

Chapitre 23

— Donne-m'en deux.

Mon père a déposé deux cartes à échanger, et mes lèvres se sont déformées juste un peu.

Pas de « Comment ça va ? », « Quoi de neuf ? », ni de « Bon anniversaire, merde, mon gars ».

Rien.

Aujourd'hui, j'avais eu 18 ans, et mon père ne s'en rappelait carrément pas.

Ou bien, il s'en fichait.

J'ai pris deux autres cartes sur le dessus du jeu, et je les lui ai lancées de l'autre côté de la table.

« Tant pis. Dix minutes se sont écoulées, il en reste cinquante. »

On était restés silencieux depuis mon arrivée. Comme d'habitude, on ne parlait qu'au besoin.

Et j'avais encore l'estomac retourné.

Après l'épisode de la veille avec Tate, je m'étais senti très bien. Détendu, emballé, calme.

Mais chaque semaine, je me sentais malade avant d'arriver à la prison, et mon euphorie de la veille avait maintenant disparu. La terrible anticipation des bêtises monstrueuses que mon père allait me dire me donnait la nausée. Je ne pouvais jamais rien manger le matin. Et la plupart du temps, mes mains tremblaient tellement que j'avais de la difficulté à conduire.

C'est pourquoi j'avais choisi de conduire la veille après avoir déposé Tate. J'allais avoir de la difficulté à dormir alors que j'avais les nerfs en boule, et j'avais foutu le camp. J'avais conduit jusqu'à Crest Hill. Je m'étais arrêté dans un motel et j'étais venu dès que les heures de visite avaient commencé. Je me calmais habituellement après être parti. Plus je me rapprochais de la maison, plus je me sentais en sécurité.

La seule chose qui m'avait permis de maintenir les visites d'une semaine à l'autre sans vomir, c'était le collier.

Et je ne l'avais pas repris la veille.

Mais j'avais les entrailles souillées d'acide et un trait brûlant me montait à la gorge. Ça me faisait mal, et je n'arrêtais pas de le ravalier, en espérant qu'il ne puisse pas voir que je pensais à elle. Je savais que j'avais l'air bizarre. Comment quelqu'un peut-il voir ce que tu penses ? Mais mon père avait le don de me deviner, et c'était la seule personne qui me faisait me sentir faible.

— Alors, il est où ?

J'ai ignoré la question.

Je ne savais pas de quoi il parlait, mais je regrettais toujours quand je lui permettais de me faire parler. Je me suis contenté de me taire et de respirer.

— Tu laisses toujours une main dans ta poche de pantalon pendant toutes tes visites, sauf aujourd'hui. Ce que tu gardes là, c'est une espèce de talisman, et pourquoi est-ce que tu ne l'as

pas, tout à coup ?

J'ai mordillé ma lèvre, tapé du pied, et essayé d'énoncer mentalement mes cartes, sans m'arrêter.

« 2-4-5-6-7. Pique, pique, pique, pique, cœur. »

La pièce, avec ses hauts plafonds et ses longs corridors sur les côtés, résonnait de conversations que je ne pouvais pas distinguer, et le va-et-vient des visiteurs remplissait l'air. La lumière se déversait par les fenêtres, mais ça n'égayait pas l'endroit.

— Tu me prends pour une ordure.

Mon père a abattu une autre carte et a parlé calmement.

— Je suis une ordure, Jared. Je t'ai endurci, mais je t'ai fait fort, aussi. Personne ne te fera plus de mal, parce que tu es intouchable. Même pour cette fille, tu es inatteignable.

D'un seul coup, j'ai regardé ses yeux, et mes cartes se sont chiffonnées dans mon poing. Le roulement grave de son sourire râpeux m'a arraché à la pensée de Tate.

— Tu as ton fric, ai-je dit entre les dents et les lèvres serrées. La ferme.

Il a secoué la tête et a continué à disposer ses cartes.

— Est-ce qu'elle te connaît ? Est-ce qu'elle sait que tu es un lâche ? Et que tu as abandonné ton frère ?

« Jax. »

— Il n'y a pas d'elle.

Mon mensonge est sorti sous forme de marmonnement.

— Tu as raison, a-t-il répliqué. Tu seras toujours seul, parce que tu sais que ça vaut mieux. Et elle trouvera quelqu'un pour l'épouser et la remplir de bébés qui ne seront pas les tiens.

Mon estomac s'est creusé, et je n'ai pas pensé.

J'ai claqué mes cartes sur la table et j'ai bondi de ma chaise pour frapper mon père à la mâchoire. La douleur de mon poing a remonté mon bras, et je l'ai regardé tomber de sa chaise sur le plancher, encore mort de rire.

Mon torse s'est soulevé lorsque j'ai respiré par le nez.

— La semaine prochaine, c'est ma dernière visite, lui ai-je dit. Tu ne me manqueras pas, mais je sais que je vais te manquer.

— Ça suffit, a dit une voix avant de me saisir par le bras.

En levant les yeux, j'ai vu un gardien, un peu plus grand que moi, les cheveux foncés et les yeux pâles, qui me jetait un regard mauvais.

Je lui ai arraché mon bras.

— Pas de souci. Je m'en vais.

Et je me suis retourné, ma mâchoire aussi dure que du béton.

— T'en fais pas, Jared, a crié mon père derrière moi. On ne sera jamais loin l'un de l'autre. Je serai toujours dans ta tête.

* * *

Dès que je suis rentré de la visite, j'ai trouvé ma mère dans la cuisine avec un gâteau.

— Pas question, je ne suis pas d'humeur à ça.

Mon ton était dur, et je n'avais pas l'intention de l'interrompre, mais je suis sorti de la cuisine et suis monté à l'étage.

— Jared, s'il te plaît, a-t-elle crié, derrière moi.

Je me suis arrêté, et chaque muscle de mon torse était tellement étiré que j'étais prêt à hurler. J'ai pivoté et foncé dans la cuisine.

Ma mère était debout de l'autre côté de la table de la cuisine, les cheveux bruns remontés en chignon et les bras sur les flancs. Elle était joliment habillée d'un jeans, de talons hauts et d'une veste courte.

Je me suis agrippé au dossier de la chaise jusqu'à ce que le bois craque sous mes doigts et je l'ai longuement regardée en essayant de ravalier la dispute que je désirais.

— J'apprécie ton effort, lui ai-je dit. Vraiment. Mais on s'est très bien entendus sans devoir faire semblant de faire partie d'une vraie famille. Tu fais tes choses. Je fais les miennes.

Mon estomac était chamboulé, et mes paroles sont sorties comme de la boue.

Elle a baissé les yeux, mais elle s'est rétablie et a remonté le menton.

— Je veux que Jax vienne habiter avec nous, a-t-elle dit d'un ton neutre et à brûle-pourpoint. J'ai arrêté de respirer et j'ai plissé les yeux dans sa direction, trop secoué pour répondre.

« Pardon ? Jax habiter avec nous ? »

Elle a souri un peu et contourné la table pour venir vers moi avant même que j'aie la chance de voir si elle plaisantait.

— Jared, j'ai déjà parlé à un avocat. Rien n'est sûr, mais...

Elle a fait une pause en me regardant avec soin.

— ... il pourrait aider. Veux-tu que ton frère vienne habiter avec nous ?

Je voulais que mon frère soit en sûreté.

J'ai serré ma prise sur le dossier de la chaise.

— Toi, est-ce que *tu* veux qu'il vive ici ? lui ai-je demandé.

Elle a baissé les yeux et ses lèvres ont dessiné un sourire pensif.

— Oui, j'aime bien Jaxon.

Puis, elle m'a de nouveau regardé dans les yeux.

— Il fait ressortir ce que tu as de mieux. Tout comme Tate, avant.

* * *

Je n'ai pas pu manger de gâteau.

Je n'aimais pas l'attention, et l'idée qu'avait ma mère de me faire souffler des chandelles me donnait la nausée.

Je suis allé dans ma chambre et j'ai fermé la porte en goûtant l'obscurité et le calme pendant le plus longtemps possible. Étendu sur mon lit, je me suis demandé : « Jax avec nous ? »

Je ne pouvais toujours pas croire qu'elle y avait pensé. Qu'elle voulait l'accueillir.

C'était cher, mais elle ne semblait pas s'en soucier.

C'était une question sur laquelle je n'insistais jamais, même si ça me rendait perplexe. Elle travaillait pour un cabinet de comptabilité et gagnait assez pour nous faire vivre, mais pas suffisamment pour ce qu'on avait. Notre maison était payée, j'avais toujours les meilleurs téléphones cellulaires, et elle avait une belle auto. Entièrement payée.

Franchement, j'avais juste peur de demander. Je ne voulais pas savoir pourquoi on vivait aussi bien.

J'ai reçu un texto de K.C. qui disait qu'elle espérait qu'on serait amis, et elle me remerciait pour l'aide que j'avais apportée concernant son affreux copain.

« Il va encore la tromper dans un mois. C'est ce qu'ils font tous. »

Mais je ne lui ai pas dit ça.

Elle a également glissé d'une façon pas très subtile que Tate était seule, à présent. Sa grand-mère était repartie après sa visite.

J'ai souri et j'étais sur le point de me rendre d'un bon pas chez elle pour aller me disputer de nouveau, lorsque j'ai reçu un texto.

Tout va bien ?

« Le père de Tate. »

Très bien, ai-je répondu.

Tu as remis la clé de la maison à Tate, non ?

Oui, ai-je répondu en mentant.

Je n'étais pas encore prêt à céder celle-là.

Merci. Bon 18^e anniversaire. Un cadeau devrait arriver bientôt.

Merci, ai-je répondu, pas très raffiné.

L'anniversaire de Tate est dans une semaine. Trouve-lui ce qu'elle veut, a-t-il ordonné.

J'ai poussé un soupir.

Ça peut être difficile.

Moins de 30 secondes plus tard, il a répliqué.

Un homme... ?

Et j'ai frappé le lit d'un coup de poing.

... doit résoudre ses problèmes, ai-je répondu à contrecœur.

Merci de t'en occuper, a-t-il dit.

J'ai enlevé ma chemise et j'ai sauté sous la douche chaude, en me faisant croire à une espèce de paix et de tranquillité, pour la première fois depuis 24 heures.

Je ne pouvais pas encore croire que j'avais frappé mon père. Je ne l'aurais jamais fait avant,

même pour me défendre cet été-là.

Je ne savais pas pourquoi ce commentaire à propos du fait que Tate ait des enfants d'un autre homme m'avait mis en colère à ce point. Mon père avait accompli ce qu'il avait voulu, et j'étais encore tombé dans le panneau.

Je ne pouvais pas m'imaginer comme un père, ni maintenant ni à aucun moment de l'avenir.

Mais une chose était certaine. Que ce soit maintenant ou dans 10 ans, je ne voulais pas que Tate ait des enfants de quelqu'un d'autre.

Mais un jour, elle allait en vouloir. Comme la plupart des gens.

Et j'ai ravalé une boule d'une taille d'une balle de baseball que j'avais dans la gorge : ce n'est pas moi qui figurais dans son avenir.

Chapitre 24

On était lundi matin et, pour la première fois de ma vie, j'entrais par effraction. Du moins, volontairement.

Mes mains ne tremblaient même pas lorsque j'ai glissé la clé dans la serrure et que je suis entré dans la maison vide des Brandt. Tate était partie à l'école une demi-heure plus tôt, et j'étais un peu agacé d'être en retard à l'école, moi aussi. J'avais espéré qu'elle parte tôt ce matin, pour faire ses affaires au labo de chimie, mais pas aujourd'hui. Elle était partie en retard, et moi, j'étais à la bourre.

Le père de Tate voulait que je découvre ce qu'elle voulait pour son anniversaire, comme si on était copains, quelque chose comme ça, et il n'aurait pas dû. La seule façon de le savoir, c'était de le lui demander, et notre relation n'était pas bien solide.

Alors... j'ai décidé de fouiller.

Ouais, je me suis dit que c'était une bonne idée.

Vérifier l'historique sur son ordi, passer au crible son foutu journal intime, peut-être fouiller ses tiroirs pour y trouver des boîtes de condoms ouvertes...

J'ai senti un picotement dans ma jambe et j'ai sorti mon téléphone cellulaire qui vibrait.

Té où ?

« Madoc. »

En retard, ai-je répondu.

J'ai refermé la porte arrière et glissé mes clés dans ma poche, puis j'ai traversé la cuisine et me suis rendu à l'escalier.

Elle était partout. L'odeur de son shampooing — on aurait dit des fraises chaudes — me donnait l'eau à la bouche.

De toute la fin de semaine, je n'avais rien vu ni entendu de la part de Tate. La camionnette était restée dans l'entrée de garage, mais elle semblait se cacher depuis vendredi soir.

J'ai inspiré une longue goulée d'air avant d'entrer dans sa chambre. Je ne sais pas trop pourquoi.

Tout ce que je savais, c'était que je me sentais à la fois attiré et pervers.

J'ai décidé d'y aller rapidement, puis de m'en aller aussitôt.

Je n'étais pas une mauviette. J'avais le courage d'observer furtivement les affaires de quelqu'un.

Des vêtements étaient éparpillés dans la chambre qui, à part ça, était en ordre, et elle avait ajouté d'autres photos et d'autres affiches aux murs depuis que je m'y étais trouvé.

Mes yeux ont parcouru l'espace alors que je marchais lentement, et j'ai vu l'ordinateur portable, mais je l'ai contourné et je me suis plutôt assis sur son lit.

J'avais la gorge sèche.

« Merde. »

Est-ce que j'avais vraiment choisi ce moment pour développer une conscience morale ?

Son historique de furetage pourrait révéler précisément ce qu'il me fallait, ou pourrait me montrer des trucs que je ne devais pas savoir. Elle pouvait faire des recherches sur des crèmes pour le visage et des parapluies de marque. Ou elle avait peut-être échangé des courriels avec un imbécile qu'elle avait rencontré en France, ou avec des services d'admissions à des universités lointaines.

J'ai décidé de commencer lentement et j'ai plutôt ouvert le tiroir de sa table de nuit.

Il y avait de la lotion pour les mains, un petit bol rempli de bandes élastiques, quelques bonbons... et un livre.

J'ai sourcillé et j'ai pris le livre de poche abîmé et décoloré que je n'avais pas vu depuis des années, mais j'avais l'impression de l'avoir vu hier.

Tout d'un coup, les souvenirs se sont bousculés.

Tate qui le fourrait dans son sac à dos le premier jour de sa première année de secondaire.

Tate qui essayait de me lire un poème à propos d'Abraham Lincoln après avoir nagé au lac.

Le père de Tate qui essayait de recoller la couverture parce que Madman s'était sauvé avec.

Le livre — *Feuilles d'herbe*, de Walt Whitman — était plus ancien. Environ 20 ans. Il avait appartenu à sa mère, et Tate le gardait toujours à sa portée. Elle l'apportait chaque fois qu'elle partait en voyage.

En le feuilletant, j'ai cherché le poème — le seul — que j'aimais. Je ne me rappelais pas le titre, mais je me souvenais qu'elle avait souligné le passage.

Je n'avais pas aussitôt commencé à parcourir les pages que des photos en sont sorties. J'ai laissé le livre de côté et j'ai pris les photos tombées sur mes genoux.

Mon cœur a cogné au fond de ma gorge.

« Bordel. »

C'était nous.

Des images d'elle et moi. Il y en avait deux, qui dataient de l'époque où on avait 12 ou 13 ans, et une tonne de fichues émotions me sont tombées dessus subitement.

Tate gardait des photos de moi ?

Elles étaient dans le livre de sa mère qu'elle chérissait.

Et elle les avait probablement emportées en France avec le livre qui les contenait.

J'ai secoué la tête, et mes pieds m'ont paru coincés dans un seau de ciment.

Elle gardait des photos de nous comme je gardais des photos de nous, et j'ai souri, comme si j'avais gagné quelque chose.

Puis, la sensation que je savourais à l'instant, comme si je marchais sur la pointe des pieds entre de foutues tulipes, s'est écrasée au sol dès que j'ai repéré un soutien-gorge en dentelle noire

qui était posé sur la commode. La sensation que quelqu'un me passait sur le cœur en patins à roues alignées est descendue plus bas, et maintenant, je voulais aller la chercher.

Ma mâchoire a bougé, et j'ai failli me mordre la langue pour maîtriser ma queue.

« Bon, bon, bon... Tate porte de la lingerie. »

L'image de son corps soigné habillé de dentelle noire a enveloppé mon cerveau, et j'ai cligné des yeux.

« Minute. »

Je me suis rendu compte d'une chose.

« Tate porte de la lingerie. Tate... porte... de... la... lingerie, merde ! »

Pourquoi donc ? Et pour qui ?

J'ai passé brusquement ma main dans mes cheveux et j'ai senti la sueur sur mon front.

« Merde. »

Que son père lui donne de l'argent. C'est ce que tous les autres adolescents veulent pour leur anniversaire, non ?

J'ai remis le livre dans le tiroir, je suis sorti, furieux, de la chambre, j'ai descendu l'escalier, et j'ai pris la porte avant.

Je ne me rappelle même pas avoir conduit jusqu'à l'école.

Des images de Tate qui portait de la lingerie pour un crétin au mini-zizi, c'est tout ce que j'ai vu pendant un bout de temps.

* * *

Mes cours du matin se sont passés dans la brume. J'étais assis là, les bras croisés, et les yeux sur mon pupitre, ignorant ceux qui m'entouraient. Rendu à la quatrième période, je me suis accroché à mon bureau, à ma chaise ou à n'importe quoi d'autre pour ne pas foncer vers son cours de français et me lancer dans une bagarre.

Comme les profs ne me demandaient rien, je ne me donnais pas la peine de faire attention. Mes notes de cours restaient élevées, et je faisais le malin pour éviter les questions, et ils finissaient par s'épargner la peine de s'en prendre à moi.

J'ai pris mon temps pour arriver au repas du midi.

Elle allait y être, et je ne voulais pas rester là bêtement à nous observer tous les deux en train de vouloir nous ignorer alors que je voulais seulement être avec elle.

— Tatum Brandt !

« Eh, merde, qu'est-ce qu'... »

Je me suis arrêté dans la salle des repas en entendant quelqu'un l'appeler.

J'avais épié Sam et son ami Gunnar à notre table habituelle, et je venais de finir de prendre une boisson et un sandwich quand j'ai entendu une voix grave qui hurlait.

Je me suis concentré sur Madoc, qui me tournait le dos, à genoux au milieu de la salle, merde !

— S’il te plaît, veux-tu aller à la danse de la fête annuelle avec moi ? a-t-il crié.

Quand j’ai vu dans quelle direction il regardait, j’ai serré les doigts, écrasant le sandwich que je tenais à la main.

« Meeeeerde. »

Tate, très surprise, s’était retournée, les épaules tendues, évitant de regarder qui que ce soit, comme si elle était plus agacée que gênée.

Tate ne pouvait pas supporter Madoc.

« Oh, qu’est-ce qu’il fait maintenant, bordel ? »

La cafétéria s’est complètement tue.

Madoc s’est avancé à genoux jusqu’à Tate et lui a pris la main.

Quelques ricanements ont retenti dans la salle, et mes côtes étaient animées d’une énergie qui poussait et tirait.

« Fais quelque chose ! Il est en train de lui courir après. Il a toujours eu envie d’elle », me suis-je dit en moi-même. « Non, reste là. C’est ton ami. Il ne ferait jamais ça. »

— S’il te plaît, s’il te plaît ! Ne dis pas non. J’ai besoin de toi.

Il hurlait, davantage pour le public que pour Tate, et tout le monde a éclaté de rire et d’acclamations, en l’encourageant.

— S’il te plaît, faisons une entente. Je m’excuse pour tout ce que je t’ai fait.

Il continuait, et je voyais Tate qui le regardait, les yeux écarquillés et le visage rouge, comme si elle était malade.

Malade et furieuse.

Elle lui a marmonné quelque chose que je n’ai pas entendu, puis il a crié :

— Mais le bébé a besoin d’un père !

« BOR... DEL... DE... MERDE ! »

Mon estomac s’est effondré, et toute la pièce a viré au rouge.

Le visage de Tate s’est assombri, et la foule a beuglé son plaisir devant Madoc qui se donnait en spectacle.

Ses lèvres ont bougé, mais à peine.

« Qu’est-ce qu’elle peut bien être en train de lui dire, merde ? »

Il a paru vraiment apprécier, car il s’est levé et l’a prise dans ses bras, en la balançant au grand plaisir de la foule.

Tout le monde a sifflé et applaudi, et j’ai jeté mon repas dans la poubelle sans même regarder.

« Elle avait dit oui ? »

Je me suis retourné et je suis sorti d’un pas furieux avant même qu’il l’ait déposée.

Chapitre 25

— Merde ! a hurlé Madoc, la main plaquée au visage, puis il s'est écrasé en reculant sur la rangée de casiers derrière lui.

On suivait le même cours d'éducation physique, et je n'avais même pas attendu qu'il me regarde avant de courir vers lui et de le frapper directement dans l'œil.

Les élèves qui se trouvaient dans la salle des vestiaires se sont écartés, et j'ai enjambé le banc pour m'asseoir devant mon meilleur ami qui était assis sur le plancher.

J'ai posé mes coudes sur mes genoux et j'ai baissé les yeux vers lui.

— Je suis désolé, ai-je murmuré sincèrement. Mais sais-tu que tu y vas un peu fort ?

— Ouais, a-t-il dit en hochant la tête et en me regardant, une main sur son œil.

Il me houspillait toujours, et ça me faisait chier, mais je savais pourquoi il le faisait. Il voulait que j'agisse. Que je rampe aux pieds de Tate pour qu'elle ait envie de moi.

Mais elle avait dit oui.

Ça me faisait chier, ça aussi.

Le fait de n'avoir même pas pensé à l'inviter moi-même au bal, ça me faisait chier.

Je détestais les bals.

Je détestais danser.

Mais grâce à moi, Tate n'était jamais allée à des événements pareils, et de toute évidence, elle y tenait.

Un goût amer s'est installé dans ma bouche.

C'est le goût qu'on a juste avant de ravalé une gorgée d'orgueil.

* * *

— Eh, Dr Porter.

Je suis tombé sur mon prof de chimie de première année dans le couloir, après les cours.

— Est-ce que Tatum Brandt travaille au labo, aujourd'hui ?

J'ai fait un geste de la main vers la porte qui se trouvait derrière lui.

— Oui, a-t-il bafouillé, les yeux écarquillés et l'air étrangement soulagé de me voir. Elle est là. Mais je viens de m'apercevoir qu'elle est seule. Es-tu libre ? Ça ne te dérangerait pas d'aller vérifier ? D'habitude, je suis là, mais j'ai une réunion.

— Elle est seule ? Pas de problème.

Ma mâchoire a tressailli alors que j'essayais de réprimer un sourire.

Il a poursuivi son chemin, et quand j'ai ouvert la porte du labo, mon cœur bondissait déjà alors que j'anticipais le genre de problèmes dans lequel je voulais me vautrer.

La pièce était vide, mais j'ai entendu des frottements de pieds sur le plancher et des cliquetis d'objets qui s'entrechoquaient dans le placard de fournitures, et je me suis assis à la table du

professeur, j'ai appuyé mes pieds, et je l'ai attendue.

Le labo était l'une des plus grandes salles de cours de l'école. Il comportait 12 tables, chacune munie de 2 ou 3 sièges. Elles étaient couvertes de béchers et de ballons, de becs Bunsen et d'éviers.

J'aimais les tables.

Elles étaient à la bonne hauteur.

J'ai soupiré tout en riant devant les images qui flottaient dans ma tête.

« Bordel. »

Je n'ai jamais fantasmé sur une fille de la même façon que sur Tate, mais je mettais la charrue devant les bœufs. Elle n'allait peut-être jamais plus me donner accès à sa bouche, sans parler du reste.

J'ai passé les mains dans mes cheveux et les ai jointes derrière ma tête, et pour calmer ma queue, j'ai essayé de penser à une chaîne de télé pour bonnes femmes ringardes.

La porte du placard s'est grande ouverte, et Tate en est sortie avec une caisse de fournitures dans ses bras.

Ce jour-là, ses cheveux étaient séparés par le milieu, et flottaient autour de son visage et de son corps. Ça lui voilait partiellement les yeux.

Mais elle m'a vu.

Même à travers les mèches blondes, j'ai capté l'orage.

Ses jambes se sont arrêtées, et elle a paru surprise, troublée et un peu vexée.

On avait le même effet l'un sur l'autre.

— Pas maintenant, Jared. Je suis occupée.

Elle m'a livré l'avertissement tout en transportant sa caisse vers une table qui était à ma droite. Son ton était ferme et cassant.

Elle me remettait à ma place.

— Je sais. Je suis venu t'aider.

C'était un mensonge, mais j'imagine que je pouvais lui être utile. Je m'y connaissais en chimie autant qu'en maths. C'étaient les sujets subtils, comme l'anglais et la psychologie, qui me faisaient chier.

— M'aider ?

Ses yeux se sont allumés comme si j'avais dit la chose la plus ridicule.

— Je n'ai pas besoin d'aide.

— Je ne te l'ai pas demandé, ai-je dit aussitôt.

— Non, tu supposes, tout simplement, a-t-elle répliqué, sans me regarder dans les yeux, tout en continuant à déballer ses fournitures.

— Pas du tout. Je sais ce que tu peux faire.

Ma voix s'est cassée tellement je m'amusais, mais je voulais qu'elle me regarde.

— Je me suis dit que si nous devenions amis, ce serait un bon point de départ.

Je me suis levé et j'ai marché vers elle en espérant qu'elle sache que je voulais en arriver à tout sauf de l'amitié.

— Écoute...

Comme elle ne disait rien, j'ai continué.

— Je ne pense pas qu'on revienne à l'époque où on grimpeait dans les arbres et où on dormait ensemble, hein ?

Sa poitrine s'est remplie d'une respiration calme et, pendant une fraction de seconde, elle s'est arrêtée de décharger sa caisse. Elle m'a regardé dans les yeux et, un moment, j'ai cru qu'elle me laisserait lui enfoncer le derrière sur le comptoir et lui montrer comment ça se passerait si on se retrouvait encore dans le même lit.

Mais alors, elle a plissé les yeux et elle a dit, plus avec ses dents qu'avec ses lèvres :

— Comme je te l'ai dit, je n'ai pas besoin d'aide.

— Comme je te l'ai dit, je ne te l'ai pas demandé, ai-je répété aussitôt. Croyais-tu que Porter allait te laisser mener toute seule des expériences avec le feu ?

Je ne savais pas du tout quelle expérience c'était, mais après avoir aperçu une partie de ses matériaux et l'appréhension de Porter à propos de la laisser seule, je me suis dit qu'elle utiliserait les becs Bunsen.

— Qui t'a parlé de mon expérience ? Et qui t'a dit qu'on allait être amis ? a-t-elle demandé d'un ton railleur avant de se pencher pour sortir quelque chose de son sac. Il y a peut-être eu trop de blessures. Tu t'es excusé, mais ce n'est pas si facile pour moi.

Ce n'était pas la Tate que je connaissais. Tate était solide. Même quand je l'avais fait pleurer, au fil des ans, avec mes mauvais tours, elle avait gardé la tête haute et était passée à autre chose.

Tate n'avait pas besoin de gestes grandioses. Ou peut-être que si ?

— Tu ne serais pas en train de devenir fleur bleue avec moi ?

J'essayais le sarcasme, mais je désirais un foutu miracle.

« Oui, Jared. Merci de t'excuser, et je te pardonne. Passons à autre chose. »

Voilà ce que je cherchais vraiment.

Mais elle s'est isolée dans son classeur et m'a ignoré. Ou a voulu me donner l'impression de m'ignorer.

Mes doigts bourdonnaient, et j'ai serré les poings pour essayer d'effacer le besoin grandissant de la toucher.

Elle continuait de fixer ses papiers, mais je savais qu'elle ne lisait rien. Elle me sentait autant que je la sentais.

Finalement, elle a soupiré, elle a laissé tomber les faux-semblant et elle m'a regardé comme le faisait ma mère quand elle en avait assez.

— Jared, j'apprécie l'effort que tu déploies ici, mais il est inutile. Contrairement à ce que te

fait croire ton ego, je survivais très bien sans toi depuis trois ans. Je travaille mieux seule, et je n'apprécierais pas ton aide aujourd'hui, pas plus qu'un autre jour. On n'est pas des amis.

Mon pouls battait dans ma gorge, et j'ai dégluti.

« Très bien sans moi ? »

Et je n'avais pas respiré une seule journée sans penser à elle.

Elle m'a nivelé avec son expression résignée et son regard indifférent. Je me suis demandé si elle croyait ce qu'elle avait dit.

Je me suis demandé si c'était vrai.

Elle s'est retournée vers sa table de travail sans rien révéler jusqu'à ce qu'elle fasse tomber son classeur, dont le contenu s'est répandu sur le sol.

Je me suis avancé derrière elle, et on s'est penchés ensemble pour ramasser les feuilles.

« Est-ce qu'elle est nerveuse ? »

Tate n'avait pas l'habitude d'être maladroite.

En rassemblant les papiers, j'ai froncé les sourcils pour examiner les sorties d'imprimantes qui représentaient, entre autres, des autos à vendre.

— Tu cherches des voitures ? ai-je demandé.

Le choix comprenait une Mustang, une Charger, une 300M et une G8.

— Ouais, a-t-elle répondu sèchement. Je me fais un cadeau d'anniversaire.

« Anniversaire. »

Je l'ai presque dit tout haut.

J'imagine maintenant que je savais quoi dire à son père à propos de ce qu'elle voulait.

Elle allait vouloir l'auto bientôt. Son anniversaire arrivait dans moins d'une semaine. Je me suis demandé s'il me faisait confiance pour que j'aille avec elle en acheter une, au lieu de la faire attendre.

Est-ce qu'elle me ferait confiance ?

— Jared ?

Elle m'a tendu la main pour que je lui donne les feuilles.

J'ai cillé en sortant de mes pensées. Je lui ai menti en disant :

— J'oubliais que ton anniversaire arrivait bientôt. Ton père sait que tu cherches déjà à acheter une auto ?

J'étais à côté d'elle à la table.

— Ta mère sait que tu fournis de l'alcool à des mineurs et que tu découches les fins de semaine ?

Elle me resservait mes imbécillités.

— Tu pourrais poser une meilleure question : « Est-ce que ça l'intéresse ? »

Je n'ai pas pu m'empêcher d'avoir un ton dédaigneux en l'aidant à décharger sa caisse.

Avant même d'avoir rencontré Tate, ma relation avec ma mère était brisée. Je passais mon

temps à traîner, et je n'avais rien d'autre à faire que prendre la défense de ma mère, ou la mienne, les fois où un de ses imbéciles de copains ivrognes devenait brutal. Je ne bougeais pas beaucoup de poids à cet âge-là, mais j'essayais.

Dans son monologue, Tate m'avait rappelé qu'elle m'avait guéri alors qu'elle croyait que je l'avais guérie. On se débattait tous les deux pour être heureux. Quand on s'était rencontrés, on s'efforçait d'être des enfants ordinaires.

Ces quatre années que nous avons passées ensemble avaient été les meilleures de ma vie.

J'ai brusquement tourné la tête de côté quand j'ai entendu du verre éclater sur le plancher.

« Eh, m... »

Tate s'est retournée en vitesse, probablement après avoir essayé d'attraper le ballon, puis s'est appuyée sur le comptoir en regardant les dégâts.

« Qu'est-ce qui lui arrive, bordel ? » me suis-je demandé.

Elle a regardé les dommages, et semblait presque souffrir, tellement elle haletait.

Tate ne se dominait pas, mais depuis son retour, elle ne s'en était pas laissé montrer avec Madoc et moi.

Jusqu'à maintenant.

— Je te rends nerveuse, ai-je dit à regret, en regardant le verre fracassé au plancher.

— Va-t'en, c'est tout.

J'ai entendu son murmure de douleur et j'ai tressailli.

En levant les yeux vers elle, j'ai vu la gêne et la frustration dans ses yeux. Elle ne voulait pas me voir ici. Je ne savais pas si c'était parce qu'elle me détestait et voulait que je parte, ou parce qu'elle ne savait pas trop ce qu'elle voulait.

Finalement, je voyais comment je l'avais embrouillée. Je jouais avec elle, même sans le vouloir. Quand je croyais la détester, je la repoussais. Maintenant que je la désirais, je l'attirais de nouveau vers moi.

C'était toujours moi, jamais elle.

— Regarde-moi.

J'ai posé ma main sur sa joue et une onde de chaleur s'est emparée de mon bras.

— Je suis désolé. Je n'aurais jamais dû te traiter comme je l'ai fait.

Nos regards se sont croisés, et je l'ai suppliée intérieurement de me croire.

Son souffle s'est calmé, et elle cherchait quelque chose dans mes yeux.

Ou attendait quelque chose.

J'ai posé mon autre main sur sa joue, sans rompre le contact. Elle m'a regardé m'approcher peu à peu, sans m'accueillir, mais sans résister non plus.

J'ai rapproché mes lèvres sans regarder ailleurs, car je m'attendais à ce qu'elle me repousse. À mesure que les secondes s'écoulaient, j'ai fini par lui saisir la bouche avant qu'elle change d'idée.

« Oh, oui. »

Je l'ai tenue dans mes mains, et j'ai goûté à pleine bouche ses douces lèvres charnues.

Tate. Ma Tate. Ma meilleure amie, et ma pire ennemie. La fille qui avait tourné mon monde sens dessus dessous avec sa salopette et sa casquette de baseball rouge.

Le seul personnage de chacun de mes bons souvenirs.

Ses mains étaient hésitantes au départ, mais, ensuite, elles se sont enroulées autour de mon cou, et je l'ai sentie envelopper mon corps.

Bordel, son corps doux s'est frotté contre le mien, le gémissement le plus doux est sorti de sa bouche, et mes poings se sont serrés dans ses cheveux. J'étais sur le point de perdre la boule. C'était elle qui avait le pouvoir. Toujours et à jamais.

Elle a bougé ses hanches contre les miennes, et j'ai descendu mes mains sur ses flancs et son cul parfaitement rond.

Je l'ai saisie et j'ai ramené son corps pour le faire entrer dans le mien.

« Elle est à moi. »

Avec la chaleur humide de sa bouche et la courbe de ses seins contre mon torse, ma queue avait besoin de se soulager. Je voulais repousser tout ce fatras sur le plancher et la prendre sur la table.

Je me suis demandé si elle était vierge, et une goutte de sueur a coulé sur mon cou à la pensée que quelqu'un d'autre l'ait embrassée ainsi.

— J'ai envie de toi depuis tellement longtemps, ai-je murmuré contre sa bouche. Toutes les fois où je t'ai vue à côté de chez moi... j'ai perdu la tête.

Elle a ouvert la bouche plus grand et s'est approchée pour en avoir davantage.

Ouais, on n'allait pas partir d'ici avant un bon moment.

Chapitre 26

Il n'était pas question pour moi de faire l'amour à Tate pour la première fois sur une table de labo — pas qu'elle m'ait laissé faire —, mais je n'allais pas la laisser aller pour autant, non plus.

Hélas, elle avait autre chose en tête.

— Non...

Elle s'est arrachée à mes lèvres et s'est retirée.

« Quoi ? Non. »

J'ai ouvert les yeux. Je respirais fort et je me sentais soudainement très vide.

J'ai fouillé chaque parcelle de son visage en me demandant pourquoi elle voulait que j'arrête. Sa bouche s'était moulée à la mienne et avait bien répondu à mes baisers.

Elle avait voulu.

Mais plus maintenant. Ses yeux bleus se sont plissés de colère, et on aurait dit qu'elle avait une armure invisible.

Son corps voulait, mais elle, non.

« Elle ne voulait pas. »

Alors, j'ai reculé.

— Alors, je ne le ferai pas, ai-je répondu froidement.

Elle m'a regardé fixement et paraissait à des millions de kilomètres.

— À quoi penses-tu ?

— Je veux qu'on soit amis.

J'ai poussé un rire amer.

— Pourquoi maintenant ?

« Bordel. »

— Pourquoi tant de questions ? ai-je répliqué.

— Tu ne croyais tout de même pas que ce serait aussi facile ?

— Oui, ai-je menti. J'espérais qu'on puisse passer à autre chose sans regarder en arrière.

Je savais que c'était trop demander, mais j'espérais que Tate ait une vue d'ensemble.

Malgré toute la colère et les blessures, avec toute la distance et les malentendus, on était encore ensemble.

— On ne peut pas faire ça, a-t-elle répliqué. Un jour, tu me menaces, le lendemain, tu m'embrasses. Je ne change pas aussi vite.

« Moi ? »

— T'embrasser ? Tu m'as embrassé à ton tour... les deux fois, je te souligne. Et maintenant, tu as accepté l'invitation de Madoc. En fait, c'est moi qui ne sais plus où tu en es.

Elle a cligné des yeux, et un moment, son visage a hésité. Piteuse, elle a répondu :

— Je n'ai pas à te donner d'explications.
— Tu ne devrais pas y aller.
— Mais je veux, a-t-elle dit en mentant. Et il m'a invitée.
Elle s'est remise à son travail, ce qui signalait la fin de la discussion.
« Pas question, merde. »
Mes bras étaient brûlants. Je voulais l'y ramener.
En m'avancant derrière elle, je l'ai humée. Le dessus de sa tête m'arrivait juste sous le menton, et tout son torse — y compris les bras — avait la largeur de ma poitrine.
Elle était de la bonne taille.
— Est-ce que tu penses à *lui*, Tate ?
J'ai inspiré l'odeur de ses cheveux et j'ai appuyé mes mains sur la table de chaque côté d'elle, l'enfermant entre mes bras.
— As-tu envie de lui ? Ou est-ce que c'est de moi que tu rêves ?
Ses mains ont ralenti leurs gestes, et ça m'a semblé être un bon signe. J'ai donc continué.
— J'ai dit que lorsque je poserais mes mains sur toi, tu en aurais envie. Tu te rappelles ?
J'ai posé la question sur un ton suave, en tentant de la toucher par mes paroles.
Elle a fait une courte pause, puis s'est retournée vers moi.
— J'aime quand tu me touches, je ne crois pas que ce soit un secret. Quand tu seras prêt à me dire tout ce que tu caches, je te ferai peut-être de nouveau confiance. D'ici-là...
Puis, elle s'est tournée et a rompu le contact.
Je l'ai regardée de nouveau en essayant de trouver une autre façon de me rapprocher.
Elle ne voulait rien savoir. Compris.
Mais il n'en était pas question. Je n'étais pas mes problèmes. Et je n'allais pas faire entrer mon père dans notre monde.
Quand j'ai reculé, la vérité est tombée dans mon ventre comme une pierre.
Tate n'allait pas lâcher prise.
Pas du tout.
— Jared ? T'es là.
J'ai cligné des yeux et les ai tournés vers l'embrasure de la porte, où Piper se tenait dans son uniforme de meneuse de claques noir et orange.
« Merde. »
— T'étais pas censé me raccompagner chez moi aujourd'hui ?
Elle se montrait en ajustant sa jupe et ses longs cheveux noirs.
Je ne voyais pas le visage de Tate, mais je savais qu'elle était agacée. Elle se concentrait un peu trop sur ses matériaux et ses papiers, en essayant de paraître occupée.
— Je suis venu en moto, aujourd'hui, Piper.
C'était vrai. Piper ne m'avait jamais demandé de la raccompagner, et de toute façon, je n'allais

pas le faire aujourd'hui.

— Ça ne me dérange pas, a-t-elle répondu. Allons-y. T'as pas l'air occupé ici, de toute façon.

Tate ne nous regardait pas, et mon ventre s'est creusé comme le soir où j'ai vu un autre type lui donner son premier baiser.

Mais je ne voulais toujours pas partir. J'aurais préféré que Tate me donne à manger ses épines plutôt que de me nourrir des douceurs de Piper.

Mais Tate avait terminé. Elle n'allait pas me tirer de ce mauvais pas. Pas ce jour-là, en tout cas.

« Très bien, alors. »

J'ai poussé un soupir et je me suis redressé.

— Ouais, je ne suis pas occupé.

J'ai marché vers la porte, me sentant de plus en plus froid à mesure que je m'éloignais de Tate.

— Alors, Terrance ? a gazouillé Piper.

« Bordel. »

Elle parlait à Tate.

— C'est pas toi qui a donné un œil au beurre noir au gars qui t'a invitée pour la fête annuelle ? Il a de la difficulté à voir. Tu devrais vraiment arrêter de t'en prendre aux gars, sinon les gens vont commencer à croire que t'es lesbienne.

« Les vacheries entre filles. »

— Ce n'est pas elle qui a donné un œil au beurre noir à Madoc, l'ai-je interrompue. C'est moi.

Je me fichais bien de savoir si Tate savait que j'étais jaloux. À ce stade, elle savait carrément que j'avais envie d'elle.

— Pourquoi ? a demandé Piper.

J'ai fait semblant de ne pas avoir entendu la question et on est sortis.

Je ne me suis jamais expliqué.

Chapitre 27

Merci pour le cadeau, ai-je texté au père de Tate.

L'immense coffre à outils qu'il m'avait donné était d'occasion, mais neuf, il aurait bien coûté 15 000 dollars. Même s'il n'avait pas été en parfaite condition, il aurait tout de même été hors de prix. Quand il était arrivé aujourd'hui, j'avais failli demander au gars de le reprendre.

Mais M. Brandt me connaissait. Il savait à quel point je voulais avoir une trousse professionnelle et résistante comme celle-là, et je l'ai acceptée. C'était la première fois depuis longtemps que j'avais souri devant un cadeau.

De rien. Désolé pour le retard. As-tu de l'info sur Tate ? m'a-t-il demandé.

La première chose qui m'est venue à l'idée, c'est la lingerie noire que j'avais vue dans sa chambre, et ma queue a instantanément bondi au garde-à-vous quand j'ai imaginé qu'elle la portait pour moi.

Je me suis dépêché de texter *Une auto* et, sans attendre une réponse, j'ai lancé mon téléphone cellulaire sur l'établi du garage.

Un peu bizarre de texter au père d'une fille pendant que je bandais pour elle.

— Sam, va faire le plein pendant que je prends ma douche, veux-tu ? ai-je demandé à mon ami après qu'on eut fini de mettre au point la Boss.

On était vendredi soir, et j'avais une course dans une heure. J'avais hâte d'arriver sur la piste. J'avais les nerfs à vif.

Je n'avais pas baisé depuis au moins un mois, et la seule fille que je désirais ne voulait rien savoir de moi.

Et le pire ?

C'est que j'avais plus d'érections dernièrement que de toute ma vie.

J'avais désespérément besoin de lâcher de la vapeur, et même si ça paraît puéril, j'espérais qu'un sale idiot m'affronte ce soir-là.

Je me sentais sanguinaire, et je voulais devenir sourd.

— D'ac, a dit Sam en prenant les clés. Je reviens dans 20 minutes.

Tate était chez elle. Je l'avais vue entrer quelques heures plus tôt, et j'avais pensé lui demander de sortir avec moi, mais j'avais laissé tomber l'idée. Elle allait insister pour me poser des questions auxquelles je ne voulais pas répondre et me laisser les nerfs en boule.

— Bordel, ai-je grogné lorsque l'eau froide est tombée sur mon corps comme un feu.

Les poils étaient hérissés sur mes bras et mes jambes, et des frissons éclataient sur toute ma peau.

« Tatum, sacré bordel, Brandt. »

J'ai enroulé autour de moi une serviette noire, j'en ai pris une autre et je suis allé dans ma

chambre en séchant mes cheveux.

J'ai allumé une lampe et j'ai marché jusqu'à ma fenêtre, en regardant dehors à travers l'arbre qui menait à sa chambre à coucher. Sa lampe était allumée, mais elle était invisible. J'ai balayé ce que je pouvais voir des cours arrière et avant, pour m'assurer que tout semblait en ordre.

Je détestais vraiment l'idée qu'elle soit seule. Même si j'avais très envie d'arriver au Circuit, ce soir-là, je voulais qu'elle soit à un endroit où je pouvais la voir.

« J'aurais tout simplement dû lui demander de venir. »

Elle aurait aimé.

Même si Tate me gardait à distance, elle adorait les courses. Je le voyais bien. Quand on était enfants, on parlait d'aller courir là quand on aurait nos propres voitures.

Et si je passais du temps avec elle — si je lui montrais qu'elle pouvait me faire confiance —, elle changerait peut-être d'idée. Elle oublierait peut-être le passé.

— Jared ?

Une voix grave et douce m'a déchiré, et je me suis retourné en vitesse, le cœur tonnant dans la poitrine.

« Eh, merde ! »

— Tate ?

La vision qui était debout dans le coin sombre de ma chambre m'a surpris, m'a désorienté et m'a excité à la fois.

« Elle était là ? Dans ma chambre ? »

Elle se tenait debout là, le menton bas et les yeux fixés sur moi. Elle ne bougeait pas d'un muscle et attendait. Elle avait l'air d'avoir été surprise en train de faire quelque chose de déplacé.

— Qu'est-ce que tu fais dans ma chambre, merde ?

Notre dernière conversation ne m'avait laissé aucun doute : elle n'allait pas me courir après. Qu'est-ce qu'elle cherchait donc ?

Elle s'est calmement avancée, petit à petit.

— Eh bien, j'ai pensé à ce que tu m'avais dit, qu'on devrait essayer d'être amis, et j'ai voulu commencer par te souhaiter un joyeux anniversaire.

« Hein ? »

— Alors, tu es entrée par effraction dans ma chambre pour me dire « Joyeux anniversaire » avec une semaine de retard ?

Le fait qu'elle se rappelle la date me faisait un peu plaisir, mais elle mentait. Elle n'était pas venue pour ça.

— J'ai traversé par l'arbre, comme on le faisait avant, a-t-elle dit.

— Et ton anniversaire à toi, c'est demain. Je peux traverser jusqu'à ta chambre ? ai-je demandé d'un ton sarcastique. Vraiment, qu'est-ce que tu fais ici ?

Je l'ai rivée d'un regard sévère et je me suis rapproché si près d'elle qu'un feu a jailli dans

mon ventre.

« Merde. »

J'allais avoir besoin d'une autre douche. Est-ce que j'avais le même effet sur son corps ?

— Je... euh... a-t-elle bégayé, et j'ai dû retenir un sourire.

Elle voulait jouer à quelque chose ? Elle ne savait pas à qui elle avait affaire.

Elle avait du mal à rencontrer mon regard. Elle ne pouvait pas détourner les yeux pendant longtemps, mais elle ne pouvait pas non plus soutenir mon regard.

Finalement, elle a inspiré profondément et s'est mise à sourire à moitié, en repoussant des cheveux derrière son oreille.

— En fait, j'ai quelque chose pour toi.

Elle s'est penchée et s'est rapprochée de mon visage.

— Considère que c'est aussi le cadeau que tu me fais, a-t-elle murmuré.

« Qu'est-ce que... ? »

Ses lèvres ont fondu dans les miennes, et on aurait dit du sucre chaud.

« Sacré bordel. Qu'est-ce qu'elle fait là ? »

Son corps ferme a serré le mien, j'ai fermé les yeux, et j'ai senti un picotement se répandre dans mes mains, avec un besoin irrésistible d'enfoncer mes doigts dans toutes les courbes de sa peau.

Ses lèvres me taquinaient et me captivaient. Elle a bougé les hanches dans les miennes en petits mouvements lents, et a donné de petits coups de langue sous ma lèvre supérieure, en jouant avec moi.

J'allais être bien embêté et très souffrant si elle arrêtait.

Elle a mis ses bras à mon cou, et mes sourcils se sont arqués.

« Bordel. »

Elle n'arrêtait pas. Elle continuait de me prendre.

« Dieu merci. »

Mes bras ont couru le long de son dos, j'ai pris les commandes et j'ai plongé dans sa bouche comme si je n'allais plus jamais en avoir la chance.

J'ai tout oublié. Ce qu'elle faisait ici. Pourquoi elle initiait ça. Ce qu'elle allait faire quand on serait près du point de non-retour.

Je m'en fichais bien.

— Bordel, Tate, ai-je murmuré, étourdi lorsqu'elle a plongé la tête dans mon cou.

Le plaisir de ses lèvres, de sa langue et de ses dents, c'était mon rêve qui se réalisait.

C'était Tate, mais ce n'était pas elle.

Elle était déchaînée, elle m'embrassait et me mordillait comme le soir sur le comptoir de la cuisine. Je sentais la façon dont elle pressait ses hanches contre les miennes, dont elle se pressait en moi.

Elle était partout, et je ne me rappelais même plus mon propre nom.

Je me suis tendu un moment lorsque ses doigts ont parcouru les cicatrices dans mon dos. Elle savait qu'elles y étaient, mais j'espérais qu'elle ne les remarquerait pas. J'étais prêt à me rallier au diable en personne si elle arrêta tout ça pour me poser d'autres fichues questions.

Sa bouche était chaude, et la douceur de son souffle m'étourdissait. J'ai failli grogner chaque fois que sa langue sortait pour goûter ma peau alors qu'elle m'embrassait le cou.

Elle a murmuré quelque chose qui a fait hurler mon corps : « Mets-la sur le lit ! »

— Je ne m'arrête pas, a-t-elle dit d'un ton espiègle.

« Surtout pas », me suis-je dit.

Je l'ai soulevée et je l'ai portée jusqu'au lit pendant qu'elle m'entourait la taille de ses jambes. C'était une sensation délicieuse. Le fait d'avoir Tate serrée contre moi. Qui me désirait.

Je ne savais pas ce qu'elle faisait vraiment là, et je me suis demandé pourquoi elle avait soudain changé d'idée, mais elle ne bluffait pas.

Et je n'allais pas tout gâcher.

Je l'ai déposée et je me suis penché au-dessus d'elle, en contemplant Tate sous moi. J'ai lentement remonté son débardeur jusque sous son soutien-gorge, en la sentant dans mes mains. Son ventre était doux et ferme, découpé sur les côtés, parfait. Tate allait me montrer souvent ce corps, j'espérais.

— Tu es tellement belle.

J'ai continué pendant un moment de la regarder dans les yeux avant de plonger la tête vers son ventre et de goûter sa peau chaude.

Ses lèvres étaient toujours sucrées comme un fruit. Son corps, par contre, avait un goût sauvage et cru, et j'avais la vision d'une pluie qui tombait sur sa poitrine nue pendant que je lui faisais l'amour sur le capot de ma voiture.

— Jared, a-t-elle dit en haletant, et son corps s'est soulevé jusqu'à mes lèvres.

« Pas encore. »

Je l'ai embrassée et j'ai légèrement mordillé sa peau jusqu'au haut de son jeans.

Mon cerveau surchauffait. Je voulais précipiter les choses, parce que ça me démangeait de savoir que notre temps était compté. La Tate logique — la Tate normale — allait m'arrêter à tout moment.

Mais tout de même, je n'ai rien précipité.

En utilisant le bout de ma langue, j'ai picoré sa peau chaude avant d'en prendre un peu entre mes dents. Elle avait les yeux fermés, et elle se tortillait juste assez pour me rendre fou. Je ne pense même pas qu'elle ait remarqué que je lui enlevais son jeans et que son sous-vêtement était maintenant en train de glisser entre ses jambes.

« Bordel. »

Mon cœur battait à l'arrière de ma gorge, et mon estomac s'est effondré comme si j'étais sur

des montagnes russes.

Tate était magnifique. De partout.

Avec tout le temps qu'on avait passé ensemble dans le passé, et comme sa fenêtre était parfaitement visible de la mienne, je l'avais déjà vue en petite tenue, mais ça, c'était nouveau.

Je n'ai pas attendu. J'ai replongé vers son corps et j'ai laissé un sentier de baisers sur son ventre, sur ses hanches et sur ses cuisses.

— Jared, a-t-elle supplié, la voix rauque et cassée par son souffle.

J'ai levé les yeux vers les siens, je les ai baissés vers moi, et ma queue était sur le point d'exploser.

« Elle va m'arrêter », ai-je pensé.

Mais elle ne l'a pas fait. Elle a marqué un temps d'arrêt avant de remonter son débardeur par-dessus sa tête, terminant la tâche du déshabillage.

« Merde. »

Et j'ai fermé les yeux, soulagé.

Sans attendre, j'ai vite fait tomber les bretelles de son soutien-gorge sous ses épaules, et j'ai fixé, plein d'admiration, son incroyable corps — le corps de Tate — étendu, nu et à ma portée.

Je ne pouvais pas croire qu'elle était là. Nue dans mon lit.

Je l'avais déjà aimée, enfant, mais on n'était vraiment plus des gamins.

Je l'ai embrassée sur le ventre, les hanches et les cuisses, et j'ai plongé vers ce que je mourais d'envie de goûter depuis des semaines.

Merde, depuis bien plus longtemps.

Du bout de la langue, j'ai lentement léché l'étendue de la douce et humide chaleur qu'elle avait entre les jambes.

« Bordel. »

Elle a haleté et légèrement bougé.

— Oh !

J'ai levé les yeux, calme et amusé, pour voir son regard étonné, ses yeux écarquillés.

Et je savais.

Personne ne l'avait touchée comme ça.

— Qu'est-ce que tu fais ? a-t-elle demandé, l'air déroutée.

J'ai failli rire.

Le bonheur s'est répandu comme des picotements sur mes joues, et je me suis efforcé de garder mon sérieux.

— T'es vierge, ai-je dit, presque en moi-même.

Elle n'a rien dit, elle a juste paru un peu nerveuse mais excitée lorsque j'ai de nouveau plongé la tête et ramené mon attention au fait d'embrasser l'intérieur de ses cuisses.

— Tu ne peux pas t'imaginer à quel point ça me rend heureux, ai-je murmuré avant de

ramener ma bouche sur elle.

Le goût sauvage de son centre. Le goût suave de sa chaleur. Sa douceur sur mes lèvres et ma langue. Tout me donnait envie d'en avoir davantage.

Chacun de ses tortillements et de ses geignements venait de ce que j'étais en train de lui faire.

C'était pour moi qu'elle se défaisait.

J'ai sucé le bouton ferme de son clito, en le prenant doucement entre mes dents et en le libérant pour aussitôt le reprendre et le sucer bien fort. J'ai saisi ses hanches d'une main et poussé sa jambe de l'autre.

Je l'ai sucée longuement et lentement, en serrant sans cesse sa peau, en la tirant lentement jusqu'à ce qu'elle halète pour me dire de la relâcher. Je suis revenu, encore et encore, pour la goûter et la sucer fermement.

Quand j'ai su qu'elle était tellement chaude qu'il n'y avait pas moyen qu'elle me dise d'arrêter, je l'ai léchée.

« Chaude et humide. »

J'ai glissé la langue juste un peu à l'intérieur d'elle et je lui ai fait parcourir la longueur de son clito. Encore et encore. Vers le haut et vers l'intérieur. Juste du bout de ma langue. Vers le haut et vers l'intérieur. Le haut et l'intérieur. Et alors, j'ai tortillé ma langue autour de son bouton avec l'humidité de son corps, et la chaleur de ma bouche.

Ma queue était chargée et dure comme de la roche. Je ne pouvais penser à rien d'autre qu'au besoin de la lui enfoncer.

Mais je ne l'ai pas fait. J'adorais cette partie plus que je ne voulais l'admettre.

Elle était dans mes mains, dans ma bouche, et je voulais qu'elle sache que je ne pensais pas à moi, à présent. Je voulais qu'elle voie qu'elle m'avait mis à genoux, merde.

En levant les yeux, je me suis délecté de la vue d'elle haletante, les sourcils froncés. Ses lèvres étaient humides, et on aurait dit qu'elle était dans la douleur la plus merveilleuse. Ses mamelons étaient érigés, et j'ai levé la main pour pétrir un sein. La fermeté faisait concurrence à la douceur de sa peau, et c'était une autre chose que je voulais prendre dans ma bouche.

— Bordel, ai-je murmuré contre son sexe, si tu pouvais te voir comme je te vois. T'es foutrement belle.

Je l'ai travaillée plus fort : je l'ai sucée, léchée, puis j'ai plongé en elle avec ma langue. Elle s'est arquée, en en redemandant et — bordel — mon corps avait envie d'être soulagé. J'ai failli jouir sur-le-champ.

Son corps bougeait comme si on était en train de baiser, ses hanches étaient comme de petites vagues dans un océan contre ma bouche.

Sa poitrine s'est soudain calmée comme si elle manquait d'air. Elle est restée complètement silencieuse pendant quelques secondes, puis elle a gémi mon nom alors que ses seins recommençaient à se soulever et à redescendre avec de fortes respirations.

« Elle est en train de jouir. »

L'allégresse s'est répandue en moi comme un vent de tempête, et j'espérais vraiment qu'elle savait qu'on n'avait pas fini.

— Bordel, Tate.

En un va-et-vient, ma main a parcouru son corps de son sein à sa hanche.

— Ta beauté n'est rien à côté de ce que tu montres quand tu jouis.

— C'était...

Sa voix s'est estompée, et j'espérais qu'elle se sente délicieusement égarée comme moi.

J'ai posé ma moitié inférieure par-dessus elle et je me suis penché en la regardant dans les yeux.

— J'ai envie de toi depuis si longtemps.

Elle a soulevé son torse du lit et a écrasé ses lèvres sur les miennes, en me serrant le cou. J'ai ouvert le tiroir de ma table de nuit pour y chercher un condom que je n'avais vraiment pas envie d'utiliser avec elle, et j'ai immédiatement arrêté quand j'ai senti un orage se répandre entre mes jambes et descendre le long de mes cuisses.

Ma main s'est écrasée sur le lit, parce que j'ai failli tomber sur elle, secoué.

« Pas vrai ! »

Tate s'était emparée de moi et passait lentement sa main en faisant des aller-retour sur ma queue.

« Bordel. »

J'ai fermé les yeux.

Oh, non.

Tate méritait qu'on aille lentement. Elle méritait la douceur.

Mais je savais que j'avais autant de chances d'y arriver ce soir-là que d'aller à West Point, comme le voulait son père. Elle n'était pas dans la lenteur ni la douceur.

J'allais la baiser comme un fou.

Après lui avoir complètement enlevé son soutien-gorge, je l'ai repoussée sur le lit et j'ai saisi ses seins gonflés, en prenant chacun dans ma bouche et en secouant mes hanches en elle jusqu'à ce qu'on soit plus que prêts tous les deux.

— Jared, es-tu prêt ?

« Hein ? »

On a frappé à la porte et une voix d'homme a retenti et nous a tous les deux secoués et fait tourner la tête derrière moi.

« Sam. »

La sueur a suinté de mes pores, et une douleur aiguë s'est installée dans ma queue.

« C'est pas vrai. Non. C'est pas vrai. »

— Je vais le tuer, ai-je dit en serrant les dents avant de hurler en direction de la porte, descends

!

— On est déjà en retard, *man*, a-t-il insisté. On a fait le plein. Allons-y !
Comment avais-je pu oublier qu'il allait revenir ? J'aurais dû verrouiller la porte avant.

« Merde ! »

— Je t'ai dit d'attendre en bas, Sam !

— C'est bon !

Son ombre sous la porte a disparu.

Bordel, mon cœur cognait, tellement j'étais vexé. Tate a tendu les bras au-dessus de sa poitrine, ses yeux maintenant gênés et alertes.

Je suis sorti du lit et j'ai levé les mains pour l'arrêter.

— Non, ne t'habille pas, ai-je ordonné. Je vais me défaire de lui, et on va finir.

— Tu cours ce soir ? a-t-elle demandé calmement, en se redressant.

J'ai mis un jeans.

— Plus maintenant.

Tant pis pour la course. Je n'aurais plus l'argent nécessaire pour payer mon père demain, mais maintenant, j'avais l'impression que rien ne pourrait m'emporter ni me renverser.

Tout s'était effacé, sauf elle.

— Jared, vas-y. Ça va, a-t-elle murmuré.

Elle avait l'air tellement différente d'il y a quelques moments, alors qu'elle se redressait et qu'elle remettait ses vêtements. Je voulais savoir ce qui se passait dans sa tête, car elle semblait se remettre à réfléchir.

Mais je ne lui ai pas donné la chance de gâcher le moment. Je l'ai soulevée et je l'ai replacée sur ma commode, de façon à ce qu'on puisse se voir dans les yeux. En me penchant pour lui embrasser les lèvres, j'ai grogné doucement :

— La course n'a pas d'importance, Tate, je ne voudrais être nulle part ailleurs qu'avec toi.

Ses yeux, un peu heureux et un peu hésitants, ont regardé de côté avant de revenir rencontrer les miens.

— Emmène-moi, alors, a-t-elle suggéré, un sourire illuminant ses lèvres.

— T'emmener ?

J'ai soupesé l'idée. Je pouvais gagner l'argent qu'il me fallait, et ensuite elle reviendrait avec moi à la maison.

— Très bien, alors va chercher quelque chose de plus chaud à te mettre, et je viendrai te prendre quand on sera prêts.

Je lui ai tapoté la cuisse et j'ai marché vers la porte.

— Et après la course, ai-je dit en me retournant vers elle, on reviendra ici pour finir ça.

Ce n'était pas une demande.

Elle avait les yeux pétillants, chauds et espiègles, et essayait de cacher un sourire.

J'ai dit à Sam de se rendre à la piste avant nous, et j'ai pris une autre douche rapide avant d'aller cueillir Tate.

Une autre douche froide.

Chapitre 28

— Tu as l’air bien, là.

Ma voix enterrait *Heaven Nor Hell*, de Volbeat, alors que je regardais Tate assise sur le siège du côté passager.

Elle était à mes côtés, et je conduisais. Ça me paraissait bien aller.

— J’ai meilleure allure à ta place, a-t-elle répliqué.

Je me suis souvenu de la course pendant laquelle elle conduisait mon auto.

Ouais, je ne pouvais pas la contredire là-dessus.

Et je n’oubliais certainement pas, non plus, ce qu’elle goûtait une demi-heure plus tôt.

J’étais impatient de la ramener chez moi, mais alors, je voyais toutes les lumières devant, les autos et les spectateurs et, dans un instant, c’était exactement chez moi que je voulais nous ramener.

D’après ce que je pouvais voir, toute la ville était là. J’ai mordu l’intérieur de ma joue en me demandant qui on allait rencontrer et à quoi Tate s’attendait.

Je m’étais toujours présenté seul à ces courses.

« Tu seras toujours seul, parce que tu sais que ça vaut mieux. »

Les filles aimaient s’afficher publiquement. Se tenir la main, les câlins, toutes ces foutaises mièvres que j’évitais, et même si j’étais heureux de devenir possessif en privé, je n’aimais pas donner l’impression de me tracasser devant d’autres gens.

La foule de voitures, les yeux rivés sur nous alors qu’on se dirigeait vers le Circuit, tout donnait l’impression qu’il y avait une cloison dans l’auto, entre Tate et moi.

La chanson de Volbeat s’est terminée et une autre a débuté lorsque ma Boss s’est avancée lentement jusqu’à la piste, et que j’ai poussé un soupir et décidé de faire comme toujours.

Rien.

Tate et moi avions encore l’esprit embrouillé, et j’espérais mettre les choses au clair plus tard, mais pour l’instant... les choses allaient rester simples.

Après que j’eus mis la voiture au point mort et que j’eus tiré le frein manuel, Tate a détaché sa ceinture de sécurité et tendu la main vers la porte.

— Eh, lui ai-je dit en lui prenant la main.

Elle s’est retournée vers moi.

— J’aime y aller à fond, ici. Si je ne me comporte pas très bien, ça n’a rien à voir avec toi, hein ?

Ses yeux se sont baissés pendant une fraction de seconde, et j’ai tout de suite voulu me rétracter.

Elle a relevé les yeux et haussé les épaules.

— Tu n’as pas à tout m’expliquer.

Je l’avais encore fait.

Je l’avais repoussée. Blessée.

Et maintenant, son mur était remonté, tout comme au cours des trois dernières années.

« Merde. »

Avec mon père, je devais être sur mes gardes. Je devais rester indépendant, fort. C’était devenu trop difficile, après cet horrible été, d’agir d’une façon avec des gens en qui je n’avais pas confiance et d’une autre avec des gens de qui j’étais proche, et je me suis fixé comme règle de rester distant.

Puis, après un moment, je ne savais vraiment pas comment faire autrement.

Je l’ai regardée sortir de la voiture en me tournant le dos et en gardant en elle tout ce qu’elle voulait dire.

On était plus semblable qu’elle ne le croyait.

J’ai fermé la radio, j’ai bondi hors de l’auto et je l’ai contournée par l’avant pour parler à mon adversaire, Bran Davidson, et à Zack.

Tate était partie, et j’ai déplacé mon regard en balayant la foule pour voir où elle se trouvait.

« Le salaud. »

Ben était debout sur le côté, et elle est directement allée vers lui.

Quelque chose d’amer a tournoyé dans mon estomac, et je n’ai même pas senti la fraîcheur de l’air du soir.

J’ai secoué la tête, j’avais ma claque, et je suis revenu aux deux hommes qui me parlaient.

— Les chances sont de mon côté, *man*, m’a dit Bran en me taquinant et en me frappant le bras.

J’ai essayé de ne pas laisser mon humeur massacrate filtrer dans mon ton de voix. Bran était un bon gars, et on était copains.

— Ouais, super, ai-je marmonné. Ça veut dire que ma victoire va me rapporter gros.

— J’ai une Camaro, m’a-t-il dit, comme si j’étais trop débile pour me rendre compte de ce qu’il conduisait.

— Une Camaro vieille de presque 30 ans, ai-je précisé en jetant des regards furtifs vers Tate et Ben.

Ils s’étaient rapprochés physiquement. Ils n’étaient même pas face à face.

Mais elle souriait.

Il la faisait rire, et j’ai plissé les yeux vers elle comme s’il fallait lui rappeler bien comme il faut quelle bouche l’avait embrassée moins d’une heure plus tôt.

Tate et moi portions tous les deux des vestes noires à capuchon, mais ses mains étaient fourrées dans sa poche ventrale pour les garder au chaud, et moi, je suis et j’étais prêt à enlever ma veste.

« Calme-toi, c’est tout. »

Je réagissais peut-être à l'excès. Ils étaient peut-être juste en train de bavarder, ou pas.

Qu'est-ce que ça pouvait bien me faire, merde ?

Je n'allais pas m'empêcher de dormir à propos de ce qu'elle pouvait bien avoir à l'esprit.

Au diable.

— Dégagez la piste ! a crié Zack, et je suis revenu à mon auto sans regarder personne.

Sur mon iPod, j'ai démarré *I Stand Alone*, de Godsmack — je trouvais ça poétique —, j'ai emballé le moteur et j'ai laissé le bruit de tous ceux qui m'entouraient noyer la douleur que j'avais à la poitrine.

La tête renversée, j'ai fermé les yeux et laissé la musique s'emparer de mon cerveau.

Les paroles m'ont redonné de la force.

Le rythme a effacé la voix de mon père.

Tout a disparu.

Jusqu'à ce que j'ouvre les yeux et que je pousse tout de suite un grognement.

« Merde. »

Piper.

Elle était debout devant mon auto et se tortillait légèrement en exhibant son corps sous sa jupe courte et son mince débardeur bleu foncé.

La foule l'a acclamée, et je me suis rendu compte que c'était elle, la juge de départ, qui nous donnait le signal.

Piper était agréable à regarder, et elle le savait.

Elle savait aussi qu'on n'était plus ensemble, mais ça ne l'empêchait pas d'entrer dans mon champ de vision chaque fois qu'elle en avait la chance.

Elle a souri et s'est dirigée vers mon côté de l'auto, tandis que j'essayais de cacher mon agacement.

Elle s'est penchée juste à l'intérieur de ma fenêtre ouverte, et elle a claqué de la langue, comme si j'avais une leçon à apprendre.

— Quand tu auras fini avec cette blonde, tu sais où me trouver.

Mon regard amusé est resté fixé vers l'avant, à l'écart de Piper.

— Si ça finit avec elle, tu veux dire.

— Ça va finir, a-t-elle répliqué d'une voix enjouée et impudente. Après un moment, les bonnes filles sages ont mauvais goût.

J'ai souri, vraiment amusé. Si seulement elle savait...

Je ne pouvais pas m'imaginer un jour me fatiguer de Tate.

En regardant aimablement ses yeux brun pâle, je lui ai relevé le menton avec mon doigt.

— N'y compte pas trop, Piper.

Et j'ai laissé tomber ma main, en revenant à la piste devant moi.

— Maintenant, éloigne-toi de mon auto et donne-nous le signal du départ.

— Ahh ! a-t-elle crié, et son grognement m'a écorché les tympans et m'a fait tourner brusquement la tête de côté.

Le corps de Piper s'est reculé en battant l'air, et c'est alors que j'ai remarqué Tate, qui tirait brusquement Piper par les cheveux.

« Sacré bordel ! »

— Tate, ai-je crié en sortant de l'auto.

Elle a poussé Piper devant elle et, les yeux écarquillés, j'ai regardé Tate qui, plantée là, regardait Piper d'un air dur tout en serrant les poings.

Son souffle était long et profond. Pas nerveux du tout.

Juste vraiment, vraiment furieux, et j'ai posé ma main sur mes lèvres pour couvrir mon sourire.

Je n'aurais pas dû être aussi fier d'elle parce qu'elle cherchait la bagarre.

Mais elle était jalouse, et c'était ce qui me séduisait.

Elle réagissait aussi.

Très fort.

Et j'ai tout de suite regardé la foule en me disant bêtement qu'ils ne regardaient peut-être pas chaque seconde de la scène.

J'aimais rester discret, et Tate annonçait haut et fort que j'étais à elle.

Que j'étais à *elle*.

— Salope ! a grogné Piper. T'as un problème ou quoi ?

Et mon cœur a bondi quand Piper a foncé sur Tate. J'étais sur le point d'en saisir une des deux, ou les deux, mais je me suis arrêté net.

Tate a fait un croc-en-jambe à Piper, et mes yeux se sont écarquillés lorsque Piper est tombée sur le cul, dans la poussière sèche de la piste.

« Ouais, Tate n'a pas besoin d'aide. »

Horrié, j'ai secoué la tête.

La foule s'affolait, scandait « Battez-vous ! », et célébrait avec des sifflets et des acclamations. Je ne croyais pas qu'ils savaient qui ils acclamaient. Ils voulaient un combat, c'est tout.

Tate s'est penchée, a tapé des mains deux fois devant le visage ahuri de Piper, et a parlé d'une voix forte.

— Maintenant que j'ai ton attention, je veux juste que tu saches une chose : il ne s'intéresse pas à toi.

J'ai rentré mes lèvres entre mes dents.

« Ouf, elle n'est pas de tout repos ! »

Elle s'est tournée vers moi, elle a expiré profondément, et ses yeux se sont calmés.

Elle est venue vers moi, et c'est la seule chose que j'ai vue. Piper était tombée dans l'oubli.

— Je ne suis pas une potiche, a-t-elle dit calmement.

Je savais que je l'avais blessée, plus tôt dans l'auto.

Tate n'était pas blasée.

Si elle était là, elle était là. Si elle était absente, elle était absente. Et il me fallait être de taille. Elle a sorti le collier et l'a déposé dans ma main.

— Ne te cache pas de moi, et ne me demande pas de me cacher, m'a-t-elle dit à part.

J'ai serré le collier dans mon poing.

« Elle est là. »

En levant le menton, je l'ai embrassée légèrement et j'avais tellement envie de la prendre dans mes bras, sur-le-champ.

— Bonne chance, a-t-elle murmuré, et ses yeux chaleureux m'ont parcouru alors qu'elle retournait dans la foule.

— Tate ? l'ai-je appelée.

Elle s'est retournée et a levé les sourcils en fourrant ses mains dans sa poche de veste à capuchon.

— T'es avec moi, bébé. Viens-t'en, lui ai-je dit.

Sans attendre de même voir l'expression de son visage, je me suis glissé sur mon siège et je me suis penché pour ouvrir la porte du côté passager.

* * *

Après ma victoire, je ne suis pas allé au traditionnel feu de joie et je suis parti avec Tate, plus pressé que jamais de rentrer.

Peu de gens avaient été surpris de voir ce que nous avons fait. Immédiatement après avoir traversé la ligne d'arrivée, il nous avait fallu deux secondes, à Tate et à moi, pour détacher nos ceintures de sécurité et pour que je la prenne sur mes genoux pour l'embrasser.

La course avait fait bondir ma tension artérielle. Comme j'avais l'énergie de l'emballement alors qu'elle était assise à côté de moi, l'adrénaline coulait à flots dans mes muscles et mes nerfs.

Courir avait toujours été agréable, mais comme mon père me saignait de tout mon argent, l'excitation s'était dissipée depuis longtemps. Maintenant, je courais pour faire de l'argent, et ce soir, Tate avait changé ça.

Pendant la course, j'avais eu de la difficulté à garder les yeux sur la piste. Ses délicieux petits halètements alors qu'on prenait les tournants, c'était comme une drogue.

Enfin, je retrouvais l'enthousiasme pour la course, et je ne voulais plus jamais retourner au Circuit sans Tate. Une fois assise dans le siège du côté passager, alors qu'on revenait chez moi, elle a dit :

— Jared ? Où vas-tu, les fins de semaine ?

« Les fins de semaine. »

J'ai plissé les yeux. Un méli-mélo de pensées tourbillonnait dans ma tête, mais je ne pouvais m'arrêter à une seule. Mon estomac s'est creusé, et à chaque respiration, je voulais me jeter hors

de l'auto.

Mon père en prison. Je ne pouvais pas lui parler de ça.

Jax dans une famille d'accueil, sa mère une adolescente à peine majeure dont notre père avait fait sa proie. Et puis, ma mère, d'ailleurs. Qu'est-ce qu'elle allait penser ?

Les agressions. Le sous-sol. Ma trahison, lorsque j'avais abandonné Jax.

La bile m'a montée à la gorge, et je pouvais à peine déglutir, encore moins lui raconter toute cette histoire dégoûtante.

— Juste à l'extérieur de la ville.

J'ai gardé ma réponse courte et simple.

— Mais où ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

J'avais beau avoir un ton mordant, ça ne me protégeait pas. Il fallait qu'elle se taise.

Le passé était gênant et sale, et personne, à part Jax, ne savait ce qui s'était passé cet été-là. Si je pouvais l'effacer de ma mémoire, je le ferais.

En braquant à droite, j'ai tressauté dans la pente qui précédait l'entrée de garage. Tate s'est accrochée à la poignée du plafond pour se stabiliser alors que j'accélérais dans l'entrée. D'un ton plus urgent et défensif, elle a insisté :

— Pourquoi est-ce que Piper le sait, et pas moi ?

« Elle savait à propos de Piper ? »

— Merde, Tate, ai-je grogné en sortant de l'auto.

J'ai brièvement remarqué la voiture de ma mère dans le garage ouvert.

— Je ne veux pas en parler.

Et c'était vrai. Pas maintenant, jamais. Je ne saurais même pas par où commencer. Si elle voulait vraiment continuer avec moi, il fallait qu'elle laisse tomber le sujet.

— Tu ne veux parler de rien !

Elle m'a suivi à l'extérieur et a crié par-dessus le toit de l'auto :

— Qu'est-ce qui va se passer, d'après toi ?

« Se passer ? »

Elle pourrait voir qui j'étais vraiment. Voilà ce qui pouvait se passer.

— Ce que je fais de mon temps libre, ça me regarde. Fais-moi confiance ou pas.

— Confiance ?

Elle a froncé les sourcils et m'a regardé avec dédain.

— Tu as perdu la mienne il y a longtemps. Mais si tu essaies de me faire confiance, peut-être qu'on peut redevenir amis.

« Amis ? On n'allait jamais plus être uniquement des amis. Enfonce-la ou repousse-la », me suis-je dit.

— Je pense qu'on est devenus plus que des amis, Tate, mais si tu veux jouer ce jeu-là, très

bien. On peut dormir ensemble, mais ça va comprendre de la baise.

Elle a inspiré une grande goulée d'air, et ses épaules se sont redressées. Ses yeux m'ont fixé avec peine et horreur ; j'avais encore gaffé.

Pourquoi continuer ? J'aurais pu tout simplement laisser faire et m'en aller.

Mais non. Sur le coup, je m'embrase avec la colère et le conflit.

Mais d'une façon ou d'une autre, je voyais encore la même expression dans ses yeux bleus, tristes et larmoyants, et je voulais la prendre et lui embrasser les yeux, le nez et les lèvres comme si ça allait effacer toutes les choses horribles que j'avais dites ou faites.

— Tate...

J'ai voulu lui parler en contournant l'auto, mais elle s'est éloignée d'un pas furieux et a fourré quelque chose dans mon estomac.

Je l'ai saisi et, impuissant, je l'ai regardée courir entre nos cours pour rentrer chez elle.

« Non. »

En regardant dans son sillage — le balcon maintenant obscur, et la porte avant fermée —, j'ai mis une ou deux minutes à sentir le papier dans ma main.

Quand j'ai baissé les yeux, ma bouche est devenue sèche, et mon cœur s'est mis à cogner péniblement dans ma poitrine.

C'était une photo.

De moi.

À 14 ans.

J'étais meurtri et ensanglanté après une visite à mon père, et Tate l'avait trouvée au fond d'une boîte, sous mon lit.

Elle n'était pas venue me souhaiter un joyeux anniversaire, ce soir.

Je l'avais surprise en train de m'espionner.

Et je venais de la repousser parce que je ne voulais pas lui dire ce qu'elle savait déjà.

Chapitre 29

Je suis sorti à toute vitesse de l'entrée de garage et j'ai accéléré. Dans la rue, puis jusqu'à l'orée de la ville, loin des lampadaires.

Conduire m'aidait à me dégager l'esprit, maintenant devenu un cafouillis à cause de Tate. Je ne courais pas. Je me détachais.

Elle n'allait pas comprendre, et elle allait sûrement me voir différemment. Pourquoi elle ne voyait pas que c'était sans importance ?

J'aurais pu m'y prendre plus doucement, j'imagine, mais elle continuait de se mêler de ce qui ne la regardait pas.

J'ai étranglé le volant, en me forçant à appuyer sur l'accélérateur et à ne pas faire demi-tour.

Je ne pouvais pas m'en retourner. Elle allait vouloir tout savoir, et la honte que je ressentais pour ce que j'avais fait à mon frère était plus forte que celle que je ressentais pour ce que je lui avais fait à elle.

Est-ce qu'elle ne voyait pas qu'il valait mieux laisser certaines choses enfouies ?

— *Va aider ton frère, dit mon père, trop doucement.*

Mes mains tremblent, et je le regarde.

« *Qu'est-ce qui se passe ?* »

— *Ne fais pas comme si tu avais le choix.*

La bouteille à la main, il me fait signe de continuer.

Les planchers de bois craquent sous chacun de mes pas, et la petite lumière au bas ne me rassure pas.

C'est comme la lueur effrayante de la vieille chaudière à mazout, mais je sens l'air qui se rafraîchit à mesure que je descends.

Où est Jax ?

Je me retourne vers mon père, là où il se tient dans la cuisine, en haut des marches, et j'ai de plus en plus l'impression d'être aspiré par un trou noir.

On n'allait plus jamais me revoir.

Mais il me fait signe de continuer.

Je ne veux pas y aller. Mes pieds nus sont gelés, et des échardes de bois de l'escalier les piquent.

Mais alors, je m'arrête, et le cœur me monte à la gorge.

Je vois Jax.

Je les vois.

Puis, je vois le sang.

J'ai garé mon auto dans le stationnement qui était près de l'entrée arrière du parc. Eagle Point

avait deux entrées. Une entrée avant, pour les autos, et une à l'arrière, pour les marcheurs et les cyclistes. Mais l'entrée arrière offrait un stationnement où on pouvait laisser l'auto et entrer à pied. C'est cette porte que j'ai choisie.

Celle qui est la plus proche de l'étang.

Je ne savais trop comment j'étais arrivé jusqu'ici, car en conduisant, j'étais dans une bulle. Tôt ou tard, j'aboutissais toujours où je voulais aller.

Parfois, j'arrivais au garage de Fairfax pour bidouiller mon auto. D'autres fois, j'aboutissais chez Madoc pour une fête. Et quelques fois, je me retrouvais chez une fille.

Mais ce soir ? Le parc ? L'étang à poissons ?

Les poils de mes bras étaient dressés, et je sentais la brûlure de l'acide dans ma gorge. Je voulais être là autant que je voulais revoir mon père demain.

Mais je suis entré de toute façon, à pied. Par la porte, en pleine nuit. Et jusqu'aux rochers, à l'étang que je n'avais pas vu depuis des années.

C'était un étang artificiel, et la zone était mise en valeur par des rochers de grès qui composaient une promenade autour de l'étang, les falaises qui l'entouraient et les marches qui y menaient. Un sentier composé de la même pierre permettait de s'éloigner de l'étang, vers les bois, où on pouvait marcher vers un poste d'observation au-dessus de la rivière.

C'était privé, pittoresque et particulier pour Tate et moi. On était venus ici en pique-nique, à l'occasion du mariage d'un voisin, et juste pour aller quelque part les soirs où on s'était faufilés hors de nos maisons.

La dernière fois que j'étais venu, c'était la dernière fois que j'avais pleuré.

— Tate ? Viens, ma chérie, crie M. Brandt, et j'ai le cœur qui cogne dans ma poitrine.

J'ai tellement hâte de la voir. De la tenir dans mes bras.

Et de lui dire ce que j'aurais dû lui dire avant. Que je l'aime.

Mon estomac bouge et grogne de faim, et je regarde mes mains, crottées dans les creux. J'aurais voulu les laver avant de venir la chercher, mais je sais que Tate n'en fera pas de cas.

En descendant les marches de pierre, je la vois s'affaler sur la couverture, en s'appuyant sur les mains, les chevilles croisées.

Elle est tellement belle. Et elle sourit.

Jax me passe par l'esprit, et je sens mes muscles se tendre dans l'urgence. Je dois en parler à quelqu'un.

Mais d'abord, j'ai besoin de Tate.

Je commence à marcher vers elle, mais ensuite, je vois ma mère, et je me cache derrière le rocher.

La colère et le dégoût s'emparent de moi.

Qu'est-ce qu'elle fait là ? Je ne veux pas la voir.

Je l'avais appelée pendant l'été. J'avais essayé d'obtenir son aide, mais elle m'avait laissé

tomber.

Que fait ma mère avec eux ?

J'essaie de maîtriser ma respiration, mais ma gorge se serre comme si j'allais pleurer.

Tate, c'est ma famille. Ma vraie famille. Mon ivrogne de mère n'a pas le droit d'être ici et de s'amuser avec eux.

— J'ai tellement hâte que Jared revienne.

J'entends le sourire de Tate dans sa voix, et je me couvre la bouche pour réprimer le cri qui me monte sournoisement à la poitrine.

Je veux aller la voir, mais je ne peux pas bouger, avec tout ce monde autour. Je ne veux pas voir ma mère, et je ne veux pas que M. Brandt me voie ainsi. Sale et meurtri.

Je veux juste prendre la main de Tate et courir.

— Tu peux lui enseigner les mouvements de karaté que Will et toi avez appris cet été, dit M. Brandt, et j'arrête de respirer.

Le sanglot retenu en otage dans ma gorge se change en feu dans mon ventre.

Will ? Geary ?

Mes yeux vont de gauche à droite, comme si je cherchais une explication, mais je ne peux pas en trouver.

Elle le voyait encore ?

— Alors, c'est bien que tu aies pu passer le temps avec quelqu'un pendant que Jared était parti.

Ma mère décapsule la bouteille de Coca-Cola.

— Et je crois que la distance est une bonne chose. Vous étiez en train de devenir plutôt intimes.

Ma mère sourit à Tate et lui donne un petit coup sur la jambe. Tate détourne les yeux, l'air gênée.

C'est répugnant. On était juste amis.

Elle fronce le nez, et mon souffle s'arrête.

Je me réfugie complètement derrière le rocher, je me penche en arrière et je laisse tomber la tête.

Pas maintenant. Ne me fais pas ça maintenant !

Je secoue la tête d'un côté et de l'autre, je serre les poings, et la crasse de mes mains grince avec la sueur de mes paumes.

— T'es une bonne fille, Tate, dit ma mère. Je ne suis pas habile avec les garçons, j'imagine.

— Les filles sont dures aussi, Katherine, a chantonné le père de Tate — et je l'entends débiller leurs victuailles de pique-nique. Jared est un bon garçon. Vous allez vous en rendre compte.

— J'aurais dû avoir une fille, répond-elle, et je plaque mes mains sur mes oreilles.

*Trop de voix. J'ai l'impression d'avoir la tête serrée dans un étau, sans pouvoir m'en libérer.
J'ai les yeux qui brûlent et je veux crier.*

J'ai cligné des yeux et j'ai regardé autour de l'eau luisante et immaculée. Je n'avais pas mis les pieds dans ce parc depuis trois ans. Quand j'avais 14 ans, j'étais certain que ce serait l'endroit où j'embrasserais Tate pour la première fois.

Mais alors, le parc était devenu l'endroit qui me rappelait ce que j'avais perdu. Ou ce que je croyais avoir perdu.

Le dernier jour où j'étais venu, j'avais atteint un point où je ne pouvais plus être déçu. Je n'en pouvais plus d'écouter quelqu'un d'autre me traiter d'indésirable.

Alors, je m'étais refermé. Complètement et immédiatement.

C'est ça, le changement.

Il peut être graduel. Lent et presque impossible à remarquer.

Ou il peut être soudain, et on ne sait même pas comment on pourrait agir autrement.

Devenir insensible ne se fait pas devant une intersection de notre cerveau où on aurait le choix entre tourner à gauche ou à droite. C'est un cul-de-sac, puis on dépasse la falaise, incapable d'arrêter l'inévitable, parce qu'en vérité, on ne veut pas.

Il y a de la liberté dans la chute.

— Jared, a dit une voix hésitante derrière moi.

« Bon, qu'est-ce que c'est ? »

— Qu'est-ce que tu fais ici ? ai-je demandé à ma mère.

Puis, je me suis rappelé que sa voiture était dans le garage quand je suis rentré de la course. Je l'avais cru partie pour la fin de semaine, comme d'habitude.

Elle serrait les bras autour d'elle pour se protéger du froid du soir, vêtue de son jeans et d'un cardigan à manches longues. Ses cheveux chocolat — de la même teinte que les miens — tombaient sur ses épaules, et elle portait des bottes brunes aux genoux.

Depuis qu'elle ne buvait plus, ma mère était toujours belle, et même si elle me faisait chier, j'étais content d'être son portrait tout craché. Je ne voudrais pas regarder tous les matins les yeux de mon père dans la glace.

« Pauvre Jax. »

— Le portail avant était ouvert.

Elle s'est lentement rapprochée, ses yeux fouillant les miens comme pour y entrer.

— J'ai su ce qui s'était passé avec Tate.

« Non, pas question. »

— Comment as-tu fait pour savoir que j'étais ici ?

Son petit sourire m'a rendu perplexe.

— J'ai ma façon, a-t-elle marmonné.

Je me suis demandé ce que c'était parce que ma mère n'était pas si futée.

Elle s'est assise à côté de moi, et nos jambes pendaient devant la petite paroi d'une trentaine de centimètres qui surplombait l'étang.

— Tu n'es pas venu ici depuis des années.

Elle faisait comme si elle me connaissait.

— Comment tu sais ?

— J'en sais plus long que tu ne le penses, a-t-elle dit en regardant au fond de l'étang. Je sais que tu as des difficultés, à présent.

— Ah, voyons. Ne commence pas à faire comme si tu étais une mère.

Je me suis poussé sur le sol et je me suis levé.

— Jared, non.

Ma mère s'est levée et m'a fait face.

— Je te demande une chose : que tu m'écoutes, à présent. S'il te plaît.

Son ton m'a désarçonné. Il était chancelant et d'un sérieux inhabituel.

J'ai aspiré mes joues et serré les poings dans la poche de ma veste à capuchon.

— L'an dernier, après ton arrestation, et après mon retour du centre Haywood, je t'ai demandé de choisir une chose, une idée, sur laquelle tu pourrais te concentrer jour après jour. Quelque chose que tu aimais ou sur lequel tu pourrais diriger ton attention. Tu ne m'as jamais dit ce que c'était, mais ensuite, tu t'es isolé et tu t'es payé un autre tatouage.

Elle a secoué le menton dans ma direction.

— La lanterne. Sur ton biceps. Pourquoi celui-là ?

— Je ne sais pas, ai-je menti.

— Oui, tu le sais, a-t-elle insisté. Pourquoi ?

— J'aimais le dessin, ai-je hurlé, exaspéré. Bon, c'est quoi ?

« Bordel. C'est quoi ? »

Tate. Une lanterne. J'associais les deux, et quand elle était partie, j'avais besoin d'elle.

Pourquoi une lanterne ? Je ne sais pas.

— Quand tu as eu 11 ans, je me suis saoulée.

Ses paroles étaient calmes et lentes.

— Te rappelles-tu ? J'ai oublié le dîner que nous étions censés avoir chez les Brandt, parce que j'étais sortie avec mes amis.

Je n'avais pas eu tellement d'anniversaires joyeux, alors, non, je ne me rappelais pas.

— J'avais oublié ton anniversaire, a-t-elle continué alors que ses yeux se remplissaient de larmes. Je n'avais même pas de gâteau pour toi.

« Grande fichue surprise, ça ! »

Mais je n'ai rien dit. Je me suis contenté d'écouter, davantage pour voir où elle voulait en venir.

— De toute façon, je suis rentrée vers 22 h, et tu étais assis sur le canapé et tu m'attendais. Tu

étais resté à la maison toute la soirée. Tu n'étais pas allé au dîner sans moi.

« Moi. Dans le noir. Seul. En colère. Affamé. »

— Maman, arrête. Je ne veux pas...

— Il le faut, m'a-t-elle dit en m'interrompant et en pleurant. S'il te plaît. Au début, tu étais triste, je me rappelle, mais ensuite, tu as pris une attitude. Tu m'as dit que j'étais gênante et que les autres enfants avaient de meilleurs parents. Je t'ai crié après et je t'ai envoyé dans ta chambre.

« Madman qui gémit à ma porte. La pluie contre les fenêtres. »

— Je ne me rappelle pas.

— J'aimerais tellement que ce soit vrai, Jared. Mais hélas, ce tatouage prouve que tu te rappelles.

Elle a arrêté de pleurer, mais les larmes restaient sur ses joues.

— Une dizaine de minutes plus tard, je suis montée à ta chambre. Je ne voulais pas t'affronter, mais je savais que tu avais raison, et je devais m'excuser. J'ai ouvert ta porte, tu t'étais penché par ta fenêtre ouverte, et tu riais.

Elle a marqué un temps d'arrêt, perdue dans ses pensées, à regarder dans le vide. Elle a fini par dire :

— Tate était devant sa porte-fenêtre. Sa chambre était dans l'obscurité, à part une lanterne japonaise que toi et son père aviez fabriquée pour lui offrir en cadeau à son anniversaire.

Ma mère a souri un peu.

— Elle faisait jouer la chanson *Fight For Your Right*, des Beastie Boys, à plein volume, et elle dansait comme une folle... juste pour toi. Elle était resplendissante, comme une petite étoile en robe de nuit qui rebondissait dans la chambre.

Maman a levé les yeux et m'a regardé.

— Elle essayait de t'égayer.

Dès que j'avais vu Tate à sa porte, ce soir-là, je ne me sentais plus minable. Maman, je l'avais oubliée. Mon anniversaire aussi. Tate était devenue davantage un chez-moi que mon propre sang.

Et je n'avais jamais voulu me trouver là où elle n'était pas.

— Jared, je suis une mauvaise mère.

Elle a dégluti péniblement, essayant de toute évidence de retenir plus de larmes.

J'ai regardé de côté, incapable de rencontrer ses yeux.

— Je suis passé au travers, maman.

— C'est vrai... en quelque sorte. Je suis fière de toi. Tu es fort, et tu ne suis personne. Je sais que je vais t'envoyer dans le monde capable de surmonter les crises.

Sa voix légère est devenue ferme et sérieuse.

— Je ne voudrais pas d'un autre fils. Mais Jared, tu n'es pas heureux.

L'air autour de moi s'est resserré et me poussait de tous bords, et je cherchais la sortie.

— Qui est heureux ? Toi, l'es-tu ? ai-je lancé.

— Jared, j’avais 17 ans quand je suis tombée enceinte de toi.

Elle a croisé les bras et les a serrés contre sa poitrine, davantage pour se cacher que pour se réchauffer.

— Je n’en ai que 36. Les gens avec qui j’ai reçu mon diplôme — certains d’entre eux — commencent tout juste à fonder leurs familles. J’étais tellement jeune. Je n’avais aucun soutien. Je n’ai pas eu la chance de vivre avant que mon monde soit bouleversé...

— Ouais, je pige, c’est bon, l’ai-je interrompue. Tu vas te débarrasser de moi d’ici juin.

— Ce n’est pas ce que je voulais dire.

Elle s’est rapprochée, et sa voix est devenue rauque et elle a tendu la main comme pour arrêter mes pensées.

— Tu étais mon cadeau, Jared. La lumière. Ton père était l’enfer. Je croyais l’aimer. Il était fort, confiant et effronté. Je l’idolâtrais...

Sa voix s’est estompée, et je jure que j’ai entendu son cœur se briser lorsqu’elle a baissé les yeux vers le sol.

Je ne voulais pas entendre parler de ce salaud, mais je savais qu’elle avait besoin d’en parler. Et pour une raison quelconque, je voulais qu’elle le fasse. Elle a poursuivi :

— Je l’ai idolâtré pendant environ un mois. Assez longtemps pour tomber enceinte et rester coincée avec lui.

Puis, elle m’a de nouveau regardé.

— Mais j’étais jeune et immature. Je croyais tout savoir. Boire était ma forme d’évasion, et je t’ai abandonné. Tu n’as jamais mérité ça. Quand j’ai vu Tate qui essayait de te rendre heureux, ce soir-là, je l’ai laissée faire. Le lendemain matin, tu n’étais pas dans ta chambre. Quand j’ai regardé par ta fenêtre, je vous ai vus tous les deux endormis dans son lit. Alors, je vous ai laissés faire. Pendant des années, j’ai su que tu te glissais jusque-là pour dormir, et je t’ai laissé faire, parce qu’elle te rendait heureux alors que moi, non.

C’était la chose la plus pure, la plus vraie, la plus parfaite de mon monde, et pendant des années, j’y avais versé des tonnes de merde.

Un nœud de prise de conscience s’est fauilé dans ma tête, et j’avais envie de donner un coup de poing dans un maudit mur. Je me suis passé la main dans les cheveux, les yeux fermés, et j’ai murmuré pour moi-même :

— Bordel. J’ai été tellement horrible envers elle.

Ma mère, comme M. Brandt, ne savait probablement rien de ce que j’avais fait subir à Tate, mais elle savait qu’on n’était plus amis.

— Mon chéri, a-t-elle dit à haute voix, tu as été affreux envers tout le monde. Certains d’entre nous le méritaient, d’autres non. Mais Tate t’aime. C’est ta meilleure amie. Elle te pardonnera.

« Vraiment ? »

— Je l’aime.

C'était la chose la plus honnête que j'avais confiée à ma mère depuis longtemps.

Mon père pouvait aller se faire foutre, et ma mère et moi, on pouvait survivre, pour le meilleur et pour le pire. Mais Tate ?

J'avais besoin d'elle.

— Je sais que tu l'aimes. Et je t'aime, a-t-elle dit en tendant le bras pour me toucher la joue. Ne laisse ni ton père ni moi t'enlever quoi que ce soit, comprends-tu ?

Des larmes m'ont brûlé les yeux, et je n'ai pas pu les retenir.

— Comment savoir que je ne vais pas être comme lui ? ai-je murmuré.

Ma mère est restée silencieuse en m'examinant, puis ses yeux se sont plissés. Elle m'a fait une recommandation :

— Dis-lui la vérité. Fais-lui confiance en tout, surtout en ce qui concerne ton cœur. Dans ce cas-là, tu n'es déjà pas comme ton père.

Chapitre 30

Hier dure à jamais.

Demain ne vient jamais.

J'ai regardé la feuille de papier blanc, et les mots de mon tatouage m'ont pratiquement dévisagé.

Maintenant, je savais ce qu'ils voulaient dire.

J'étais vraiment idiot. Ça, c'était sûr.

Non seulement je m'étais laissé coincer par les foutaises que mon père m'avait distillées au compte-gouttes, mais je m'étais volontairement laissé dominer par ma haine, en pensant à tort qu'elle me rendait plus fort.

En me penchant, j'ai posé la feuille sur ma cuisse et j'ai griffonné une autre ligne.

Jusqu'à ce que tu arrives.

J'ai senti le poids se décharger de mes épaules, j'ai cloué la feuille à l'arbre entre la maison de Tate et la mienne, et j'ai ramassé le reste de ce qu'il y avait au sol.

En reculant, j'ai regardé l'immense érable, non seulement illuminé de ses feuilles rouges et or, mais de centaines de lumières blanches et de plusieurs lanternes que j'avais accrochées.

C'était son anniversaire aujourd'hui, et je ne pensais qu'à une chose : à quel point elle avait éclairé ma journée quand j'avais 11 ans. Je voulais lui renvoyer la pareille et lui montrer que je n'avais pas oublié.

En tenant pour acquis qu'elle était sortie avec K.C., je suis allé dans sa chambre, en m'appuyant à la balustrade à l'extérieur de sa porte-fenêtre, et j'ai tout simplement regardé le dossier que j'avais déposé sur son lit.

Le dossier qui contenait toutes les preuves de ce que mon père m'avait fait.

Elle l'avait déjà vu, bien sûr, lorsqu'elle avait fouillé dans ma chambre.

Mais elle n'en avait pas encore entendu parler de moi.

Une porte s'est fermée au rez-de-chaussée, et mon dos s'est redressé.

J'ai respiré délibérément — lentement et calmement —, mais mon corps s'est réchauffé et mon cœur s'est emballé.

« Bordel. »

J'étais foutrement nerveux.

Ce que je vais lui dire, est-ce que ce sera assez ? Est-ce qu'elle va comprendre ?

Tate est entrée lentement dans sa chambre, et je me suis immédiatement cramponné à la balustrade derrière moi pour m'empêcher de la bousculer.

Ses sourcils étaient légèrement froncés lorsqu'elle m'a regardé avec un mélange de curiosité et d'inquiétude.

Ses cheveux étaient dénoués, et elle portait un jeans noir délavé et un chemisier noir à manches courtes. Trop de vêtements, mais j'aimais ça chez Tate. Elle ne révélait jamais trop, et elle me rappelait un présent que j'avais hâte de déballer. Elle paraissait terriblement sexy, et j'avais beaucoup de difficulté à me détacher l'esprit du lit dans la chambre.

J'ai pointé du doigt le dossier posé sur le lit.

— C'est ça que tu cherchais dans ma chambre, hier soir ?

Elle a gardé la tête haute, mais a baissé les yeux, et une teinte de rose lui a couvert les joues.

« Allons, Tate. Sois pas une mauviette. »

En fait, j'étais content qu'elle soit allée m'espionner. Elle se souciait de moi. En hochant la tête vers le dossier, j'ai dit :

— Vas-y. Jette un coup d'œil.

Elle n'avait probablement pas eu le temps de les voir, l'autre soir.

Pendant une seconde, son regard est monté vers le mien, et on aurait dit qu'elle se demandait si elle devait satisfaire sa curiosité.

Mais elle a accepté l'offre.

Lentement, elle a ouvert le dossier et étalé les photos. Les mains tremblantes, elle en a choisi une et l'a fixée, presque sans respirer. En levant la main à sa bouche, elle a gémi :

— Jared. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

J'ai baissé les yeux au plancher et j'ai passé une main dans mes cheveux.

C'était plus difficile que je ne l'avais cru.

« Fais-lui confiance en tout, surtout en ce qui concerne ton cœur. »

J'ai poussé un long et calme soupir.

— Mon père... c'est lui qui m'a fait ça. À moi et à mon frère.

Ses yeux se sont agrandis de surprise, et sa bouche s'est un peu ouverte.

Tate ne savait pas que j'avais un frère. À moins que son père ne le lui ait dit, mais il ne parlait jamais inutilement.

— L'été avant d'entrer au secondaire, j'étais surexcité du fait qu'on passerait l'été ensemble, toi et moi, mais comme tu te rappelles, mon père a appelé de but en blanc parce qu'il voulait me voir. Alors, j'y suis allé. Je ne l'avais pas vu depuis plus de 10 ans, et je voulais le connaître.

Elle s'est assise sur le lit, et écoutait.

— Quand j'y suis allé, j'ai découvert que mon père avait un autre fils, issu d'une autre relation. Il s'appelait Jaxon, et il était plus jeune que moi d'un an.

Jax m'est soudainement apparu à l'esprit, 12 ans et maigre. Il avait de la saleté au visage, et ses cheveux noirs étaient coupés ras.

— Continue, a-t-elle murmuré.

Et j'ai poussé le soupir que j'avais retenu.

Et je lui ai raconté toute la fichue histoire.

Comment mon père m'avait utilisé pour lui rapporter de l'argent — vendre et livrer de la drogue, cambrioler des maisons.

Comment il avait maltraité Jax, puis s'était mis à me maltraiter quand j'avais refusé de faire son sale boulot.

Comment on était persécutés par les voyous qui fréquentaient la maison, et je lui ai montré les cicatrices que mon père avait laissées dans mon dos avec une boucle de ceinture.

Je lui ai dit aussi à quel point mon père nous détestait, et comment ma mère nous avait abandonnés, et ensuite comment j'avais abandonné Jax et l'avais laissé avec mon père lorsqu'il avait refusé de partir avec moi.

Les yeux de Tate ont rougi alors que les larmes qu'elle essayait de retenir s'accumulaient.

J'ai libéré toute la maladie dans ma tête et la saleté qui avait noirci mon cœur, et j'ai voulu essuyer les larmes qu'elle versait pour moi.

Elle s'était toujours souciée de moi. Elle m'avait toujours aimé.

Je l'avais traitée pis qu'un chien pendant trois ans, et elle pleurait encore pour *moi*.

J'avais mal à la gorge en la regardant, le visage tordu par la tristesse, et je savais qu'elle avait tous les droits de ne pas me pardonner.

Mais je savais qu'elle le ferait.

C'était peut-être la chose que j'avais loupée à propos de l'amour.

Lorsqu'il est mérité, on ne le retient pas, on ne le cloisonne pas.

On ne peut pas le maîtriser comme ça.

Après lui avoir raconté l'affreuse histoire, je me suis assis à côté d'elle, et j'ai attendu qu'elle dise quelque chose.

Je ne savais pas ce qu'elle pensait, mais elle m'avait laissé parler, et elle avait écouté. Elle a fini par demander :

— As-tu revu ton père, depuis ?

« Ton père. »

Des mots tellement étranges. Je ne l'appelais mon père que pour identifier l'homme de 22 ans qui avait fait sa proie d'une fille de 17 ans, et dont j'étais le résultat. Je lui ai dit :

— Je l'ai vu aujourd'hui. Je le vois toutes les fins de semaine.

C'était vrai. Même si, théoriquement, je n'avais pas terminé ma dernière visite.

— Quoi ? a-t-elle lancé, alors que ses yeux bleus s'écarquillaient. Pourquoi ?

— À cause de cette chienne de vie, c'est tout.

J'ai laissé échapper un rire amer.

Après le coup que j'avais donné la semaine précédente, le juge avait décidé que j'avais rempli mon engagement et, aujourd'hui, il m'avait tiré d'affaire. Ce matin, j'avais vu mon père de loin, mais je n'avais pas fini de le voir. Je le savais.

Tate m'a regardé et a écouté attentivement tout ce que je disais. Je lui ai parlé des problèmes

après son départ pour la France. Je lui ai dit qu'elle m'avait manqué terriblement, que Jax avait été frappé par son père adoptif, et que le juge avait fait une entente avec moi.

Je me suis levé et je suis retourné vers la porte-fenêtre, en la laissant sur le lit pour qu'elle puisse assimiler tout ça. Elle a fini par dire :

— Alors, c'est là que tu vas. À la prison de Stateville, à Crest Hill.

« Crest Hill ? »

Elle avait dû voir autre chose dans ma chambre lorsqu'elle m'espionnait, la veille. Ma mère m'avait demandé de garder des reçus de motels et d'essence pour ses impôts. Tout ça était éparpillé dans ma chambre.

— Ouais, tous les samedis, ai-je répondu en faisant un signe tête. Mais aujourd'hui, c'était ma dernière visite.

— Où est ton frère, maintenant ?

« En sécurité. »

— Il est à Weston. Sain et sauf avec une bonne famille. Je lui rends visite les dimanches. Mais ma mère et moi, on essaie de convaincre l'État de le laisser vivre avec nous. Elle est sobre depuis un moment. Comme il a presque 17 ans, ce n'est pas un enfant.

Elle est sortie du lit et s'est approchée de moi, près de la porte-fenêtre.

— Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas dit tout ça il y a des années ? J'aurais pu t'aider.

« J'aurais dû te laisser faire. »

C'était encore quelque chose qui allait me donner du fil à retordre. Que Tate me soutienne — ou essaie de le faire —, ça me donnait l'impression que la chambre était 10 fois trop petite.

« Un pas à la fois, bébé. »

Je me suis passé la main dans les cheveux et je me suis appuyé contre la balustrade. J'ai ajouté :

— Quand j'ai fini par rentrer, cet été-là, c'est d'abord à toi que j'ai pensé. En plus de faire ce que je pouvais pour aider Jax. Il fallait que je te voie. Ma mère pouvait bien aller au diable. Tout ce que je voulais, c'était toi. J'étais amoureux de toi.

J'ai murmuré la dernière partie, l'estomac noué par le regret.

J'ai serré les poings en repensant à ce jour-là où j'avais tout changé.

— Je suis allé chez toi, mais ta grand-mère a dit que tu étais partie. Elle voulait que je reste. Elle a sûrement vu que je n'avais pas l'air bien portant. Mais j'ai couru pour te chercher, de toute façon. Après un moment, je me suis retrouvé à l'étang aux poissons, au parc.

J'ai fini par la regarder.

— Et tu étais là, avec ton père et ma mère, en train de jouer à la petite famille.

J'ai compris pourquoi elle avait une expression perplexe. Même à présent, je savais que c'était une triste série de petits événements que j'avais trop pris à cœur. J'avais tort.

— Jared..., a-t-elle commencé, mais je l'ai arrêtée.

— Tate, tu n’as rien fait de mal. Je sais ça, maintenant. Seulement, tu dois comprendre mon état d’esprit. Je suis allé en enfer. J’étais faible et souffrant, à cause des agressions. J’avais faim. J’avais été trahi par les gens sur lesquels j’étais censé compter : ma mère, qui ne m’aidait pas quand j’avais besoin d’elle, mon père, qui me maltraitait et mon frère sans défense.

J’ai respiré profondément.

— Puis, je t’ai vue avec *nos* parents, comme la famille heureuse et douce. Pendant que Jaxon et moi on souffrait et on se débattait pour survivre au jour le jour, tu pouvais rencontrer la mère que je n’ai jamais eue. Ton père t’emmenait en pique-nique et prendre de la crème glacée, tandis que le mien me fouettait. J’avais l’impression que personne ne voulait de moi et que la vie continuait sans moi. Que personne ne s’en souciait.

Ce jour-là et les semaines précédentes étaient trop pour moi, tout ça s’était déroulé trop vite et, soudain, j’étais un enfant différent.

— Tu es devenue une cible, Tate. Je détestais mes parents, j’étais inquiet à propos de mon frère, et vraiment certain de ne plus pouvoir faire confiance à qui que ce soit, sinon moi-même. Quand je te détestais, je me sentais mieux. Beaucoup mieux.

J’ai vu sa mâchoire se durcir, et je savais que ce n’était pas facile à absorber pour elle.

Mais j’ai continué.

— Même après que je me suis aperçu que rien de ça n’était ta faute, je ne pouvais pas m’empêcher de te haïr. Ça me faisait du bien, parce que je ne pouvais pas blesser ceux que je voulais.

À nouveau, des larmes silencieuses sont tombées de son visage, et — merde — je ne voulais pas que Tate pleure davantage à propos de moi.

Nous avons eu beaucoup de plaisir à grandir, et je voulais que cette joie revienne.

— Je suis désolé, ai-je murmuré en prenant son visage dans mes mains, en espérant qu’elle ne me frappe pas. Je sais que je peux me racheter. Ne m’en veux pas.

Elle a secoué la tête.

— Je ne t’en veux pas. Bon...

Elle m’a lancé un petit regard mauvais.

— ... je suis un peu fâchée, mais je déteste surtout qu’on ait perdu tant de temps.

« Oui. »

Je l’ai saisie, je l’ai prise par la taille et je l’ai serrée contre moi.

« Elle était à moi, merde. »

Je voulais hurler et sourire en même temps. J’ai moulé mon front au sien, et mes lèvres avaient faim d’elle alors que j’inspirais son souffle.

— Tu as dit que tu m’aimais, a-t-elle murmuré. Je déteste qu’on ait perdu ça.

Rien n’était perdu.

Je l’ai soulevée, j’ai guidé ses jambes pour qu’elles m’entourent, et je nous ai amenés jusqu’au

lit, en sentant la chaleur de son centre sur mon ventre.

— On n'a pas perdu ça.

Ma main était sur sa joue, et j'ai rapproché ses yeux des miens.

— J'ai eu beau essayer, je n'ai jamais pu t'effacer de mon cœur. C'est pourquoi j'ai été tellement immonde et que j'ai éloigné les gars de toi. Tu as toujours été à moi.

— Et toi, es-tu à moi ? a-t-elle demandé en essuyant une larme avec son pouce.

Son souffle tremblant caressait mon visage, et je ne pouvais plus la tenir à distance. En embrassant doucement le coin de sa bouche, j'ai murmuré contre ses lèvres :

— Depuis toujours.

Elle m'a pris dans ses bras, et je l'ai tenue ainsi, tout près, en la serrant.

— Ça va ? a-t-elle demandé.

— Et toi ? ai-je répliqué, sans pouvoir me faire croire une seconde que les trois dernières années n'avaient pas été un enfer pour elle aussi.

— Ça va aller.

Si on était ensemble, on allait être bien.

— Je t'aime, Tate.

Et je suis tombé sur le lit, l'emportant avec moi, espérant que ce soit à jamais.

Chapitre 31

— *Jared, tu me donnes des petits coups.*

Le gémissement ensommeillé de Tate me réveille, et il me faut quelques moments pour ouvrir les yeux.

Des petits coups ? Je regarde mes mains, qui ne la touchent même pas, puis je sens le feu et la raideur dans mon pantalon.

Merde.

Je me retourne sur le dos, de façon à ce qu'on ne dorme plus en cuillère, et je me passe les mains sur le visage.

J'ai encore la queue raide, et je tremble d'inconfort et de gêne.

Ça m'arrive souvent, ces jours-ci.

Je regarde Tate, qui me tourne encore le dos pendant son sommeil, et je commence à me redresser.

— *Non, grogne-t-elle en se retournant, ne pars pas.*

Puis, elle pose un bras sur ma taille, et je bande sur le coup, incapable de bouger.

Merde, merde, merde ! Je suis sur le point d'exploser, et il faut que je parte. Chaque matin, ça arrive, et je suis tellement frustré.

Ne me touche pas, Tate.

S'il te plaît.

Mais je la laisse faire, de toute façon. Elle m'incite à me rallonger, niche sa tête dans mon cou et se rendort.

Mes yeux se sont ouverts brusquement, ont cligné, et j'ai senti le même afflux de sang vers mon entrejambe et la brûlure sous mon ventre.

Je me suis rassis et j'ai frotté mes yeux ensommeillés, en me débarrassant du rêve.

Ou du souvenir.

« Tate. »

Je me redresse en balayant la chambre du regard.

« Où est-elle ? »

J'étais dans son lit. On s'était endormis après ma confession, et j'avais rêvé à la dernière fois où on s'était allongés ici. Le matin où j'étais parti pour voir mon père pour l'été.

Mais maintenant, elle n'était pas là.

Et aucune lumière ne venait de sa salle de bain, non plus.

— Tate, ai-je crié, mais il n'y a pas eu de réponse.

Le seul bruit que j'entendais, c'était celui du battement de la pluie sur le toit.

Je me suis levé, j'ai étiré mes bras au-dessus de ma tête, je suis sorti de la chambre et j'ai

descendu l'escalier dans le noir.

La lumière était rare, mais c'était sans importance. Je savais me retrouver dans cette maison dans l'obscurité.

Même sans tenir compte du fait que j'avais passé tellement de temps ici dans le passé, la maison des Brandt paraissait toujours en vie. Le tictac de l'horloge grand-père dans l'entrée, le craquement des marches, le doux bourdonnement étouffé qui provenait des bouches d'aération — tout cela donnait à chaque pièce sa propre personnalité et faisait de cette maison un foyer.

J'étais à l'aise, ici.

Comme le salon et la salle à manger étaient vides quand je suis passé devant, je suis allé dans la cuisine et j'ai tout de suite vu que la porte arrière était ouverte.

En me dirigeant vers elle, j'ai jeté un coup d'œil dans le jardin, et j'ai tout de suite souri en voyant Tate, trempée, debout dans l'averse, la tête levée au ciel.

Mes épaules se sont détendues et j'ai aussitôt fermé les yeux.

« J'aurais dû m'en douter. »

Je suis sorti en douce et je me suis appuyé contre l'arrière de la maison, sous l'auvent.

Tate a toujours adoré la pluie. Elle y revit, et je n'avais pas pris le temps de la voir ainsi depuis des années. Pour une part, je me demandais toujours quelle magie elle voyait dans les orages, mais par ailleurs, je n'avais pas besoin de le savoir.

Le seul fait de la regarder, c'était comme entendre de la musique dans ma tête.

Ses longs cheveux blonds étaient trempés, et ses vêtements lui collaient à la peau, tout comme le soir de notre premier baiser, quand j'avais parfaitement senti ses courbes et ses creux.

Elle était là, les jambes légèrement écartées et les bras sur les côtés, et elle oscillait lentement, presque en dansant.

Son chemisier noir, luisant de pluie, était collé à son dos comme une seconde peau, et je savais qu'en la touchant, je sentirais chacun de ses muscles.

Ma poitrine s'est réchauffée et mes mains ont vibré.

— Jared ! a-t-elle crié, et j'ai cligné des yeux en m'apercevant qu'elle m'avait remarqué. Tu m'as fait peur. Je te croyais endormi.

Elle a souri, a posé sa main sur sa poitrine et a attendu que je dise quelque chose, mais je ne pouvais pas.

Je ne voulais plus parler. J'avais juste envie d'elle.

En me poussant du mur, j'ai marché vers elle sans jamais la perdre de vue, et j'ai posé mes mains sur ses hanches. Je l'ai collée à moi, j'ai enfoncé mes doigts en elle, et j'ai baissé les yeux vers son visage fou et adorable.

Tate ne jouait jamais la comédie. Elle n'avait jamais d'étincelle de séduction dans les yeux ni de mouvement des lèvres pour se faire remarquer. À présent, elle me regardait comme d'habitude.

Comme si j'étais Noël.

Elle s'est approchée lentement, sur la pointe des pieds, et mon souffle s'est arrêté lorsqu'elle a posé ses lèvres sur les miennes. J'ai goûté la douce pluie sur sa bouche, et mon pouls s'est réverbéré dans tout mon corps, et j'en voulais de plus en plus.

« Merde. C'est tellement bon. »

Je l'ai prise par la taille, de l'autre main, j'ai tenu son visage, et j'ai pris les devants en guidant ses lèvres.

Je suis entré en elle, et j'ai goûté sa langue et son souffle jusqu'à ce que chaque petit serrement, mordillement et coup de langue me fassent l'effet d'un éclair dans mon corps.

L'orage est tombé autour de moi, mais je l'ai à peine remarqué.

J'avais un picotement dans les mains, et peu importe où je la touchais, ma chaleur et mon érection augmentaient.

Elle a frissonné, et je l'ai serrée davantage sans savoir si c'était nous ou la pluie. Mais je n'ai pas lâché prise.

De plus en plus vite, j'ai dévoré Tate et plongé encore dans ses lèvres, jusqu'à ce que je respire si fort que je meure d'envie de jouir.

J'ai attiré sa lèvre inférieure entre mes dents, elle a appuyé ses hanches contre les miennes et on s'est perdus.

C'était peut-être ses doux gémissements ou ses mains qui s'accrochaient à mes hanches, mais je savais qu'elle n'était pas sur le point d'arrêter.

Et j'avais besoin d'entrer en elle, maintenant. Tout de suite.

— Tu as froid, ai-je dit alors qu'elle continuait de prendre un baiser après l'autre.

Son souffle était chaud, et ses bras insistants me caressaient la poitrine et le cou.

— Réchauffe-moi, a-t-elle supplié.

« Meeerde. »

J'ai baissé la main et j'ai serré son derrière, en la tirant vers moi.

« Tout de suite. »

Je la désirais tout de suite, mais elle a commencé à me caresser sur le cou avec les lèvres et la langue, et je n'ai pas pu reprendre le dessus.

— Je t'aime, Jared.

Elle l'a dit à bout de souffle dans mon oreille, et j'ai fermé les yeux.

J'avais le cœur tellement plein que ça me faisait mal.

— On peut attendre, ai-je dit d'une voix étouffée, car jamais, au grand jamais, je n'aurais voulu arrêter.

Elle a lentement secoué la tête, un petit sourire aux lèvres. Elle a soulevé le bord de mon t-shirt noir par-dessus ma tête, elle a passé le bout de ses doigts sur ma poitrine, autour de mes hanches, et a remonté le long de mon dos.

J'ai frissonné lorsqu'elle a touché les cicatrices dans mon dos, et j'espérais qu'elle ne soit pas en train de penser à mon histoire. Ce n'était pas ce que je voulais qu'elle ait en tête maintenant.

Mais elle a continué de me regarder dans les yeux, et j'ai poussé un soupir en me détendant.

Tôt ou tard, ses mains allaient glisser sur toutes les parties de mon corps. Autant m'y habituer tout de suite.

J'ai serré les dents et lui ai empoigné le derrière alors qu'elle soulevait son mince chemisier noir par-dessus sa tête et qu'elle enlevait son soutien-gorge.

« Bordel », ai-je articulé en silence.

On est restés là, face à face, torse nu contre torse nu, humides et brûlants par une froide nuit d'octobre, et je l'aimais tellement que je m'inquiétais de ne jamais pouvoir m'arrêter.

J'ai lentement tendu le bras et j'ai passé le dos de ma main sur son sein gauche. Son mamelon, déjà durci par l'air nocturne, était la seule partie d'elle, à part ses lèvres, vers laquelle ma bouche se dirigeait en premier.

Repoussant ses cheveux humides derrière ses épaules, je l'ai regardée de la tête aux pieds en essayant d'en mémoriser chaque parcelle. Tate était athlétique, tonifiée sans être trop maigre. Ses épaules et ses bras avaient du muscle, mais c'était subtil, alors que sa peau luisait doucement comme une pièce de porcelaine.

Elle m'a regardé alors que je la dévorais des yeux et m'a laissé faire.

« Quelle fille audacieuse ! »

Elle aimait ça et n'a pas essayé de se couvrir ni de détourner le regard.

Je l'ai attirée vers moi, encore, et j'ai plongé dans sa bouche, j'ai sucé et mordu sa lèvre inférieure tout en m'obligeant à ralentir.

J'ai appuyé sur son corps, mon torse enflammé par ses seins qui se frottaient contre moi.

Pendant une seconde, j'ai senti que ses mains quittaient mon corps, mais je n'ai pas bronché jusqu'à ce que sa bouche me quitte, elle aussi.

Puis, j'ai remarqué qu'elle était en train d'enlever son jeans.

« Merde. »

En partie, je voulais la déshabiller moi-même, mais tant pis.

Je ne voulais rien manquer, et j'ai gardé mes mains à l'écart jusqu'à ce qu'elle soit debout, presque nue devant moi.

Tate. En petites culottes. Trempée par la pluie.

Jamais de ma vie je n'avais rien vu d'aussi sexy.

Je l'ai soulevée par l'arrière des cuisses, j'ai mis mon bras autour de son dos svelte et lisse, et je l'ai portée jusqu'à la chaise longue, sur la terrasse. Elle était couverte, je me rappelais, et il n'était vraiment pas question pour nous de rentrer maintenant.

Sous la pluie — sous l'orage cher à Tate —, c'est là qu'il fallait faire l'amour pour la première fois.

En l'étendant, j'ai vu qu'elle portait un sous-vêtement de dentelle rose.

« Dieu merci, ce n'est pas du noir. »

J'ai souri intérieurement.

Je préférais le noir, mais j'aimais que Tate me surprenne.

« Ma gentille fille sage, en rose. »

Une fille sage qui n'était vilaine que pour moi.

Je me suis penché et j'ai pris son sein dans ma bouche, et j'ai frissonné de plaisir en goûtant sa peau douce et souple. Je me suis penché et, avec ma main, je l'ai explorée autant que je pouvais. J'ai remonté ses douces cuisses, ses hanches et son ventre, et j'avais cette fichue enflure dans mon pantalon qui augmentait chaque fois qu'elle s'arcboutait et se tortillait sous moi.

— Jared, m'a-t-elle supplié. Jared, s'il te plaît.

« Oh, bordel. »

— Patience, ai-je gémi doucement tout en continuant de lui embrasser le ventre. Si tu continues de me supplier, je vais jouir tout de suite.

Il me fallait maîtriser mon corps. Respirer profondément et me calmer. Je voulais goûter tout ça. Plus que de jouir, j'avais besoin de sentir son corps trembler sous le mien. J'avais besoin de voir son visage perdu lorsqu'elle jouirait pendant que je serais en elle.

J'ai arraché sa petite culotte et l'ai laissé tomber au sol, je me suis redressé et j'ai contemplé ma belle, qui me regardait les yeux en feu.

J'ai sorti un condom de mon portefeuille, je me suis défait de mes autres vêtements en tressaillant quand mon érection s'est libérée comme un ressort, et je suis lentement descendu entre ses jambes.

Des frissons se sont répandus sur toute ma peau quand j'ai senti sa chaleur sur ma queue.

Elle m'a pris le cou avec les mains, et j'ai baissé les yeux vers elle en espérant qu'elle soit prête. En espérant qu'elle n'allait pas le regretter.

« Je savais que je ne voulais pas de toi. »

Dans ma tête, la voix de mon père me parvenait en écho d'une île lointaine, et j'ai hésité.

Mais Tate m'a regardé et a parcouru mon visage avec sa main, et chacun de ses touchers me faisait fondre.

J'ai fermé les yeux.

Le bonheur, le paradis, l'euphorie — je ne savais pas du tout dans quel état j'étais, mais c'était nouveau, et vrai.

« Va te faire foutre, papa. »

J'ai retiré le condom de son enveloppe, je l'ai mis et j'ai poussé mon salaud de père à un million de kilomètres.

— Je t'aime, ai-je murmuré à Tate, et en soulevant son genou, je me suis glissé en elle.

— *Ahhh...*

Son corps a tremblé, et elle a haleté, fort, vite. Immobile, j'ai senti un élan de chaleur se répandre dans tout mon corps.

« Tate. »

Elle était vraiment vierge.

J'avais la tête qui tournait à l'idée de la faire souffrir, mais merde, que ça m'excitait, aussi.

Elle était à moi, maintenant.

Je ne bougeais plus, mais je me suis appuyé sur mes mains et je l'ai regardée.

Ses paumes soutenaient mon torse, des gouttes de pluie luisaient sur ses seins et je regardais son souffle ralentir.

Ses yeux se sont plissés un peu lorsqu'elle a accusé la douleur, mais elle n'a pas crié.

Je tressaillais tellement. J'avais besoin d'entrer en elle, mais je me souciais vraiment de Tate et je n'allais pas me contenter de la prendre. Je voulais qu'elle jouisse deux fois, trois fois, à jamais.

— Ça va ? ai-je demandé doucement, en espérant qu'elle ne soit pas en train de changer d'idée et de songer à s'éloigner de moi.

— C'est bon, a-t-elle soufflé en faisant un signe de la tête. N'arrête pas, mais ralentis.

Et je n'ai pas eu à me le faire dire deux fois.

Lentement, et les nerfs qui chauffaient chaque fois que je m'enfonçais de quelques centimètres, je me suis coulé dans son corps magnifique jusqu'à ce que je sois enfoui.

« Le paradis, merde. »

J'ai expiré, je suis mort et j'ai ressuscité dans sa chaleur serrée et humide.

Elle a frémi, et son souffle est devenu superficiel pendant quelques secondes, mais j'ai su quand la douleur a disparu.

— Ah.

Mes muscles se sont tendus, et j'ai fermé les yeux, tandis que je la sentais, douce et humide, de l'intérieur.

— C'est tellement bon. Parfait.

Je suis resté, penché sur elle, me retirant puis m'enfonçant de nouveau, encore et encore. Mon corps hurlait, souffrait et en voulait encore.

Après une ou deux minutes, elle a saisi ma taille et a commencé à guider son corps en rythme avec le mien. Ses hanches ont bougé en formant de petits cercles, et je ne pouvais pas écarter mes yeux d'elle. Elle dansait. Étendu, dans le mouvement d'un doux rêve, son corps s'arquait, fluide, contre le mien.

Elle a tendu les bras et m'a pris le visage dans ses mains pour me guider vers ses lèvres.

« Bordel. »

Son goût — son goût, bordel — était partout. La pluie et la sueur sur ses lèvres, la chaleur de ma queue... partout. Tout en mordillant mes lèvres, Tate poussait contre moi comme si elle ne pouvait se rapprocher suffisamment.

J'ai fermé les yeux et je m'en suis pris à sa bouche comme si c'était un festin.

« Ouais. »

En se retirant, elle a haleté contre mes lèvres.

— Je te sens partout, a-t-elle dit d'un ton espiègle.

— Parle pas comme ça, bébé, ai-je gémi. Je vais bientôt jouir.

Front contre front, j'ai regardé son corps humide et chaud qui me baisait comme je la baisais, et je ne pouvais même plus me rappeler la voix de mon père.

J'ai pris dans ma bouche son doux sein, en suçant bien fort son mamelon, et j'ai senti son corps trembler sous le mien alors que nos hanches se collaient encore et encore. Je me suis coulé en elle, et elle a gémi.

Plus vite. Plus fort. Plus. Et encore.

Son souffle s'est accroché, puis s'est tout à fait arrêté.

J'ai levé les yeux et j'ai vu ses sourcils froncés, et sa bouche qui n'aspirait pas d'air. Ses orbites remplies d'orage étaient le plus doux mélange de plaisir et de douleur surpris dans le moment le plus parfait et le plus brut que j'avais jamais vu de ma vie.

Elle était en train de jouir.

Après une ou deux secondes, elle a poussé un long et doux gémissement, et a complètement fermé les yeux. J'ai senti son corps se serrer et se desserrer, et j'étais prêt à me laisser aller, moi aussi.

Je lui ai donné un doux baiser qu'elle ne m'a pas rendu. Ses yeux étaient encore fermés, et elle a frémi. Elle jouissait encore.

Après quelques autres poussées, j'ai explosé en elle avec des frissons de plaisir qui m'ont remué entre les jambes et se sont répandus dans mes cuisses et mon ventre.

J'ai haleté, la tête légère et la poitrine gonflée de chaleur.

« Bordel. »

J'ai inspiré et inspiré, en éjaculant quelques autres fois en elle.

« Plus. »

Je voulais tout simplement déchirer le condom, en glisser un autre, et recommencer.

« Merde. »

Je n'ai pas pu me retenir de sourire en l'embrassant et j'ai pensé à l'ironie de la chose.

J'avais l'habitude de la garder éveillée tard en regardant des films d'épouvante, et après tout ce temps, rien n'avait vraiment changé.

Son cul n'allait pas se reposer ce soir non plus.

Chapitre 32

J'ai laissé tomber nos vêtements humides sur le plancher de la cuisine et je suis revenu de sa salle de bain avec deux serviettes grises. J'en ai enroulé une autour de ma taille et j'ai étalé l'autre sur elle alors que je m'étendais sur la chaise longue.

— Est-ce qu'on rentre ?

Elle a serré la serviette sur sa poitrine en s'assurant que les parties importantes étaient couvertes.

— As-tu froid ? ai-je demandé d'un ton espiègle alors que je plongeais la tête dans son cou et posais la main entre ses jambes. Tout ça fait partie de mon plan afin de te réchauffer encore.

Elle a enroulé les doigts sur ma main, mais n'essayait pas vraiment de me repousser.

— Arrête, a-t-elle supplié avec bonheur.

Je l'ai taquinée et j'ai glissé un doigt en elle.

— Essaierais-tu de me dire non ?

Elle a haleté, et son corps s'est secoué presque imperceptiblement. Au lieu de vouloir m'arrêter, ses mains ont instantanément voulu pousser ma main plus profondément en elle.

Ses lèvres ont frôlé mon torse.

— J'ai toujours eu envie de toi, Jared. Même à 12 ans, je voulais que tu m'embrasses.

J'aurais foutrement dû être celui qui lui donnerait son premier baiser. Et ses seuls baisers.

— Merci pour tout ce que tu m'as donné ce soir, ai-je dit en gémissant en m'apercevant à quel point elle était mouillée, et j'ai senti mon sexe gonfler et devenir plus gros.

— J'aurais souhaité être ta première. Tu as eu beaucoup de filles, non ?

Sa voix retenait un soupçon de tristesse, et j'ai détourné les yeux.

Ouais, je ne voulais vraiment pas parler de ça.

— Plus que j'aurais dû en avoir.

Je m'en suis tenu à une réponse facile.

Leurs noms ? Disparus.

Leurs visages ? Oubliés.

Et j'aimais Tate, et il n'y avait rien de meilleur que de faire l'amour à quelqu'un que j'aimais vraiment.

J'ai plongé pour l'embrasser, mais elle s'est détournée et m'a lancé un regard dur.

— J'ai besoin de savoir, Jared, a-t-elle dit avec une douce insistance.

— Besoin de savoir quoi ?

Je cherchais à me débarrasser de la question, mais la terreur s'est quand même insinuée dans ma poitrine.

« Qu'est-ce qu'elle fait ? »

Elle s'est assise et a serré la serviette autour de son corps.

— Je suppose que la plupart de tes copines du passé vont à notre école, non ? Je veux savoir qui elles sont.

Elle m'a fait un signe de tête, les yeux écarquillés, comme si j'étais censé m'attendre à ça.

— Tate, ai-je dit en lui massant la jambe. Ce n'étaient pas mes copines. Je n'ai pas de copines.

Son visage s'est contorsionné en un mélange de surprise, de trouble et de beaucoup de contrariété, et j'ai serré les dents en fermant les yeux.

« Idiot. »

— Quoi ? a-t-elle hurlé, et j'ai eu un mouvement de recul. Alors, je suis quoi, moi ?

« Ouais. Je suis un gros, gros idiot. »

Mais avant que je puisse gérer la crise, Tate a bondi de la chaise longue, a marché d'un pas lourd et furieux sur la terrasse et jusqu'à la porte arrière, tout en serrant la serviette.

— Tate !

« Merde. »

Je lui ai couru après et j'ai foncé par la porte ouverte.

— Bébé, ce n'est pas ce que je voulais dire, ai-je vite crié quand je l'ai vue debout de l'autre côté de la cuisine, les bras croisés sur sa poitrine.

— Ne m'appelle pas bébé. Si je ne suis pas ta copine, je ne suis certainement pas ton « bébé ».

J'ai passé ma main sur mon visage.

— Je n'utiliserais pas le mot « copine » pour te décrire, Tate. C'est un terme jetable. Tu n'es ni ma copine, ni ma fille, ni ma femme. Tu... es... juste... à moi.

J'ai dit chaque syllabe entre mes dents pour qu'elle comprenne.

— Et je suis à toi, ai-je ajouté un peu plus calme.

Elle a poussé un soupir en se calmant.

— Jared, tu dois me dire lesquelles.

J'ai poussé un rire amer et irrégulier.

— Pourquoi ? Pour que tu sois furieuse chaque fois que tu en verras une ?

— Je suis plus mûre que ça, a-t-elle dit en montrant les dents. Accorde-moi au moins ça. Ça ne les concerne même pas. Ce qui compte, c'est que tu avoues.

« Hein ? »

— Je t'ai raconté tout mon fichu passé, ai-je dit en levant les bras. Qu'est-ce que tu veux de plus ?

Les yeux brûlants et féroces, elle a hurlé :

— Je veux tout savoir ! Je ne veux pas marcher dans les couloirs de l'école en regardant dans les yeux, sans le savoir, cinq filles différentes que tu as baisées !

— Ça n'a aucune importance !

J'ai serré la serviette autour de ma taille et je l'ai regardée par-dessus l'îlot qui se trouvait entre

nous.

— Je viens de te faire l'amour. À toi. Et ce sera toujours seulement toi !

Vraiment, qu'est-ce qu'elle voulait, merde, à la fin ? Je ne pouvais rien changer de ce que j'avais fait, et il ne servait à rien de revivre toute cette merde. Elle était mon avenir, et je ne voulais pas qu'elle soit au courant de toute cette laideur.

Est-ce que je deviendrais obsédé par tous les gars qui l'avaient touchée ? Oui, merde ! Et c'est pourquoi que je ne lui avais rien demandé.

— Je n'aime pas rester dans l'ignorance, Jared.

Elle a croisé les bras sur sa poitrine, en poussant davantage ses seins au-dessus de la serviette.

— C'est beaucoup me demander, sachant que je vais à la même école que ces filles. Je veux savoir qui, où et ce que tu as fait. Tu prenais facilement ton pied. Tu sais que je pensais uniquement à toi. Elles n'ont pas à me faire des sourires pleins de suffisance en sachant qu'elles ont eu ce qui est à moi. Et je veux savoir à propos de K.C., aussi.

« Alors, c'était donc ça. »

Merde, je n'ai pas pu m'empêcher de sourire.

— Tu es jalouse.

Est-ce qu'elle croyait que j'avais remarqué K.C. comme ça ? Ou que je voyais ces autres filles comme je la voyais elle ? C'était toujours son visage à elle. Depuis mes 10 ans, je ne voyais qu'elle.

Elle a levé le menton, en me regardant d'un air résolu comme si j'étais sur le point d'être envoyé à ma chambre pour mauvaise conduite.

— Va-t'en. Et ne reviens pas avant d'être devenu un homme, a-t-elle dit calmement.

Et elle s'est retournée, ses cheveux mouillés collés dans son dos, et a pris le couloir vers les marches.

« M'en aller ? »

Il y avait au moins 10 choses différentes que je voulais lui faire ce soir, et elle voulait que je m'en aille ?

La furie me brûlait l'estomac, me faisait bouillir le sang, et j'étais prêt à me lancer dans une foutue bataille. J'avais déjà raconté ma vie concernant mon frère, mon père et toute ma stupide histoire à pleurer. J'avais parlé de choses que je voulais taire, parce que je l'aimais et que je voulais qu'elle sache qu'elle pouvait me faire confiance.

Mais j'avais fini d'être bousculé pour une nuit.

Je l'ai attrapée par le bras, je l'ai tirée contre moi et, en la soulevant, je l'ai portée jusque dans la cuisine.

Elle a essayé de se dégager en se tortillant.

— Lâche-moi.

Je l'ai déposée devant moi, je l'ai fait reculer contre la table et je me suis penché au-dessus

d'elle.

— Je t'ai monté des coups depuis trois ans, Tatum. Tu ne peux plus t'enfuir.

Son regard s'est durci, et elle a inspiré avec colère.

— Tatum ? a-t-elle répété en me regardant d'un air hostile.

Elle savait que je ne l'appelais « Tatum » que lorsque j'essayais d'être condescendant. Comme des parents qui t'appellent par ton nom complet quand ils sont furieux.

Mais je n'étais pas furieux et je n'essayais pas d'être condescendant. En fait, je prenais un peu mon pied à cause de sa colère.

Et que je le veuille ou non, ma queue continuait de durcir à mesure qu'on se confrontait. On aurait dit qu'en voyant Tate devenir féroce, je sentais de l'électricité jusque dans mon entrejambe.

« Merde. »

Elle était belle.

Ses yeux étaient perçants, et elle respirait fort par la bouche. Elle paraissait furieuse et sexy, et je ne savais pas si elle allait me frapper ou me baiser. Je savais seulement que ce serait violent dans un cas comme dans l'autre.

Je me suis penché, suffisamment près pour l'embrasser, j'ai levé ma main droite et j'ai passé le bout de mes doigts sur son visage. Son souffle a tremblé contre mes lèvres et je lui ai murmuré :

— Tu veux tout savoir ? Alors, laisse-moi te montrer. Tourne-toi et penche-toi.

Ses yeux sont devenus aussi grands que des planètes.

— Qu... quoi ? a-t-elle bafouillé, à bout de souffle.

J'ai vu son regard figé, et j'ai ressenti son intensité et son besoin urgent de comprendre.

— Tu n'as pas peur, hein ?

Et les coins de ma bouche se sont relevés, lorsqu'elle s'est renfrognée.

— Allons, Tate. Fais-moi confiance. Tu veux tout savoir, non ?

Son visage était pincé, et elle lançait des regards nerveux autour d'elle.

Elle s'est retournée lentement, et le soulagement m'a envahi. Elle me tournait le dos, et elle restait là, attendant ce qu'elle croyait probablement être un viol pervers de son corps.

Mais je savais qu'elle m'aimait.

Elle ne me connaissait plus. Pas vraiment. Pour ce qu'elle en savait, j'aurais pu être un type quelconque qui vendait de la drogue les fins de semaine, au lieu de rendre visite à mon père et à mon frère. Elle faisait un acte de foi, parce qu'elle croyait en moi.

J'ai mis les bras devant elle, j'ai fait glisser la serviette — son seul vêtement — de son corps magnifique, et je l'ai laissé tomber au sol. J'ai reculé un peu pour la regarder. Ça ne faisait pas partie du plan, mais je ne pouvais pas m'en empêcher.

Toujours brave, Tate est restée là, sans essayer de se couvrir et prête à recevoir n'importe quelle imbécillité que j'allais trouver dans ma manche, elle en était sûre. Mais je la sentais tout

de même nerveuse. Son souffle était superficiel et son corps était rigide.

Je suis revenu vers elle, j'ai frotté mon torse contre son dos, j'ai mis mes doigts autour de ses poignets et j'ai ramené ses bras en travers de ses seins. Mes bras ont également retenu ses seins, aussi, et j'ai tenu son petit corps fragile, et j'adorais à quel point elle me correspondait facilement.

Elle me correspondait toujours.

— Peux-tu me faire confiance ? ai-je demandé de nouveau.

— Oui.

Sa voix était tellement petite. Elle n'en était plus sûre.

Tout en la tenant, j'ai écarté ses bras de son corps et j'ai murmuré à son oreille :

— Penche-toi sur la table, alors.

Son souffle s'est arrêté, et on aurait dit qu'elle poussait un petit rire. Elle était peut-être anxieuse ou effrayée, mais elle continuait quand même.

Son ventre, puis ses seins et sa tête, se sont posés sur sa table de cuisine foncée, en bois franc, et j'ai guidé ses bras de façon à ce qu'ils restent étalés sur les côtés.

La chaleur s'est précipitée dans mon entrejambe, et je tressaillais du besoin massif d'être en elle. Maintenant. Et pas si lentement, non plus.

J'avais de fichus problèmes.

« Ralentis donc, *man*. »

L'important, c'était Tate.

Je me suis penché en avant en appuyant sur son derrière, tandis que mes mains glissaient sur son dos lisse, jusqu'à ses épaules.

J'ai légèrement caressé sa nuque et pétri ses flancs, et je l'ai sentie frissonner et se détendre sous mon toucher.

En me penchant, j'ai pris dans ma bouche la peau souple de sa taille et j'ai semé des baisers sur sa cage thoracique.

Elle a arqué le dos en gémissant, alors que je passais ma langue le long de sa colonne vertébrale et que j'enfonçais doucement mes dents dans son épaule.

Son corps était incroyable, et j'adorais pouvoir juste la toucher. Je l'aurais fait pendant des heures, si le sang qui affluait à ma queue ne l'avait pas rendue aussi douloureuse.

J'ai glissé une main sur toute la longueur de son dos, et j'ai plongé mon autre main entre ses jambes, vers sa chaleur.

Elle s'est immédiatement cambrée en haletant, puis elle a gémi.

J'ai parcouru toute la longueur de son corps avec mes doigts, en la caressant avec des mouvements circulaires, mais je ne suis pas encore passé à la phase finale. Je n'essayais pas de la faire jouir. Pas encore.

De mes doigts doux, j'ai frotté l'intérieur de ses replis et autour de son clito, et je l'ai sentie se

tendre, puis relaxer. Le bouton était dur, et elle était déjà tellement mouillée.

Je ne tenais pas tellement à avoir des souvenirs de Tate enfant, mais je ne pouvais pas croire qu'on était ici. C'était la fille qui montait sur mon guidon dans la pluie. La fille qui me laissait m'exercer au tir en lançant du maïs soufflé dans sa bouche par une morne journée d'hiver. La seule fille que j'ai serrée dans mes bras.

J'allais la baiser sur la table de la cuisine sur laquelle on mangeait du gâteau d'anniversaire à 13 ans.

Et ma queue a bandé encore plus quand j'ai pensé que je l'avais enfin sous moi, me désirant et gémissant mon nom.

Elle a commencé à bouger contre moi, et j'ai failli remercier Dieu, car j'étais prêt pour goûter.

— Pose ton genou sur la table, bébé.

Et je l'ai aidée à monter sa jambe et à poser l'intérieur de sa cuisse à plat sur la table de cuisine, tandis que l'autre pied restait collé au plancher.

Le feu s'est répandu sous mon ventre et un tourbillon d'éclairs est descendu entre mes jambes.

Mon Dieu, elle était étalée pour moi, son ouverture juste au bout de la foutue table, et je me mourais d'envie.

Alors, je n'ai pas perdu de temps et me suis agenouillé, enfouissant ma bouche dans son centre chaud.

Mes lèvres ont trouvé son clito et l'ont sucé.

— Jared, a-t-elle dit en haletant et en se tortillant, et je me suis retiré pour lécher sa fente.

— Tu as tellement bon goût, ai-je soufflé contre elle, puis je l'ai encore sucée entre mes dents.

Sa respiration s'est intensifiée, et son corps a bougé comme si elle ressentait la meilleure des douleurs. J'ai sucé et léché, et je sentais son désir monter. Je sentais son corps se dissoudre dans ma bouche.

Puis, j'ai fini par plonger ma langue en elle.

— Jared, s'il te plaît.

Elle a renversé la tête et a crié.

Et merde, j'étais prêt, moi aussi.

Debout, j'ai poussé ma queue contre elle et j'ai massé sa hanche.

— Dis-moi ce que tu veux, Tate. S'il te plaît. Qu'est-ce que tu veux de moi ?

— Je... Jared...

Elle cherchait ses mots, son souffle avait disparu et son désir était démesuré. Tout comme le mien.

— Bordel, t'es tellement belle.

Je me suis penché pour lui murmurer à l'oreille :

— Dis-moi. Qu'est-ce que tu veux de moi ?

La sueur luisait au creux de sa colonne vertébrale, et on aurait dit que la pièce était en feu.

Notre peau trempée, le goût d'elle sur mes lèvres, tout créait ce nouveau monde que je ne voulais pas quitter.

Elle allait avoir de la chance si je la laissais sortir du lit assez longtemps pour retourner à l'école.

— Qu'est-ce que tu veux de moi ? ai-je grogné en la ramenant encore contre mon aine.

— Brutalement, a-t-elle crié. Fais-le brutalement.

Et mon cœur a bondi dans ma gorge.

En mordillant sa peau, j'ai glissé mon doigt en elle pour m'assurer qu'elle était encore mouillée. Après sa première fois, cette partie d'elle était peut-être encore sensible, et je voulais m'assurer qu'elle pouvait prendre ce qu'elle me demandait.

Tellement mouillée.

« Ouais. »

En respirant de façon saccadée, j'ai arraché ma serviette et je suis retourné à mon jeans humide pour y trouver mon dernier condom, et j'ai déchiré l'enveloppe avec mes dents. Je l'ai glissé sur ma queue, j'ai saisi Tate par les hanches et j'ai plongé en elle.

Fort.

— Merde, ai-je grogné à voix basse.

« Elle est tellement serrée. »

— Jared, a-t-elle murmuré. Oui.

Mon cœur battait à toute vitesse, et il m'a fallu quelques secondes pour me calmer. Je ne m'étais jamais senti aussi bien qu'en l'ayant ainsi.

J'ai plongé dans son sexe mouillé et chaud, mais la chaleur s'est répandue dans tout mon corps.

Le talon de son pied qui pendait de la table a enveloppé l'arrière de ma cuisse pour me pousser contre elle, et je ne pouvais plus attendre.

Elle voulait que ce soit intense, mais c'était seulement la deuxième fois de sa vie qu'elle faisait l'amour, et je ne voulais pas lui faire mal.

— Fort ?

Je voulais m'en assurer.

Elle a poussé un gémissement :

— Oui.

Alors, je me suis balancé en elle, d'abord lentement, puis plus vite. Avant longtemps, je lui saisisais les hanches, et je poussais à l'intérieur jusqu'à ce que je ne puisse pas aller plus loin.

Mais elle ne se contentait pas de rester là et de se faire prendre, non plus.

Pas Tate.

Elle s'est relevée avec ses mains, et j'ai failli jouir tout de suite.

« Sacré bordel. »

Ses paumes étaient à plat sur la table et maintenaient son torse relevé, et son dos était arqué. Je regardais, rempli d'admiration, sa posture devant moi alors qu'elle prenait les commandes et reculait en moi alors que je m'enfonçais en elle à coups brutaux.

« Tate. Tu parles. »

Chaque seconde, le rythme et la pression augmentaient, et merde, elle était mouillée. J'ai tenu ses hanches, et je voulais pouvoir mettre mes mains partout, mais il fallait que je m'agrippe. Elle poussait de plus en plus fort en moi.

Comme toujours, Tate trouvait une façon de me baiser en retour.

« Qu'elle est dure. »

Je me suis penché sur son dos en gardant mon rythme régulier, et j'ai pris un de ses seins au creux de ma main, car j'en voulais un dans ma bouche.

J'ai embrassé son cou, j'ai pressé ma langue sur elle en goûtant sa peau salée. Ma main a glissé sur son ventre, puis a plongé entre ses jambes, où mes doigts ont fait de nouveau le tour de son clito. Mon Dieu, il était tellement dur, à présent. Je voulais la prendre dans mes bras et sentir chaque secousse et chaque spasme alors qu'elle se défaisait dans mes bras. Je voulais être dans sa tête et son corps, et savoir à quoi ça ressemblait quand je la faisais s'effondrer.

— Jared, c'est tellement bon, a-t-elle gémi d'une voix mal assurée alors que nos corps se cognaient encore et encore.

— Ouais, c'est vrai, ai-je soufflé à son oreille. Parce que c'est à toi et à moi, et que personne ne peut nous l'enlever.

« Pas même moi. »

Elle était à moi, et cette chose parfaite entre nous n'allait plus jamais être gâchée.

— Jared !

Elle a renversé la tête et a crié :

— Oh, mon Dieu...

— Je t'aime, Tate.

Je l'ai martelée plus fort.

— Jouis pour moi.

Elle s'est arrêtée de respirer et s'est écroulée en jouissant comme le tonnerre sur la maison, et elle a crié en resserrant les jambes, tout en me poussant à m'abandonner, moi aussi.

« Bordel ! »

Le feu et le plaisir se sont déversés dans tout mon corps, j'ai joui juste après elle, et je me suis effondré sur son dos alors qu'on retombait sur la table... et la Terre.

On est restés là, haletants, trop vidés pour bouger. Du moins, en ce qui me concernait.

— Je te déteste vraiment.

Sa voix était faible, mais son intonation me disait qu'elle blaguait.

— Pourquoi ?

— Le massage, le cunni, les baisers, la conversation... je n'avais pas à savoir que tu faisais ça avec d'autres filles, après tout.

— Je ne l'ai pas fait, ai-je répondu tout de suite.

— Quoi ?

— Je n'ai jamais rien fait de tout ça à une autre fille.

J'ai levé la tête et l'ai regardée.

Elle a essayé de se relever, aussi, en argumentant.

— Mais... mais je t'ai dit de me dire...

— Tu voulais savoir ce que les autres filles ont tiré de moi. Ça, c'est ce qu'elles n'ont pas tiré de moi.

Ma voix était ferme mais douce. Je voulais qu'elle m'entende.

— Je n'ai jamais touché ni serré leur corps de cette façon-là. Je ne me suis jamais soucié de leur plaisir. Elles n'ont jamais eu droit à une part de moi qui en valait la peine, Tate. Surtout K.C. Je ne l'ai jamais touchée de cette façon.

Je lui ai caressé les cheveux.

— Tu me possèdes corps et âme, et tout le monde va le savoir. Parfois, j'irai doucement avec toi, et parfois, je vais te baiser. Mais ce sera toujours de l'amour, Tate.

« C'en a toujours été. C'en sera toujours. »

Chapitre 33

Comme je ne savais pas si elle me croyait, j'ai attendu, mais je craignais affreusement qu'elle ne sente pas mon désir brûlant d'être avec elle.

Elle s'est appuyée avec les mains, s'est cambrée vers moi et a renflé.

« Ah, non. »

J'ai dégluti.

Elle pleurait.

— Je t'aime, a-t-elle murmuré en se retournant.

Son visage s'est décomposé. Elle retenait plus de larmes qu'elle n'en versait.

J'ai saisi les deux côtés de son visage et l'ai attirée vers moi.

— Je ne le mérite pas, mais je vais y arriver. Je te le promets.

Son doux petit sourire et ses yeux baissés étaient si épuisés que j'avais peur de la lâcher en me retirant.

— Aïe, a-t-elle murmuré en aspirant entre ses dents.

— Ouais.

J'ai posé mes mains sur ses hanches en la soutenant.

— Doucement. Ça va être sensible.

— C'est déjà le cas.

— Reste ici, lui ai-je dit en lui tendant une serviette et en enroulant l'autre autour de ma taille.

Je fais couler l'eau du bain et je reviens te chercher.

— Je peux me rendre en haut, a-t-elle dit en riant.

— Reste.

Et je suis parti.

Après avoir fait couler l'eau et vérifié la température, je suis redescendu en courant et j'ai pris Tate dans mes bras.

— Alors, j'imagine que les fessées d'anniversaire sont dépassées, ai-je blagué en la portant jusqu'à l'étage.

Elle a roulé des yeux.

— Qu'est-ce qu'ils ont, les gars ? Madoc m'en a déjà offert une à l'école, hier.

— Il a fait quoi ?

Je me suis arrêté sur la dernière marche.

Elle a serré son bras autour de mon cou et s'est penchée pour prendre le lobe de mon oreille entre ses dents.

J'ai poussé un soupir sonore, et on a oublié Madoc.

— L'eau devrait être à la bonne température.

J'ai écarté le rideau et l'ai installée dans la baignoire.

— Démarre la douche, a-t-elle dit d'un ton ensommeillé, assise au fond et se serrant les genoux. Elle fait le bruit de la pluie.

J'ai tiré le bouton et j'ai regardé l'eau arroser ses jambes, puis je me suis débarrassé de ma serviette pour m'asseoir derrière elle.

— Tu sais, ai-je dit à son oreille. J'ai couché dans ta chambre pendant un mois, en ton absence.

— Quoi ?

Elle a tourné la tête vers moi, et je l'ai serrée bien fort dans mes bras.

Je ne savais pas ce que c'était, mais soudainement, je voulais qu'elle sache tout.

— Quand j'ai eu des problèmes et que ma mère est allée en cure de désintox, ton père m'a accueilli. Il m'a permis de me redresser. D'être plus droit, en tout cas. J'ai dormi sur ton plancher.

J'essayais de garder un ton léger, mais j'étouffais en parlant.

— J'ai détesté que tu partes, Tate. Je me suis bagarré avec tout le monde. J'ai séché des cours. Même si j'adore mon frère, ça n'a pas aidé. Quand j'avais du pouvoir sur toi, quelque chose avait un sens pour moi à l'école. Ça me fouettait le sang. Quand tu étais là, j'avais hâte au lendemain. En me concentrant sur toi, je ne pensais pas à tout le reste qui me faisait mal.

Tate a appuyé sa tête sur mon épaule et m'a regardé, à présent bien éveillée. D'une voix douce, elle m'a demandé :

— Pourquoi est-ce que tu ne voulais pas dormir dans mon lit ?

Mes lèvres ont touché les siennes, douces et chaudes.

— Parce que tu n'aurais pas voulu que je sois là.

J'étais plutôt fêlé.

Je pouvais l'humilier, l'isoler et la blesser, mais j'aurais été trop envahissant de dormir dans son lit pendant qu'elle était à l'étranger. Bon, moi non plus, je ne pouvais pas l'expliquer.

Elle s'est penchée vers moi et a semé des baisers sur mon menton. Des frissons se sont répandus sur mes bras lorsqu'elle a murmuré contre mon cou :

— Je veux carrément que tu sois dans mon lit. Et je t'aime.

J'ai fermé les yeux, le visage fendu d'un grand sourire. Si seulement Madoc me voyait.

Ou peut-être pas...

— Redis-le.

— Je t'aime, a-t-elle répété plus fort, avec un rire dans la voix.

En la taquinant, je lui ai dit :

— Encore !

— Je t'aime.

Elle m'a embrassé la joue.

— Je t'aime.

Un autre baiser.

— Je t'aime

Elle a continué de me tenter avec ses doux baisers humides, jusqu'à ce que je lui prenne les lèvres et que je l'embrasse bien fort.

« On ne sortira jamais de cette douche. »

— Comment te sens-tu ? ai-je demandé en la relâchant.

— Bien.

Elle a hoché la tête et bougé les sourcils.

— Peut-être qu'on devrait voir comment c'est, dans l'eau.

La chaleur, combinée à toutes mes autres énergies, a filé vers le bas, mais la cruelle déception m'a cogné comme une brique.

— Je ne peux pas, ai-je marmonné. Je n'ai plus de condoms.

Peut-être que Tate en avait.

« Minute... mieux vaut qu'elle n'en ait pas. »

* * *

— Jared, je veux une photo ! a crié ma mère braillarde et exceptionnellement insistante alors que je montais l'escalier en courant.

« Une photo ? »

D'un haussement d'épaules, j'ai laissé tomber mon agacement tout en cherchant mes clés de voiture sur ma commode. Tate et moi, on s'en allait à la fête annuelle de l'école.

Non, plutôt : Tate, *Madoc* et moi, on s'en allait à la fête annuelle. Ils m'attendaient dehors tous les deux, quand je voulais plutôt le cogner, le renvoyer chez lui, et partir avec Tate pour la fin de semaine.

Mais... cet enfoiré avait le don de me rendre jaloux et de me pousser à agir, et c'était un bon ami.

Mais surtout, Tate voulait y aller. Je lui devais bien ça.

J'ai secoué la tête, pris mes clés et descendu en vitesse l'escalier, puis j'ai crié :

— Pas de photos. Merde !

Mais ma mère attendait au bas de l'escalier.

— Ah non, pas question.

Alors que j'essayais de la contourner, elle m'a pris le bras pour m'arrêter.

Je me suis retourné en essayant de paraître agacé, mais j'étais un peu amusé de sa façon naturelle d'assumer son rôle de mère.

Depuis notre cœur à cœur à l'étang aux poissons, on s'était trouvé un terrain commun. Il n'était pas encore question de se faire des mamours, mais on parlait avec plus de gentillesse et de patience.

— Quoi ?

Je n'ai pas pu cacher le sourire qui est apparu furtivement.

— Je ne veux pas de photos... maman.

Ses yeux se sont agrandis avec un éclat, et elle s'est raclé la gorge avant d'ajuster ma cravate noire.

— Très bien, mais j'ai quelque chose à dire, et tu ne vas pas aimer ça.

Elle a continué d'ajuster ma cravate, et a calmé sa voix en gardant un ton ferme.

— Chéri, je suis tellement heureuse que Tate et toi, vous vous soyez réconciliés...

« Oh, bordel. »

J'ai commencé à me détourner. En me retournant vers elle, elle a dit d'une voix plus forte :

— Sauf qu'en général, les très jeunes mamans n'épousent pas les très jeunes papas.

Elle a parlé lentement, comme si j'étais trop débile pour comprendre.

J'ai penché la tête de côté et je l'ai regardée m'expliquer une chose que je comprenais déjà.

« Ne mets pas Tate enceinte. Ouais, merci. J'ai pigé ! »

Ses yeux ont regardé les miens avec une expression menaçante.

— Tu es chez elle presque chaque soir, tous les soirs, en fait, et si je deviens grand-mère à 36 ans, je vais te tuer.

Elle blaguait.

Je pense.

De toute façon, ma mère n'avait pas à s'inquiéter. Tate et moi étions très prudents, et puis, elle m'avait tenu à l'écart toute la semaine. Elle ne voulait pas être distraite de ses cours, et je n'avais pas insisté.

« Mais ce soir ? Ouais, elle était d'accord. »

J'ai poussé un soupir et donné à ma mère une bise rapide sur la joue, et me suis glissé par la porte avant.

Tate était debout sur son balcon avant, l'air absolument magnifique, et parlait à Madoc comme s'ils étaient amis.

J'ai secoué la tête, sidéré par la tournure des événements. Elle lui avait cassé le nez, lui avait donné un coup de genou dans les couilles, et elle avait eu plusieurs échanges d'invectives avec lui.

Mais elle était comme son père : résous le problème et passe à autre chose.

Et Madoc était bien disposé à avancer. L'idée d'aller danser l'avait emballé, et il était habillé chic. On avait presque la même allure, mais tandis que je ne portais que du noir, il avait décoré son complet avec une cravate pourpre.

Tate avait l'air fidèle à elle-même — magnifique et resplendissante —, mais en plus dangereux. Si quelqu'un flirtait avec elle ce soir, j'étais prêt à me battre. Elle portait une robe moulante et sans bretelles, couleur chair, qui lui arrivait au milieu des cuisses. Sa peau était

tellement visible qu'elle paraissait nue.

Je suis allé trouver Tate et j'ai embrassé la douce tache située sous son oreille.

— Désolé d'avoir mis autant de temps. Ma mère m'a fait un sermon.

Alors que Madoc s'approchait et lui prenait l'autre bras, elle a insisté :

— À propos de quoi ?

Tout en gardant les yeux fixés en avant, j'ai murmuré du coin de la bouche :

— De ne pas te mettre enceinte.

Même sans la regarder, je l'ai vue se raidir et je l'ai entendue se racler la gorge.

« Je n'aurais pas dû lui dire ça. »

Il fallait vraiment que j'abandonne cette manie de la franchise, mais j'avais encore quelque chose à lui révéler, et j'avais été trop euphorique, la semaine précédente, pour m'y résigner.

« Plus tard », me suis-je dit.

— On est prêts ? a demandé Madoc de l'autre côté d'elle.

Son étreinte s'est détendue sur mon bras, et je l'ai sentie expirer.

— Totalelement, a-t-elle dit en faisant un signe de tête à Madoc. C'est le début d'une grande amitié.

— Ça pourrait être le début d'un bon film porno, aussi, a répliqué Madoc, et j'ai serré les poings.

— Enfoiré ! ai-je hurlé, à moitié agacé et à moitié à la blague. Tu vas recevoir une raclée !

Ils se sont contentés de rire.

Chapitre 34

La danse de la fête annuelle s'est passée exactement comme je l'avais anticipé : des photos, du punch et de la musique pourrie. La décoration du gymnase évoquait le thème de New York, qui plaisait beaucoup à Tate, et j'étais extrêmement et foutrement enchanté que Madoc soit venu avec nous, après tout.

Il comblait mes lacunes.

Danser en public ? OK.

Des photos charmantes dans des poses adorables ? OK.

Du bavardage poli, futile et absurde ? OK.

Je suis entré dans le jeu, mais vivre une situation pareille, pour moi, c'était comme prendre une bouchée de citron. Au moins, grâce à Madoc, c'était plus agréable pour Tate.

Et elle ?

Elle lisait dans mes pensées.

Elle y allait mollo sur l'étalage d'affection, et charmait plutôt par son regard lubrique.

J'avais hâte de rentrer avec elle.

Mais il fallait d'abord se pointer ailleurs.

— Es-tu certaine de vouloir y aller ? lui ai-je demandé alors qu'on marchait, main dans la main, dans l'entrée de garage de chez les Beckman.

Tori et Bryan Beckman, des jumeaux qu'on fréquentait à l'école, tenaient une après-fête chez eux, et Madoc insistait pour qu'on relaxe et qu'on s'éclate. Elle a murmuré :

— Ça va. Je ne suis pas du tout fatiguée.

J'ai levé les sourcils et secoué la tête. Je ne croyais pas qu'elle serait fatiguée, mais je ne voulais pas ramener l'incident de l'année précédente, non plus. C'était ça qui m'inquiétait vraiment.

Ici, un an plus tôt, avant le départ de Tate pour la France, j'avais permis à Madoc de larguer ses clés d'auto dans la piscine, et je l'avais regardée plonger pour les ravoir.

Elle avait été humiliée, et je me disais que c'était le dernier endroit où elle voudrait se trouver.

Moi-même, en fait, je n'étais pas sûr de vouloir y aller.

Non seulement je nous avais planifié une fête en privé, mais plus j'attendais pour lui révéler le reste de l'histoire, plus ça devenait une obsession pour moi. Toute la semaine, je n'en avais rien dit, et il était temps de passer aux aveux.

Il fallait que je lui parle de Jax.

On a parcouru le vestibule carrelé de céramique et on a suivi Madoc sur les marches pour arriver dans l'immense salon.

La grande pièce grouillait déjà de monde : il y avait au moins 60 ou 70 de nos camarades de

classe, et la musique cognait tellement fort que je la sentais à travers mes chaussures.

Mon bras s'est étiré derrière moi et, en tournant la tête, j'ai vu que Tate était complètement figée.

J'ai poussé un soupir.

« Merde. »

Nettement anxieuse, elle soufflait rapidement et déglutissait. Comme une biche devant des phares.

Mon estomac s'est contracté, et je voulais juste l'emmener loin d'ici. On n'aurait pas dû venir ici.

— Ça va, Tate ?

J'ai gardé une voix douce, mais j'avais peur qu'elle perde les pédales et *me* casse le nez cette fois, comme elle l'avait fait à Madoc l'année précédente.

En regardant autour d'elle, elle a plissé les yeux et s'est contentée d'un hochement de tête.

— Ouais, j'ai besoin d'un verre.

Je ne la croyais pas, mais j'ai souri, de toute façon.

« Une fille coriace. »

Au moment où *Adrenalize*, de In This Moment, retentissait dans toute la maison, on s'est faufilés à travers une foule de gens qui sortaient de la cuisine. Madoc était déjà en train de nous verser des verres, et Tate a pris celui qu'il lui offrait.

Ce soir, j'allais être le conducteur attiré, comme presque tous les soirs, puisque je buvais rarement en public, et de toute façon, je n'envisageais sûrement pas de rester longtemps. J'ai essayé de ne pas rire lorsqu'elle a tenté d'avaler le liquide brun.

Madoc a fait un grand sourire lorsqu'elle a relevé le menton pour avaler la dernière goutte et lancé le gobelet dans l'évier.

Elle a toussé dans sa main, et je ne pouvais que la tenir par la taille en la laissant se mettre à l'aise.

Elle devait s'amuser. Je ne voulais pas qu'elle soit nerveuse ou qu'elle craigne un mauvais tour.

Et comme c'était pour ça qu'elle buvait, j'ai tout simplement décidé de la laisser faire.

— Ouf, elle est rouge comme une tomate, a dit Madoc à la blague.

— Va te faire foutre, a dit Tate en lui jetant un regard mauvais, mais il s'est contenté de lui faire un clin d'œil.

K.C. et Liam sont passés lentement — on aurait dit le yin et le yang. Elle avait les yeux brillants et souriait, tandis qu'il paraissait constipé avec son expression d'ennui et ses lèvres pincées.

— Salut, les copains !

Elle nous a salués en tirant Liam derrière elle.

Il a écarté ses cheveux de ses yeux en nous faisant un signe de tête, à Madoc et à moi, mais il n'a rien dit.

Je savais que c'était moi qui le rendais mal à l'aise, et j'ai dû m'efforcer de garder une expression neutre.

Il croyait sans doute encore que j'avais baisé sa copine, et j'étais vachement étonné que K.C. ne lui ait pas dit la vérité. Elle s'amusait à ses dépens et le faisait sans doute souffrir. Pourquoi pas ?

Elle et Tate n'étaient pas encore revenues à la case départ, mais elles allaient y arriver, et Liam pouvait bien aller se faire foutre.

Madoc a fini son verre et s'est mis tout de suite à en préparer deux autres, jusqu'à ce que je lui fasse un signe de la tête. Tate ne l'a pas remarqué, car elle était en train de parler à K.C., mais Madoc a reçu mon avertissement.

Je voulais qu'elle soit réveillée pendant encore un bon moment.

Je me suis penché vers elle et j'ai murmuré à son oreille :

— Viens avec moi.

Je n'ai pas attendu qu'elle me regarde, je l'ai prise par la main et je l'ai fait sortir de la cuisine. On s'est glissés à travers la foule de fêtards, tous en petites grappes, et on a essayé de ne pas se faire éclabousser de boissons en cours de route.

Une fois arrivés à l'escalier, je me suis empressé d'emmener Tate à l'étage. Je n'avais aucune intention d'utiliser les chambres ici avec elle, mais des gens nous ont vus monter et allaient tirer leurs propres conclusions lorsqu'on redescendrait.

Je voulais juste être seul avec elle pendant quelques minutes.

Pour redresser un tort.

J'ai ouvert la porte de la première chambre à coucher, j'y ai jeté un coup d'œil et j'ai vu qu'elle était vide. J'ai tiré Tate à l'intérieur, et j'avais à peine refermé la porte que je l'ai acculée et j'ai plongé vers ses lèvres.

Elle a chancelé et s'est accrochée à mes épaules pour se stabiliser. Le petit gémissement de surprise qu'elle a poussé a tellement rempli ma bouche que j'étais prêt à affronter cet orage sur-le-champ.

Ouais, ce n'était pas ce que j'avais planifié, mais je m'étais tellement bien conduit, ce soir-là. Je méritais une récompense.

Elle goûtait la pêche, et j'ai attiré son corps à peine vêtu contre le mien, oubliant presque pourquoi j'étais monté au départ.

— Bordel, Tate.

J'ai penché la tête pour lui mordiller son lobe d'oreille.

— Il faudrait brûler ta robe.

Dans un souffle et en penchant son corps vers moi pour en avoir davantage, elle a dit :

— Pourquoi ?

— Tous ces fichus mecs t'ont regardée ce soir. Je vais me faire arrêter.

Mon ton était enjoué, mais pas mes paroles. Je ne me sentais pas menacé à propos de Tate. Je savais qu'elle m'aimait, et que je pouvais lui faire confiance. Je n'étais pas vexé non plus du fait que d'autres gars la regardent et la désirent. En fait, ça m'excitait un peu.

Non, mon crime, c'était que chaque fois qu'un imbécile la pointait du doigt ce soir, ou qu'un idiot la zieutait au passage, je voulais poser mes mains sur tout son corps pour leur montrer à qui elle appartenait.

Ils pouvaient regarder.

Ils pouvaient la désirer.

Mais elle allait rentrer avec moi, et j'avais envie de l'annoncer.

Mais je ne pouvais pas vraiment la tripoter en public.

Elle s'est écartée et m'a pris la tête en fouillant mes yeux du regard.

— Je suis à toi. Depuis toujours, m'a-t-elle assuré.

J'ai soutenu son regard, son feu rencontra ma glace, et je ne pouvais lui refuser ce qu'elle méritait.

— Viens ici.

Je l'ai emmenée jusqu'au centre de la pièce et j'ai sorti mon téléphone cellulaire. Elle m'a regardé cliquer sur *Broken*, de Seether, et j'ai placé le téléphone cellulaire sur la commode, près des portes donnant sur le balcon.

Tate m'a regardé en silence, les bras ballants sur les côtés, avec un mélange de curiosité et d'excitation dans les yeux.

J'ai pris sa main, j'ai soutenu son regard, j'ai guidé ses bras autour de mon cou, et j'ai attiré son corps vers le mien.

Quand on a commencé à bouger au rythme de la musique, je n'entendais pas grand-chose. Ni les jeux bruyants de la fête en bas. Ni le bavardage dans la maison et à l'extérieur.

Ses yeux étaient soudés aux miens, et regardaient au-delà de tout le reste.

Soudain, on avait de nouveau 14 ans, et on était revenus dans sa chambre, et on se disputait à propos de Silverchair.

J'étais Jared. Elle était Tate. Et on était inséparables.

— Je suis désolé de ne pas avoir dansé avec toi ce soir, lui ai-je dit avec du regret dans la voix. Je n'aime pas faire ça en public. Ça me semble trop personnel, j'imagine.

Elle a inspiré profondément et m'a coupé le souffle avec son regard dur.

— Je ne veux pas que tu changes, a-t-elle dit en secouant la tête. Mais une de ces fois, j'aimerais danser avec toi ou te tenir la main.

Je l'ai prise par la taille en l'enfermant dans mes bras.

— Je vais essayer, Tate. Le passé, c'est fini. Je le sais. Je veux revenir au bien-être qu'on avait,

avant.

— Ton tatouage ?

Elle a levé les yeux vers moi, comme si elle prenait conscience de quelque chose.

— *Hier dure à jamais, demain n'arrive jamais*, qu'est-ce que ça veut dire ?

Je lui ai légèrement caressé les cheveux.

— Que je vivais dans le passé, c'est tout. Avec ce qui est arrivé avec mon père, ou avec toi, je ne pouvais jamais dépasser la colère. Le passé continuait de me suivre. Et le nouveau jour ne semblait jamais arriver.

— Et la lanterne sur ton bras ?

Elle insistait, et j'ai ri.

— Oh, tu poses trop de questions !

Mais elle a continué de me regarder fixement, tout en tapant mentalement du pied.

« Bon, tant pis. »

— La lanterne, c'est toi, Tate. La lumière.

En esprit, je l'ai revue danser dans sa robe de nuit pourpre parsemée d'étoiles blanches, quand elle avait 11 ans.

— J'ai compris après avoir eu des problèmes, l'an dernier. J'avais besoin d'amender ma conduite, et ma mère a décidé de faire de même en arrêtant de boire. On a tous les deux choisi une pensée qui allait nous donner une raison de vivre. Un rêve ou un désir...

Je n'avais jamais demandé à ma mère quel avait été le sien.

— Moi ?

Elle a froncé les sourcils, l'air étonnée.

— Ça a toujours été toi, ai-je dit en reprenant ses paroles. Je t'aime, Tate.

Elle a souri et rapproché ses lèvres des miennes.

— Je t'aime aussi, a-t-elle murmuré, et le chatouillement sur ma bouche a semé des flammes dans tout mon corps.

« Bordel. »

Mes doigts se sont enfoncés en elle, mais ses mains me possédaient. Elle m'a caressé les bras avant de passer une main dans mes cheveux.

Elle s'est écartée, puis est revenue me tenter : elle a donné de petits coups de langue sous ma lèvre supérieure, et elle a saisi ma lèvre inférieure entre ses dents. Ses mordillements provoquaient des picotements qui électrifiaient mon entrejambe, et mon ventre hurlait presque de faim.

« Merde. »

Je ne savais pas si je voulais la baiser ou la manger.

— Ouvre ma fermeture éclair, a-t-elle dit avec force en m'embrassant la mâchoire.

« Non, pas maintenant. »

Je la suppliais silencieusement.

— Sortons d'ici, c'est tout, ai-je suggéré. J'ai envie de plus qu'un coup rapide.

— En fait, je n'ai jamais eu de coup rapide, a-t-elle dit d'un ton railleur. Baisse ma fermeture éclair.

J'ai inspiré soudainement alors que je sentais un frémissement dans mon pantalon, et déjà plus que prêt pour elle.

Dès que j'ai défait sa robe, qui est descendue sur sa taille, on était tous les deux au point de non-retour.

— Où est passée ma petite fille sage ? lui ai-je dit.

Je la taquinai, mais j'adorais ça.

« Elle est vilaine uniquement avec moi. »

Elle était une drogue, et je planais complètement. En un rien de temps, mes mains étaient partout sur son dos lisse et parfait, et mes lèvres étaient enfouies dans son cou chaud.

Ses doigts insistants ont défait ma cravate et les boutons de ma chemise, et j'ai pris ses seins à deux mains, en me goinfrant de tous les gémissements et halètements qui venaient de sa bouche. Elle avait la poitrine si sensible. J'ai passé un bras derrière son dos et j'ai caressé l'un de ses seins, et je sentais son mamelon se durcir chaque fois que je l'effleurais.

— Jared, a-t-elle murmuré, plaçant un bras autour de mon cou et m'embrassant. Je suis vraiment une fille bien sage. Mais aujourd'hui, je veux être vraiment, vraiment vilaine.

« Bordel. »

Elle m'achevait, et je jure que chaque fois que nos lèvres se rapprochaient, j'étais sur le point d'exploser. J'avais hâte de rentrer.

« Tant pis. »

D'un coup, j'ai ouvert ma chemise et quelques boutons ont volé en l'air. À moitié sonné, je l'ai regardée enlever le reste de ses vêtements. Il ne restait que ses talons hauts couleur chair.

« Wow. »

Mon cœur a bondi, j'avais la bouche sèche, et ma respiration s'est affolée. Tout mon sang a afflué vers le bas, et j'étais plus dur qu'une brique. Je souffrais plus que jamais.

Il fallait que je sois en elle.

— Merde, Tate.

J'ai caressé toutes les parties de son corps que je pouvais atteindre, et je l'ai embrassée fermement. En serrant chaque muscle de mon corps, j'ai dû m'efforcer de ne pas la jeter sur le lit.

— Je suis désolé. Je veux aller lentement avec toi. Mais c'est tellement difficile. Crois-tu que dans 10 ans, j'arriverai enfin à un point où j'aurai vraiment besoin de préliminaires pour bander avec toi ?

Elle est restée là, brave et audacieuse, sachant qu'elle pouvait faire de moi ce qu'elle voulait.

J'ai sorti un condom de ma poche, je l'ai placé sur la table de nuit et j'ai enlevé le reste de mes vêtements, en soupirant de soulagement quand ma queue s'est libérée comme un ressort.

Le plus douloureux, ce n'était pas tellement m'imaginer ce que je voulais faire à Tate que de la voir me regarder. Elle a regardé le bas de mon corps, comme si elle voulait prendre le temps de l'étudier, quelque chose comme ça. Elle a tendu la main, et j'ai failli sursauter quand elle s'est mise à me caresser.

J'ai expiré à fond, par secousses courtes et intenses.

Je n'avais encore jamais fait ça. Explorer mon corps de cette façon.

Ses yeux paraissaient étonnés et curieux, et je n'aurais voulu manquer ça pour rien au monde. Elle me regardait réagir à elle, elle me regardait grossir et tressauter sous sa main douce, mais forte, et je n'aurais pas pu être plus brûlant.

« Merde, bébé. Tout de suite, tout de suite, tout de suite... »

Je n'en pouvais plus, bordel. C'était peut-être les talons hauts, son corps, ou le fait de m'en mettre plein la vue en étant tout simplement elle-même, mais j'étais cuit.

J'ai pris le condom, j'ai déchiré l'enveloppe et j'ai mis la chose sans la lâcher des yeux.

Je l'ai attirée pour écraser son corps contre le mien, et j'ai senti sa peau chaude et nue se fondre à la mienne.

Elle a rompu le contact et m'a murmuré à l'oreille :

— C'est mon tour.

« Quoi ? »

J'ai écarquillé les yeux sans trop savoir ce qu'elle voulait dire, jusqu'à ce qu'elle me repousse sur le lit et qu'elle vienne me chevaucher.

Ma queue appuyait sur son ouverture chaude et mouillée, et presque en grognant, j'ai serré ses hanches.

— Tu es parfaite. Parfaite pour moi, ai-je dit en sentant la peau douce et sexy dans mes mains.

« Bordel, que j'ai envie d'elle. Tout de suite. »

Ses cheveux blonds se sont étalés autour d'elle, et elle est devenue un animal qui me regardait comme si elle savait exactement comment me tuer.

Elle s'est soulevée puis est descendue lentement alors que je guidais ma queue en elle. Elle était tellement petite qu'on a eu besoin d'aide, et ça ne me posait aucun problème.

Le plaisir m'a envahi comme une vague de chaleur alors que je m'étendais et que je sentais sa chaleur m'enrober. J'ai posé une main sur son sein et une autre sur sa hanche, et je l'ai touchée tout en la guidant.

— Dis-moi que tu aimes ça, Tate.

Il fallait que je sache qu'elle aimait ça. Qu'elle allait en redemander.

Qu'elle était mon amoureuse.

Je n'ai jamais voulu donner ce titre à personne, parce que je me croyais incapable de prendre

un tel engagement.

Ce n'était pas ça.

J'avais déjà une amoureuse. Pendant tout ce temps, même si on était des ennemis, personne ne pouvait prendre la place de Tate.

« Dis-le-moi, bébé. Dis-le. »

— Je..., a-t-elle haleté alors qu'elle bougeait les hanches avec un mouvement déchaîné du genre « Tu ferais bien de continuer toute la nuit », qui m'a mis à bout de souffle.

J'ai bougé mes hanches, en m'enfonçant plus profondément en elle.

— Dis-le.

Elle a froncé les sourcils comme dans une heureuse douleur, et a dit d'une voix tremblante :

— J'adore ça.

Elle a souri.

— J'adore ça, avec toi.

J'ai tendu les bras pour lui serrer le dos et j'ai enfoui mon visage dans sa poitrine en prenant un sein ferme dans ma bouche.

— Tu goûtes le bonbon, ai-je murmuré contre sa peau alors que j'étirais un mamelon entre mes dents. Tu ne vas pas dormir du tout, ce soir, Tatum Brandt. Tu le sais, hein ?

— Et toi ? a-t-elle répliqué en prenant mon visage entre ses mains.

« Quelle furie ! »

* * *

— Il y a quelque chose que je ne t'ai pas dit la semaine dernière, quand... quand on était dans ta chambre.

On était étendus sous les couvertures, nus et épuisés de bonheur, et on regardait fixement le plafond.

J'ai caressé ses bras alors qu'elle reposait sa tête sous mon menton.

Je ne voulais pas déranger ce calme parfait, mais il en était temps.

Dire la vérité, c'est comme mentir. Une fois qu'on l'a fait, ça devient plus facile.

— Quoi ?

Sa voix était rauque, et je ne savais pas si c'était un lion qui me dévorait l'estomac ou un rhinocéros qui me pilonnait la poitrine, mais j'étais nerveux. J'ai fini par lui avouer :

— J'ai laissé mon frère chez mon père. Je me suis enfui sans lui.

Elle a cambré le cou vers l'arrière pour me regarder d'un air interrogateur.

— Jared, je sais. Tu m'as raconté cet épisode. Tu as essayé de l'emmener, mais il n'a pas voulu.

J'ai hoché la tête.

— Mais je ne t'ai pas tout dit. Le jour où je me suis enfui, mon père m'avait obligé à

descendre au sous-sol pour aider mon frère. À quoi, je ne savais pas, mais quand je suis arrivé en bas, j'ai vu...

La bile me montait à la gorge, et je me suis concentré sur ma respiration.

— J'ai vu la petite amie de mon père et son ami morts sur le plancher du sous-sol.

Elle a levé la tête d'un coup et m'a regardé en fronçant les sourcils.

— Morts ?

— Reviens ici, ai-je dit en la ramenant sur ma poitrine, mais elle s'est appuyée sur son bras dans le lit et a plutôt posé la tête sur son poing fermé.

J'imagine qu'elle voulait qu'on se parle dans les yeux.

— Ouais, du moins, c'est ce que j'ai vu à la distance que je voulais garder. Jax était assis contre le mur opposé, et tenait ses genoux contre son torse et regardait dans le vide. Il n'avait pas l'air effrayé ni en colère, seulement un peu dérouté, quelque chose comme ça.

J'ai plissé les yeux en essayant d'imaginer ce qui s'était passé dans sa tête.

— Comment sais-tu qu'ils étaient morts ? a-t-elle demandé doucement, avant de déglutir.

— Il y avait du sang. Ils ne bougeaient pas.

J'ai chassé les images de ma tête.

— De toute façon, je n'ai pas pu amener Jax à se réveiller, comme qui dirait. Il est resté là à dire seulement qu'il allait bien et qu'il fallait nettoyer les dégâts. On aurait dit qu'il ne savait même pas que c'était moi qui se trouvais dans la pièce.

Tate m'a regardé, le regard inquiet, et j'espérais qu'elle comprenne.

— Tu te sens coupable.

Elle me devinait.

— Ouais, ai-je avoué. C'était insupportable, être dans cette maison-là. Être dans ce sous-sol. Pourquoi est-ce qu'il ne voulait pas partir avec moi ?

Je le demandais davantage à moi-même qu'à Tate.

— Le lui as-tu demandé ?

— Une fois.

Je lui ai caressé les cheveux.

— Il dit qu'il ne s'en souvient pas.

— D'après toi, qu'est-ce qui s'est passé là-bas ?

Elle posait la question que je me posais depuis des années. Mon père n'avait pas été arrêté pour meurtre. Je ne sais même pas si la police avait découvert des corps quand j'étais retourné à la maison pour signaler les agressions commises sur mon frère.

J'ai réfléchi un moment, et j'avais peur d'avouer tout haut un soupçon que je trouvais ridicule.

— Je pense que ces deux voyous ont eu exactement le sort qu'ils méritaient.

Chapitre 35

— Est-ce que c'est un peu douloureux ? ai-je murmuré à son oreille alors qu'on entrait à l'école, lundi matin.

Un instant, elle s'est arrêtée de respirer, et j'ai entendu un sourire dans sa voix.

— Un peu.

— C'est bon.

J'ai passé mon bras à son cou pour la rapprocher. Je l'avais ramenée chez elle samedi soir, après la soirée annuelle, et l'avais gardée éveillée toute la fichue nuit pour m'avoir tenu à l'écart pendant toute la fichue semaine.

Après avoir passé le dimanche avec mon frère sans pouvoir parler à Tate — parce que j'avais bêtement laissé mon téléphone cellulaire à la fête chez les Beckman, et qu'on l'avait volé —, je m'étais faulxé dans sa chambre, la veille, et m'étais endormi en la tenant entre mes bras.

Mais je l'avais réveillée tôt. On était tous les deux à moitié endormis, mais encore remplis de désir.

Elle a roulé des yeux et a gémi :

— Tu es tellement égocentrique.

Je l'ai regardée en souriant.

— Et tu adores ça.

— Non, a-t-elle dit, avec une moue, et j'ai posé mes lèvres sur son front.

« Oui, tu adores. »

J'ai soupiré.

— Alors, je vais changer, lui ai-je promis.

— Ah, sûrement !

Elle s'est arrêtée à son casier, mais je suis resté derrière elle en la tenant par les hanches. J'étais en train de devenir son chien-chien, mais je ne pouvais pas *ne pas* la toucher quand elle était si près.

Toute la semaine précédente, les gens nous avaient regardés. Habités à nous considérer comme des ennemis et ne m'ayant jamais vu poser les mains sur une fille en public, ils paraissaient plutôt déroutés.

Mais au lieu de renâcler et de jouer au dur, je leur faisais tous un doigt d'honneur.

Au figuré, quoi.

En regardant dans la rangée, j'ai vu Piper et Nate, leurs têtes collées, et ils se sont retournés pour me zieuter.

Mon estomac s'est retourné, pas parce que je ne pouvais pas leur faire front, mais parce que je ne voulais pas que Tate s'aperçoive de leur présence.

Elle avait intérêt à être heureuse.

Nate paraissait amusé, même avec les marques de l'œil au beurre noir que je lui avais fait quelques semaines plus tôt, tandis que Piper avait les lèvres tordues, comme si elle était dégoûtée. Mais elle avait de la colère dans les yeux, et j'ai éprouvé un malaise intérieur.

« Génial. »

J'étais sûr d'être appelé à les affronter avant la fin de la journée.

— Très bien, a dit Tate en se retournant et en serrant ses livres sur sa poitrine. Je m'en vais. Tu m'accompagnes ?

— Non. Il faut que je me traîne jusqu'au bureau du conseiller d'orientation.

Le fait de prononcer le mot « conseiller » me donnait envie de vomir, mais la visite était obligatoire pour tous les élèves de dernière année.

— Ah, la conversation autour de tes plans d'avenir ? a-t-elle dit en me taquinant, tout en hochant la tête.

J'ai failli rire tellement mon cœur a bondi. En tirant deux billets de ma poche, j'ai dit d'une voix douce :

— Mes seuls plans d'avenir, c'est de t'emmener à un concert à l'Action de grâce.

— Oh !

Ses yeux se sont écarquillés, et elle m'a arraché les billets.

— C'est pas vrai ! Avenged Sevenfold !

— Un cadeau d'anniversaire en retard. J'attendais qu'ils soient mis en vente.

Un sourire m'a chatouillé la mâchoire alors que j'essayais de le retenir.

— Tu aimes Avenged Sevenfold, hein ?

Même si Tate et moi on était restés séparés pendant un certain temps, je devais encore me rappeler qu'il restait peut-être des trucs que je ne savais pas sur elle.

Elle m'a regardé comme si j'avais trois têtes.

— Si j'aime Avenged Sevenfold ?

Elle s'est étiré les bras pour que je voie le t-shirt noir — le fameux t-shirt d'Avenged Sevenfold — qu'elle portait sous son petit cardigan noir.

— M. Shadows est tout pour moi, a-t-elle dit d'un air taquin.

— Eh !

L'air à moitié renfrogné et à moitié souriant, je l'ai attirée vers moi. Elle a poussé un rire rauque.

— Merci, a-t-elle murmuré sur mes lèvres, tout en m'attirant à son tour.

— Tu pourras me remercier davantage plus tard.

En s'écartant de moi, elle a repoussé ma poitrine, par jeu.

— Va. Va à ton rendez-vous et fais des plans pour t'inscrire à une université de New York.

J'ai à peine eu le temps de rouler des yeux avant qu'elle se retourne pour parcourir le couloir.

* * *

— Alors, tes résultats scolaires ont l'air bien. Pas excellents, mais assez bons pour te permettre d'entrer dans une bonne université.

Mme Varner a ouvert un dossier — le mien —, et a régurgité le même laïus qu'elle avait sans aucun doute vomi aux 300 autres élèves de dernière année auxquels elle avait parlé ce mois-ci.

J'étais assis là, les bras sur les accoudoirs, une cheville posée sur le genou opposé, à mon aise. L'air de la pièce était lourd, mais je restais parce que le directeur de l'école harcelait les élèves qui causaient des problèmes au cours de ces rencontres. Je me suis assis, je suis resté, et je comptais sortir le plus facilement possible. En me regardant avec inquiétude, elle a demandé :

— Tu penses à quelles universités ?

— C'est flou.

J'ai à peine desserré les dents pour lui servir l'une de mes réponses courtes.

Elle a plissé les yeux et m'a examiné un moment avant de sortir une grande enveloppe du dossier. Puis, sans même me regarder, elle a demandé :

— As-tu envie de voir ce que le test d'orientation a révélé sur toi ?

— Non.

Comme si je n'avais rien dit, elle a poursuivi :

— Il dit que tu as un pouvoir d'influence.

« Merde, qu'est-ce que... »

— Genre coach ? ai-je bafouillé.

Moi en sport ? Moi, travailler dans une école pour le reste de ma vie, à gagner un salaire de misère ? Ouais, ça serait une belle façon de gâcher ma vie.

D'une main, elle a camouflé son sourire.

— Non, a-t-elle dit, la voix étouffée par un rire. Comme l'armée ou la politique.

« Comme West Point. »

La voix de M. Brandt est revenue me hanter.

Non, je serais peut-être un jour propriétaire de mon propre atelier de mécanique, ou coureur automobile, mais je ne conduirais pas des chars d'assaut ni ne piloterais des avions à réaction...

Minute...

— Ouais, ça va.

J'ai écarté les images de moi dans un poste de pilotage.

— Je vais y réfléchir.

Je me suis levé pour partir sans aucune intention d'y réfléchir.

— Jared, a-t-elle dit avant que je m'arrête. Le test dit aussi que tu es un protecteur, un éducateur...

Sa voix s'est estompée lorsque j'ai écarquillé les yeux.

« Quoi, merde ? »

— Tu pourrais envisager des carrières dans les professions de la santé ou travailler auprès des jeunes.

Puis, elle a baissé les yeux, presque gênée.

« Travailler auprès des jeunes ? »

J'avais probablement la même expression que si quelqu'un m'avait dit que j'étais né chez les loups. En la regardant, j'ai vu une folle.

— Faites vérifier votre test, ai-je grogné.

Puis, je suis sorti.

« Quoi ? Aider des jeunes ? »

Et elle gagne de l'argent à faire ce boulot ?

J'avais l'esprit embrouillé et j'avais perdu le calme que j'avais ce matin. Habituellement, mon cerveau fonctionnait comme un entrepôt. Je prenais une boîte, je l'ouvrais, je m'en occupais, et je la rangeais avant de m'occuper d'une autre boîte. Maintenant, toutes les foutues boîtes étaient ouvertes en même temps.

Est-ce que c'était si mauvais de tout simplement vouloir que Tate soit assise à l'arrière de ma moto et rien d'autre ?

J'étais pressé de traverser le bureau d'accueil et j'ai ouvert toute grande la porte de sortie.

— Jared !

Quelqu'un criait mon nom — non, quelqu'un le beuglait — à ma gauche et, en me retournant, j'ai vu Madoc, qui venait vers moi d'un pas lourd.

J'ai tout de suite redressé les épaules.

Il paraissait furieux. Il avait les cheveux ébouriffés et les lèvres serrées.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? m'a-t-il dit d'un ton accusateur, et je me suis préparé à encaisser un coup de poing qui, j'en étais sûr, était sur le point d'arriver pour une raison quelconque.

« Quoi ? »

— De quoi tu parles ?

S'il faisait chaud dans le bureau de la conseillère, j'étais maintenant dans une poêle à frire. J'ai écarté de mon cou le col de ma veste à capuchon.

Il tenait son téléphone cellulaire à côté de son visage, et je le lui ai arraché des mains en regardant, horrifié, une vidéo de Tate et moi en train de faire l'amour, le soir de la fête annuelle.

« Quoi ? »

Mon cœur martelait ma poitrine de l'intérieur, et je n'arrivais pas à retrouver mon souffle.

« Bordel. »

J'ai inspiré et expiré de l'air chaud.

On était dans la chambre chez les Beckman, et elle me chevauchait, complètement nue.

« Eh, qu'est-ce qui s'est passé, merde ? »

Madoc avait cette vidéo.

Il la voyait comme ça.

J'ai serré les poings, prêt à le flanquer par terre.

Mais... pourquoi est-ce que Madoc aurait cette vidéo ?

Puis, il m'est venu une autre pensée.

— Qui d'autre a vu ça ? ai-je grogné, prêt à vomir ou à me jeter par terre.

— Euh, tout le monde, a-t-il craché d'un ton sarcastique. Alors, c'est pas toi qui l'a envoyée ?

— Bien sûr que non ! On n'a pas fait de vidéo porno. Bordel !

Tout en hurlant, j'ai vaguement remarqué autour de nous des élèves qui sortaient alors qu'ils auraient dû être en classe.

Il a baissé les yeux.

— En tout cas, ça vient de ton téléphone cellulaire.

Il parlait plus bas.

J'ai fermé les yeux.

« Non, non, non... »

— Tate a peut-être reçu cette vidéo. Merde.

J'ai foncé vers l'escalier, sachant qu'elle était au troisième étage pour le cours de français, mais Madoc m'a pris par le creux du coude.

— Elle est déjà partie, *man*.

Il a secoué la tête, et mon estomac s'est effondré.

Mon téléphone cellulaire avait disparu, et quelqu'un avait envoyé une vidéo de Tate et de moi à toute la fichue école à partir de mon numéro.

— Jared !

En me retournant, j'ai vu Sam, qui courait dans le couloir en secouant le pouce en direction des doubles portes de sortie.

— Tate est en train de démolir ton auto, *man* ! a-t-il crié, à bout de souffle.

Madoc et moi, on n'a pas attendu. On a foncé par les portes doubles et on a vu une foule rassemblée autour de ma Boss.

« Tate. »

Je n'apercevais pas grand-chose, mais je l'ai vue prendre son élan et j'ai senti l'entaille acérée qui me fendait la poitrine chaque fois que l'arme de métal qu'elle avait dans les mains frappait mon auto.

Elle était en train de péter les plombs.

Combien de fois est-ce qu'elle pouvait être humiliée avant de s'effondrer ?

Combien de fois est-ce qu'elle pouvait être blessée avant que le tort soit irréparable ?

— Tate, arrête !

Je l'ai attrapée par-derrière pour qu'elle dépose la pince à levier.

Je ne savais pas du tout quels étaient les dommages, mais je m'en fichais.

Elle s'est écartée de moi en se tortillant et s'est retournée.

Et c'est là que j'ai vu.

La fin.

La mort dans ses yeux. L'absence d'émotion. Le rejet de tout ce qu'on avait construit de bon entre nous depuis une semaine.

Elle croyait que j'avais envoyé cette vidéo à toute l'école. Elle croyait que j'avais voulu la blesser de nouveau.

— Tate...

J'ai essayé de parler, mais je ne pouvais pas.

Elle ne paraissait ni triste ni en colère.

Elle avait renoncé à moi.

Et j'étais tellement paralysé du fait de m'en rendre compte que j'ai à peine entendu sa menace.

— Écarte-toi de moi, sinon la prochaine fois, je te ferai éclater autre chose que ton auto.

Elle s'est éloignée, et la foule qui m'entourait s'est tue, mais je n'avais rien à dire.

Je ne savais absolument pas comment j'allais réparer ça.

« Aider les jeunes ? »

Ouais, en plein ça.

Chapitre 36

En me frayant un chemin à travers la foule de murmures étouffés et de paires d'yeux fouineurs et foutrement envahissants, j'ai ordonné à Madoc :

— Donne-moi ton téléphone cellulaire.

— *Man*, laisse-la tranquille un moment, a-t-il grogné.

Tous ces imbéciles. Ils avaient les yeux rivés sur moi, et certains étaient même accrochés aux fenêtres de l'école. Tout le monde avait vu Tate en train de démolir ma voiture, et quelqu'un l'avait probablement filmée.

« Ma voiture. »

J'ai grogné. Je n'osais même pas la regarder.

— Ton téléphone cellulaire. Tout de suite.

J'ai tendu la main après qu'on se soit un peu éloignés.

Il l'a lourdement déposé dans ma main.

Je me suis mis à composer le numéro de Tate en disant :

— Je vais la chercher. Toi, reste ici et va parler au directeur. Assure-toi qu'elle n'ait pas d'ennuis à cause de ça.

Le directeur Masters craignait le père de Madoc, Dieu merci. M. Caruthers n'était pas seulement avocat. C'était celui dont on étudiait les affaires judiciaires dans les facultés de droit.

Son poids nous évitait des problèmes, et maintenant, Tate allait devoir garder son dossier vierge, elle aussi.

J'ai fouillé dans mes poches pour trouver mes clés.

— Ils vont être au courant de la vidéo, Jared. Le directeur peut la tirer d'affaire, mais il va sûrement appeler son père.

« Merde. »

— Bordel ! ai-je grogné en faisant taire tout le monde autour de moi.

Des filles ont poussé des cris aigus et d'autres ont reculé.

J'ai alors remarqué que j'avais encore un public et, pour la première fois depuis des semaines, je sentais le besoin de cogner. En les montrant du doigt, j'ai beuglé :

— Eh, tout le monde, effacez cette vidéo de votre fichu téléphone cellulaire ! Tout de suite ! Si j'en vois un avec, il est mort ! Les connasses aussi.

— Bordel, a dit Madoc en passant les mains sur son visage. Tu cherches à te faire arrêter ?

« Qu'ils aillent chier. »

— Si elle se montre pour une raison ou pour une autre, trouve un téléphone et appelle-moi.

Je me suis retourné et je suis monté dans mon auto presque entièrement bousillée.

* * *

J'ai conduit environ une heure avant d'avoir le courage d'appeler son père. Il allait peut-être en entendre parler de la part du directeur, mais il fallait d'abord qu'il apprenne la nouvelle de ma bouche. J'avais appelé Tate et l'avais textée sans arrêt, mais il était temps de faire face à la musique.

Le père de Tate a répondu à la première sonnerie.

— Allô ? a-t-il dit, la voix remplie de confusion.

J'avais le téléphone cellulaire de Madoc, et il ne connaissait pas le numéro.

— M. Brandt ? C'est Jared.

— Jared ? a-t-il bafouillé. Qu'est-ce qui se passe ?

J'ai failli rire.

M. Brandt et moi, on se textait. Si j'appelais, c'était parce qu'il y avait quelque chose, et il s'en doutait.

— Tate va bien.

Je l'ai tout de suite rassuré, mais ça sonnait comme un mensonge. Physiquement, elle allait bien.

— Mais il est arrivé quelque chose.

J'ai marqué un temps d'arrêt, puis j'ai craché le morceau.

— Il serait probablement bon que vous rentiez dès que possible.

Ça goûtait le vinaigre, mais impossible de l'éviter.

Tate avait besoin de son père, tout de suite.

— Qu'est-ce qui s'est passé, bordel ? a-t-il lancé.

J'ai vite écarté le téléphone cellulaire de mon oreille.

Lentement et timidement, en choisissant soigneusement mes mots, je lui ai dit que Tate et moi on avait fait l'amour, qu'une vidéo avait été enregistrée à une fête annuelle, et qu'elle semblait avoir été envoyée à toute l'école avec mon téléphone cellulaire que j'avais égaré.

Ouais, il allait sûrement me tirer dessus.

Le lourd silence à l'autre bout de la ligne m'a donné envie de rentrer sous terre. Je me répétais sans cesse de me la fermer car, à tout moment, il pouvait tendre le bras, m'agripper par le cou et serrer jusqu'à ce qu'il me tue.

— M. Brandt ?

Puisqu'il ne répondait pas, j'ai plissé les yeux comme si je m'arcboutais avant de me faire battre.

— Savez-vous où elle serait allée ?

Il est resté un moment silencieux, puis s'est raclé la gorge.

— Peut-être au cimetière.

— Oui, monsieur. Je vais essayer de la trouver là.

— Jared, a-t-il dit encore, plus calme que je ne m'y attendais. Trouve ma fille. Ramène-la

saine et sauve à la maison, a-t-il ajouté en martelant chaque mot. Et ne la laisse pas seule avant que je sois rentré.

J'ai hoché la tête, même s'il ne le voyait pas.

— Ensuite, a-t-il ajouté, je ne te permettrai peut-être plus jamais de l'approcher.

L'estomac m'est tombé dans les pieds, et il a raccroché.

* * *

Conduire dans le cimetière de Concord Hill, c'était comme entrer dans un rêve en terrain mouvant. J'y étais déjà allé bien des fois, mais rarement sans Tate.

Elle y avait enterré sa mère, et c'est là que je m'étais aperçu qu'elle était plus qu'une amie. C'est à la tombe de sa mère que j'avais apporté un ballon et volé le collier que Tate y avait laissé.

Même si l'endroit était associé à un événement pénible pour Tate, j'en gardais de bons souvenirs.

Mon cœur s'est mis à bondir comme une balle de tennis dans ma poitrine quand j'ai vu le Bronco de son père garé à côté de l'allée qui menait à la tombe de sa mère.

« Elle était en sûreté. »

J'ai poussé un soupir et me suis rangé derrière son camion, et j'ai coupé le contact. Quand je suis sorti, mes bottes ont fait grincer sous mes pieds des éclats des vitres que Tate avait fracassées, mais je l'ai à peine remarqué.

Mes yeux étaient rivés sur elle. Elle était étendue sur la tombe de sa mère, le front au sol.

J'ai essayé de me mettre à sa place.

Est-ce que ça me faisait quelque chose que les gens m'aient vu faire l'amour à quelqu'un ?

Oui.

Est-ce que ça me faisait quelque chose que des gens aient vu le corps de mon amoureuse ? Pas seulement son corps nu, mais ce qu'elle était en train de me faire ?

Oui, et comment.

Ça donnait l'impression de quelque chose de dépravé.

J'avais mal à la poitrine, et j'étais prêt à démolir la ville pour trouver qui avait fait ça.

— Tate.

Je n'ai pu que murmurer son nom en m'approchant d'elle.

Elle s'est tendue, mais ne m'a pas regardé.

« Merde. Tate, on va se sortir de ce foutu pétrin, d'une façon ou d'une autre, parce que personne ne va nous écraser. »

— Tu as gagné, non, Jared ? Pourquoi est-ce que tu ne me laisses pas tranquille ?

— Tate, tout ça est tellement minable. Je...

Elle m'a interrompu.

— Non ! C'est fini !

Elle a hurlé en se tournant vers moi et en me fusillant des yeux.

— M’entends-tu ? Ma vie ici est gâchée. Personne ne va oublier ça. Tu as gagné. Tu ne piges pas ? Tu... as... gagné ! Maintenant, laisse-moi tranquille !

J’étais à court de mots. À court de souffle. Je me suis passé les mains dans les cheveux et j’ai cherché comment maîtriser la situation. J’ai tendu les mains et calmé ma voix.

— Arrête une minute, d’accord ?

— J’ai fini d’écouter tes histoires. Tes excuses.

Elle s’est levée et a commencé à marcher vers l’allée où se trouve sa camionnette.

— Je sais, lui ai-je répondu.

Comme elle ne s’arrêtait pas, j’ai crié :

— Les mots me manquent. Je ne comprends rien. Je ne sais pas d’où vient cette vidéo !

— Elle vient de ton téléphone cellulaire, crétin ! Non, oublie ça. J’ai fini de te parler.

Et elle continuait d’avancer.

Elle ne voulait pas rester à discuter. Elle était carrément furieuse et voulait manifestement s’éloigner de moi.

— J’ai appelé ton père !

Elle s’est arrêtée net.

Elle a marmonné quelque chose à voix basse, mais je ne l’entendais pas. Je ne voulais peut-être pas l’entendre, non plus.

Elle était immobile. Elle était silencieuse.

« Fais quelque chose, débile ! »

— Tate, je n’ai envoyé cette vidéo à personne.

« Écoute-moi, bébé. »

— Je n’ai même pas enregistré de vidéo de nous deux.

« Ça n’appartient qu’à toi et à moi, et personne ne peut nous l’enlever. »

Comme elle écoutait, j’ai continué pour aussi longtemps qu’elle me le permettrait.

— Je n’ai pas vu mon téléphone cellulaire depuis deux jours. Je l’ai laissé à l’étage à la fête chez Tori, quand on a écouté de la musique. Quand je m’en suis rappelé plus tard, je suis retourné le chercher, mais il avait disparu. Tu ne t’en souviens pas ?

À cause de la fraîcheur de l’air, la sueur était glacée sur mon front, et j’ai vu le vent souffler les longs cheveux de Tate autour de son dos.

Aussi longtemps qu’elle ne s’éloignait pas, c’était bon signe.

— menteur, a-t-elle dit à voix basse, d’un ton railleur.

Eh bien, ce n’était pas bon signe.

J’ai tenté ma chance et je me suis approché d’elle.

Seulement ce matin, elle était en train de rire alors que mes doigts lui chatouillaient les flancs, et elle murmurait mon nom alors que je lui faisais l’amour.

Il fallait qu'elle me sente. Même si je ne la touchais pas, je voulais qu'elle me sente.

— J'ai appelé ton père, parce qu'il allait le savoir, de toute façon. Cette fichue vidéo de merde est partout, et je voulais que ton père apprenne la nouvelle de moi. Il revient à la maison.

Ses épaules se sont détendues, mais sa tête s'est affaissée. On aurait dit qu'elle avait perdu espoir.

— Je t'aime plus que moi-même, plus que ma propre famille, merde. Je ne veux pas faire un autre pas sans que tu sois à mes côtés.

Et même si je détestais l'avouer, c'était vrai.

J'aimais ma mère et mon frère. Mais si j'avais eu à choisir entre les trois, j'aurais toujours préféré Tate.

Comme elle ne bougeait pas et ne disait rien, j'ai posé ma main sur son épaule.

— Tate.

Mais elle s'est retournée d'un coup en écartant ma main de son corps. Ses yeux étaient méfiants.

J'étais encore l'ennemi.

— Tu as bien le droit de ne pas me faire confiance, Tate. Je le sais. Mon cœur est grand ouvert. Je ne peux pas supporter la façon dont tu me regardes. Je ne pourrais plus te faire de mal. S'il te plaît... essayons de réparer ça ensemble.

Ma voix se cassait, et la boule dans ma gorge a grossi. Elle a mis la main dans sa poche et en a sorti son téléphone cellulaire.

— Très bien, je vais entrer dans le jeu.

« Le jeu ? »

— Qu'est-ce que tu fais ? ai-je demandé en plissant mes yeux troublés vers elle.

— J'appelle ta mère.

Elle a commencé à cliquer sur son écran.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle a installé une application de pistage par GPS sur ton Android quand elle l'a acheté. Tu as dit que tu avais perdu ton téléphone cellulaire ? Trouvons-le.

Chapitre 37

— À l'école, a dit Tate, presque en murmurant, en remettant son téléphone cellulaire dans sa poche. Il est à l'école.

— C'est pas vrai.

Ma mère me pistait ? J'imagine que ça expliquait de quelle façon elle m'avait retrouvé, la nuit à l'étang aux poissons.

— Je ne la croyais pas aussi brillante, ai-je dit davantage pour moi-même.

Alors, mon téléphone cellulaire se trouvait à l'école. Comme je l'avais laissé à la fête, ça voulait dire que quelqu'un de notre école l'avait pris, et le gardait allumé.

« Ça, c'était débile. »

Ça n'expliquait toujours pas comment quelqu'un avait enregistré la vidéo. Mon téléphone cellulaire avait joué de la musique, ce soir-là, mais il n'enregistrait certainement pas nos ébats.

« Merde. »

J'ai longuement plissé les yeux.

Le balcon.

Est-ce qu'on se serait placé là pour nous filmer ?

J'avais les entrailles tordues par l'acide, et j'étais chargé à bloc.

Pour la première fois, Tate avait pris les devants, essayé quelque chose de neuf et mené l'opération. Elle était brave et magnifique, et j'étais secoué.

Dire que quelqu'un se trouvait pendant tout ce temps sur le balcon, en train de nous observer. De l'observer, elle.

Je me suis recentré, et j'ai regardé Tate, dont les sourcils étaient arqués. Elle avait peur.

Mais elle ne prenait plus la fuite. Je me suis doucement rapproché et j'ai parlé calmement :

— Je vois cet air dans tes yeux. C'est l'air que tu as quand tu veux foncer. L'air que tu as juste avant de te battre.

— Je me bats pour quoi ? a-t-elle dit, la voix cassée.

« Pour nous, merde ! »

— On n'a rien fait de mal, Tate.

Elle avait les yeux rouges d'avoir pleuré, mais je savais qu'elle ne s'enfuyait pas. Sa respiration était régulière, et ses lèvres formaient une ligne calme et résolue.

— Allons-y.

Elle s'est retournée et s'est dirigée vers sa camionnette en ouvrant la porte toute grande.

« Dieu merci. »

J'ai expiré longuement.

On n'allait peut-être pas trouver mon téléphone cellulaire. Je n'allais peut-être pas être blanchi,

à ses yeux. Peut-être que le fait de la ramener à l'école, devant tous ces yeux, était une erreur énorme.

Mais encore une fois, elle se battait pour nous, et ça me rendait si heureux que je serais allé danser en public, si elle me l'avait demandé.

— Est-ce que... euh... tu peux conduire ton auto sans danger ?

Elle désignait la Boss garée derrière son véhicule.

« Oh, bébé, je m'en fiche tellement. »

J'ai secoué la tête.

— T'en fais pas. Ça me fournit une excuse pour l'améliorer.

Ses yeux se sont remplis de larmes, mais elle les a écartées d'un clignement de paupières et a inspiré profondément.

— Arrête-toi au bureau de ta mère et prends son téléphone cellulaire, m'a-t-elle ordonné, car il nous fallait le téléphone cellulaire de ma mère pour trouver le mien. Je vais te rencontrer à l'école.

* * *

Après avoir cueilli le téléphone cellulaire de ma mère et avoir échappé à ses questions, j'ai filé jusqu'à l'école pour trouver Tate, qui m'attendait dans le stationnement.

— Ça va ? lui ai-je demandé en lui prenant la main, mais elle s'est tout de suite dégagée.

Mon cœur s'est effondré dans mon ventre.

— Tate.

Elle ne voulait pas me regarder. Les yeux détournés, elle regardait l'école.

— Ne me demande pas si je vais bien, a-t-elle dit, la voix rauque, comme si elle était en train de refouler des larmes. Je ne pense pas pouvoir répondre à cette question avant longtemps.

Elle a passé une main dans ses longs cheveux blonds et a inspiré profondément avant de marcher vers l'école.

« Mon Dieu, j'espère que ça va marcher. »

Plus le temps passait, plus elle s'éloignait de moi, et que je sois coupable ou non, c'était peut-être le comble.

Tate en avait assez.

Elle hésitait entre la riposte et le repli.

Je me suis approché d'elle, je suis resté tout près, mais je ne l'ai pas touchée.

Tout le monde était encore en classe, mais pas pour longtemps. La cloche allait bientôt sonner, et on serait comme des animaux dans une cage de zoo.

Il y aurait des yeux partout et aucun espace pour bouger.

J'ai suivi l'application de pistage sur le téléphone cellulaire de ma mère, encore étonné de ne pas lui en vouloir de m'avoir pisté.

Après m’être senti seul pendant si longtemps, j’étais soulagé du fait que quelqu’un se préoccupe de moi.

Le voyant s’est allumé et a montré l’emplacement approximatif de mon téléphone cellulaire, mais pas précisément.

Il y avait sûrement une façon plus rapide d’y arriver.

J’avais les mains tremblantes et je voulais m’enfuir d’ici avant la cloche.

— Est-ce qu’il clignote encore ? a demandé Tate en regardant l’écran dans ma main.

— Ouais.

Je me suis retourné, car je m’attendais à ce que quelqu’un nous voie.

— Je ne peux pas croire que mon téléphone cellulaire fonctionne encore après deux jours. Le GPS utilise beaucoup la batterie.

— Eh bien, la vidéo a été envoyée ce matin. Si ce que tu dis est vrai, la personne qui a utilisé ton téléphone cellulaire l’a probablement chargé depuis samedi soir.

« Elle est tellement loin. »

— Si ce que je dis est vrai...

J’ai répété sa phrase en détestant voir à quel point les choses changent rapidement. Ce matin, je l’avais couverte de baisers, et maintenant, elle semblait vouloir que je disparaisse.

— Regarde, a-t-elle dit en brisant le silence entre nous. Cette appli de pistage n’est efficace que dans un rayon de 50 mètres. Alors...

— Alors, compose mon numéro, lui ai-je dit en l’interrompant. On va peut-être entendre la sonnerie.

Cinquante mètres, c’était une grande surface. Le téléphone cellulaire était ici, mais il allait nous falloir de l’aide pour trouver où exactement.

Elle a sorti son téléphone cellulaire de sa poche arrière et elle a appelé le mien. On a marché en silence sur les planchers carrelés, à l’écoute des sonneries ou des vibrations qui viendraient des casiers.

Même si elle tenait le téléphone cellulaire collé à son oreille, j’entendais répondre ma messagerie vocale. Chaque fois, elle raccrochait et recomposait, et on continuait de marcher.

— Séparons-nous, a-t-elle fini par suggérer après le cinquième appel. Je vais continuer de composer. Toi, reste à l’écoute d’une sonnerie. Je pense qu’il est dans un casier.

— Pourquoi ? ai-je demandé en arrêtant de la regarder. Quelqu’un l’a peut-être sur lui, aussi.

— Pendant que j’appelle toutes les 10 secondes ? Non, a-t-elle répondu en secouant la tête. Ils auraient plutôt éteint le téléphone cellulaire, et dans ce cas, l’appel irait directement à la messagerie vocale. Il est allumé, et il se trouve dans un casier.

« Si on se sépare ? »

Je me suis frotté la mâchoire, car je n’aimais pas du tout l’idée.

— Bien, ai-je dit d’une voix mordante. Mais si tu le trouves, compose immédiatement le

numéro de téléphone cellulaire de ma mère. Je ne veux pas que tu sois seule dans les couloirs, pas aujourd'hui.

Elle est restée là à m'examiner, comme si elle ne savait pas trop si tout ça en valait la peine. Elle se disait probablement que j'avais vraiment envoyé la vidéo, et que maintenant, je voulais tout simplement me moquer d'elle.

En se retournant, elle est partie et a filé dans l'escalier qui menait à l'étage.

J'ai continué à fouiller le rez-de-chaussée, serrant et desserrant les poings dans la poche avant de ma veste à capuchon tout en restant à l'écoute de la sonnerie de mon téléphone cellulaire.

Je n'avais pas de montre, car je me fiais toujours à mon téléphone cellulaire pour savoir l'heure, mais je savais qu'on était à la limite.

La cloche allait sonner, et il fallait finir et sortir au plus vite.

Ce matin, j'avais senti ses baisers, ses mains et son bonheur. Mais maintenant, je ne ressentais que son doute. Il était posé entre nous comme un éléphant de 10 tonnes.

Le téléphone cellulaire que je tenais à la main a vibré, et je l'ai attrapé si vite que j'ai failli le laisser tomber.

2^e étage, à côté de la salle de Kuhl ! a texté Tate.

« Merde. »

Je me suis jeté dans l'escalier le plus proche pour atteindre l'étage suivant, et j'ai failli trébucher dans les marches quand la dernière cloche a hurlé.

La terreur m'a jeté l'estomac dans les pieds, et j'ai hésité un moment avant de foncer dans les portes pour atteindre le deuxième étage.

Des étudiants envahissaient l'étage, et essayaient tous d'arriver à leurs casiers ou de descendre pour partir.

La plupart d'entre eux m'ont regardé deux fois en me voyant, mais je n'ai eu qu'à tourner à gauche et à me frayer un chemin aussi vite que possible à travers la foule.

Des gens qui venaient dans ma direction ont ralenti, tandis que d'autres s'arrêtaient pour murmurer à leurs amis. Impossible de savoir ce qu'ils pensaient, et j'ai serré les poings, contrarié. J'étais non seulement en colère à propos de ce qui s'était passé, mais complètement furieux de devoir réparer un gâchis que je n'avais pas causé.

J'ai fini par trouver Tate à côté d'une rangée de casiers, vers le bout du couloir, entourée de curieux.

Son corps était rigide, mais elle se tenait bien droite et n'essayait pas d'éviter leurs regards prolongés. Elle m'a regardé, et j'ai fondu quand j'ai vu qu'elle avait baissé la garde avec moi.

— Ça va ? ai-je demandé en prenant son visage entre mes mains.

— Oui.

Son ton me disait tout. Elle me croyait.

— Le téléphone cellulaire est ici, dans le 1622, a-t-elle dit d'une voix douce, et je me suis

tendu. Mais je ne sais pas à qui le casier appartient.

« Moi, je sais. »

J'ai regardé derrière elle, et mon regard s'est durci en direction du casier.

Piper.

Mes mâchoires étaient soudées, et l'oxygène se déversait comme du carburant.

Je ne battais pas les femmes, mais je voulais bien que Tate se charge d'elle.

— Déjà revenue ? a dit avec hargne une voix féminine derrière moi. Ta carrière dans le porno est déjà un échec ?

Le corps de Tate a bougé entre mes mains, et j'ai posé une bise sur son front avant de me retourner vers la salope.

J'ai essayé de garder Tate derrière moi, mais elle m'a tiré brusquement et s'est rapidement placée devant moi.

« Oh, bordel. »

Je me suis frotté le front et j'ai essayé de ne pas sourire.

Il n'y avait rien de drôle ici, mais Tate continuait de m'étonner.

— En fait, c'est toi qu'on attend, a-t-elle dit en feignant un ton joyeux. Tu sais cette vidéo qui venait du téléphone cellulaire de Jared, ce matin ? Celle que tout le monde a vue ? Il ne l'a pas envoyée. Son téléphone a été volé samedi soir. Saurais-tu où il se trouve ? a demandé Tate en se croisant les bras sur la poitrine.

Le couloir était devenu silencieux, et tout le monde se tenait là comme s'ils regardaient dans un ring de boxe.

— Qu'est-ce que j'ai à voir avec son téléphone cellulaire ? a dit Piper d'un ton railleur.

Tate a brandi son téléphone portable.

— Oh, c'est que...

Elle a cliqué sur « recomposition », et tout le monde a entendu, venant du casier de Piper, ma sonnerie associée à Tate : *Behind Blue Eyes*, de Limp Bizkit.

C'était la sonnerie que j'avais choisie après son départ pour la France — comme si elle allait appeler — et je ne l'avais jamais changée.

Tate a montré à tout le monde mon nom sur son écran, pour qu'ils voient que c'était bien moi qu'elle appelait. À voix haute, j'ai fait remarquer :

— C'est ton casier, Piper.

Tate était humiliée. Le tort était fait.

Mais ce n'était pas ce que j'avais choisi. Il fallait que tout le monde sache que je n'étais pas responsable de l'avoir blessée ainsi. Que je ne le ferais plus jamais.

— Tu sais, j'adore cette chanson, a dit Tate d'un ton malicieux. Écoutons-la encore.

Elle a recomposé, et les gens se sont rapprochés, certains dans l'attente d'une bataille, tandis que d'autres murmuraient ou hochaient la tête.

Je me suis avancé vers Piper et me suis penché sur son visage.

— Ouvre ton casier et redonne-moi mon maudit téléphone cellulaire, sinon on appelle le doyen et il va l'ouvrir.

Ses lèvres se sont plissées. Elle a craqué et a commencé à se défendre.

— C'était l'idée de Nate.

Les badauds ont commencé à rire.

— Espèce de salope ! a grogné Nate au milieu de la foule. C'était ton idée à toi.

J'ai redressé les épaules lorsqu'il s'est avancé.

« Certaines personnes sont des imbéciles de naissance. »

J'ai reculé mon poing et l'ai frappé sur le nez, et il s'est écrasé comme un cerf mort. Il est tombé au plancher en tenant son nez ensanglanté et je me suis penché sur lui, tout en m'attendant à ce que sa carcasse se relève d'un bond.

Madoc s'est frayé un chemin dans la foule, les yeux presque exorbités alors qu'il examinait Nate au plancher. Il a dit à Tate :

— Ça va ?

Je ne l'ai ni vue ni entendue répondre, mais Madoc a secoué la tête et est revenu à Nate.

— Comment t'as fait ça ? a demandé Tate à Piper.

Elle ne répondait pas.

— Ton père est flic, hein ? lui a demandé Tate. C'est quoi, son numéro ? a-t-elle ajouté en brandissant son téléphone cellulaire comme si elle allait composer. Ah, ouais. Le numéro d'urgence.

— Bof, d'accord, a crié Piper d'un ton grinçant. Nate m'a emmenée à la fête annuelle, puis à l'après-fête chez Tori. Quand on t'a vue monter avec Jared, Nate a pris son téléphone cellulaire et a grimpé sur le balcon. Quand il m'a montré la vidéo, plus tard, j'ai vu que Jared avait laissé son téléphone cellulaire sur la commode, et je me suis faufilée dans la chambre pour le prendre.

« Le salaud. »

— Alors, la vidéo venait du téléphone cellulaire de Nate, a confirmé Tate en me regardant. Elle a été transférée à celui de Jared avant d'être transmise par texto.

On se regardait dans les yeux, et j'ai senti une montagne de soulagement descendre sur mes épaules.

— Donne-nous le téléphone cellulaire de Jared, Piper. Tout de suite, a ordonné Madoc, et j'ai baissé les yeux vers Nate, qui essayait de se relever.

Mais quand il m'a regardé dans les yeux, il a paru changer d'idée, et s'est allongé de nouveau.

Piper a mis une minute épuisante à retrouver le téléphone cellulaire, puis elle l'a lancé à Tate.

— C'est fini, a-t-elle dit d'un ton méchant avant de faire à Tate un signe de la main qui lui disait de se barrer. Tu peux t'en aller.

J'ai failli la traiter d'une centaine de noms, mais ç'aurait été une perte de temps. J'allais

m'occuper de ça. Piper et Nate n'allaient pas s'en tirer aussi facilement.

« Il faut d'abord sortir Tate d'ici. »

Mais bien sûr, Tate avait d'autres intentions.

— Piper ? a-t-elle dit d'un ton calme. Trouve-toi de l'aide. Jared n'est pas à toi, et il ne le sera jamais. En fait, il ne verra plus jamais rien de bon en toi, et je ne sais même pas si ça lui est déjà arrivé.

Tate s'est tournée vers moi, mais soudain, Piper lui a tiré les cheveux !

Et je suis resté là comme un sale crétin, sans savoir laquelle attraper, parce qu'elles bougeaient beaucoup trop vite.

Tate s'est fait flanquer contre les casiers. Piper a essayé de la frapper. Tate s'est penchée, puis a giflé Piper. Deux fois.

« Merde. »

Madoc me faisait un signe de la main.

— Porter ! a-t-il lancé à voix basse, le visage insistant, alors que je m'empressais de saisir mon amoureuse en lui murmurant à l'oreille :

— Chut.

J'ai essayé de la maîtriser, mais elle se débattait.

Le Dr Porter s'est frayé un chemin dans la foule. En arrivant à l'avant, il a grogné :

— Que se passe-t-il, ici ?

Tate s'est tout de suite détendue entre mes bras. J'ai dégagé ma prise, et elle est restée là en silence, les yeux baissés, pendant que Porter regardait Piper, qui gémissait, écroulée au plancher, et Nate, qui saignait à côté d'elle.

— Dr Porter, a dit Madoc. Nate et Piper sont entrés en collision.

La sueur a dégouliné dans mon dos, et je ne savais pas si je voulais prendre Tate dans mes bras, frapper Madoc, ou... frapper Madoc.

— M. Caruthers, je ne suis pas un imbécile, a dit le Dr Porter en regardant la foule. Alors, que s'est-il passé ?

J'ai relevé le bout de mon pied et j'ai appuyé sur le bras de Nate, pour l'avertir de se la fermer. Il s'est débattu, mais j'ai appuyé plus fort.

Je doutais qu'il dise quoi que ce soit, de toute façon. Il ne voulait pas qu'on aille voir les flics.

Je l'aurais fait, si Tate avait voulu, mais je préférais m'en occuper tout seul.

— Je n'ai rien vu, monsieur, a dit mon ami Gunnar.

— Moi non plus, Dr Porter, a dit un autre étudiant. Probablement un accident.

Personne n'a rien révélé à Porter, et personne n'a eu de problèmes.

Tate était saine et sauve, et il fallait que je la raccompagne chez elle sans complications.

En frottant sa barbe, le Dr Porter a regardé Nate et Piper et a lancé :

— D'accord, vous deux. Levez-vous et allez voir l'infirmière. Tous les autres, rentrez chez

vous !

D'un pas lourd, Nate et Piper ont marché dans le couloir, Nate étant un peu chancelant. Le reste des élèves sont repartis lentement et calmement. Personne n'a ri dans sa main. Personne n'a regardé Tate de travers.

Ils savaient que la vidéo n'était pas de moi, et si moi je n'étais pas concerné, ils ne devaient pas l'être non plus.

Les gens qui te craignent peuvent t'être utiles.

J'ai pris Tate par le cou et l'ai ramenée vers moi, en sécurité. Même si elle n'avait pas besoin d'être sauvée.

— Je suis tellement désolée de ne pas t'avoir fait confiance.

Sa voix étouffée vibrait contre mon torse.

— Et pour ce que j'ai fait à ton auto, aussi.

Je me fichais royalement de la foutue voiture.

— Tate, tu es à moi, et je suis à toi. Chaque jour, tu vas t'en apercevoir un peu plus. Quand tu le croiras sans douter, j'aurai gagné ta confiance.

Je savais que je ne l'avais pas encore. La scène d'aujourd'hui était le résultat des torts que j'avais causés.

— Je suis à toi, a-t-elle dit calmement. Seulement... je n'étais pas certaine que tu étais vraiment à moi.

— Alors, je vais t'en assurer.

Je lui ai embrassé le dessus de la tête, et l'image de Piper qui la tirait par les cheveux m'est passée par l'esprit.

J'ai essayé de me retenir de rire en repensant à la façon dont Tate l'avait prise et fait tomber.

— Tu ris, maintenant ?

Elle s'est détachée et m'a regardé, à moitié en colère et à moitié déroutée.

Ouais, je n'aurais carrément pas dû rire, à présent.

— Eh bien, j'étais un peu inquiet à propos de mes problèmes de colère, mais maintenant, je suis un peu inquiet à ton sujet. Tu aimes frapper les gens.

Je n'ai pas pu retenir l'immense sourire sur mon visage.

Elle a roulé des yeux.

— Je ne suis pas en colère. Elle a eu ce qu'elle méritait, et elle m'a attaquée la première.

J'ai soulevé Tate en guidant ses jambes autour de ma taille, et je l'ai portée dans le couloir, incapable de ne plus lui toucher.

J'avais tellement eu peur de ne plus jamais pouvoir le faire.

— C'est ta faute, tu sais ? a-t-elle dit contre mon oreille.

— Quoi ?

— Tu m'as rendue méchante. Et maintenant, je frappe les pauvres filles sans défense... et les

gars aussi, a-t-elle ajouté, et j'ai voulu me remettre à rire en songeant aux blessures qu'elle avait infligées à Madoc.

— On peut dire que j'ai changé du métal en acier.

Elle a embrassé le bord de mon oreille, et un frisson m'a secoué le corps.

— Si ça peut te soulager la conscience, espèce de tyran, m'a-t-elle dit en me taquinant.

Je l'ai serrée plus fort en espérant un jour corriger tous les torts.

Chapitre 38

Au cours de la semaine suivante, on s'est affairés à retirer la vidéo ou à la signaler à des sites d'hébergement.

Tate s'en est occupée sans broncher, jusqu'à ce qu'elle lise les commentaires laissés sur l'un des sites. Certains étaient cruels. D'autres, pervers. Tous étaient sordides.

Comme elle était prête à enflammer tout l'Internet, je lui ai dit de me laisser faire le reste, à la fin. En fait, j'ai refilé la tâche à Jax. Il se débrouillait mieux que moi là-dedans. Et il allait s'en charger plus vite.

Les parents de Piper ont découvert la vidéo *et* son implication. Ils l'ont fait sortir de l'école pour le reste de l'année. Elle allait être scolarisée à domicile jusqu'à ce qu'elle reçoive son diplôme.

Nate, c'était autre chose. Comme il avait disparu depuis que l'affaire avait éclaté dans le couloir, la semaine précédente, je l'avais mis en attente pour l'instant.

Mais il allait finir par réapparaître, et je n'avais pas du tout fini avec lui, loin de là.

Le père de Tate, par contre, a été la partie la plus difficile. Il soutenait notre nouvelle relation, mais il fallait « ralentir, sacrebleu ».

Lui et moi, on avait emmené Tate à Chicago, la fin de semaine dernière, pour acheter la G8 qu'elle avait trouvée en ligne. Il n'était pas très content de dépenser autant pour une voiture, mais il voulait la voir sourire. S'occuper. Se concentrer sur un autre projet.

Certaines personnes pourraient considérer sa tactique de thérapie comme une échappatoire. Mais ce n'en était pas une. Le projet qu'il m'avait inventé l'année précédente en démolissant sa Nova, c'était une façon pour moi de ne pas constamment penser. Je pouvais prendre de l'espace, de la distance et de la perspective.

Ça fonctionnait déjà avec Tate. Je ne pouvais pas croire à quel point elle se remettait de la vidéo.

— Qu'est-ce que c'est ?

Ses yeux curieux ont souri devant la boîte que je venais de lui poser entre les mains.

Je me suis assis sur les genoux sur son lit, en me penchant sur mes pieds.

— Ouvre-la.

Tate était au lit quand j'avais grimpé dans l'arbre — et sous la pluie — pour lui rendre visite en douce.

J'avais traîné Jax avec moi dans un centre commercial dont Madoc m'avait parlé. Je n'avais pas l'habitude d'acheter, mais je m'étais résigné et j'avais demandé des suggestions.

Je voulais donner quelque chose de spécial à Tate.

Elle a fait glisser le dessus de la boîte et pris le bracelet à breloques, les yeux brillants de

surprise et un peu perplexe.

Elle a examiné les quatre breloques accrochées au bracelet : une clé, une pièce de monnaie, un téléphone cellulaire et un cœur.

J'ai gardé une expression neutre, encore peu habitué à laisser voir ma vulnérabilité. J'espérais tellement que cette fille me trouve bien !

Après quelques moments, ses yeux se sont écarquillés, et elle a compris.

— Mes planches de salut ! a-t-elle bafouillé en souriant, et j'ai poussé un soupir de soulagement.

Jusqu'à récemment, je n'étais pas au courant des tactiques de survie de Tate avec moi. C'étaient des objets qu'elle portait toujours sur elle dans des fêtes ou à d'autres réunions sociales à l'école secondaire.

Des objets d'urgence qu'elle utilisait pour m'échapper au besoin. De l'argent, un téléphone cellulaire et des clés d'auto.

— Ouais, ai-je dit en passant une main dans mes cheveux, alors que des gouttelettes tombaient sur mon visage, quand tu m'as dit en route vers Chicago que tu avais toujours tenu à avoir des plans d'évasion quand tu étais confrontée à moi dans le passé, je ne voulais pas que tu en aies encore besoin.

— Je ne...

Elle a secoué la tête.

— Je sais, l'ai-je interrompue. Mais je veux m'assurer de ne plus jamais perdre ta confiance. Je veux faire partie de tes planches de salut, Tate. Je veux que tu aies besoin de moi. Alors...

J'ai montré du doigt le bracelet.

— Le cœur, c'est moi. L'une de tes planches de salut. Je suis allé le choisir aujourd'hui avec Jax.

J'aurais dû lui offrir un bracelet avec un cœur, tout simplement. C'est tout. Juste un cœur. C'était tout ce qu'il lui fallait. J'étais celui qui la gardait en sécurité. J'étais celui vers qui elle allait courir — si Tate courait vraiment vers quelqu'un — pour chercher de l'aide ou du réconfort.

— Comment va ton frère ?

Elle m'a sorti de mes pensées.

— Il s'accroche. Ma mère travaille avec un avocat pour en avoir la garde. Il veut te rencontrer. C'était vrai. Mon frère avait dit : « Je veux rencontrer la fille qui t'a rendu aussi assommant. »
« Quelle petite peste ! »

— J'aimerais bien, a-t-elle dit doucement, et mon cœur s'est gonflé alors que je la regardais faire tourner le bracelet autour de ses doigts, en l'étudiant avec une étincelle dans les yeux.

— Tu me le mets ? a-t-elle demandé, et j'ai essayé d'ignorer la larme qui a coulé sur sa joue. J'espérais que ce soit une larme heureuse, et soudain, j'avais très hâte que son père assouplisse

ses règles sur la limite de temps qu'on pouvait passer ensemble. J'avais vraiment besoin de la toucher.

Et vite.

On avait 18 ans, et on respectait tous les deux son père. Mais dans sa tête à lui — comme probablement dans celle de la plupart des pères —, 18 ans, c'était encore trop jeune pour tout ce que je voulais faire avec elle.

Pour tout ce que je lui avais déjà fait.

J'ai ouvert le fermoir, j'ai attaché le bracelet à son poignet, puis je l'ai attirée sur mes genoux et elle m'a chevauché.

« Oh, bordel. »

Elle m'a pris le cou, son centre appuyait sur moi, et j'ai fermé les yeux une seconde.

C'était trop long.

D'accord, encore seulement une semaine, mais encore.

Quand tu as goûté à la seule chose qui te comble, il est impossible de ne pas en vouloir plus.

Beaucoup plus.

Elle s'est penchée, a fondu ses lèvres douces et sucrées aux miennes, et je lui ai serré bien fort les hanches. Je savais que je ne pouvais pas rester, mais je ne voulais pas m'arrêter non plus.

— Jared, a menacé une voix masculine grave, et dans un sursaut, on a tous les deux tourné la tête vers la porte.

« Merde. »

Le père de Tate.

J'ai soupiré en secouant la tête.

— Il faut que tu rentres tout de suite, a-t-il ordonné à travers la porte fermée. On se verra au dîner demain soir.

« Génial. »

Mon corps hurlait, mais qu'est-ce que je pouvais lui dire ?

« Eh, j'ai besoin de votre fille pour environ trois heures ou jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse d'épuisement » ? Ou bien : « Est-ce que ça vous dérangerait, si je dormais ici, parce que je dors beaucoup mieux quand j'ai les lèvres de Tate enfouies dans mon cou ? »

J'ai renâclé en moi-même : « Ouais, ça va sûrement passer. »

— Oui, monsieur, ai-je finalement répondu.

Je sentais trembler le corps de Tate, qui riait silencieusement.

Je l'ai regardée.

— J'imagine qu'il faut que j'y aille.

Elle a agrippé ma chemise, et son nez a touché le mien.

— Je sais, a-t-elle dit à regret. Merci pour le bracelet.

Je suis sorti du lit et je l'ai embrassée profondément avant qu'on se dise bonsoir. Elle ne

m'aidait sûrement pas, non plus, en me regardant comme si elle voulait me manger.

Mais j'ai fait ce qu'on me disait — pour l'instant — et je m'en suis retourné en grim pant dans l'arbre.

Non, en fait, j'étais enchanté du fait que M. Brandt ne l'avait jamais coupé.

« Minute... mais il pourrait bien le faire. »

J'ai ri intérieurement en retournant à ma fenêtre. En rampant sur les branches, je lui ai fait un au revoir et j'ai éteint les lumières.

L'érection n'avait pas diminué dans mon pantalon, et j'étais presque tenté de ramener Tate dans ma chambre.

« Une autre soirée avec une douche froide. »

En me rendant à la salle de bain, j'ai senti vibrer mon téléphone cellulaire contre ma cuisse, et je l'ai tout de suite sorti de ma poche.

En regardant l'écran, j'ai eu envie de le lancer dans la cuvette des toilettes.

K.C.

Chapitre 39

J'ai grogné.

Il était tard, et on n'avait pas l'habitude de bavarder. Qu'est-ce qu'elle voulait, merde ?

En faisant glisser mon doigt sur l'écran, j'ai répondu :

— Ouais ?

— J'ai quelque chose pour toi, a-t-elle chantoné, la voix lente et sensuelle, et beaucoup trop troublante.

J'ai redressé les épaules. J'étais tendu.

— Je ne suis sûrement pas intéressé, ai-je dit d'une voix morne, en faisant couler la douche.

— Oh, tu le seras sûrement.

J'entendais le sourire dans sa voix.

— Je suis chez Madoc. Dépêche-toi, sinon on commence sans toi!!!.

« Bordel. »

J'étais mal placé pour juger, mais K.C. était parfois un peu débile. Mais maintenant, elle paraissait seulement saoule.

— Passe-lui le téléphone cellulaire, lui ai-je ordonné, bientôt à bout de patience.

Je l'ai entendue ricaner avant le bruissement à l'autre bout du fil.

— Eh, *man*, viens-t'en, a dit Madoc à voix basse. Tu vas vouloir une part du gâteau.

« Quoi ? »

— Avec K.C. ?

— Quoi ? a dit Madoc d'un ton défensif. K.C. est géniale. Elle t'a fait un cadeau. Il t'attend tout de suite dans le spa. Je te donne un indice. Il s'appelle Nate.

Mon poulx lancinait dans ma gorge, et mon visage est devenu brûlant.

— Alors, amène-toi ici, *man* ! a-t-il crié en raccrochant.

Oh, *man*. J'ai inspiré et expiré, et je voulais rire et frapper quelque chose en même temps

D'accord, j'imagine que K.C. n'était pas stupide, après tout.

Je ne savais pas du tout comment elle avait abouti avec Nate — et chez Madoc —, mais c'était parfait.

J'allais lui casser la gueule pour me satisfaire, mais je voulais le tuer pour Tate.

Je revoyais à quel point elle avait pleuré devant son père la semaine précédente. Et moi qui l'avais escortée à chaque cours pour m'assurer que personne ne l'importune.

Chaque larme sur son visage, chaque tremblement de sa poitrine, et chaque fois qu'elle avait fermé les yeux par gêne, c'était une douleur que j'avais causée. Nate et Piper n'avaient rien contre elle. Ils s'étaient vengés contre moi.

Je me suis rendu jusqu'à la chambre d'amis et j'ai secoué mon frère.

— Tu veux te battre ?

Après qu'on fut allés à Chicago aujourd'hui pour le cadeau de Tate, il avait couché chez moi. Même si je détestais le fait qu'il n'était pas avec nous, j'étais soulagé que sa famille d'accueil soit indulgente concernant les visites. Il avait dormi chez moi chaque soir, cette semaine, et passait une heure par jour à se rendre à l'école.

— Sûr, a-t-il marmonné un peu sonné, et il est sorti du lit.

Il a ramené ses cheveux en une longue queue de cheval, et on a tous les deux mis nos vestes à capuchon avant de sortir. Maman était endormie et, l'espace d'un moment, j'ai eu envie d'aller prendre Tate pour l'emmener, mais il valait mieux qu'elle reste à la maison. Inutile de courir le risque de lui causer d'autres problèmes.

On est montés dans ma Boss, maintenant presque réparée, et on est partis.

Jax bâillait à côté de moi pendant qu'on parcourait les rues noires jusqu'à l'autre bout de la ville. J'ai essayé de l'apercevoir du coin de l'œil.

— Tu rentres tard et tu te lèves toujours tôt. Il te faut plus de sommeil.

— Tu peux parler, a-t-il dit en secouant la tête. Tous les matins, autour de 2 h, je me réveille et je t'entends jurer sous la fichue douche. Demain, il faut que tu ailles chercher cette fille et que tu l'emmènes faire un beau grand tour. Je suis sûr qu'elle a envie de toi autant que tu as envie d'elle.

En plissant les yeux, j'ai regardé par la fenêtre, mais je ne pouvais pas m'empêcher de rire.

— Ça ne changera rien. J'aurai encore besoin d'une douche froide. Quand tu as quelqu'un que tu aimes, tu en veux toujours plus.

— Oh, bordel, a-t-il geint. Mais s'il te plaît, ne fais pas tatouer son nom sur ton corps. Le seul nom de fille qu'un gars devrait se faire tatouer, c'est le nom de sa propre fille.

J'ai secoué la tête, mais je n'ai pas pu m'empêcher de m'imaginer une petite fille brune avec des yeux bleus d'orage, qui chevaucherait mes épaules un jour.

« Bordel. »

J'ai regardé fixement par la fenêtre en essayant de ne pas penser à ma nouvelle façon de voir l'avenir.

Jax et moi, on a passé le reste du trajet vers la maison de Madoc en silence, dans un quartier environ 10 fois plus chic que celui où Tate et moi on vivait.

Ne vous méprenez pas. On habite dans un beau coin. Beaucoup de maisons bien entretenues, des parcs, et des fêtes de quartier agréables.

Mais Madoc ? Il vivait dans un endroit trop riche pour les avocats et les médecins de la ville. Ce n'était pas juste un quartier de professionnels. C'était un quartier de chirurgiens et de PDG de grandes entreprises qui gardaient leurs familles à l'abri des regards et qui travaillaient à Chicago.

Je me suis avancé vers le portail de métal de quatre mètres, et j'ai composé le code.

Pendant la journée, des gardiens en faction vérifiaient les entrées et les sorties de visiteurs,

mais le soir, le personnel était dispersé et passait habituellement son temps à patrouiller la communauté en VUS.

La porte a émis un bourdonnement en s'ouvrant, et j'ai lentement descendu la rue parfaitement pavée qui menait à Seven Hills Valley.

Après quelques maisons, on a tourné dans l'entrée de garage chez Madoc et on a tourné dans la boucle devant sa porte. Je suis sorti d'un bond, j'ai claqué la portière et serré les poings en essayant de me remonter à bloc. Je ne savais pas encore trop ce que j'avais l'intention de faire ici, mais comme d'habitude, j'ai plongé tête première et j'ai fait comme si je le savais.

Dans le doute, contente-toi de ce que tu connais.

J'ai entendu Jax me rejoindre, et on est entrés chez Madoc, en fonçant à travers le vestibule pour arriver à l'arrière.

En réalité, c'était un manoir, mais Madoc m'avait corrigé, des années auparavant : « C'est une maison... t'as intérêt à le savoir ! »

Il ne se vantait jamais de sa situation dans la vie ni de son argent. S'il l'avait fait, on n'aurait pas été des amis.

— Hé, *man*. Il était temps.

Il est arrivé en courant pour nous accueillir dans le couloir. Il portait un short ridicule, en tissu écossais noir et gris, et ses cheveux blonds ramenés en arrière donnaient l'impression qu'il venait de nager. Mais le reste de sa personne était bien sec.

L'Halloween était dans deux jours, et il faisait froid, mais le spa rendait la température tolérable.

Je me suis arrêté devant lui.

— Alors, il est vraiment entré chez toi ? lui ai-je demandé.

Nate savait que Madoc était mon meilleur ami. Après la vidéo, je ne croyais pas que Nate était débile au point de faire confiance à Madoc.

Il a souri.

— C'est ce qu'il y a de génial. Il croit qu'on est chez K.C.

Ses yeux luisaient comme s'il était vraiment fier de berner Nate.

— Ce soir, K.C. est sortie et l'a rencontré. Elle a mijoté un plan et m'a texté. Je lui ai répondu de l'emmener ici. Il ne m'a même pas encore vu.

Il a haussé les épaules et attendu ma réaction.

Je me retenais, car je ne savais pas jusqu'où aller. J'avais quelque chose à perdre, maintenant, et pour la première fois depuis longtemps, je me préoccupais de mon sort.

Jax s'est raclé la gorge à côté de moi.

— La laisse est un peu serrée, Jared ?

La laisse ?

« Petit merdeux. »

J'ai penché la tête de côté et lui ai lancé un coup d'œil, mais il s'est contenté de sourire et de regarder ailleurs.

Jax savait tout ce qui s'était passé avec Nate — après tout, il m'avait aidé à régler cette affaire de vidéo —, et même s'il m'en faisait baver à propos de mon attachement à Tate, il était de notre bord. Lui aussi, il voulait voir payer cet idiot.

En parcourant le couloir d'un pas lourd pour traverser la cuisine et arriver à la terrasse, j'ai senti que Madoc et Jax me suivaient.

À travers les portes vitrées, j'ai épié K.C. et Nate, qui bambochaient dans le spa, puis je me suis avancé et j'ai interrompu son petit monde. En secouant la tête de côté, j'ai dit :

— K.C., sors du spa.

— Qu'est-ce que..., a commencé à dire Nate.

— Ne dis rien, l'ai-je interrompu.

K.C., qui ne portait que son soutien-gorge noir et sa petite culotte, est sortie de la baignoire en répandant de l'eau.

— Trouve ses vêtements, ai-je ordonné à quelqu'un sans quitter Nate des yeux.

En une seconde, Madoc est arrivé et a pris les vêtements de Nate sur le côté de la baignoire.

Je ne savais pas trop si Nate était nu, mais je savais qu'il était effronté.

Il ne disait rien et ses yeux bleus lançaient des regards nerveux à moi, à Madoc et à Jax. Je ne savais pas trop où était passée K.C., mais comme je n'avais pas entendu s'ouvrir la porte de la maison, je supposais qu'elle était encore là sur la terrasse.

— Jax, donne-moi ton couteau.

Les yeux encore fixés sur l'expression d'horreur de Nate, j'ai tendu la main de côté et, un moment plus tard, un couteau à cran d'arrêt a été placé dans ma paume.

J'ai fait glisser le bouton, et la lame partiellement dentelée est sortie d'un coup en vibrant dans ma main.

Les yeux de Nate se sont agrandis, et son regard a dévié, comme s'il cherchait une sortie de secours.

« Ouais, essaie même pas. »

— Tu sais pourquoi je suis furieux.

Je me tenais de l'autre côté du spa, face à lui.

— Et tu aurais dû savoir que je n'allais pas oublier.

— Jared..., a-t-il commencé à dire.

— La ferme, ai-je répliqué.

Ses cheveux courts et noirs étaient en sueur et collaient à son front, tandis que ses lèvres tremblaient légèrement.

— On aurait pu aller chercher la police, lui ai-je dit, mais je règle moi-même mes comptes.

J'ai fait tourner mon poignet en faisant ressortir la lame.

— Et ça va vraiment faire mal.

— S'il te plaît. Je peux t'expliquer.

Sa voix était rauque et il essayait de se lever.

— M'expliquer ? ai-je crié, et il s'est rassis. Quelle partie veux-tu m'expliquer ? La fois où tu as essayé de violer ma copine dans le bois, ou bien celle où tu nous as filmés tous les deux nus en faisant voir la vidéo au monde entier ?

J'ai contourné le spa, en entrant dans son espace.

— Tu vois, je comprends que tu sois trop débile pour comprendre une simple directive.

J'ai baissé la voix et laissé parler le couteau.

— Mais il y a quelque chose ici que tu vas comprendre. Tu vas passer une nuit très désagréable.

Je me suis rapproché en me penchant.

— Je suis désolé, a-t-il dit en haletant, et ses yeux bleus dansaient entre mon visage et la lame noire et luisante dans ma main droite. Je n'aurais pas dû la toucher. Je ne vais même plus la regarder. S'il te plaît, fais pas ça.

Je me suis arrêté et, en levant un sourcil, j'ai demandé :

— Tu es quoi ?

— Je suis désolé, a-t-il répété plus fort.

— Désolé de quoi ?

— Je suis désolé d'avoir touché ta copine, s'est-il dépêché d'ajouter.

— Non.

J'ai secoué la tête comme si je parlais à un bébé.

— Tu es désolé d'avoir touché *Tate*, lui ai-je soufflé.

Qu'elle soit ou non ma copine, il ne l'embêterait plus. Jamais. À bout de souffle, il s'est corrigé :

— *Tate*. Je suis désolé d'avoir touché *Tate*. Ça ne se reproduira plus jamais. J'étais idiot. J'étais saoul. Je m'en excuse.

— Non.

Ma voix est passée de l'amusement léger à la menace de mort.

— Si jamais tu lui reparles, que tu la regardes, que tu parles d'elle... si tu lui souris seulement, je vais faire goûter ton sang à ce couteau.

J'avais la mâchoire serrée, et j'ai senti *Madoc* et *Jax* passer d'un côté.

— Maintenant, va-t'en chez toi, ai-je ordonné à *Nate*.

— Quoi ? ai-je entendu crier *Madoc*, mais j'ai gardé les yeux fixés sur *Nate*, qui sortait de la baignoire en vitesse, complètement nu.

— Il s'en va.

Je me suis retourné pour voir mon ami et mon frère, qui me regardaient comme si leurs yeux

étaient sur le point de sortir de leurs orbites.

— Cette fois.

Je savais qu'ils voulaient voir cet imbécile se faire botter le derrière. Merde, c'était ce que je voulais, moi aussi.

Mais quelque chose avait changé. Je ne voulais pas toujours avoir l'impression que Tate méritait mieux que moi.

Faire à Nate ce que mon instinct voulait que je lui fasse, c'était inutile. C'était un raté. J'avais mon amoureuse. Elle m'aimait. J'avais gagné.

— Mes vêtements.

Nate regardait autour en remuant et en frissonnant.

— Mes clés sont dans mon jeans.

— Alors, j'imagine que tu as des problèmes.

J'espérais que mon sourire paraissait sinistre.

— Bonne promenade.

Il a hésité un moment, en se demandant probablement comment il allait arriver chez lui, à au moins 15 kilomètres, sans vêtements dans le froid d'octobre.

Mais il n'a pas protesté.

Tout le monde est resté silencieux quand il a quitté la terrasse.

J'ai remarqué K.C. debout, qui se tenait à une bonne distance, couverte d'une serviette. Au téléphone, elle avait paru ivre, mais maintenant, son visage paraissait sobre.

— Je vais m'assurer qu'il partira, a dit Madoc en riant. Je ne veux pas qu'il essaie de piquer des vêtements chez moi.

J'ai glissé le bouton afin de rentrer la lame, j'ai lancé le couteau à mon frère et j'ai commencé à marcher en direction de la maison.

— Jared, qu'est-ce qui se passe ? Même pas un coup de poing ?

Il avait la voix douce. Il n'était pas tant déçu que dérouté.

— Il y a d'autres raisons de se battre, Jax.

En m'approchant de la meilleure amie de Tate, je me sentais vraiment content que K.C. soit là, à mon grand étonnement. Je doutais du fait que Madoc ou Jax auraient pu emmener Nate ici ce soir. Elle. Elle et moi avions tous les deux fait des bêtises pour des raisons égoïstes, mais je savais qu'elle était du côté de Tate, ce soir, et j'espérais que K.C. lui déballe tout. Tate avait besoin de recevoir une explication de sa part.

— Merci, ai-je dit en faisant un signe de la tête à K.C.

— Pas de problème.

Ses yeux sont revenus vers Jax, et elle a sourcillé.

En le regardant, j'ai vu qu'il la reluquait et la violentait de toutes les façons qu'un homme peut violenter une femme sans la toucher.

— Qu'est-ce que tu regardes ? a-t-elle demandé sèchement.

Il a souri.

— As-tu besoin de te faire raccompagner ?

— Je ne te connais pas.

Son sourire railleur était condescendant.

— Tu vas me connaître, a-t-il répliqué d'un ton désinvolte. Autant faire connaissance maintenant.

« Bordel. »

Il a perdu le sourire. Elle lui a remis la monnaie de sa pièce en le jaugeant comme il l'avait fait.

— Au fait, tu as quel âge ?

— Je suis assez vieux pour te faire craquer.

Je me suis essuyé le visage avec la main, prêt à rentrer au plus vite.

K.C. nous a regardés tous les deux, la mine renfrognée et nettement agacée.

— Vous êtes pareils, tous les deux.

Elle a secoué la tête et s'est retournée pour s'en aller.

— Madoc, reconduis-moi ! a-t-elle crié en entrant dans la maison.

J'ai entendu Jax rire, et je me suis contenté de rouler des yeux.

On évitait tous les deux l'engagement, mais lui procédait différemment. Il ne se faisait pas attraper dans une longue série de courtes relations éparses, comme moi. Il s'en fichait bien d'être intime ou pas avec des filles, parce qu'il savait qu'elles ne se rendraient jamais jusqu'au bout avec lui.

J'avais peur de trop m'en faire sur son sort.

Jax savait qu'il ne s'en faisait pas. Alors qu'on s'en retournait à mon auto en passant par la maison de Madoc, il m'a demandé :

— C'était qui ?

— K.C., la meilleure amie de Tate.

On a ouvert nos portières et on est montés.

— Qu'est-ce que ça veut dire, K.C. ?

Il a ramené en arrière ses cheveux rebelles qui étaient sortis de sa queue de cheval.

— Aucune idée, ai-je dit en soupirant. Elle est K.C. depuis que je la connais.

Puis, avant de mettre le contact, je l'ai regardé et lui ai ordonné :

— Et ne fais pas ça.

— Ne fais pas quoi ?

— J'essaie d'arranger les choses avec Tate. Il faut que les choses se calment. Ne crée pas d'autres ennuis. K.C. n'est pas le genre de fille à avoir des rendez-vous sans suite, et elle est nettement trop émotive pour être une amie sexuelle. Laisse-la tranquille.

— Trop tard, mon frère. Dans ma tribu, on est des chasseurs.

« Sa tribu. »

J'ai ri en moi-même, même si c'était triste. Je doutais que Jax se rappelle même à quoi ressemblait sa mère, encore moins sa tribu. De toute façon, il n'était qu'au quart amérindien, mais dans son idée, il l'était entièrement.

— Elle n'est pas ton genre, lui ai-je fait remarquer. Elle est énervée et pleurnicharde.

Alors qu'on quittait l'entrée de garage, j'ai appuyé sur le champignon et accéléré vers le portail.

— Exactement mon genre, a-t-il dit à voix basse. Tu ne peux pas tomber amoureux de quelqu'un comme ça.

Chapitre 40

En m'assoissant dans le lit, j'ai grogné :

— Salaud.

J'ai replié la jambe et posé le front dans ma main, le coude appuyé sur mon genou.

« Je suis tellement fichu. »

J'avais mal, tellement ma queue palpitait.

Je me réveillais avec des érections constantes, et on aurait dit que j'avais encore 13 ans.

En fait, je me réveillais avec une douleur venant de la pression entre mes jambes, et tout ce que je voulais était sous clé, dans la maison voisine.

Ça allait être une foutrement longue année. Ça oui.

Je n'avais pas encore de plans concernant l'université, mais une chose était certaine. Peu importe où j'allais aboutir, j'avais hâte de rendre visite à Tate et de la baiser jusqu'à l'étourdir, loin des parents.

Un craquement a interrompu mes pensées, et ma tête est sortie d'un coup de ma main : j'ai vu Tate entrer dans ma chambre.

Ma poitrine s'est affaissée, et j'ai cligné des yeux pour m'assurer que je ne rêvais pas.

Elle a fermé la porte et s'est appuyée contre elle.

— S'il te plaît, dis-moi que tu es en train de penser à moi.

Ses lèvres étaient douces et enjouées alors qu'elle roucoulait ses mots.

Elle me bousillait la cervelle.

Avec son allure, féroce et pressante. Avec sa bouche, humide et ouverte. Avec sa voix, douce et railleuse, et j'étais prêt à remercier ma bonne étoile pour sa présence.

— Tu plaisantes ?

J'ai levé mes sourcils et poussé la couverture, en pointant du doigt la bosse très dure et saillante sous le jeans dans lequel je m'étais endormi.

— Regarde ça. J'ai le cerveau brouillé.

J'ai bondi hors du lit et me suis rué sur elle. Nos lèvres se sont collées, et la douceur de son corps qui se moulait au mien m'a fait regretter d'avoir touché toutes ces autres filles.

Tate avait toujours bon goût, comme les pommes chaudes et le ciel en colère, et sa langue, c'était du bonbon.

Elle savait comment bouger avec moi. Quand je me penchais, elle s'arquait vers l'arrière. Quand je reculais la tête, elle lisait dans mes pensées et exposait son cou.

— Attends, a-t-elle dit en haletant. Ta porte avant est ouverte. Je n'ai pas vu ta mère quand je suis entrée, mais elle doit être réveillée.

J'ai secoué la tête en la grondant.

— C'est toi qui as commencé. Et ce n'est pas chez toi. Il n'y a pas de règles, ici.

J'ai souri et me suis penché sur la station d'accueil de mon iPod, pour faire jouer *Raise the Dead*, de Rachel Rabin, et enterrer nos bruits.

— Viens ici, ai-je murmuré en la tirant par les hanches sur mon corps.

Mais elle m'a repoussé.

La déception — non, la douleur et la perplexité — m'a tourmenté.

— Qu'est-ce que..., ai-je commencé à demander, mais j'ai inspiré mon souffle quand elle s'est mise à enlever ses vêtements.

« Meeeeerde. »

Son petit débardeur blanc ?

Disparu.

Son short de pyjama et sa petite culotte ?

Enlevés d'un seul mouvement.

Et quand elle est venue à moi, j'étais étourdi et foutrement bandé.

J'ai glissé mes doigts sur ses flancs, puis sur ses seins magnifiques. Sa peau était soyeuse et ferme comme la pluie.

Parfaite.

Je n'ai même pas eu le temps d'ouvrir le tiroir de ma table de nuit avant qu'elle me pousse sur le lit et me chevauche.

— Tate, un condom, ai-je dit en haletant.

« Merde. »

Tout mon corps a tremblé au contact ; sa chaleur humide frottait contre moi et le sang battait dans ma queue.

— Tes pantalons, a-t-elle murmuré, et quand elle s'est penchée pour prendre un condom, je savais ce qu'elle voulait.

Après environ trois secondes, le condom était mis, et je m'enfonçais bien droit en elle.

On s'est immobilisés un moment, frémissants, à reprendre notre souffle alors qu'on savourait le moment.

« Bordel, Tate. Tu es tellement serrée. »

Ses lèvres se sont écrasées sur les miennes, et j'ai plongé dans sa bouche en bougeant ma langue contre la sienne. En haletant, on a recommencé.

— Jared, a-t-elle murmuré entre les baisers. Il y a quelque chose qui ne va pas chez moi. J'ai toujours envie de toi.

Ses hanches ont commencé à osciller, à monter et à descendre sur ma queue, en faisant courir une douce tension sur mes bras et mes jambes.

Sa peau magnifique était lisse comme de la crème, et j'ai saisi son postérieur dans mes mains en le secouant sur moi, alors que la chambre se remplissait de chaleur humide et de sueur.

Bordel... elle m'aimait. Je ne pouvais pas encore le croire, mais elle, si.

— Qu'est-ce que tu veux, Tate ? ai-je chuchoté contre ses lèvres, désespéré et perdu dans mon besoin de sentir sa peau, son odeur, son feu...

— C'est toi que je veux.

Elle a fermé les yeux et laissé tomber sa tête alors que son corps se balançait en s'enfonçant dans le mien.

— Chaque matin et chaque soir.

Sa tête est retombée, et ses doigts se sont serrés dans mes cheveux.

— Je veux te sentir toute la journée, Jared.

« Ouais, l'année va être longue. »

En lui serrant la taille, je nous ai rapidement retournés. Elle était étendue sous moi, et j'ai baisé l'amour de ma vie tellement fort, pour qu'elle me sente.

Toute... la... fichue... journée...

— Ahhh, a-t-elle gémi, en me regardant de ses yeux désespérés.

— Je t'aime, Tatum Brandt.

J'ai posé la main sur sa bouche et j'ai poussé plus fort en elle.

— Jouis, maintenant.

Je détestais me précipiter. Mais je savais que ma mère était déjà réveillée, et nos paroles et nos gémissements allaient attirer l'attention. Même avec la musique.

— Bordel, bébé, que tu es bonne.

J'ai descendu ma bouche vers son sein et j'ai sucé son mamelon.

Je savais que mon dos était déjà trempé de sueur, et j'ai souri en goûtant sa peau salée. Elle le sentait autant que moi.

Ses cuisses me serraient, ses ongles s'enfonçaient dans mon dos, et je l'ai sentie palpiter de l'intérieur alors qu'elle retenait son souffle.

Elle était en train de jouir, et j'ai vu ses yeux se fermer en papillonnant. Après quelques moments, elle a poussé un petit geignement et a explosé contre ma main.

Quand Tate jouissait, je le savais toujours. Elle avait tendance à retenir son souffle.

Je me suis appuyé sur une main et j'ai saisi sa cuisse de l'autre, en bougeant mes hanches entre ses jambes, de plus en plus vite. Encore et encore. De plus en plus fort.

Mes yeux se sont fermés, et la pression en moi était au point de rupture.

« Bordel. »

J'ai regardé son visage béat, et j'ai plongé en elle quelques autres fois avant de tout lâcher.

Un feu frais s'est répandu dans mes veines, et tout l'air a quitté mon corps alors que je m'écrasais sur elle en respirant comme un marathonien.

— Jared, j'ai besoin d'une chemise pro... oh.

Ma tête s'est levée d'un coup, et j'ai vu Jax, et Tate a poussé un cri aigu en tirant mon corps

sur elle pour se couvrir.

— Eh, merde !

J'étais nu, moi aussi, et Jax est resté planté là, les yeux écarquillés, la bouche ouverte.

— Sors d'ici, merde ! ai-je hurlé.

Après un moment, il a fait un grand sourire et renâclé.

— Eh, c'est sûrement toi, Tate. Je m'appelle Jaxon.

Et ce débile lui a tendu la main.

Heureusement, Tate était protégée par mon corps, mais je n'étais pas couvert. Ce salaud avait laissé la porte ouverte, en plus.

Tate a jeté un coup d'œil et lui a timidement offert sa main.

— Euh... salut, Jaxon. Contente de te voir.

Ils se sont serré la main, et cet idiot est resté là à sourire.

— Sors d'ici, merde, ai-je crié de nouveau, le regard assassin.

— Jared, qu'est-ce que tu as à crier ?

Ma mère a passé la tête dans le chambranle, et Tate s'est à nouveau roulée en boule sous moi.

« Oh, et quoi encore ? »

— Jared !

J'ai serré les dents en voyant ma mère sous le choc, le souffle coupé, lorsqu'elle a remarqué les jambes et les bras supplémentaires.

Jax était mort de rire, et son visage a viré au rouge.

— Tout le monde, sortez ! ai-je crié.

Jax a déguerpi, encore souriant. De toute évidence, il cherchait à se retenir de rire.

Ma mère, le visage contracté par la colère et cherchant ses mots, a claqué la porte.

— Oh, mon Dieu ! a crié Tate dans mon torse. Dis-moi que ce n'est pas arrivé.

— Ouais, j'en ai bien peur. Mais on s'en fiche, non ?

J'ai haussé les épaules. J'étais furieux parce que Tate était gênée, mais ma mère et Jax n'avaient rien de menaçant.

Elle a levé les yeux vers moi, sa chevelure sexy lui tombant sur les yeux.

— Ta mère va parler à mon père.

— Ma mère a peur de ton père. Comme nous tous, d'une certaine façon. Elle ne dira rien.

Je lui ai embrassé le front.

— Je me conduis tellement mal.

Elle s'est redressée, s'est habillée et paraissait un peu malade.

— Je n'ai pas pu m'en empêcher. Ou... je ne voulais pas m'en priver, peut-être. Je me suis réveillée et j'avais tellement envie de toi. Je n'ai pas réfléchi.

Je l'ai interrompue en tenant son visage dans mes mains.

— Regarde-moi. Tu ne t'es pas mal conduite. Tu es une petite fille sage. Personne ne nous

enlèvera ça, Tate.

J'ai durci la voix et le regard. D'une petite poussée, je lui ai relevé le menton pour pouvoir la regarder dans les yeux,

— On a 18 ans. On est chez moi. Tu es en lieu sûr. Arrête de faire comme si on devait s'excuser d'être amoureux. Je comprends que tu montres du respect à ton père sous son toit, mais ce qui est fait est fait. On ne va pas reculer.

Je l'ai prise dans mes bras et lui ai embrassé son cou chaud.

— Je sais, a-t-elle dit avec un soupir en me prenant par le cou et en me serrant plus fort. Je t'aime, et... je te fais confiance.

Mais je sentais quand même le doute dans mon ventre.

« Est-ce qu'elle est sûre ? »

Trop de drames, dernièrement, ou trop de problèmes, mais elle avait encore peur d'être blessée.

Je me suis raclé la gorge et j'ai repoussé la pensée en changeant de sujet.

— Va te préparer pour l'école.

Je me suis retiré et je l'ai regardée.

— Je serai là dans une demi-heure pour te prendre. Et tu pourras sortir par la porte avant. Ils savent que tu es ici, maintenant, ai-je ajouté en me redressant.

Elle a souri, et j'ai ri lorsque je lui ai lancé au visage l'un de mes t-shirts propres.

— Porte ça.

C'était un autre t-shirt de Nine Inch Nails. Comme c'était l'un de mes groupes préférés, j'en avais quelques-uns. Lorsqu'elle a sourcillé, j'ai ajouté :

— Pour remplacer celui que tu as fait brûler l'an dernier.

— Super.

Elle a souri et a mis son sous-vêtement et le t-shirt. En se retournant comme pour poser, elle a murmuré d'un ton sexy :

— J'ai toujours aimé porter tes vêtements.

« Eeeeet... me revoilà foutrement bandé. »

* * *

— *Man*, je retire tout ça, s'est dépêché de dire Jax quand je suis entré dans la cuisine. Tu devrais carrément te faire tatouer *son* nom sur le corps. Eh, je suis prêt à le tatouer sur le mien.

Il s'est remis à rire, ce nigaud.

— Jaxon, ce comportement n'est pas toléré.

Ma mère est entrée, mallette à la main.

— Ne pense pas t'en tirer quand tu habiteras ici.

— Oui, maman.

Il se moquait, mais franchement, il avait une meilleure relation que moi avec ma mère.

— Jared. Rentre après l'école. Il faut qu'on se parle.

Elle m'a pointé du doigt.

— Oui, maman, ai-je murmuré en imitant Jax.

— Jax, mon chéri, a dit ma mère en regardant mon frère. As-tu fini d'utiliser mon ordinateur portable ?

— Ouais, je l'ai remis dans l'étui. Merci.

Et il a engouffré une autre bouchée de céréales alors qu'il était appuyé contre l'évier.

Dès qu'elle a posé l'étui de son ordinateur portable sur son épaule, ma mère s'est approchée de moi. Je l'ai laissée mettre la main sur ma joue, mais je ne pouvais toujours pas la regarder dans les yeux.

— Je t'aime, a-t-elle murmuré. Et rentre après l'école.

J'ai hoché la tête, et elle est sortie, le bruit de ses talons disparaissant graduellement dans le couloir.

Soudain, en regardant Jax, qui restait là debout en essayant de contenir son sourire, je suis devenu perplexe.

— Tu as un téléphone cellulaire. Pourquoi avais-tu besoin de l'ordinateur portable ? ai-je demandé en saisissant une pomme sur le comptoir et en prenant une bouchée.

Il s'est contenté de hausser les épaules et a rempli sa bouche de céréales Captain Crunch.

* * *

Es-tu sûre que tu te sens à l'aise dans cet ensemble ? lui ai-je demandé alors qu'on entrait à l'école, main dans la main.

Elle ne m'a pas regardé, mais son sourire empestait le sarcasme.

— Qu'est-ce que tu crains : de ne pas être à l'aise, ou bien que je ne sois pas à l'aise ?

Elle ne paraissait pas du tout vulgaire. Au contraire, on aurait dit une couverture de magazine. Mais la robe noire et mince était courte. Tate avait l'habitude de s'habiller comme un garçon manqué, mais là, on aurait dit qu'elle s'était donné pour mission de jouer avec mes pulsions sexuelles à temps plein.

J'étais en vitesse surmultipliée.

— Mon inquiétude n'a rien à voir avec moi.

Je l'ai attirée à mon côté et je l'ai prise par le cou.

— Je pense uniquement à toi.

On s'est promenés nonchalamment dans les couloirs, à peine remarqués, finalement, car l'école était pas mal passée à un nouveau drame. Jax était un génie. J'avais fouillé le Web après être rentré la veille, et je n'avais trouvé la vidéo nulle part.

Tout le monde passait à autre chose.

— Allons nous promener après l'école aujourd'hui, ai-je suggéré. Juste partir en moto.

Elle a levé les sourcils et souri, mais alors, ses yeux se sont tournés vers les casiers à côté de nous, et sa bulle a immédiatement crevé.

En suivant son regard, j'ai vu deux filles qui toisaient Tate et moi en murmurant. Elles n'étaient pas très discrètes.

L'une d'elles, je ne la connaissais pas. L'autre, ça, oui.

« Merde. »

— Tate, ignore-les, tout simplement.

— C'est facile pour toi, Jared.

Sa voix était basse et calme, mais elle avait un certain mordant.

— Tu aurais été filmé avec 10 vedettes du porno et on t'aurait trouvé *cool*. C'est moi qui paie le prix pour cette vidéo. Pas toi.

Elle avait raison. Même si je grinçais des dents chaque fois que je voyais la chose, je n'étais pas à sa place.

Et je pouvais faire peu de choses pour la protéger.

Je voulais l'emmener loin d'ici. Monter tout de suite sur la moto et nous perdre, mais elle ne voudrait pas. À la place, je lui ai tout simplement pris la main.

— Allons au cours.

On a commencé à marcher entre les grappes de gens, mais elle a hésité.

En la regardant, je l'ai vue prendre son téléphone cellulaire, qui vibrait. J'ai levé les yeux quand j'ai entendu plusieurs autres téléphones cellulaires sonner et vibrer.

La peur m'a creusé le ventre : j'avais une attaque de déjà-vu. Tout le monde recevait un message en même temps, tout comme Tate me l'avait dit quand la vidéo avait explosé.

Mon propre téléphone cellulaire a vibré contre mon postérieur, et avec un mouvement d'hésitation, je l'ai sorti de ma poche arrière.

« Madoc. »

En regardant autour, j'ai remarqué que presque tout le monde avait le nez collé sur son appareil.

En glissant le doigt sur l'écran pour le déverrouiller, j'ai ouvert le message.

« Vraiment ? »

La furie et l'agacement me brûlaient l'estomac, et j'ai regardé une vidéo de Nate, qui pleurait comme un veau hier soir dans le spa. J'étais dans la vidéo, moi aussi, mais j'étais en flou, et je n'entendais pas ce que je disais. Seul Nate Dietrich était visible et audible, et il plaidait pour sa sécurité et s'excusait.

« Merde ! »

La chaleur a couru le long de mon dos, et une sueur froide a glissé sur mon front alors que je regardais Tate. Elle la voyait elle aussi, sans aucun doute. D'autres ont commencé à siffler et à

rire dans les couloirs, tandis que certains murmuraient et montraient leur téléphone cellulaire à d'autres qui n'avaient pas reçu le message.

La vidéo n'était pas flatteuse. Elle me protégeait manifestement et le jetait aux requins. Quelle blague débile !

Bon. Ça va pour moi, mais Tate ?

Elle a sourcillé en regardant le téléphone cellulaire, puis ses yeux sérieux et très mécontents se sont focalisés sur moi.

— Jared ? C'est toi, non ? C'est à toi qu'il parle.

Elle respirait rapidement, et son visage était tendu.

« Le salaud. »

Juste au moment où j'espérais que les choses se calmeraient. Fichu Madoc et fichu Jax. De toute évidence, Madoc l'avait envoyée à toute l'école, mais c'était sûrement Jax qui avait filmé quand j'avais le dos tourné, la veille. J'en étais sûr. Madoc ne savait rien sur le montage vidéo. C'était Jax, le malin.

C'est pour ça qu'il avait emprunté l'ordinateur portable de ma mère, ce matin.

— Tate, c'est...

— C'était hier soir ? m'a-t-elle interrompu.

— C'était spontané.

J'ai levé les bras et secoué la tête, en me rapprochant d'elle lentement.

— Nate était chez Madoc, et Jax et moi on est allés l'affronter.

— Tu l'as menacé ? Tu pensais à quoi ? a-t-elle dit d'un ton accusateur. Écoute, comprends-moi bien, j'apprécie ton geste, mais ça ne vaut pas la peine. Maintenant, tout le monde parle encore de nous, Jared. Ils sont tous au courant.

J'ai regardé autour de moi et, oui, les gens nous zieutaient encore. Ils parlaient et riaient, et bien sûr, ils murmuraient. Les sourires n'étaient ni narquois ni malveillants, mais c'étaient tout de même des bavardages.

Et Tate était blasée de tout ça.

— Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas emmenée ? a-t-elle demandé.

J'ai levé les épaules et laissé échapper un rire amer.

— Ça me semblait être une mauvaise idée de te remettre dans ce gâchis. Tu en as trop subi. Je ne voulais pas que tu sois secouée...

— Secouée ?

Sa voix a explosé comme un klaxon dans le couloir aux bruits étouffés.

En regardant autour, je me suis rapproché davantage, et je sentais mes nerfs se réchauffer devant sa colère évidente.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Pourquoi est-ce que tu ne m'en as pas parlé ce matin ?

Elle avait érigé son mur, et je suis resté là, stupéfait de me rappeler la proximité que nous avions eue un moment plus tôt.

— Une autre vidéo, Jared ! a-t-elle éclaté. J'aurais dû être au courant.

— Je ne savais pas que c'était enregistré !

« Eh, dis donc ! »

Qu'est-ce qu'elle avait à se mettre en colère ? Elle aurait plutôt dû être heureuse que j'aie défendu son honneur ! Bien sûr, Nate s'en était tiré sans une égratignure, mais la vidéo s'arrêtait alors que ma lame passait devant son visage. Les gens allaient supposer le pire jusqu'à ce que Nate apparaisse pour prouver qu'il allait bien.

Tate réagissait à l'excès, car elle ne savait pas ce qui s'était passé.

— Tu as utilisé la même excuse, la dernière fois ! a-t-elle répliqué.

— La même excuse ? ai-je répété.

Est-ce qu'elle impliquait vraiment que j'étais au courant de la vidéo de sexe ?

— Tu réagis d'une façon excessive. Encore une fois ! Tout comme avec mon auto !

J'ai passé ma main dans ses cheveux et j'ai expiré.

— Regarde.

Mes dents étaient à nu, et ma voix était basse.

— K.C. a invité Nate chez Madoc, hier soir...

— K.C. était au courant ? a-t-elle dit en m'interrompant. Et pas moi ? Pourquoi est-ce que tu ne me l'as pas dit ?

« Oh, bordel. »

— Je n'en ai pas eu la chance, ai-je dit entre mes dents et en agitant la main. Ce matin, tu es entrée dans ma chambre et tu as sauté sur ma queue, ça s'est passé si vite...

— Ouh ! a-t-elle grogné en me calant son genou en plein entre mes jambes.

Je me suis penché en avant et je suis tombé sur un genou.

« Merde, merde, merde... » ai-je gémi en silence alors qu'une douleur brûlante m'élançait dans l'aine.

« Bordel, Tate ! »

Mes yeux se sont fermés, et j'ai respiré rapidement en essayant d'empêcher mes jambes de s'effondrer sous moi.

Ma fichue queue était en feu et la nausée a roulé par vagues dans mon estomac.

« Sainte mère... »

J'ai inspiré à plusieurs reprises, en essayant de ne pas vomir... ni pleurer.

Tate était partie. Je ne l'avais pas vue partir, mais je sentais son absence.

Et j'étais là. Seul et idiot dans un couloir rempli de gens que je ne voyais pas, car j'avais la vue trouble et je tremblais.

« Tatum, sacré bordel, Brandt. »

Elle allait me tuer.

Chapitre 41

Un poids a heurté mon épaule, et je me suis affaissé un peu plus.

— Elle fait bien ça, non ?

« Madoc. »

Il m'a aidé à me relever, et je me suis appuyé contre les casiers, en essayant de rester debout. Le choc initial était passé, mais j'étais tout de même mal portant.

C'était affreux, et je ne voulais plus jamais me sentir comme ça.

— La vidéo ? ai-je grogné.

Je voulais paraître coriace, mais ma voix se cassait comme si j'étais presque en larmes.

— Ton frère. Je l'ai vu filmer le spectacle sur son téléphone cellulaire hier soir quand tu ne faisais pas attention, mais je ne savais pas du tout ce qu'il allait en faire.

Il a levé les sourcils.

— Jusqu'à ce matin, quand il me l'a envoyée par courriel.

— Bordel, vous deux. Et tu t'es dit que ce serait une bonne idée de l'envoyer à tout le monde ?

— Ouais.

Il a hoché la tête d'un air résolu, les yeux clairs.

— Je me suis dit que c'était une idée parfaite de l'envoyer à tout le monde. Pour qu'ils voient ce couillon en train de gémir. Qu'on lui remette la monnaie de sa pièce.

— Alors, Tate m'accuse, maintenant.

Il s'est mis à rire :

— Euh... Je ne savais pas qu'elle réagirait comme ça, mais tu l'as vue venir, non ?

Il blaguait ? Ouais, c'était sacrément drôle.

— Elle a réagi à l'excès.

Je me suis redressé en essayant de me masser nonchalamment la queue pour la remettre en forme dans un couloir bondé.

— Je me suis comporté de façon irréprochable hier soir. Et puis, après ce qu'a fait ce crétin, est-ce qu'elle croyait vraiment que j'allais ne rien faire ? Et pourquoi est-ce que ça l'a dérangée, de toute façon ?

Les questions étaient nombreuses. Tate n'aurait pas dû se fâcher comme ça.

La sueur couvrait mon cou et mon dos, et j'avais envie de lui courir après pour la jeter sur mon épaule.

— Tate a connu de mauvaises expériences à cause de nous. Elle manque de confiance, a poursuivi Madoc en marchant devant moi. Écoute...

Il a baissé les yeux et hoché la tête.

— Normalement, je me fiche complètement des filles que tu baises et des problèmes que tu te

créées. Je ne fais rien et je te laisse t'autodétruire. Mais Tate ? C'est notre petite sœur. Alors, va réparer tes dégâts.

Je l'ai regardé s'éloigner, et j'étais plus ou moins dérouté en voyant que mon ami continuait de m'étonner.

Est-ce qu'il avait raison ?

Ouais.

Tate avait besoin de me faire confiance. On était *encore* à travailler ça, et j'aurais pu me mettre dans le pétrin hier soir. Si quelque chose m'était arrivé, ou que j'avais fait une imbécillité, elle aurait été inquiète et furieuse.

Et puis, je suis sûr qu'elle manquait encore d'assurance sur tout ce qui, dans sa tête, s'était passé entre K.C. et moi. Le fait de me retrouver au même endroit que son amie, mais sans elle, ça la faisait chier.

J'ai foncé dans le couloir, prêt à l'arracher au cours de calculs, mais j'ai ralenti quand j'ai été emporté par les masses d'élèves de l'école qui s'en allaient tous dans la même direction.

La foule était une pagaille qui marchait, hurlait et murmurait. Certains étaient encore en train de regarder leur téléphone cellulaire — la vidéo, sans doute — et d'autres disaient mon nom, mais je les ignorais.

« Où est-ce que tout le monde s'en va, bordel ? »

C'est alors que je me suis rappelé.

L'auditorium.

On avait une assemblée, ce matin.

Sur l'intimidation.

J'ai passé les doigts dans mes cheveux, assez fortement pour me masser le cuir chevelu, et j'ai poussé une longue expiration fatiguée.

Superbe. Je pense que je préférerais me couper le bras et frotter du sel dans la plaie.

Merde.

J'ai foncé et je me suis faufilé aussi vite que possible à travers la longue file d'élèves qui essayaient de se frayer un chemin à travers les deux ensembles de doubles portes de l'auditorium. Quelqu'un a crié « Jared ! », mais je l'ai éloigné sans regarder.

Comme Tate était là quelque part, j'ai parcouru du regard les rangées alors que je marchais dans les allées. On se vantait d'être 2000 élèves à notre école, mais ceux de première année se trouvaient à une assemblée distincte au gymnase, et cette foule-ci n'était pas aussi dense que d'habitude.

Chercher des cheveux blonds, quel cauchemar. Je n'avais jamais remarqué qu'on avait autant de blondes.

Mais je connaissais Tate.

Et comme j'allais la reconnaître en la voyant, j'ai rapidement balayé des yeux la salle avant

qu'on nous dise de nous asseoir.

J'ai parcouru l'allée centrale dans les deux sens, et j'ai senti mon cœur bondir en voyant sa chaussure Converse pourpre qui se détachait dans l'allée du centre. Elle avait les jambes croisées, et son pied sortait de la rangée.

J'ai rapidement remonté le tapis violet et posé mes mains sur son accoudoir, en me penchant.

— Il faut qu'on se parle, ai-je dit tout bas. Maintenant.

Ses yeux bleus se sont concentrés sur moi, et j'avais la bouche sèche.

Ma voix avait résonné comme un avertissement ; je m'enfonçais encore plus profondément.

« Du calme, *man*. »

Mon estomac s'est serré, et je ne savais pas si j'aimais ce drame ou si je ne faisais que m'y habituer. Mais comme c'était quelque chose que je faisais bien, je l'ai attaquée.

Ce n'était pas le moment ni l'endroit, mais tant pis.

— C'est maintenant que tu veux parler, a-t-elle dit d'un ton railleur.

J'ai remarqué Jess Cullen, sa capitaine de course de fond, assise à côté d'elle, qui nous regardait, complètement immobile.

Tate avait les yeux fixés devant elle et refusait de me regarder.

— Tu peux réagir et te comporter sans demander la permission à personne, mais je suis censée tout laisser tomber quand tu veux mon attention.

Ce n'était pas une question, mais une évaluation.

— Tatum...

— Maintenant, je suis devenue Tatum, a-t-elle dit avec sarcasme en regardant Jess. C'est drôle, non ?

— Qu'est-ce qui te rend furieuse ? Hier soir, je n'avais pas l'intention de te blesser.

Ma poigne s'est serrée sur l'accoudoir. J'adorais la voir en colère. Comme toujours.

Dès notre premier baiser sur le rebord de l'évier, j'étais conquis.

Mais maintenant, elle n'était pas tellement en colère, mais plutôt distante. Son menton était penché vers le bas, et elle ne m'avait toujours pas regardé.

Ça, ça ne me plaisait pas.

— Tu ne m'impliques pas, a-t-elle dit en desserrant à peine les dents. Tu ne partages rien avec moi, jusqu'à ce que tu risques de me perdre. Tu imposes les conditions et les moments qui te conviennent. Tu me repousses à l'extérieur, et je dois entrer de force.

Le visage dur comme de la pierre, elle regardait fixement devant elle.

— Je vais te parler, Jared. Mais pas maintenant. Et pas avant un bon moment. J'ai besoin de temps pour réfléchir.

— Pour en arriver à tes propres conclusions, lui ai-je dit d'un ton accusateur.

— Pas le choix, quand je suis la seule dans la relation. Tu m'as déjà humiliée dans le couloir. Encore ! Tu me sacrifies pour te divertir. Quand donc t'es-tu sacrifié pour moi ? m'a-t-elle

craché d'une voix calme.

J'ai senti l'air dense entrer et sortir péniblement de mes poumons.

J'étais loin de l'avoir retrouvée.

Elle doutait de moi. Elle doutait de mon engagement envers elle.

Et comment pouvais-je le lui reprocher ?

Pourquoi devrait-elle me faire confiance ? Je lui avais dit que je l'aimais. J'avais essayé de le lui montrer. Mais je ne lui avais jamais montré que je lui accordais la priorité.

Elle m'avait vu tripoter une tonne de filles avant elle.

Tant de fois, elle avait ressenti cette douleur, et je l'avais jetée dans la fosse aux lions, et je m'étais moqué d'elle devant tout le monde.

Elle m'avait vu me réjouir de ses larmes et de son isolement.

À ce moment, toutes les conséquences de mes gestes me sont retombées dessus comme un tas de déchets, et j'étais enterré sous elles.

« Sacré bordel. »

Comment pouvait-elle me pardonner ?

— Assoyez-vous, tout le monde, a crié au micro une voix d'homme, probablement le directeur, et j'ai fini par cligner des yeux.

« Tu me repousses à l'extérieur, et je dois entrer de force. »

Je n'arrêtais pas de me dire qu'elle était à moi.

Et je lui avais dit que j'avais toujours été à elle.

Mais elle ne le sentait pas.

Le cœur comme un marteau-piqueur, le cerveau embrumé, essayant de me convaincre de ne pas penser à ce que j'allais faire, j'ai parcouru l'allée et grimpé les marches qui menaient à la scène.

Masters, le directeur, a délaissé l'auditoire et a tourné la tête vers moi.

Ses cheveux brunâtres grisonnants étaient lissés vers l'arrière, et son complet gris était déjà froissé. Ce gars ne m'aimait pas, mais il m'avait déjà donné des chances au cours des années, grâce à Madoc et à son père.

— Vous n'allez pas gâcher ma journée, hein, M. Trent ? a-t-il demandé d'une voix presque plaintive, comme s'il était résigné à ce que je fasse une autre imbécillité.

J'ai pointé de la main le micro qu'il tenait.

— Est-ce que je peux prendre quelques minutes ? Au micro ?

Ma gorge était sèche comme un désert, et j'étais terriblement nerveux.

J'étais maître de cette école, mais à présent, je ne me souciais que d'une personne.

Est-ce qu'elle allait rester ou partir ?

Masters m'a regardé comme si j'étais un enfant de deux ans et que je venais de couvrir le mur de dessins.

— Je ne dirai pas n'importe quoi, lui ai-je assuré. C'est important. S'il vous plaît ?

Je pense que c'est le « s'il vous plaît » qui l'a influencé, car il a levé les sourcils, étonné.

— Ne me faites pas regretter ma décision. Vous avez trois minutes.

Puis, il m'a tendu le micro.

Des sifflets et d'autres remarques ont flotté dans la salle alors que tout l'endroit devenait silencieux. Je n'avais même pas à dire quoi que ce soit pour attirer leur attention.

Tout le monde, ici, savait que j'étais discret. Je ne parlais que quand ça me convenait, et je ne cherchais jamais à attirer l'attention.

C'est pourquoi c'était si difficile.

La quantité de sang que pompait mon cœur, c'était peut-être ce qui me donnait le tournis, mais j'ai levé mon menton et ralenti ma respiration.

J'ai repéré Tate — la seule personne de la salle — et je l'ai laissée entrer en moi.

— Quand j'avais huit ans, j'ai tué un nounours, ai-je dit d'un ton neutre.

Des gars m'ont acclamé en beuglant, tandis que des filles criaient « Ahhhh ». En parcourant lentement la scène, j'ai dit :

— Je sais, je sais. Même à l'époque, j'étais idiot, vous voyez ?

Des gens ont ri.

— J'ai découpé la pauvre bête en morceaux que j'ai jetés à la poubelle. Quand ma mère a découvert ce que j'avais fait, elle était horrifiée. Comme si j'allais ensuite m'adonner à la cruauté envers les animaux, quelque chose comme ça. Si seulement elle savait...

Puis, je me suis adressé à Tate, mais en parlant à tout le monde :

— En fait, le nounours, je l'aimais. Plus que tout, à l'époque. Il était beige, avec des oreilles et des pattes brunes. Il s'appelait Henry. J'avais dormi avec lui jusqu'à ce que j'aie passé l'âge.

Gêné, j'ai secoué la tête. Les gars renâclaient et riaient, et les filles soupiraient.

— Un jour, ces jeunes dans ma rue m'avaient surpris en train de trimballer le nounours, et ils s'étaient mis à se moquer de moi, en me traitant de mauviette, de bébé, de cinglé. Alors, j'ai jeté l'ours à la poubelle. Mais ce soir-là, je suis allé le chercher et je l'ai sorti de là. Le lendemain, je l'ai enfoui dans une boîte, au grenier.

J'ai regardé Tate, de nouveau. Ses yeux étaient fixés sur moi, et elle écoutait. J'ai donc continué.

— Peut-être qu'en sachant qu'il était proche, mais pas disparu, je pourrais vivre sans lui. Mais ça n'a pas fonctionné non plus. C'est alors qu'après avoir essayé de dormir seul pendant quelques nuits, d'être fort sans cet idiot d'animal, j'ai décidé de le massacrer. S'il était fichu, il me serait inutile. Il faudrait que je me débrouille sans lui. Je n'avais pas le choix.

« Tate. »

— Alors, j'ai pris des ciseaux de jardin et je l'ai taillé en pièces. J'ai coupé les pattes. Des souvenirs ont disparu. J'ai coupé les bras. Fini, l'attachement. Je l'ai jeté à la poubelle. Finie... la

faiblesse.

J'ai baissé les yeux, et ma voix s'est cassée, car je me rappelais à quel point, en faisant ça, j'avais eu l'impression que quelqu'un était mort. J'ai inspiré à fond et je me suis raclé la gorge pour en effacer la douleur.

— Toute la nuit, j'ai pleuré. C'est seulement deux ans plus tard que j'ai découvert quelqu'un que j'aimais plus qu'Henry. J'ai rencontré une fille qui est devenue ma meilleure amie. Même que je voulais qu'elle soit à côté de moi la nuit. Je me glissais dans sa chambre, et on s'endormait ensemble. Ce n'était pas que j'avais besoin d'elle, c'était plutôt qu'elle en est venue à faire partie de moi. J'étais désiré, aimé et accepté.

J'avais les yeux rivés sur Tate. Complètement immobile, elle était enfoncée dans son siège.

— Elle me regardait, et je m'arrêtais net, et je voulais que le moment s'éternise. Savez-vous ce que c'est ?

J'ai parcouru des yeux l'auditoire.

— Tous les jours, vous êtes enchanté d'être en vie et de vivre un million de moments d'amour et de bonheur tous plus beaux les uns que les autres. Chaque jour était meilleur que le dernier.

C'est devenu flou, là, et je me suis aperçu que je pleurais, mais je m'en foutais. Ma voix a repris de la force :

— Mais tout comme avec Henry, j'ai conclu que mon attachement à elle me rendait faible. J'ai cru que je n'étais pas assez fort, puisque j'avais besoin de quelque chose ou de quelqu'un, et je l'ai laissée partir.

J'ai secoué la tête.

— Non, en fait, je l'ai repoussée. Loin. Dans le vide. Je l'ai agressée. Je l'ai découpée en morceaux, pour que notre amitié soit irréparable.

Tout comme le nounours.

— Je l'ai traitée de tous les noms, j'ai répandu des rumeurs pour que les gens la détestent, je l'ai chassée à coups de pieds et je l'ai isolée. Je l'ai blessée, pas parce que je la détestais, mais parce que j'haïssais le fait de ne pas avoir la force de ne pas l'aimer.

Toute la salle était silencieuse, on se serait cru dans un cimetière. Des gens qui avaient ri ne riaient plus. Des gens qui n'avaient pas écouté écoutaient.

— Alors, je pourrais m'étendre sur le fait que maman ne m'aimait pas et papa m'a battu, mais qui n'a pas de drame à raconter, hein ? Il y a des fois où on peut jeter le blâme d'une situation sur les autres, mais il faut *assumer* sa façon d'y réagir. Il vient un moment où on est seul responsable de ses choix, et les excuses n'ont plus de poids.

Je venais de faire connaître mon histoire à toute l'école. Ils savaient que j'étais un intimidateur. Un salaud. Mais la seule opinion qu'il me fallait, c'était la sienne.

En descendant les marches, micro en main, j'ai parcouru l'allée en direction de mon amoureuse.

Et je lui ai parlé à elle seule.

— Je ne peux pas changer le passé, Tate. J'aimerais bien, parce que je retournerais en arrière et je revivrais chaque jour où j'ai existé sans toi, et je te ferais sourire.

Mes yeux brûlaient de regret, et j'ai vu aussi que ses yeux magnifiques débordaient de larmes.

— Chaque minute de mon avenir t'appartient.

Je me suis accroupi à côté de son fauteuil, reconnaissant de voir que mon monde était revenu dans ses yeux, et j'ai posé un genou au plancher.

— Je ferais n'importe quoi pour que tu sois bien, Tate.

Elle s'est penchée vers moi, a enfoui son visage dans mon cou, et elle a laissé couler ses larmes tout en tremblant. J'ai aspiré son odeur et je l'ai prise dans mes bras.

C'est tout.

J'étais revenu.

— Tout ce que tu veux, bébé, ai-je promis.

Elle s'est penchée en arrière et s'est essuyé les yeux avec son pouce, en sanglotant et en souriant en même temps.

— N'importe quoi ? a-t-elle dit en riant tout haut, les yeux luisants de bonheur et d'amour.

J'ai fait oui de la tête.

Le front appuyé contre le mien, elle a pris mon visage entre ses mains et m'a demandé :

— As-tu déjà pensé à un perçage au mamelon ?

« Oh, bordel. »

J'ai étouffé un rire et l'ai embrassée bien fort, au grand plaisir de la foule qui rugissait autour de nous.

« Bordel, elle n'est pas de tout repos ! »

Vous voulez un épilogue, n'est-ce pas ? Vous voulez les voir à l'université ou 10 ans plus tard avec leurs enfants ? Je sais, je sais, mais vous allez devoir attendre. Jared et Tate vont apparaître dans une de mes prochaines histoires, alors restez branchés !

Ne manquez pas
le tome 3

La rivalité

À PROPOS DE L'AUTEURE

Penelope Douglas écrit et enseigne à Las Vegas. Née à Dubuque, en Iowa, elle est l'aînée de cinq enfants. Penelope a fréquenté l'University of Northern Iowa, où elle a décroché un baccalauréat en administration publique, parce que son père lui a dit : « Décroche-le, le fichu diplôme ! » Elle a ensuite obtenu une maîtrise en sciences de l'éducation, à la Loyola University, à La Nouvelle-Orléans, parce qu'elle DÉTESTAIT l'administration publique. Un soir, elle a dit au videur au bar où elle travaillait qu'il avait un fils sexy, et trois ans plus tard, elle était mariée. Au fils, et non au videur. Ils ont un enfant unique — une fille nommée Aydan. Penelope adore les desserts, la série télévisée *Les 100*, et presque tous les jours, elle fait ses courses chez Target.

penelopedouglas.com

Facebook.com/PenelopeDouglasAuthor

Twitter.com/PenDouglas

Un amour brûlant

Avez-vous déjà été en colère au point où vous étiez vraiment heureux de casser des choses? Ou tellement engourdi que vous aviez l'impression d'être sous l'effet de la drogue? Les dernières années m'ont fait cet effet-là. Je passais de la furie à l'indifférence sans faire de pause. Des gens m'en voulaient, d'autres avaient peur de moi. Mais personne ne pouvait me blesser, parce que je me fiche de tout et de tout le monde. Sauf de Tate. Je l'aime tellement que je la déteste. Je déteste ne pas pouvoir la laisser aller. Avant, on était des amis, mais j'ai découvert que je ne pouvais pas lui faire confiance, ni à personne d'autre. Alors, je l'ai blessée, je l'ai repoussée. Mais j'ai encore besoin d'elle. Elle me ramène à moi, et je peux déverser toute ma colère sur elle. L'attaquer, la défier, l'intimider... c'est ma nourriture, mon air, et ma façon de ressentir une dernière chose d'humaine. Mais elle est partie. Elle est allée passer un an en France, et au retour, elle était complètement différente. Maintenant, quand je la défie, elle riposte.

Penelope Douglas écrit et enseigne à Las Vegas. Née à Dubuque, en Iowa, elle est l'aînée de cinq enfants. Penelope a fréquenté l'University of Northern Iowa, où elle a décroché un baccalauréat en administration publique, parce que son père lui a dit : « décroche-le, le fichu diplôme ! ». Elle a ensuite obtenu une maîtrise en sciences de l'éducation à la Loyola University, à La Nouvelle-Orléans, parce qu'elle *détestait* l'administration publique. Un soir, elle a dit au videur du bar où elle travaillait qu'il avait un fils sexy, et trois ans plus tard, elle était mariée. Au fils, et non au videur. Ils ont une progéniture unique — une fille nommée Aydan. Penelope adore les desserts, la série télévisée *Les 100*, et presque tous les jours, elle fait ses courses chez Target.

ADA
éditions

www.ada-inc.com
info@ada-inc.com



ISBN 978-2-89752-831-7



9 782897 528317

